
QUARANTE
NOUVELLES.

Arthur Gibbings (Cuthbert —,

from his kind friend

Arthur [redacted].

Paris, January 1859.

NOUVELLES.

TYPOGRAPHIE DE PLON FRÈRES, RUE DE VAUGIRARD, 36, A PARIS.

LES

NOUVELLES

MORALES ET ILLUSTRÉES

PAR

LES AUTEURS ET DESSINATEURS

DE LA

MORALE EN IMAGES.



PARIS.

CHEZ AUBERT ET Cie, ÉDITEURS,

PLACE DE LA BOURSE, 29.



Imp. d'Aubert & Compie

BON VOYAGE — MERCI, MA BONNE SŒUR, MERCI!

(Le muletier de San Ildefonso.)

LE MULETIER

de San Ildefonso.

« Au revoir, mon père! au revoir, Paquitta! au revoir, Inès! après-demain, de grand matin, je suis de retour. »

C'était un jeune muletier de San Ildefonso qui allait conduire un voyageur à Madrid, et qui, tout en sellant sa mule dans la cour de sa maison, disait adieu à sa famille.

« Ne t'arrête pas, mon garçon, lui dit Juan Paroldo; demain soir je vais, de mon côté, mener un voyageur à Ségovie, et je n'aime pas que tes sœurs restent seules.

— Soyez tranquille, mon père, avec une bête comme celle-là, on va bon train et l'on revient de même. »

Paquitta était vite remontée dans sa chambre pour voir passer son frère et lui dire encore une fois adieu de la fenêtre. Il parut bientôt, tenant en main une mule fringante et coquettement harnachée.

« Prends garde, Henriquez, lui cria-t-elle.

— Ne crains rien, Paquitta, ça me connaît.

— A bientôt, entends-tu?

— Oui, Paquitta.

— Allons, bon voyage!

— Merci, ma bonne sœur, merci! »

La jeune fille le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu au détour de la maison.

C'était toujours une circonstance bien triste pour Paquitta et Inès, lorsque leur père ou leur frère les quittait, plus triste encore lorsqu'ils partaient tous les deux. Mais cette fois elles n'avaient qu'une nuit à passer seules. Néanmoins, pour abréger le temps, dès que les premières étoiles brillèrent au ciel, elles firent leurs prières et se couchèrent. A quatorze et seize ans, le sommeil d'une jeune fille est doux et léger, calme et pur comme son cœur. C'est ainsi que dormaient Paquitta et Inès, lorsqu'un bruit soudain les réveille; il ne faisait pas encore jour. Elles prêtent l'oreille, et au milieu de coups précipités frappés à la porte, elles reconnaissent la voix d'Henriquez qui appelait.

« Paquitta, Inès, ouvrez! C'est moi! ouvrez, ouvrez vite! »

En moins de trois minutes, elles sont dans la cour. Pendant que Paquitta tire les verrous de la porte, Inès va détacher un fanal qu'on laissait allumé, la nuit, dans l'écurie; elle accourt, elle arrive... Au même instant, les deux sœurs poussent un cri d'effroi! Leur frère était à pied, soutenant de la main un homme assis sur sa mule et baigné de sang.

« C'est un malheureux, dit Henriquez, que des brigands ont attaqué sur la grande route, à trois milles d'ici. Le ciel a permis que j'arrivasse à temps pour l'arracher de leurs mains; mais il a besoin de secours. Aidez-moi à le transporter dans ma chambre. »

Ce qui fut aussitôt exécuté. On déposa l'individu sur le lit; et quand on eut bien lavé ses blessures, par bonheur fort légères, étanché le sang et posé un appareil, on lui fit prendre un breuvage qui eut le plus heureux résultat, car le malade ne tarda pas à ouvrir les yeux; il voulut parler, Henriquez l'arrêta.

« Ne parlez pas, lui dit-il; cela vous fatiguerait. Si vous

pouvez reposer cette nuit, comme je l'espère, demain vous aurez plus de force, et la guérison viendra bien vite.

L'étranger remua la tête en signe de remercîment, un instant après il s'endormit. Son sommeil fut tranquille jusqu'au lendemain matin. Quand il se réveilla, Henriquez était à ses côtés; il le reconnut.

« Mon sauveur! fit-il en lui tendant la main, car je ne me trompe pas, c'est à vous que je dois la vie.

— Ne parlons pas de cela, lui dit Henriquez.

— Oh! laissez-moi vous exprimer ma reconnaissance.

— De la reconnaissance! parce que je vous ai arraché des mains de scélérats! A moins d'être un misérable comme eux, quel est celui qui n'eût pas fait ce que j'ai fait? Ça n'en vaut pas la peine, seigneur cavalier; dites-moi plutôt comment vous vous sentez?

— Un peu faible; mais si je pouvais m'asseoir dans ce fauteuil, là, près de cette croisée, il me semble que l'air me ferait du bien.

— Je le crois aussi, seigneur cavalier; voyons, appuyez-vous sur mon bras. Doucement; là, nous y voilà. Asseyez-vous. Eh bien?

— Je me sens mieux, en effet. »

Dans ce moment, Paquitta et Inès entrèrent.

« Ce sont mes sœurs, dit Henriquez, qui viennent s'informer de votre santé.

— Qu'elles sont bonnes! Excusez-moi, mesdemoiselles, de l'embarras que je vous cause. Dieu merci, bientôt... »

Tout en parlant ainsi, l'étranger mettait la main dans une de ses poches, comme pour s'assurer si quelque chose y était. Tout à coup ses traits expriment une vive anxiété, et,

après avoir fouillé et refouillé inutilement toutes les poches de son ajustement, il s'écrie :

« Grand Dieu, il est perdu!

— C'est sans doute ceci que vous cherchez, dit le jeune muletier, en allant prendre dans le tiroir d'une commode un portefeuille qu'il lui présenta.

— Oui, oui.

— Le voici. Je l'ai ramassé sur la grande route, à l'endroit où vous avez été attaqué; j'attendais que vous fussiez remis pour vous le rendre.

— Oh! merci, merci! fit le malade en s'en emparant. C'est que, voyez-vous, il y a là une fortune pour moi et pour mon frère, ajouta-t-il en étalant aux yeux de ses hôtes un gros paquet de billets de banque.

— En effet, il y en a au moins pour dix mille piastres.

— Trente mille, mon jeune ami, trente mille. Et dire qu'il n'y a pas quinze jours je n'avais pas un maravédis!

— En vérité! Et comment une pareille somme...

— Oh! c'est toute une histoire.

— Racontez-nous-la, seigneur cavalier, si vous n'êtes pas trop fatigué.

— Volontiers. »

Henriquez, Paquitta et Inès prirent chacun une chaise et entourèrent l'étranger, qui commença :

« D'abord, je ne suis pas un seigneur cavalier, ainsi que vous me faites l'honneur de m'appeler; mon père était muletier.

— Muletier! firent à la fois ses trois auditeurs.

— Oui, mes bons amis, muletier. C'est une profession un peu rude, mais qui lui permit d'amasser un millier de piastres dont mon frère et moi héritâmes à sa mort. J'avais alors vingt-deux ans, mon frère en avait vingt-huit; il était marié

et père d'un fils de six ans : moi, j'étais garçon ; l'état de muletier lui plaisait, il le continua ; moi, je ne rêvais que voyages. Un de mes amis me fit entendre que si je voulais aller avec lui, en Chine, y porter certaines marchandises qu'il me désigna, il était sûr d'y gagner, en peu d'années, une fort belle fortune. Ce projet s'accordait trop bien avec mes goûts pour que je ne l'acceptasse pas avec transport. Malheureusement il fallait verser pour cela une somme double de celle que je possédais : je dus donc y renoncer ; mais cette déception me fut si sensible, qu'une tristesse profonde s'empara de moi. Mon frère, à qui mon chagrin n'avait point échappé, m'en demanda un jour la cause. Je la lui avouai franchement. « N'est-ce que cela ? me dit-il ; eh bien ! tu partiras. Les cinq cents piastres qui me sont revenues pour ma part d'héritage me sont inutiles, je te les donne. » Je refusai, parce que, lui fis-je observer, je pouvais ne pas réussir ; il insista, j'acceptai, mais à la condition que, si je faisais fortune, je la partagerais avec lui. Il ne voulut pas d'abord entendre un pareil arrangement ; mais je tins bon, et, dans la crainte de voir mon plan échouer par trop d'obstination de sa part, il consentit à ce que je voulais. Quinze jours après, je m'embarquai à Cadix. Je ne vous parlerai pas de mon voyage ni de mon séjour à Canton, où je m'occupai exclusivement de mes affaires. Mes marchandises écoulées, j'en faisais venir d'autres, et ainsi de suite. Bref, au bout de six ans, je me rembarquais pour l'Espagne, avec une cargaison, à moi appartenant, de plus de vingt-cinq mille piastres. Vous jugez de ma joie ! J'allais revoir mon bon frère et lui dire : « Tiens, voilà ta part. » Hélas ! cette joie fut de courte durée. Arrivés sur les côtes d'Afrique, notre vaisseau fut pris par un corsaire marocain, ma cargaison pillée, et

moi conduit esclave à Maroc, où, sur ma bonne mine, on m'acheta pour le compte de l'Empereur. Il fallut bien me résigner à mon sort; je fis contre fortune bon cœur, et, pour rendre aussi douce que possible ma nouvelle condition, je m'appliquai à remplir de mon mieux les attributions dont je fus chargé, afin de me faire remarquer de mon maître. J'y réussis complétement. L'Empereur, qui, du reste, est un bon homme, fut si satisfait de moi, qu'il m'attacha à sa personne. Je restai dix ans à son service, pendant lesquels j'ai plusieurs fois demandé ma liberté sans pouvoir l'obtenir. Un jour, ou plutôt une nuit, par un hasard providentiel, une circonstance qu'il serait trop long de vous raconter, fit tomber entre mes mains les fils d'un complot tramé contre les jours de l'Empereur lui-même. Le chef de ses gardes, qui, à toute heure, pouvait entrer dans ses appartements, était à la tête du complot. Ma foi, je ne balance pas, je sollicite la faveur d'être admis auprès de mon maître, elle m'est accordée; et là, je lui dévoile tout. Les conspirateurs devaient s'introduire, à minuit, dans le palais, par une porte secrète dont le chef des gardes avait la clef, et pénétrer jusque dans sa chambre à coucher. « Si tu dis vrai, me dit l'Empereur, je te donne ta liberté et trente mille piastres pour retourner dans ta patrie: si tu me trompes, demain matin tu as la tête tranchée sur la place publique. » Cette menace ne m'effraya pas, j'étais sûr de mon fait. Quand vint le soir, des gardes furent secrètement placées à toutes les issues. A minuit, les conjurés arrivent; on les entoure de toutes parts et on se saisit de leurs personnes. Pas un n'échappa. Le lendemain, au lieu de moi, ils sont conduits sur la place publique et tous décapités. Trois jours après, je voguais vers l'Espagne avec les trente mille piastres promises. Je suis arrivé avant-hier à Madrid, et voilà,

mes amis, comment je suis en possession de cette somme. Pensez-vous que je l'aie loyalement gagnée? Pensez-vous... »

Dans ce moment, un bruit de grelots se fait entendre. Paquitta se penche à la croisée.

« C'est mon père! fit-elle. Mon père! mon père! monte vite!

— Qu'y a-t-il donc? demanda Paroldo.

— Il y a quelqu'un ici; viens, viens vite. »

A la voix de Juan, le malade avait tressailli.

« Pardon, mon jeune ami, dit-il à Henriquez, je suis bien coupable : je vous dois la vie, l'hospitalité; vous m'avez donné vos soins, et je ne vous ai pas encore demandé votre nom, où je suis.

— Vous êtes à San Ildefonso.

— A San Ildefonso! Votre nom! votre nom! »

La porte s'ouvre, l'étranger tourne la tête et pousse un cri : « Juan! »

Juan court à lui, il le regarde, et, à son tour il s'écrie :

« Lopez! mon frère! c'est toi!

— Oui, oui, c'est moi! oui, mon bon Juan! c'est ton frère qui te presse dans ses bras.

— Ah! grand Dieu, fit tout à coup Juan, tu es blessé!

— Ce n'est rien, je n'y pense plus; je te revois, je suis heureux.

— Mais qu'as-tu? mon bon Lopez, que t'est-il arrivé? Parle. »

Henriquez raconta alors à son père le récit que son oncle lui avait fait, et qu'il termina par sa rencontre, la nuit passée, sur la grande route.

— Bien, bien, mon fils, viens, embrasse-moi. »

Puis, s'adressant à son frère :

« Mon pauvre Lopez! dix ans esclave!... Comme tu as dû souffrir!

— Je pensais à toi, que je n'espérais plus revoir; je pensais à cette fortune, que j'étais si heureux de te rapporter, et que l'on m'avait ravie! mais je l'ai retrouvée, je l'ai là, je te l'apporte.

— Cette fortune est à toi seul, Lopez.

— Comment! n'étions-nous pas convenu...

— Mais puisque celle que tu apportais de Chine t'a été enlevée!

— Qu'elle vienne de Chine ou du Maroc, qu'importe! Sans ton argent, aurais-je jamais quitté l'Espagne? Non, non, Juan, tu l'accepteras, ou je repars et tu ne me reverras jamais, dussé-je aller reprendre mes fers à Maroc.

— Tu ferais cela, Lopez?

— Oui, si tu refuses.

— Reste, alors! Oh! reste, mon bon Lopez, ne me quitte plus. »

Un nouvel embrassement cimenta ce doux accord; et quand on eut bien épanché sa joie on s'occupa du malade, qui, trop faible pour tant d'émotions, avait besoin de repos. Lopez fut bientôt remis de ses blessures, grâce aux soins de ses deux aimables nièces, pour lesquelles il se prit d'une affection si tendre, qu'il ne pouvait plus se passer d'elles un seul instant. Juan, à la sollicitation de ses enfants, renonça aux voyages. Quant à Henriquez, c'est à sa profession qu'il devait d'avoir sauvé les jours de son oncle, de ce bon oncle qui avait fait le bonheur de sa famille, il ne voulut jamais l'abandonner.

T. CASTELLAN.



p d Aubert & C

FLEURISSEZ VOUS MESSIEURS MESDAMES FLEURISSEZ VOUS

La jeune bouquetière

LA JEUNE BOUQUETIÈRE.

Par une belle matinée du mois de juin 1825, un superbe équipage s'arrêta à la grille du grand bassin des Tuileries. Une dame élégamment vêtue en descendit, puis elle donna la main à une petite fille d'une huitaine d'années qui, vive et enjouée, sauta lestement à terre.

« Oh! maman, les jolies fleurs! s'écria la petite fille en courant vers une jeune bouquetière placée à l'entrée du jardin; laisse-moi acheter un bouquet : c'est demain la fête de mon frère Édouard. Veux-tu, maman?

— Volontiers, mon enfant. »

Madame de Mongrolle s'approcha de la jeune bouquetière, qui, tout en tressant de petits bouquets avec les fleurs étalées dans son éventaire, offrait sa marchandise aux passants :

« Fleurissez-vous, messieurs, mesdames, fleurissez-vous! »

Elle était fort proprement habillée, et sa voix était si douce, son air si modeste, que peu de personnes passaient sans lui acheter quelque chose.

« Vous faut-il de belles roses, de beaux œillets? demanda-t-elle à madame de Mongrolle.

— Je voudrais un joli bouquet pour mon frère, fit Aglaé

— Choisissez, mademoiselle. Celui-ci?

— Non.

— Celui-là?

— Non.

— En voilà un qui est fort bien.

— Oui, mais c'est que....

— Et cet autre? Voyez, mademoiselle, tout est bien frais, cueilli de ce matin.

— C'est vrai, il est bien frais! Regarde, maman, comme il est frais, mais je le voudrais plus beau que ça.

— Je puis vous en composer un, si vous le désirez, s'empressa de dire la marchande, voulez-vous des roses, des jasmins, des tulipes, des dahlias, des pervenches, des marguerites, des persicaires, des crescentimones?

— Oui, oui, de tout cela.

— Si mademoiselle veut attendre un instant...

— Eh bien, préparez-le, dit madame de Mongrolle, nous le prendrons à notre retour. Comment vous nommez-vous?

— Cécile, madame. Oh! mais je serai là, à cette place. »

Aglaé, toute sautillante de joie, suivit sa mère dans le jardin. La jeune bouquetière se mit aussitôt à faire un choix parmi ses plus belles fleurs.

« La gentille enfant, » pensait-elle tout bas, en suivant de l'œil sa petite pratique, qui se dirigeait vers la grande allée.

Quand le bouquet fut achevé, elle le plaça dans un coin de son éventaire et attendit qu'on vînt le prendre. Aglaé ne tarda pas à arriver; elle trouva son bouquet magnifique.

— Combien est-ce? demanda-t-elle.

— C'est vingt sous, mademoiselle.

Madame de Mongrolle tira une bourse de son sac, y prit une pièce, qu'elle mit dans la main de la marchande, puis elle monta dans sa voiture, qui partit comme un trait.

« Allons, voilà une bonne journée! » fit Cécile.

En disant ces mots, elle regarde sa pièce de vingt sous avant de la mettre dans sa poche : « Grand Dieu! c'est une

pièce d'or ! » Cécile ne doute pas que la dame ne se soit trompée; son premier mouvement est de courir après elle pour la lui rendre.... La voiture était déjà bien loin dans les Champs-Élysées.

« Je ne pourrai jamais l'atteindre, se dit Cécile; comme c'est malheureux ! Mais je la reconnaîtrai ; je reconnaîtrai la belle livrée, et la dame, et la gentille petite demoiselle, je les reconnaîtrai sur mille. Elles doivent venir souvent aux Tuileries; moi, je suis tous les jours à cette grille ou bien dans la rue de Rivoli, et la première fois que je la verrai, je m'approcherai d'elle bien poliment et je lui dirai : « Madame, vous avez fait erreur; voici votre pièce. » Car je ne veux pas la garder, cette pièce; ce serait mal. Je ferai un petit sac, je la mettrai dedans, parce que dans ma poche je pourrais la perdre, et je pendrai ce sac à mon cou. »

Quand la jeune bouquetière eut vendu toutes ses fleurs, elle regagna sa demeure. En arrivant chez elle, la première chose qu'elle fit, après avoir dit bonjour à son père, ce fut de lui montrer la pièce d'or, en lui disant comment elle lui était arrivée et ce qu'elle prétendait faire. Son père loua beaucoup sa résolution, qui dénotait un cœur délicat. Il embrassa sa fille et lui dit :

« C'est bien, mon enfant; sois toujours sage, honnête, et le bon Dieu te bénira. »

Plusieurs jours se passèrent sans que Cécile rencontrât la dame; elle y pensait pourtant bien, et, tout en faisant ses petits bouquets, elle tournait ses jolis yeux de tous les côtés pour voir si elle n'apercevrait pas le bel équipage. Un matin, de la grille de la rue Castiglione, où elle s'était mise ce jour-là, elle en voit un qui débouchait par la rue Royale; elle distingue dedans une dame, une jeune fille et un monsieur.

L'équipage vient de son côté, il approche.... Elle le reconnaît; c'est bien sa grande dame et sa petite demoiselle. Mais ils ne font pas mine de vouloir s'arrêter pour entrer au jardin; ils vont passer.... Cécile n'hésite plus, elle se précipite au-devant de la voiture en criant : « Arrêtez! arrêtez! » Mais le cocher ne l'écoute pas, il ne ralentit pas sa course, au contraire, il tourne brusquement dans la rue Castiglione. Dans ce moment, Cécile n'était qu'à un pas de la voiture; la roue de derrière la frappe à l'épaule et la renverse. On crie, on accourt, on fait signe au cocher, qui arrête ses chevaux. M. de Mongrolle, car c'était lui, s'empresse de descendre; il voit la jeune fille encore à terre et que les passants entouraient, il va à elle, suivi de son domestique; elle était évanouie. Il la fait transporter dans sa voiture; madame de Mongrolle lui fait respirer des sels qu'elle porte toujours sur elle. Au bout de quelques minutes, elle reprend ses sens; alors on lui met un châle sur les épaules, et l'on rentre à l'hôtel, au pas, pendant que le domestique va chercher le médecin. On arrive, on place Cécile dans un fauteuil :

« Où souffrez-vous, mon enfant? lui demande madame de Mongrolle.

— Là, fit-elle en désignant son épaule gauche.

— Et pourquoi avez-vous couru après la voiture?

— Pardon, madame, je voulais vous parler.

— A moi?

— Oui, madame: je ne sais si vous vous rappelez qu'il y a quelques jours vous m'avez acheté un bouquet, à la grille du grand bassin des Tuileries?

— Oh! je me le rappelle, moi, dit Aglaé; tu sais bien, maman, ce bouquet pour Édouard?

— Eh bien! madame, continua Cécile, ce jour-là, par

mégarde, au lieu de vingt sous que je vous avais demandés, vous me donnâtes une pièce d'or. Je ne m'en suis aperçue que lorsque vous avez été partie; mais je me suis bien promis de vous la rendre la première fois que je vous rencontrerais. Aujourd'hui seulement je vous ai vue, et voilà pourquoi j'ai couru après votre voiture, pourquoi j'ai crié d'arrêter; mais le cocher ne m'a pas entendue, et, comme je m'étais un peu trop approchée, en tournant dans la rue Castiglione...

— Vous avez été renversée, interrompit madame de Mongrolle. Et c'est pour une semblable intention... Ah! vous êtes une digne et honnête fille. »

Dans ce moment, le médecin entra; après un minutieux examen, il déclara que l'épaule était fortement contusionnée, mais qu'il n'y avait rien de bien grave; seulement il faudrait de grands soins et un repos absolu.

« Prescrivez, docteur, dit madame de Mongrolle, je prétends qu'on donne à cette jeune fille tous les soins que son état exige; elle restera chez moi jusqu'à sa guérison.

— Oh! non, reprit Cécile, mon père serait trop inquiet.

— Vous avez votre père?

— Oui, madame, et s'il ne me voyait pas rentrer...

— On peut le prévenir.

— C'est égal, madame; il ne pourrait se passer de moi. Veuillez, je vous prie, me faire conduire chez nous.

— Et que fait votre père?

— Hélas! madame, il ne peut pas faire grand' chose; il est privé de son bras droit. Je l'aidais par mon petit travail, et maintenant que moi-même... Oh! mon Dieu! mon Dieu!...

— Rassurez-vous, mon enfant, votre père et vous ne manquerez de rien; il est privé d'un bras, dites-vous?

— Oui, madame; c'est un ancien militaire, et...

— Un militaire! s'écria M. de Mongrolle; votre père est un ancien militaire? Je veux le voir. Vous demeurez?

— Rue de la Michodière, n° 5.

— Allons-y tous. Venez avec nous, docteur. »

La voiture attendait dans la cour; on y plaça de nouveau Cécile, M. et madame de Mongrolle, Aglaé et le médecin prirent place à leur tour, et l'on partit. Quelques minutes après, nos cinq personnages frappaient au cinquième étage de la maison n° 5 de la rue de la Michodière. Un homme d'une soixantaine d'années environ vint ouvrir. C'était le père de la jeune bouquetière. A la vue de sa fille, pâle et soutenue par le docteur, le vieux soldat jette un cri :

« Ma Cécile, mon enfant! qu'as-tu?

— Ce ne sera rien, mon père.

— Mais qu'as-tu? dis-moi, parle, au nom du ciel!

— Un accident occasionné par mes gens, dit M. de Mongrolle, et je suis venu moi-même... »

Il s'était avancé vers le vieux soldat, pour lui expliquer le malheur arrivé à sa fille; il le regarde, le soldat le regarde aussi, et tous deux s'écrient à la fois :

« Grand Dieu!

— Je te reconnais, mon brave, dit M. de Mongrolle.

— Et moi aussi, mon général.

— Tu étais à Dresde.

— Oui, mon général.

— Tu étais à mes côtés lorsque ce colonel autrichien dirigea son pistolet sur ma poitrine.

— Oui, mon général.

— Tu t'es précipité au-devant du coup.

— J'ai fait mon devoir, mon général.

— Et tu as eu le bras droit fracassé.

— Mais il me restait le gauche, mon général, et le colonel autrichien est tombé pour ne plus se relever.

— Et tu t'es toujours dérobé à ma reconnaissance. Grâce au ciel, je puis aujourd'hui m'acquitter envers toi.

— Que voulez-vous dire, mon général?

— Oh! je sais bien que tu n'accepteras rien de moi, et pourtant il m'eût été si doux... Mais ta fille a été blessée par la maladresse de mon cocher; c'est elle qui te soutient, je le sais : elle est incapable de travailler, et, comme je dois être responsable des sottises de mes gens, je prétends assurer votre existence.

— Ma fille se remettra, mon général. Avec l'aide de Dieu, elle sera bientôt guérie; je vous remercie.

— Tu me refuses et tu m'as sauvé la vie!

— Je vous en prie, mon général.

— Mais cependant... Eh bien! fit tout à coup M. de Mongrolle, à qui une idée soudaine se présenta, si je pouvais procurer à ta fille les moyens de donner plus d'extension à son commerce, t'y opposerais-tu?

— Si c'est par des moyens honnêtes, mon général...

— Pourrais-tu croire, mon brave... Écoute-moi.

Ta fille va vendre des fleurs à l'entrée des Tuileries; mais cette vente, ainsi faite, ne peut rapporter qu'un bien faible produit; si elle avait une jolie boutique dans un beau quartier de Paris, crois-tu qu'elle n'obtînt pas un tout autre résultat?

— En effet; mais pour avoir une boutique, il faudrait en payer le loyer, au moins six mois d'avance, et je vous avoue, mon général...

— Tout peut s'arranger. Je possède une maison sur le boulevard des Italiens; dans cette maison il y a une boutique,

et ses dépendances bien entendu, qui, dans ce moment, est libre. Tu l'occuperas avec ta fille. Quant au loyer, je ne veux pas t'en faire cadeau; seulement je te donnerai la facilité de ne me payer qu'après le terme. Je suis sûr que vous y ferez de bonnes affaires. Ça te va-t-il?

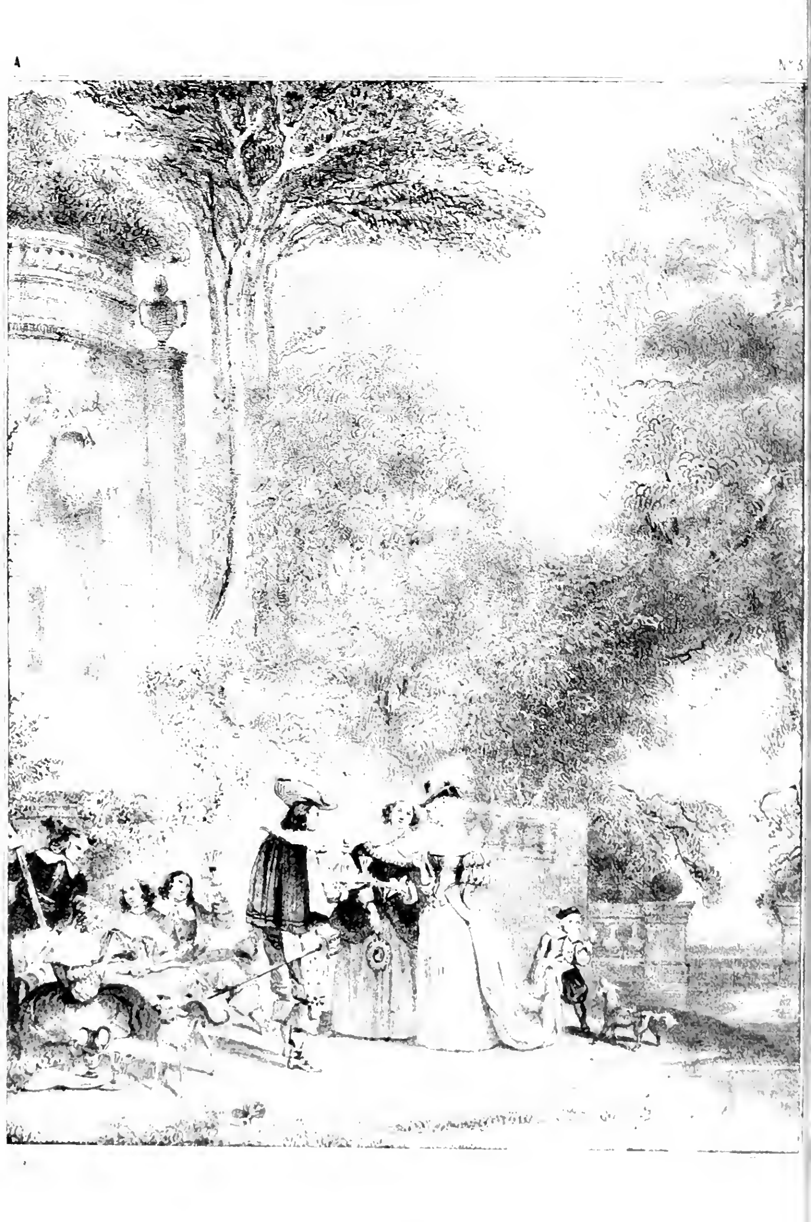
— Je sais bien que c'est une grande faveur que vous me faites là, mon général, un grand service que vous me rendez; mais de vous, je l'accepte.

— C'est entendu; touche là, mon brave. »

C'est tout ce que voulait le général. A quelques jours de là, Cécile et son père s'installèrent dans la boutique en question. Tous les jours M. de Mongrolle y faisait acheter indirectement de grandes quantités de fleurs. Ses amis, qu'il sut intéresser au sort de ses protégés, secondèrent ses généreuses intentions. Nos lecteurs ont sans doute remarqué, sur le boulevard des Italiens, une jolie boutique de fleurs fort proprement tenue, toujours bien fournie en tout ce qu'il y a de plus frais, de plus rare, et devant laquelle on voit des équipages s'arrêter. C'est notre petite bouquetière des Tuileries.

C'est ainsi que le vieux soldat se trouva bientôt à la tête d'une jolie fortune, sans que rien lui en fît soupçonner l'auteur.

T. CASTELLAN.



LE NAIN [illegible] PEROU

LE NAIN

OU

L'ONCLE PERDU.

Dans l'après-midi du mois d'août de l'année 1650, deux équipages bien différents l'un de l'autre s'arrêtèrent à la fois devant la grille du magnifique château de Belavoir, sur les bords de la Loire, à peu de distance d'Amboise ; l'un venait du nord, l'autre du midi. Ce dernier était un beau carrosse traîné par deux chevaux richement harnachés. Il renfermait cinq personnes, deux hommes et trois femmes, jeunes tous les cinq et à peu près de même âge : à la grande ressemblance qui régnait entre eux, on devinait qu'ils étaient frères et sœurs. Le second équipage se composait simplement d'une petite carriole d'osier menée par un jeune homme habillé en gentilhomme, mais dont la bonne mine, l'air avenant et gracieux n'étaient certes pas relevés par son costume plus qu'usé. — Une très-jeune fille, dont l'âge échappait à peine à l'enfance, se prélassait à son aise dans la carriole.

De l'intérieur de ces deux voitures il partit à la fois ces deux questions :

« N'est-ce point ici le château de Belavoir?

Auxquelles succédèrent ces deux réponses :

— J'allais vous le demander, messire. »

Un des jeunes hommes du carrosse ajouta : « Nous arrivons d'Aix en Provence pour hériter de ce château.

— Et ma sœur et moi nous venons de Lille en Flandre pour le même motif, répliqua le gentilhomme de la carriole.

— Qui êtes-vous donc? demanda le premier jeune homme qui, sans attendre de réponse, dit aussitôt : Nous, nous sommes les enfants d'André de Belavoir.

— Et nous, d'Hermance de Belavoir, qui a épousé Jacques Oberlé, » répondit le jeune homme de la carriole.

Puis un cri général s'éleva : « Nous sommes donc tous cousins et cousines.

— Comme vous le dites, reprit la jeune fille de la carriole; il y a quelques jours, mon frère et moi avons reçu ce billet : « Un oncle dont vous n'avez certes jamais entendu par- » ler, car on le croit mort depuis bien avant la naissance » de votre mère, et qui revient des Indes chargé de millions, » vous attend au château de Belavoir, vendu par son père, » et racheté par lui, à telle fin de vous nommer ses hé- » ritiers.

» Antoine de Belavoir. »

— A un mot près, celui de *père* au lieu de *mère*, notre billet est le même, » répondit une des dames de la berline.

Dans l'intervalle le postillon ayant sonné à la grille du château, il parut à travers le grillage un nain si petit, si vieux et si laid, que sa vue excita une risée générale, il n'y eut pas jusqu'aux chevaux qui hennirent d'une certaine façon, et à une levrette blanche, assise à côté de la jeune fille de la carriole, qui se mit aussi à aboyer, mais pas de la manière dont elle aboyait ordinairement; un beau chien barbet, qui vint aussitôt se jeter entre les jambes du nain, répondit à la levrette; quant au nain, regardant attentivement et sans avoir l'air de s'émouvoir le moins du monde de l'hilarité qu'il

causait, y étant sans doute habitué depuis son enfance, il demanda tranquillement : « Que voulez-vous?

— Entrer céans, répondirent à la fois les héritiers d'Antoine de Belavoir.

— Vos noms? demanda le nain.

— Antoine, Marthe, Geneviève, Henri et Charles de Belavoir, répondirent les habitants de la berline.

— Marianne et Raoul Oberlé de Belavoir, » répondirent les deux propriétaires de la carriole.

Alors la grille s'ouvrit, et chaque personne, en passant devant le nain, lui dit son mot.

« Tiens-tu ta taille de ton père? lui demanda Antoine.

— Ou de ta mère? ajouta Marthe.

— Notre oncle a dû gagner sa fortune en te montrant, dit Geneviève.

— Oh! mes cousines! dit Marianne, qui suivait, et qui crut remarquer une contraction nerveuse sur le visage du nain et une larme dans son petit œil gris, fin, spirituel, et empreint toutefois d'une tristesse indéfinissable.

— Merci, mademoiselle, lui dit le nain d'un accent si rempli de gratitude qu'il alla droit au cœur de Marianne.

— Allons, petit abrégé de l'espèce humaine, indique-nous le chemin du château, dit l'aîné des Belavoir, qui s'appelait Henri, et surtout de la salle à manger.

— Oui, dit Charles, qui suivait son frère, car j'ai une faim, une faim à manger mon oncle en gibelotte s'il se trouvait là.

— Pardon! mes cousins, mais la première chose à faire ici est de demander notre oncle, fit observer le jeune Oberlé d'un ton de reproche respectueux et timide.

— Dans le fait, c'est vrai, nous pouvons demander notre

oncle, dirent les deux Belavoir. — Allons, petit nain, vieux petit nain, horrible petit nain, montre-nous notre oncle, et vite notre oncle; où est l'oncle demandé?

— Hélas! mes bons seigneurs, répondit le nain en suivant d'un air respectueux la jeune troupe des héritiers à travers les sinuosités d'un parc délicieux, je ne sais comment vous dire le malheur qui est arrivé.

— Ah! mon Dieu, serait-il mort avant que nous n'ayons eu le bonheur de l'embrasser? s'écria Marianne.

— Ou serait-il seulement malade? demanda Raoul.

— Serait-il perdu? répliqua Henri.

— Ou envolé? ajouta Charles.

— Ou marié? fit observer Antoine.

— C'est-à-dire serions-nous déshérités? dirent à la fois Marthe et Geneviève.

— Mais parle donc, horrible petit nain, méchant scorpion, Ésope en laid! s'écrièrent tous les jeunes gens en chœur.

— Je t'en prie, parle, mon ami, lui dit la douce voix de Marianne.

— Voici, mes jeunes seigneurs et mes belles jeunes dames, dit le nain, il y a trois jours que votre oncle est sorti, avec une ligne, pour pêcher, dit-il, à la ligne dans le grand vivier qui est là-bas au bout du jardin, près du temple de l'Amitié... et... je ne l'ai pas revu depuis.

— C'est clair, dit Henri, au lieu de pêcher le poisson, c'est le poisson qui l'aura pêché.

— C'est plus drôle, dit Charles.

— Mais il faut sonder le vivier, chercher, payer un homme pour qu'il plonge, dit Marianne, vivement impressionnée.

— Dame, ma bonne demoiselle, j'y ai bien pensé, dit le nain, mais je me suis dit : Pour donner des ordres ici, je ne

suis pas le maître; tandis qu'il sera toujours temps, dans trois ou quatre jours, quand les héritiers arriveront, de chercher l'oncle... alors j'ai attendu.

— Mais c'est infâme, ça! cria Raoul; en attendant, notre oncle sera noyé: tandis que si on avait cherché tout de suite....

— Bah! noyé ou non, pourvu qu'on le retrouve, c'est là l'essentiel, dit le nain d'un air rempli de bonhomie et d'indifférence stupide.

— Il a raison, cet amour de nain, dit Charles se tordant à force de rire... pourvu qu'on le retrouve.

— Quant à moi, dit Henri, j'en reviens à ma première proposition, je demande à déjeuner.

— Mais c'est affreux, disait Marianne tout émue, affreux de penser que ce pauvre homme s'est noyé sans que personne lui porte secours!

— Je n'affirme pas qu'il soit noyé, mademoiselle, je dis que je ne sais ce qu'il est devenu, voilà tout, dit le nain.

— Ah! taisez-vous, lui dit Marianne, tout à l'heure je m'intéressais à vous, et maintenant je serais tentée de vous traiter comme mes cousins vous traitent, n'était que je ne suis pas femme à dire des sottises à personne. »

On était alors arrivé dans un endroit délicieux, devant un temple d'une architecture élégante et gracieuse, au bord d'un ruisseau d'eau vive, où se jouaient en se mirant deux cygnes au cou long et gracieux; des arbres, dont la cime s'élevait vers le ciel, répandaient une fraîcheur ravissante; dans les interstices du feuillage on apercevait le château, véritable habitation royale; mais ce qui arracha un cri de joie à plusieurs des héritiers et fit presque oublier l'oncle perdu, ce fut la vue d'un déjeuner splendide étalé sur les marches du temple.

« Quel est le génie bienfaisant qui a pensé..? s'écria aussitôt Henri...

— Moi, messire, répondit le nain, et je vous prie de m'excuser... je suis seul au château... »

On ne laissa pas achever le nain, chacun s'élança vers le déjeuner; on s'assit sur l'herbe, et ce fut en criant à la santé de l'oncle perdu que les neveux et nièces firent les honneurs du repas.

Personne ne pensait à l'oncle, excepté Marianne.

« Si nous allions au moins nous informer, dit-elle avec une grande timidité...

— De quoi? demanda le nain, de votre oncle? il est fort bien là où il est: et la preuve, c'est qu'il y reste. Mais, soyez tranquille, c'était de son vivant un homme rempli de précautions, qui, tous les matins, dans la crainte de mourir, faisait son testament pour le déchirer le lendemain une heure avant que d'en recommencer un autre... On peut dire de celui-là que la mort ne l'a certes pas pris au dépourvu...

— Il y a un testament! Où est-il? s'écria la troupe des héritiers. — Nain, si je suis l'héritier, sois tranquille, va, je te ferai un sort, ajouta Charles.

— Moi je te nommerai chef de toutes mes cuisines, dit Henri.

— Moi, mon pourvoyeur ordinaire, dit Antoine.

— Et moi, mon porte-queue. Allons, nain, en fonction, dit gaiement la belle et grande Geneviève, en jetant le bout de la queue de sa robe au nain, qui la prit et se mit à marcher derrière elle de l'air du monde le plus soumis, le plus respectueux. — Soudain se penchant vers Marianne, qui, rêveuse, suivait sa cousine en lui donnant le bras, il l'interpella.

— Vous seule, belle Marianne, ne m'avez pas dit ce que vous feriez de moi si vous étiez héritière?

— Je vous chasserais, lui répondit Marianne courroucée, car vous êtes un méchant. »

On était alors arrivé à la porte du château, tous les appartements en étaient ouverts; les héritiers s'y dispersèrent, les uns courant à droite, les autres à gauche, puis tous vinrent aboutir à une petite porte fermée : il suffit que cette porte fût fermée pour que chacun des jeunes et joyeux héritiers voulût y pénétrer.

« Le nain doit en avoir la clef, où est le nain? ce fut un cri général, mais le nain avait disparu ; on l'appela, on le chercha, on s'éloigna, mais toujours et malgré soi on revenait à cette porte; enfin, à un moment où tous les cousins et toutes les cousines se trouvèrent au complet à cet endroit, la porte s'ouvrit d'elle-même. C'était un petit salon rond dans lequel il n'y avait au milieu qu'une petite table en bois noir, sur la table un papier, et sur le papier ces mots écrits en grosses lettres : A Marianne Oberlé. »

Henri, qui s'était emparé du papier, le remit aussitôt à sa cousine, qui, tout émue, le décacheta et lut tout haut :

« Je suis né en 1660. Un an après ma naissance, le feu prit au château, et, dans l'incendie, une bande de bohémiens, accourue autant pour activer les flammes que pour piller ce qu'elles épargneraient, m'emporta avec le butin. Ma famille me crut mort, et l'on ne fit aucune recherche pour me retrouver. Quant à la bande, elle quitta la France le jour même, et ce ne fut que lorsqu'on fit l'examen de ma personne que l'on s'aperçut que j'étais difforme, et si faible, si petit, que l'on délibéra pour me laisser sur la grande route. — Un des jeunes bohémiens, ému de pitié, se chargea de moi, et en fut

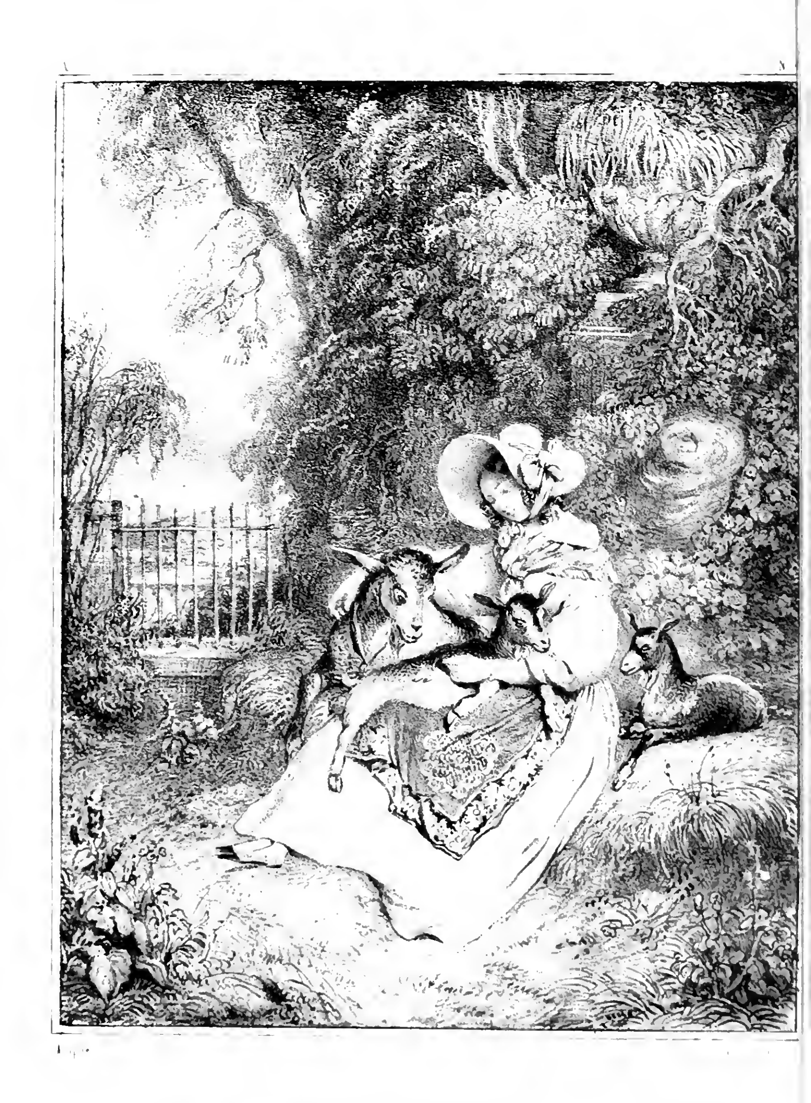
récompensé. Tel on me prit, tel je restai ; j'avais atteint quatorze ans, que ma taille n'avait pas grandi d'une ligne. Ce jeune homme me montra pour de l'argent, et gagna une fortune considérable. Il y a un an qu'il est mort dans les Indes, en me nommant son héritier. Alors seulement il m'apprit qui j'étais : je partis aussitôt pour la France. Je rachetai le château de mes aïeux, j'écrivis à toute ma famille de venir ; mais la manière dont on m'a accueilli lorsque je me suis présenté à la grille pour l'ouvrir, m'a dicté ma conduite de la journée. Une seule de mes nièces mérite et mon cœur et ma fortune, son nom est écrit sur ce papier ; je la supplie seulement de ne pas me chasser, ainsi qu'elle m'en a menacé.

» ANTOINE DE BELAVOIR. »

« Mon oncle, oh ! mon oncle, pardon ! » s'écria Marianne en achevant sa lecture ; et une petite porte dans la boiserie s'ouvrant, le petit nain reparut.

« Je te pardonne, ma nièce, dit-il en s'avançant vers Marianne, et je vous pardonne aussi, mes chers neveux et chères nièces, ajouta-t-il en se tournant vers les autres personnages de ce petit drame, qui, tous, tenaient la tête basse, et vous accorde à tous une part dans mon cœur. Mais quant à ma fortune, elle est tout entière pour Marianne ; car elle sait être à la fois et juste et bonne : elle a eu pitié du nain contrefait, elle a eu horreur du valet ingrat. Elle est complète.

EUGÉNIE FOA.



[illegible] CHÈVRES [illegible] ÉTAIENT FATIGUÉ[illegible] DE JOUIR [illegible] VENAIENT
PARTAGER AVEC BELL LES SOINS ET LES CARESSES DE LEUR JEUNE AMIE

(Madeleine)

MADELEINE.

Dans les premiers jours du mois de juin 1840, le soleil éclairait de ses rayons le magnifique château que le comte Dermont, lieutenant-général en retraite, occupait auprès de Strasbourg. Le ciel bleu était bordé à l'orient d'une longue ceinture d'or étincelante, la douce clarté du matin se répandait sur les flots argentés du Rhin, les oiseaux gazouillaient dans le feuillage, et les fleurs jetaient dans l'espace de suaves et doux parfums. Tout à coup, des marches d'un large perron qui borde la façade de cette riche demeure, une blonde et joyeuse jeune fille s'élance en courant dans les allées du parc. C'est Madeleine, fille unique du comte, aimable et charmante enfant de quinze ans, qui serait parfaite sans un malheureux défaut que lui a laissé contracter la faiblesse idolâtre de son père, resté veuf fort jeune et ayant conservé pour elle tout son amour et ses soins. Madeleine est moqueuse... Vainement le bon curé qui la dirige, et une gouvernante, femme d'un vrai mérite que le général a placée près d'elle, cherchent à corriger ce penchant à trouver le ridicule et à manquer de bienveillance; un sourire du comte, qui ne voit dans les plaisanteries de sa fille que de l'enfantillage, vient détruire l'effet de toutes leurs remontrances.

Ce jour-là, Madeleine était heureuse; elle allait partir avec son père pour visiter tous les bords du Rhin. Un voyage à

quinze ans!... N'est-ce pas le bonheur?... Aussi venait-elle apporter un souvenir et un adieu à ses fleurs, à ses arbres, à ses oiseaux, enfin à tout ce qu'il lui fallait quitter un moment, pour les retrouver ensuite avec plus de plaisir. Ce qu'elle regrettait davantage dans son petit royaume, c'était une jolie et mignonne chèvre blanche, qu'elle avait élevée et dont elle s'occupait uniquement; aussi Bell la suivait comme un petit chien et lui était également attachée. Lorsqu'elle arriva à la maisonnette de feuillage qu'occupait sa favorite, le charmant animal accourut auprès d'elle; elle semblait comprendre que sa maîtresse lui apportait des adieux, car elle bêlait d'une voix plaintive et léchait doucement la petite main blanche que Madeleine lui avait abandonnée.

Dans la cour du château se faisaient, dès le point du jour, tous les préparatifs du voyage; aussi, après avoir bien embrassé sa chère gouvernante, recommandé ses petits amis, surtout la jolie chèvre Bell, Madeleine monta lestement dans la chaise de poste, où l'appelait avec impatience le général.

A ceux qui ont visité les bords du Rhin, je demanderai s'ils connaissent un plus beau pays? Où trouver une nature plus variée et plus riche? Ici, des prairies parsemées de villages; là-bas, le Rhin; à gauche, le Taunus, cette chaîne de montagnes que les naturalistes, les peintres, les antiquaires, les poëtes devraient tous parcourir, car les sommets du Taunus leur parleront de la gloire romaine ou des exploits de la chevalerie. Les Romains y ont laissé d'impérissables traces de leur passage. On voit, entre autres, une chaussée où Trajan avait fait construire un camp. Elle est coupée en plusieurs points par un fossé assez profond, allant du Rhin au Danube, qui est aussi un de leurs ouvrages. Le Taunus possède des mines d'argent. D'après une tradition, ce fut un Romain qui

les découvrit le premier, cinquante ans avant Jésus-Christ.

Après toutes leurs excursions dans les montagnes qui entourent la petite ville d'Ems, le général et sa fille songèrent à se loger; mais ils ne purent y réussir qu'après des efforts vraiment incroyables, car tout ce qu'il y avait d'un peu passable dans l'endroit était retenu à l'avance par les princes et autres personnes de distinction, qui affluent chaque année pour prendre les eaux dans ce pays; et ils furent trop heureux d'accepter un réduit plus que modeste, qu'un simple paysan consentit à leur céder à prix d'or. C'était une petite chambre bien basse, bien enfumée, où on se retournait à peine; ils demandèrent à souper, car la fatigue et l'air des montagnes leur avaient donné une faim dévorante. On leur servit un morceau de chevreau rôti, et l'inévitable plat de pommes de terre. Madeleine, habituée à tout le confortable d'une vie de château, ne regardait que le côté plaisant de ses privations, et riait comme une folle de leurs mésaventures. Le général, à qui cela rappelait ses jeunes années et la vie des camps, partageait franchement toute la bonne humeur de sa fille. Après le repas, ils se couchèrent et dormirent profondément, malgré le peu de mollesse de leurs lits et l'énorme et lourd plumeau qui leur servait de couverture, et sous lequel ils étouffaient.

Il y avait une heure à peine que le premier chant du coq s'était fait entendre lorsqu'on vint frapper à leur porte, et qu'ils virent entrer une jeune paysanne bien fraîche et bien naïve, c'était la fille de leur hôte, qui leur demande, avec sa grosse figure épanouie et sa politesse rustique, en les saluant de deux courtes révérences, s'il leur plairait de prendre le café.

« Non, répondit Madeleine, je préférerais du chocolat.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demanda la jeune fille.

— Comment, vous ne connaissez pas le chocolat? Alors faites-moi du thé.

— Mademoiselle est donc malade ?

— Pas le moins du monde, ma fille, je prends du thé par goût.

— Mademoiselle veut-elle du thé de sureau, ou du thé de camomille ?

— Ni l'un ni l'autre, donnez-moi du thé de Chine.

— Il faut qu'il ne vienne pas de Chine dans nos montagnes, car je n'ai jamais entendu parler de cette plante-là. »

A ces mots Madeleine ne put pas retenir de longs éclats de rire, que le général, malgré son désir d'être sévère, partagea de tout son cœur. La pauvre villageoise les regardait d'un air étonné et confus, voyant bien qu'on se moquait d'elle. Le comte, en apercevant sa mine piteuse, craignit de l'affliger, et lui dit avec bonté :

« Allons, mon enfant, puisque vous n'avez que du café, donnez-nous alors du café, mais au moins qu'il soit bon.

— Oh! soyez tranquille, monsieur, » répondit la jeune fille en reprenant son air de bonne humeur, et elle sortit après avoir fait de nouveau ses deux petites révérences.

Lorsque nos voyageurs descendirent, ils trouvèrent effectivement, sur la table, leur déjeuner qui les attendait. Une grande casserole en fer-blanc, toute noircie par la fumée, contenait autant de café qu'il en eût fallu pour la consommation de douze personnes; quant au lait, servi dans un pot de grosse faïence à fleurs bleues, il n'était pas, à beaucoup près, en aussi immense quantité, mais épais et pur comme on n'en trouve que dans les montagnes; enfin un pain noir, moitié

blé, moitié orge, et du beurre salé, complétaient ce champêtre repas. La jeune paysanne qui les avait réveillés revint les servir. Son costume si pittoresque, ses longues tresses s'échappant de dessous son petit bonnet de velours, son jupon court, ses gros bras nus et sa mine fraîche et ouverte firent l'admiration de Madeleine, qui, voulant la dédommager du petit moment de chagrin qu'elle lui avait causé en se moquant d'elle, lui donna une pièce d'or, la priant de la conserver pour le jour de son mariage. La villageoise, heureuse de posséder un tel trésor, répéta ses deux révérences et se sauva aux champs reprendre ses occupations journalières.

Au fond d'une vallée longue et étroite se trouve la petite ville de Swalbach (rivière des hirondelles), ainsi nommée à cause du grand nombre d'hirondelles qui y arrivent tous les ans. Les sources minérales célèbres y attirent beaucoup d'étrangers. Là, les plaisirs sont en commun; tout le monde a l'air de se connaître, grands et petits, nobles et bourgeois, riches et pauvres, on dirait que les baigneurs ne forment qu'une seule et même famille. Madeleine et son père furent bientôt recherchés et entraînés par cette foule avide d'amusements. Tous les soirs on se réunissait dans la grande salle de bal et de concert, pour danser ou faire de la musique; puis le lendemain matin on se retrouvait frais et dispos, avec quelques projets de caravanes dans les montagnes. Durant les premiers jours de leur arrivée, le caractère gai et spirituel de Madeleine lui avait attiré un bienveillant et affectueux accueil; mais, lorsqu'elle laissa percer son penchant à la raillerie, on devint plus froid et plus sévère pour elle; le général s'en aperçut, et en souffrit assez pour devoir lui en faire quelques observations; mais elle le plaisanta sur sa marche et n'en tint aucun compte. Heureusement un accident vint lui donner une

leçon, qui, blessant son orgueil et touchant son cœur, l'a guérie pour jamais de son goût pour la moquerie.

Un jour qu'on allait visiter les ruines d'un antique château, qu'on était tous montés sur des ânes, comme c'est l'usage dans ce pays-là, Madeleine, s'adressant à un vieux monsieur dont les cheveux gris et les habits étaient de la même couleur que le poil de sa monture, et qui en outre était assez ridicule par l'empressement qu'il mettait à faire à tout propos parade de son érudition :

« Monsieur, lui dit-elle, ne seriez-vous pas par hasard un peu parent de l'âne qui vous porte ? »

Le propos était offensant, même dans la bouche d'une jeune personne. Le général devint pâle et regarda sa fille d'un air sévère ; un silence désapprobateur montra à Madeleine qu'elle avait déplu à tous ; mais le monsieur eut le bon esprit de ne pas s'en fâcher et de mettre au contraire les rieurs de son côté.

« Ma jolie demoiselle, lui répondit-il en souriant, autrefois les grands hommes étaient très-flattés de s'entendre comparer à des ânes, tout comme on l'est aujourd'hui d'être comparés à des lions ou à des aigles : aussi je pense que vous avez voulu me faire un compliment ; et je vous en remercie, car vous êtes trop bien élevée et trop bonne pour vous moquer d'un vieillard. Samson était plus fier de sa mâchoire d'âne que nos généraux de leur épée d'honneur. Les Indiens croient que les âmes de leurs chefs vont après leur mort habiter les corps des beaux ânes de Madura. On prétend que l'âne a peur quand il voit l'ombre de ses longues oreilles ; cela prouve qu'il a le bon sens de reconnaître ses propres défauts. Il y a tant de gens à longues oreilles qui ne se doutent pas des leurs ! »

Cette apologie de l'âne menaçait de se prolonger indéfiniment ; la pauvre Madeleine, rouge et confuse, regrettait son

inconséquence et n'osait plus lever les yeux sur son interlocuteur, lorsque l'animal sur lequel elle était montée fit un faux pas, et, sans le vieux monsieur qu'elle avait voulu railler, et qui se plaça fort adroitement entre elle et un fossé profond, elle s'y fût bien certainement tuée, ou tout au moins fort grièvement blessée. La conduite généreuse de l'homme qu'elle venait d'insulter lui fit comprendre tout l'odieux de sa plaisanterie, et elle prit sérieusement au fond du cœur la résolution de se corriger d'un défaut qui pouvait avoir de si graves conséquences. Arrivée à la halte, elle fut prendre la main de son père en le priant de vouloir faire des excuses en son nom, au monsieur qui venait de lui sauver la vie au moment où, sans respect pour ses cheveux blancs, elle cherchait à le rendre la risée de leur société. Le vieillard, ému de cette démarche, lui serra les mains avec attendrissement, en lui disant :

« Je vous pardonne bien sincèrement ce qui a rapport à moi ; mais pour vous-même, mon enfant, évitez de vous moquer des autres, et soyez indulgente si vous voulez être aimée ; une moqueuse fait rire un moment, c'est vrai, mais se fait craindre et détester toujours. »

Après avoir visité encore quelques villes importantes, nos voyageurs voulurent voir la source qui produit cette eau minérale si connue dans le monde entier sous le nom d'eau de Selz. Elle s'échappe en bouillonnant des flancs d'un monticule, et s'avance dans une large vallée qu'arrose la petite rivière d'Ems. Cette source ne fut découverte qu'au commencement du seizième siècle, et encore s'écoula-t-il un long temps avant qu'on sût en apprécier l'excellence. On en boit aujourd'hui dans presque tous les pays ; elle pénètre jusque dans les Indes. Lorsqu'elle sort de sa source, elle est vraiment délicieuse, il est impossible de voir une eau plus pure, plus

claire et plus perlée. Les eaux de Selz sont peu fréquentées; les malades habitent la petite ville de Niederselters, tout près de la source.

Il fallut enfin penser à retourner au château. Madeleine y fut accueillie avec bonheur par ses amies; car si sa santé avait développé sa force, son charmant naturel avait aussi vaincu ses défauts, puisqu'après être partie railleuse et caustique, elle revenait simple et indulgente. Rien n'était changé dans l'habitation du comte, seulement les fleurs d'automne avaient remplacé les fleurs du printemps, et Bell était devenue mère de famille; ses petits chevreaux, suivant l'exemple qu'elle leur donnait, s'habituaient aussi à venir jouer avec Madeleine, qui voulut réserver pour elle seule le soin que nécessitait cette augmentation de ménage. Tous les matins, elle accourait avec soin s'asseoir au milieu de sa petite famille. Bell se couchait auprès de sa maîtresse; pendant que ses petits cabriolaient et faisaient leurs gambades, elle mettait sa jolie tête fine sur les genoux de Madeleine, en la regardant avec des yeux si doux, qu'ils semblaient solliciter des caresses. L'aimable fille promenait alors sa main blanche sur la robe soyeuse de sa favorite, et lui disait avec amitié :

« N'est-ce pas, Bell, que tu m'aimes toujours et que tu es heureuse de me revoir? »

La jolie chèvre semblait par son doux regard confirmer ces paroles; puis, lorsque les petits chevreaux étaient fatigués de jouer, ils venaient partager avec leur mère les soins et les caresses de leur jeune amie.

La Comtesse de BAZANVILLE.



NE VAS PAS A CETTE FETE ... ET L'ANGE S'EST ENVOLÉ !

(Les deux songes.)

LES DEUX SONGES.

Pendant l'absence de son mari, que de graves intérêts avaient appelé à la Martinique, madame Danneville s'était retirée, avec ses deux enfants, dans une fort belle maison de campagne qu'ils possédaient à Villequier. Ernestine avait dix ans, Charles huit et demi. Madame Danneville avait pour voisine de campagne une de ses amies intimes, madame Tassart, mère comme elle de deux enfants charmants, Clarisse et Jules, tous les deux du même âge à peu près qu'Ernestine et Charles. De fort loin, on apercevait le château de madame Tassart, bâti en amphithéâtre sur le penchant d'une colline; on le remarquait surtout à son beau parc, planté d'arbres magnifiques, et dont les murs venaient s'aligner aux premières habitations du village que la Seine baigne de ses eaux. Là, tout était bruyant et animé. La maison de madame Danneville, au contraire, située à deux milles tout au plus du rivage, se cachait modestement au fond d'une vallée délicieuse. Là tout était solitaire et silencieux. Aucun bruit, si ce n'est le chant timide du bouvreuil et le murmure d'un petit ruisseau qui, frais et sautillant, allait se perdre dans le fleuve, ne troublait le calme de cette solitude.

Il y avait six mois que madame Danneville avait quitté le Havre, lorsqu'elle reçut une lettre de son mari dans laquelle il lui disait qu'il poussait activement la liquidation de son

oncle, et qu'aussitôt terminée, il retournerait immédiatement en France.

Le mois de juillet venait de finir. C'est dans les premiers jours du mois d'août qu'était la fête de Villequier. Cette année, elle promettait d'être des plus brillantes. Outre les jeux de toute espèce qu'on y voyait d'habitude, il était question d'une joute sur l'eau, qui devait piquer la curiosité et attirer une foule d'étrangers. D'avance, Clarisse et Jules avaient fait leur invitation à leurs jeunes amis, qui, comme on le pense bien, l'avaient acceptée avec transport. Du bout du parc, on planait juste sur l'endroit désigné pour la joute. Dieu ! quel bonheur d'être là aux premières places ! Ernestine et Charles ne se possédaient pas de joie.

Le vendredi, l'avant-veille de ce grand jour, madame Danneville reçoit une lettre de son mari.

« Ma bonne amie, lui écrivait-il, enfin tout est terminé !
» La succession de mon oncle dépasse de beaucoup mes pré-
» visions : il laisse net six cent mille francs. J'ai réalisé tout
» cela, je pars dans quinze jours. Au reçu de cette let-
» tre, rends-toi au Havre, chez M. Sabran, mon notaire.
» Dis-lui que si la propriété de M. Dubreuil est tou-
» jours en vente, il en fasse l'acquisition pour mon compte,
» au prix où il me l'a offerte avant mon départ. C'est une
» affaire superbe dont j'ai beaucoup regretté dans le temps
» de ne pouvoir profiter, et que je désire plus que jamais
» conclure à présent que je le puis. Ainsi donc ne perds pas
» un jour, pas une heure. Si M. Dubreuil n'est pas au Havre,
» prie M. Sabran de lui écrire, et tu attendras sa réponse.
» Tu sais quel prix j'attache à cette propriété ; d'un instant à
» l'autre elle peut être vendue, je ne saurais donc trop te
» recommander d'y mettre la plus grande diligence. J'espère

» qu'Ernestine et Charles se portent bien et qu'ils sont sages;
» embrasse-les pour moi, en attendant que je les embrasse
» moi-même, ainsi que toi. Adieu. A bientôt.

» T. DANNEVILLE. »

Madame Danneville, pour qui les désirs de son mari étaient des ordres, résolut de partir le jour même pour le Havre; mais la fête du surlendemain lui revint tout à coup à l'esprit. Il y aurait grande foule dans le village; ce jour-là, madame Tassart elle-même recevrait beaucoup de monde, et il lui serait bien difficile d'exercer sur ses enfants une vigilance assidue. Elle pensa à tous ces jeux qui ont tant d'attrait pour leur jeune âge, et auxquels ils se livreraient peut-être sans modération. Et puis, cette joute!... Ne serait-il pas possible que, pour mieux jouir de ce spectacle, on voulût se placer sur la rivière, et elle ne serait pas là pour les retenir! Sa sollicitude de mère les lui représenta exposés à mille dangers. Son cœur s'en alarma. Avec de pareilles craintes, elle sentit qu'il lui serait impossible de les quitter, à moins qu'elle n'obtînt d'eux la promesse de ne point aller à cette fête. Les circonstances, son repos, celui de ses enfants exigeaient d'eux ce sacrifice. Dans ce moment, Ernestine et Charles jouaient sur la pelouse. Elle les appela.

« Mes enfants, leur dit-elle, j'ai une heureuse nouvelle à vous apprendre; votre papa arrive.

— Papa arrive! s'écrièrent-ils; quel bonheur!

— Oui, mes enfants, et moi je suis obligée de partir aujourd'hui pour le Havre, où je resterai probablement quatre ou cinq jours.

— Et la fête de dimanche! firent-ils tous les deux.

— Je ne pourrai pas y être, et vous concevez que vous ne pouvez pas y aller sans moi.

— Nous n'irions pas à la fête! dit Charles avec effroi.

— Non, mon ami; j'aurais trop peur qu'il ne vous arrivât quelque chose.

— Il ne nous arrivera rien, maman, dit Ernestine; nous serons bien sages, nous ne nous exposerons pas.

— Oui, oui, maman, nous serons bien sages. Oh! je t'en prie, ne nous prive pas de ce plaisir; il y a si long-temps que nous l'attendons. »

Le cœur de madame Danneville s'émut à cette touchante supplication; mais la prudence lui faisait une loi de ne point céder; elle insista. Et comme Ernestine et Charles se désolaient, elle essaya de leur faire comprendre les mortelles inquiétudes auxquelles elle serait en proie; elle leur promit de les dédommager de ce sacrifice, puis elle essuya bien leurs larmes, les pressa tendrement sur son cœur, et partit en emportant d'eux la promesse qu'ils n'iraient point à la fête.

Le lendemain, Clarisse et Jules arrivèrent. Ils venaient faire à leurs jeunes amis le tableau pompeux des grands préparatifs qui se faisaient dans le village.

« Hélas! fit Charles en soupirant, nous ne verrons pas tout ça!

— Pourquoi donc? demanda Clarisse.

— Maman est partie hier pour le Havre, dit Ernestine, et elle ne veut pas que nous allions à la fête pendant son absence.

— Oh! comme c'est dommage! dit Jules, la joute sera si belle! Et puis, vous ne savez pas? ajouta-t-il, le soir, il y aura un superbe feu d'artifice.

— Un feu d'artifice! s'écria Charles. Moi qui n'en ai jamais vu! Oh! je veux le voir!

— Eh bien! viens, dit Jules, et ta sœur aussi.

— Oh! non, fit Ernestine, maman l'a défendu.

— Puisqu'elle n'y est pas, elle ne le saura pas.

— C'est égal, ce serait lui désobéir, et c'est mal.

— Que tu es méchante! dit Charles; tu sais que je n'ai jamais vu de feu d'artifice, et tu ne veux pas.

— Mais si maman...

— Nous dirons que c'est nous, interrompit Clarisse. Mais il se fait tard, nous retournons bien vite au château. Demain matin nous viendrons vous chercher. Adieu. A demain. »

Clarisse et Jules s'éloignèrent tout joyeux.

Le soir, Ernestine et Charles gagnèrent leur chambre à coucher dans une situation d'esprit bien différente. Ernestine était triste; elle avait comme un remords dans le cœur. La jeune fille s'agenouilla au pied de son lit, et, après sa prière d'usage, elle ajouta :

« Viens à mon aide, ô mon Dieu! Préserve-moi de tout ce qui peut faire de la peine à maman. »

Elle demeura encore un instant à genoux, la tête appuyée sur la couverture; puis elle se coucha et s'endormit en pensant à sa mère.

Charles, au contraire, n'était préoccupé que des plaisirs qu'il se promettait à la fête; il ne songea pas même à faire sa prière, et, après avoir repassé mille fois dans sa tête tout ce qu'il allait trouver dans le village, il finit par succomber au sommeil.

A minuit, ils eurent chacun un rêve. A six heures, tous les deux se réveillèrent : Charles, plus que jamais résolu à

suivre son ami Jules; Ernestine, bien décidée à ne pas désobéir à sa mère.

« Eh bien! dit Charles à sa sœur, nous allons à la fête?

— Non, répondit Ernestine, je n'irai pas.

— Tu ne veux pas y aller?

— Non; j'ai vu cette nuit un bon ange qui m'a dit que nous ferions une grosse sottise en y allant.

— Et moi aussi, j'ai vu un ange qui m'a dit tout le contraire.

— C'est que ce n'était pas un bon ange.

— Pourquoi ça? il avait de longues ailes grises...

— Précisément. Le mien avait de belles ailes blanches...

— Qu'est-ce que cela fait? Il m'a enlevé dans les airs; dans deux secondes, nous étions au milieu de la fête. Alors il m'a pris par la main, il m'a conduit à tous les jeux; j'ai joué à tous, et j'ai toujours gagné : j'ai jouté et j'ai jeté tous les autres dans la rivière. Chaque fois qu'il en tombait un, mon ange poussait un éclat de rire qui résonnait si fort... C'est qu'il était content de me voir m'amuser.

— Moi, dit Ernestine, j'étais dans le berceau de clématites, je faisais ma tapisserie. Le bon ange s'est approché de moi, et il m'a dit de sa voix douce comme le son d'une harpe : « Ernestine, tu as toujours été une bonne fille; ne va pas à la fête, tu ferais de la peine à ta maman, qui te l'a défendu, et à ton papa, qui va arriver. Tu sais combien ils t'aiment; et si tu veux qu'ils t'aiment toujours, il faut être bien sage, bien obéissante surtout. Entends-tu, Ernestine? ne va pas à cette fête. » Et l'ange s'est envolé.

— Le mien ne m'a pas dit ça du tout, fit Charles, et j'irai

— C'est que c'était un mauvais ange.

— Je te dis que non. »

A huit heures, Clarisse et Jules vinrent les chercher. Ernestine persista dans sa résolution de rester; elle usa même de toute son autorité d'aînée pour engager son frère à renoncer à son dessein. Charles n'écouta rien et il partit.

La journée fut bien triste pour la pauvre Ernestine; elle pensait bien que l'escapade de Charles ne pouvait rester ignorée; il serait grondé, puni, et dans sa petite tête l'excellente fille cherchait par quel moyen elle pourrait pallier sa faute.

Tout à coup une calèche découverte entre dans l'avenue; il était six heures du soir. Ernestine l'aperçoit et se précipite au-devant d'elle. C'était M. et madame Danneville. L'aimable enfant les avait reconnus de loin. Un instant après elle était dans les bras de son père.

« Et ton frère? » lui demande sa mère.

Ernestine baisse les yeux et rougit.

« Pourquoi ne vient-il pas comme toi?

— Oh! maman, grâce pour lui!

— Il est allé à la fête?

— C'est vrai, maman.

— Malgré ma défense?

— Pardonne-lui, maman; si tu savais comme Clarisse et Jules l'ont tourmenté!

— C'est égal, dit madame Danneville, il a eu tort. »

La voiture venait d'arriver devant le perron. La nuit était tombée, et Charles n'arrivait pas. Les inquiétudes de la pauvre mère augmentaient à chaque instant. Enfin, n'y tenant plus, elle se disposait à se rendre au village, lorsqu'on sonne à la grille. C'étaient des domestiques du château qui ramenaient Charles. Mais dans quel état! trempé des pieds à la tête, les habits déchirés et le front ceint d'un mouchoir sur lequel il y avait du sang. Le malheureux enfant, en voulant

sauter dans un bateau pour voir la joute de plus près, était tombé dans la Seine. Son front avait donné contre la proue d'un bateau voisin. Par bonheur, on avait pu le saisir à l'instant même ; un moment plus tard il disparaissait sous les flots. Charles se jeta aux genoux de sa mère.

« Pardonne-moi, maman, lui dit-il, je t'ai désobéi ; mais le bon Dieu m'en a puni. Je te jure que ça ne m'arrivera plus. »

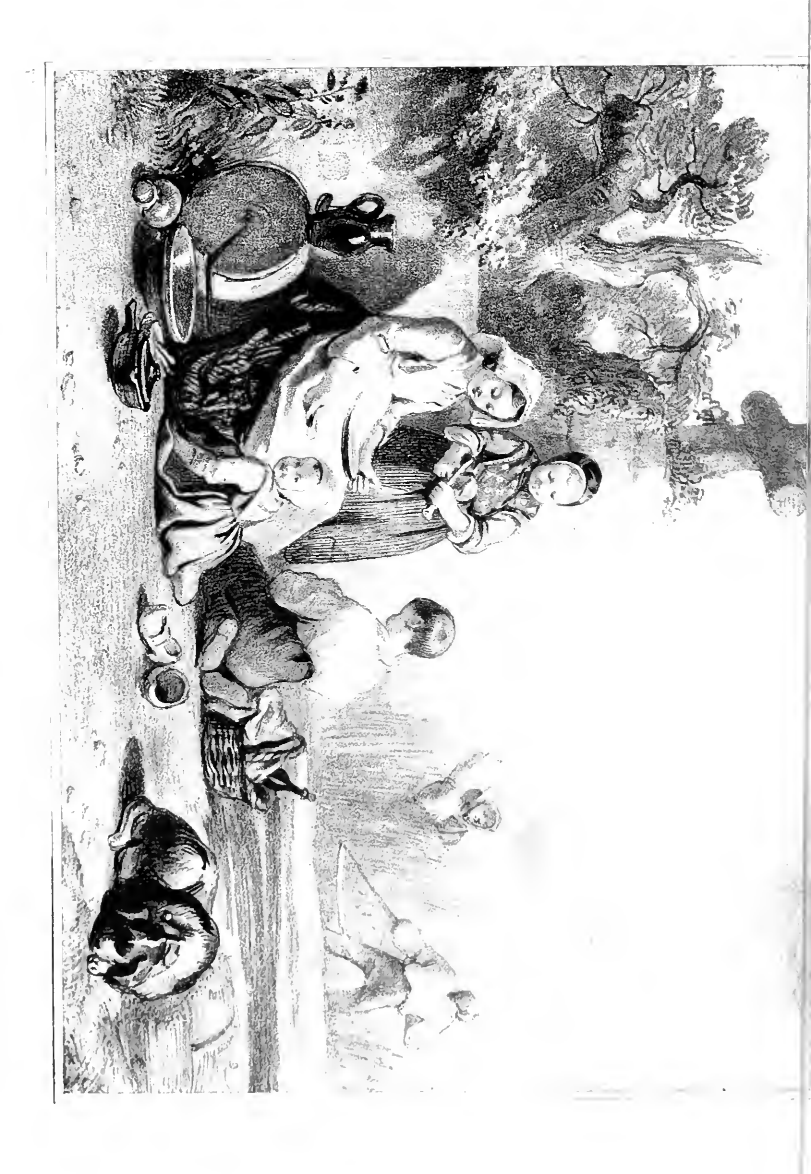
En prononçant ces mots, il lève ses yeux mouillés de larmes et aperçoit son père. Il jette un cri de joie, et d'un bond il s'élance à son cou. L'arrivée de son mari était un événement trop heureux pour que madame Danneville songeât à punir. Le soir, avant de se coucher, Ernestine pansa la blessure de son frère, qui du reste était fort légère.

« Je te le disais bien, lui dit-elle, que c'était un mauvais ange.

— Je crois que tu as raison, fit Charles en lui présentant son front ; avec ça, ajouta-t-il bien bas, que je n'avais pas fait ma prière.

— Méchant ! »

T. CASTELLAN.



L'ORPHELINE.

Après six ans de mariage, Louis Thorel quitta Amiens, sa patrie, pour aller se fixer à Paris; il céda, en cela, aux sollicitations de sa femme, qui depuis long-temps manifestait le désir d'habiter la capitale. Il possédait d'ailleurs une fortune de vingt-cinq mille francs de rentes qui lui permettait de vivre honorablement partout. Ils louèrent un appartement dans la rue de Rivoli, à cause de sa proximité avec les Tuileries, où leur fils Émile, alors âgé de cinq ans, pouvait aller jouer tous les jours. Thorel pourtant regrettait sa ville natale. De toute sa famille, il ne lui restait plus que deux personnes, un frère cadet, nommé Joseph, et une sœur, bien plus jeune qu'eux, nommée Olympe. Les affaires de Joseph l'obligeaient à de longues et fréquentes absences : toujours en pays étrangers, il était souvent des années entières sans paraître à Amiens. Olympe, elle, résidait dans cette ville; elle était d'une santé délicate, et ce qui inquiéta beaucoup Thorel quand il la quitta, c'est qu'il la laissait dans une situation d'esprit bien triste. Peu de temps avant son départ, son mari, qui servait comme capitaine, avait été obligé de rejoindre son régiment à Alger, de sorte que la pauvre Olympe se trouvait seule, avec une petite fille de deux ans. Thorel pensait souvent à elle. Un jour, en rentrant avec Émile d'une promenade aux Champs-Élysées, il trouve une lettre timbrée d'Amiens; l'écriture lui en est inconnue, il l'ouvre :

« Monsieur, lui écrivait-on, votre sœur Olympe se meurt ;
» son mari a péri en Afrique. Cette nouvelle inattendue lui a
» porté un coup funeste. Elle veut vous voir, elle vous de-
» mande ; venez, venez vite. »

Deux heures après, Thorel montait en voiture. Le lendemain il arriva chez sa sœur. Elle respirait encore ; un prêtre et un médecin étaient auprès de son lit ; elle était d'une faiblesse telle qu'on s'attendait à chaque instant à la voir trépasser. Pourtant la vue de son frère parut la ranimer ; elle lui fit signe, il approcha.

« Louis, lui dit-elle, mais si bas qu'il l'entendait à peine, quoique ses lèvres effleurassent son oreille ; Louis, je te recommande ma fille, sois son père.

— Olympe ! Olympe ! s'écria Thorel.

— Le veux-tu, Louis ?

— Oui, Olympe, oui, je te le jure.

— Merci. Donne-moi ta main, Louis. Maintenant, adieu ! adieu, mon frère. »

Et elle expira.

Thorel avait toujours eu pour sa sœur une vive tendresse ; cette mort prématurée lui arracha des larmes. Quand il lui eut rendu les derniers devoirs, il retourna à Paris avec la pauvre Lucile, dont il était désormais l'unique appui.

Madame Thorel répondit, dans cette circonstance, à l'attente de son mari : elle prit l'enfant dans ses bras et promit de l'aimer comme sa fille.

Pendant les premières années ces bons sentiments ne se démentirent point ; chaque jour Lucile lui devenait plus chère. Il est vrai que la petite fille grandissait en grâce et en gentillesse ; et puis elle était si bonne, si douce, si soumise, qu'il eût été bien difficile de ne pas l'aimer.

Il n'en était pas de même d'Émile, dont le naturel ne présageait rien de bon ; turbulent et paresseux, il aimait mieux, quand il se sentait coupable, recourir au mensonge que d'avouer sa faute ; il eût fallu en demander pardon, et il était trop fier pour cela. La tendresse de ses parents pour sa cousine ne tarda pas à lui porter ombrage, ce qui dénotait un cœur jaloux et méchant ; il n'était heureux que quand il pouvait lui attirer une remontrance, et souvent il mettait sur son compte le mal que lui-même avait commis.

Lucile comprit de bonne heure tout ce qu'elle devait à sa tante ; elle lui témoignait sa reconnaissance par une docilité angélique. C'est ce sentiment-là qui la portait à tout endurer de son cousin ; elle préférait se taire et se laisser gronder, lorsque bien des fois il lui eût été facile, quand il l'accusait, de prouver son innocence. Émile ne lui savait aucun gré de cette réserve, plus il la voyait résignée, plus il était méchant et injuste pour elle. Il fit tant qu'il parvint à la perdre dans l'esprit de sa mère.

Une fois prévenue contre sa nièce, madame Thorel la traita avec froideur ; souvent même l'aigreur se mêlait à ses paroles. Un pareil changement affligea Lucile, mais elle se contentait de pleurer en secret, et n'en continuait pas moins à donner toute son attention aux divers petits soins du ménage dont elle était en possession depuis l'âge de dix ans. Une chose pourtant la consolait de l'abandon de sa tante, c'était la tendresse de son oncle, toujours bonne, toujours affectueuse. Hélas ! cette consolation devait bientôt lui être enlevée ! M. Thorel fut tout à coup frappé d'une attaque d'apoplexie à laquelle il succomba le troisième jour. Son frère, qui avait depuis quelque temps renoncé à ses voyages pour se fixer définitivement à Amiens, accourut à Paris à la pre-

mière nouvelle de ce malheur ; mais il n'arriva que pour les funérailles. Cette perte lui fut trop sensible, il ne resta que quelques jours chez sa belle-sœur.

Lucile avait alors quinze ans. Joseph, touché de son désespoir, voulut l'emmener avec lui, afin, disait-il, de la distraire de sa douleur, mais, dans le fait, pour l'arracher aux rigueurs dont il n'avait pas tardé à s'apercevoir que la jeune fille était l'objet. Lucile refusa.

« Non, lui dit-elle, ma place est auprès de celle qui m'a servi de mère ; tant que mes soins lui seront nécessaires, je resterai.

— Et si un jour ils ne le sont plus, tu viendras, n'est-ce pas ?

— Espérons, mon oncle, que le ciel me préservera de ce nouveau malheur.

— Espérons, ma fille, dit-il en l'embrassant ; mais s'il en était autrement, souviens-toi que tu as à Amiens un oncle qui ne t'abandonnera jamais. »

Et il partit.

Loin de s'effacer, les mauvaises dispositions d'Émile pour sa cousine prirent, au contraire, un caractère haineux ; madame Thorel, toujours excitée par son fils, se montrait de jour en jour plus injuste à son égard. Deux ans se passèrent encore, durant lesquels Lucile ne répondit à tout cela que par une touchante et respectueuse résignation. Mais un jour, à la suite d'une scène violente, sa tante s'emporta jusqu'à lui dire :

« Mademoiselle, nous n'aurons de repos ici que quand vous n'y serez plus. »

Pour la pauvre jeune fille, cela voulait dire : Je vous chasse ! Le lendemain elle quitta la maison.

Lucile se rappela alors les adieux de son oncle Joseph. Elle partit pour Amiens.

Sous des dehors brusques, Joseph cachait un cœur bon et sensible; la vertu avait en lui un admirateur sincère, mais il était sans pitié pour le vice. L'accueil qu'il fit à Lucile prouva à celle-ci combien elle avait eu raison de compter sur lui.

« Je le savais bien, lui dit-il, en la pressant tendrement dans ses bras, que tu me reviendrais un jour. Les malheureux! te maltraiter! toi si douce, si bonne! Oh! ils porteront la peine de leur méchanceté.

— Je n'oublierai jamais, mon oncle, lui dit Lucile, que ma tante a pris soin de mon enfance, qu'elle a été long-temps une mère pour moi.

— Et pourquoi a-t-elle cessé de l'être? et lui, ton cousin, pourquoi te détestait-il ?

— Je ne dis pas cela, mon oncle.

— Moi, je le dis, et veux-tu savoir pourquoi il te détestait? parce que ta présence le gênait; parce que, devant toi, il n'osait se livrer à ses mauvais penchants : j'ai vu tout cela.

— Oh! non, mon oncle; Émile est jeune, un peu susceptible peut-être; mais il n'a pas mauvais cœur, il aime bien sa mère.

— C'est possible; mais il la ruinera, il la réduira à la misère.

— Que dis-tu?

— Tu le verras. Il compte sans doute sur ma succession; mais il se trompe, il n'aura rien.

— Oh! mon oncle, n'est-il pas le fils de ton frère?

— C'est vrai, et le Ciel m'est témoin que je n'eusse jamais songé à le priver de ses droits s'il se fût bien comporté; mais un méchant, un mauvais sujet, un dissipateur.... Il n'aura rien, te dis-je; tout sera pour toi, mon enfant.

— Tais-toi, mon oncle; ne parlons plus de cela.

— Soit, n'en parlons plus, mais je jure bien....

— Assez, assez, mon bon oncle, et puisque tu veux bien me recevoir, laisse-moi m'occuper de toi, de ta maison, car tu es seul, et....

— Et je me fais vieux, n'est-ce pas? Va, mon enfant, arrange, dispose tout comme tu l'entendras; tu seras la maîtresse ici; je me trouverai trop heureux de me conformer à toutes tes volontés. »

La maison changea bien vite d'aspect, sous la direction de Lucile. Chaque matin, elle inspectait ce qu'on avait fait la veille, réformant ce qui était mal, approuvant ce qui était bien, entrant dans les moindres petits détails, afin que tout se passât avec ordre et économie. Le reste de la journée était consacré à son oncle, qui devenait alors l'objet de tous ses soins, de toutes ses attentions. Joseph était dans le ravissement; il ne concevait pas que sa belle-sœur se fût privée d'un pareil ange. Tout en blâmant madame Thorel de sa conduite envers sa nièce, il s'informait en secret de ce qu'elle devenait. Il apprit bientôt, ainsi qu'il l'avait prédit, que les trois quarts de sa fortune étaient déjà dissipés, et que le reste ne tarderait pas à l'être, car la malheureuse femme n'avait plus assez d'autorité sur son fils pour mettre un terme à ses désordres. Il essaya plusieurs fois indirectement de faire entrevoir à son neveu l'abîme dans lequel il allait précipiter sa mère; le brave homme, qui sentait sa fin prochaine, aurait voulu pouvoir lui dire avant de mourir :

« Tu reconnais tes torts, tu as horreur de ton inconduite; tout est oublié. »

Mais rien. L'oncle en fut indigné. Un jour qu'il se sentit plus mal que de coutume, il fit venir son notaire et lui dicta

ses dernières volontés. Le surlendemain, il avait cessé de vivre.

Joseph léguait, par son testament, toute sa fortune à sa nièce. Nous passerons sous silence la douleur de Lucile, elle fut vive et sincère.

A peu de temps de là, un jour qu'elle était seule dans son jardin, on vint lui dire que sa tante, ne possédant plus rien, était réduite à travailler de ses doigts pour suffire à son existence, et qu'Émile occupait un emploi peu lucratif chez un agent d'affaires. Son cœur se brisa à cette nouvelle.

« *Pauvre tante*, fit-elle, *il est donc vrai!* »

Puis, cédant tout à coup à une inspiration généreuse, elle s'écrie :

« Mais je les sauverai! Il faut qu'ils viennent. »

A ces mots elle se lève, rentre chez elle, se met à son bureau pour leur écrire.... Au même instant la porte s'ouvre : c'est madame Thorel et son fils. Lucile veut parler, mais la parole expire sur ses lèvres. Ce fut Émile qui, le premier, rompit le silence.

« Notre oncle est mort? dit-il.

— Oui, répond Lucile.

— Savez-vous à combien se monte sa fortune?

— A huit cent mille francs.

— Vous l'entendez, ma mère!

— Encore un aliment à tes désordres, dit tout bas madame Thorel.

— Non, non, ma mère; je vous ai promis de me corriger, je vous le jure encore; que le ciel me punisse, si je manque à mon serment. »

Une douce joie brilla sur le visage de Lucile.

« Et connaissez-vous, lui demanda son cousin, quelles dispositions il a faites?

— Mon oncle Joseph, répondit en rougissant la jeune fille, lègue toute sa fortune à son neveu, Émile Thorel, et à moi, sa nièce.

Cela n'est pas, dit un monsieur qui entrait sur ces paroles, et mademoiselle le sait mieux que personne, puisqu'elle est son unique héritière.

— Il serait vrai! s'écria Émile.

— Si monsieur en doute, je puis le convaincre; je suis le notaire de Joseph Thorel, et j'ai précisément son testament dans ce portefeuille. »

L'homme de loi prit un papier et lut : « Mon neveu Thorel » a perdu, par son inconduite, tous ses droits à mes bien- » faits : je le déshérite. Je nomme ma légataire universelle » ma nièce Lucile Darcourt. »

Émile pencha sa tête dans ses mains, et murmura :

« Je l'ai mérité!

— Vous le voyez, continua le notaire, il n'y a rien à ajouter.

— Pardonnez-moi, fit Lucile, en s'emparant du papier. Puis, s'adressant à son cousin : Émile, si notre oncle voyait votre repentir, il en serait touché, il vous pardonnerait,.... je le sais, il me l'a dit tant de fois.... Eh bien, je remplis ses intentions. »

A ces mots, elle déchire le testament, et, se jetant dans les bras de sa tante :

« Soyez encore ma mère, lui dit-elle, je ne veux rien de plus. »

Ce fut alors un combat de générosité, dont la jeune fille sortit victorieuse. Le repentir d'Émile fut sincère; c'est maintenant un jeune homme sage et rangé, qui ne vit que pour rendre sa mère heureuse et bénir l'ange qui les a sauvés.

T. CASTELLAN.



PAUVRE TANTE ! IL EST DONC VRAI !

LE REPAS DES MOISSONNEURS.

« Thérèse ! Thérèse ! la charrette est attelée ; en route, ma fille, en route ; tu sais qu'il faut être au champ au petit jour, si nous voulons finir l'ouvrage aujourd'hui.

— Voilà, père, voilà.

— Et tes sœurs, et ton frère ?

— Ils sont prêts, père.

— Allons, mes enfants, en route. Tu as pensé à la soupe, Thérèse ?

— Oui, père.

— Et le vin ?

— J'en ai mis six bouteilles, père.

— C'est bien. Mets tout ça dans la charrette avec les enfants. Allons, monte Paulin. Bien ! A toi, Chonchon. Bon ! Maintenant, monte, Thérèse, avec Nini. C'est ça. A mon tour, à présent. Pousse-toi un peu, Thérèse, que je me place. Là ! Tiens Nini sur tes genoux, afin que le cahot ne lui fasse pas mal.

— Sois tranquille, père.

— Voilà qui est bien. Vous y êtes tous ?

— Oui, oui, père.

— Rien ne manque, tout y est ?

— Oui, père, tout.

— Allons, fouette, Loulou, fouette, mon garçon, et marchons dru, car il est déjà trois heures.

— Oui, père Landry, j'irons bon train. Hue! hue! hue donc! la Rousse. »

Landry était un paysan de Châtenay, dans la Beauce, veuf depuis dix-huit mois seulement, qui partait avec sa famille et Loulou, son garçon de ferme, pour faire la moisson d'un champ qu'il possédait à une lieue et demie de son village. Thérèse, l'aînée de ses enfants, menait la maison depuis la mort de sa mère; c'est sur elle que reposaient les soins du ménage, elle réglait les dépenses avec ordre et économie, et son père lui avait conféré toute l'autorité maternelle sur ses frères et sœurs qui, du reste, étaient bien plus jeunes qu'elle. Les étoiles commençaient à pâlir à l'horizon, lorsque le brave paysan et les siens arrivèrent au champ. On sortit les provisions de la charrette, puis chacun se mit à l'œuvre, et la moisson commença.

C'est un dur métier que celui de moissonneur, où il faut sans cesse travailler des bras, le corps courbé et exposé toute la journée à l'ardeur du soleil d'août. Mais quand, après la récolte, on voit ses greniers s'emplir, et que c'est là toute votre richesse, votre avenir, votre existence et celle de vos enfants, la fatigue est bien légère : aussi une franche gaieté préside-t-elle toujours à l'ouvrage, la joie est dans tous les cœurs, surtout lorsque le ciel vous envoie l'abondance. C'est ce que prévoyait cette année le père Landry, car, tout en faisant voltiger sa faux autour de lui, il se mit tout à coup à entonner la chanson suivante, dont ses enfants répétèrent le refrain à l'unisson, accompagnés de la voix perçante de Loulou :

Courage, faucheur!
Coupe, coupe, coupe,
La comme à la soupe
Faut avoir du cœur.

Vois, l'année est bonne,
Moissonne, moissonne,
Va, va!
Vois, l'*épie* est pleine,
Jette-la sans peine
A bas!

Courage, faucheur!
Coupe, coupe, coupe;
Là comme à la soupe
Faut avoir du cœur!

Mais si vient la grêle,
Qui couche ou morcelle
Tes champs,
Retourne à l'ouvrage,
Car après l'orage
Beau temps.

Courage, faucheur!
Coupe, coupe, coupe:
Là comme à la soupe
Faut avoir du cœur!

C'est par l'abondance
Que Dieu récompense
Celui
Qui, plein d'espérance,
Met sa confiance
En lui.

Courage, faucheur!
Coupe, coupe, coupe:
Là comme à la soupe
Faut avoir du cœur!

A sept heures on fit une halte. Les travailleurs vinrent s'asseoir en cercle autour de Thérèse, qui leur distribua du pain et du fromage; on but par là-dessus un verre de vin, puis chacun retourna à l'ouvrage en attendant midi, l'heure du dîner : Thérèse leur réservait une copieuse soupe aux choux, accompagnée d'un morceau de lard. C'était un repas succulent auquel ils se promirent tous de faire honneur.

« Dis donc, Thérèse, dit Paulin en retournant à ses gerbes, mets-y donc quelques pommes de terre, dans la soupe, j'aime mieux ça que les choux.

— Ma foi, mon garçon, je n'en ai pas.

— Ah ben ! tant pis ! je sais bien ce que je ferai. »

Les faux s'agitèrent de plus belle et la chanson recommença. A onze heures Thérèse quitta l'ouvrage avec Chonchon pour aller apprêter le dîner ; pendant ce temps, Paulin se glissa le long des épis et disparut.

La soupe de Thérèse se mitonnait tout doucement, tout doucement, exhalant au loin un fumet délicieux de choux et de lard, qui eût excité l'appétit du plus fin gastronome.

« Dis donc, Loulou, dit Landry, sens-tu le bouquet ?

— Si je le sens ! faudrait que je n'eusse pas de sens. Dieu ! comme ça vous redonne des bras ! Est-ce qu'il n'est pas bientôt midi, notre maître ?

— Tout à l'heure, mon garçon ; ça ne tardera pas, va toujours, va toujours.

— Je vas toujours, notre maître. »

Et l'on entendit la voix de Loulou, peut-être un peu moins nourrie, répéter le refrain :

Courage, faucheur !
Coupe, coupe, coupe ;
Là comme à la soupe
Faut avoir du cœur !

« Mon père ! mon père ! cria Thérèse, voilà qui est prêt !

— Bon ! ça, fit Loulou en jetant sa faucille.

— Viens vite, mon garçon, pendant que c'est chaud. Et Paulin, où est-il ? Paulin ! Paulin ! »

Mais Paulin ne répondait pas.

« Où diable s'est-il fourré, ce petit-là ?

— Je suis sûre qu'il se sera endormi dans quelque coin du hamp, » dit Thérèse.

Et tous se mirent à appeler tant qu'ils avaient de force :

« Paulin ! Paulin ! Paulin !

— Me voici, me voici. »

C'était Paulin qui débouchait de derrière une haie d'aubépines, en accourant de toutes ses jambes.

« D'où viens-tu donc ? lui demanda son père.

— Du verger du père Grosset.

— Quoi faire ?

— Cueillir des pêches. Tiens, regarde, fit le petit garçon en vidant ses poches qui en étaient pleines.

— Le père Grosset l'a donc permis ?...

— Non, mais je les ai prises.

— Tu les as prises !

— Pardine !

— Sans sa permission ?

— Puisqu'il n'y était pas ! Avec ça que je n'aime guère les choux.

— Mais, malheureux ! c'est voler.

— Voler !

— Oui, reprit sévèrement Landry ; dérober le fruit de son voisin, c'est un vol odieux. Le père Grosset n'a que ce verger pour toute ressource ; il le cultive à la sueur de son front, c'est ce qui le fait vivre, lui, sa femme et sa fille. Et si l'on nous enlevait le blé que nous récoltons aujourd'hui et qui est aussi notre seule richesse, comment ferions-nous cette année ? Il nous faudrait donc aller mendier notre pain, souffrir le froid cet hiver, peut-être mourir de faim, toi, moi, tes sœurs et Loulou. »

A ces mots, Loulou avala une énorme cuillerée de soupe

qu'il tenait suspendue devant sa bouche tout en écoutant cette mercuriale. Paulin pleurait à chaudes larmes ; le pauvre garçon n'avait rien vu que de très-naturel dans son action ; il s'était dit : Je n'aime pas beaucoup les choux ; Thérèse n'a pas apporté de pommes de terre, je vais prendre quelques pêches dans le verger du père Grosset pour mon dîner. Son père le savait, mais il voulut pousser l'épreuve jusqu'au bout.

« Va vite reporter ces pêches au père Grosset, lui dit-il, et dis-lui : Père Grosset, je vous ai dérobé des pêches, mais le remords m'a pris, et je viens vous les rendre. Entends-tu, Paulin ?

— Oui, père.

— Dépêche-toi, si tu veux que je te pardonne.

— Tout de suite, père.

— Pendant ce temps-là, nous dînerons. Et surtout, garde-toi bien d'y toucher.

— J'aimerais mieux n'en manger de ma vie, reprit Paulin, qui, tout en essuyant ses yeux, se mit à courir vers le verger du père Grosset.

— Maintenant, nous autres, dit Landry, vite la soupe et puis à l'ouvrage ; le soleil baisse déjà.

— Il n'a pas cru mal faire, mon père, dit Thérèse, en versant à boire.

— Je le sais, je le sais.

— Ce pauvre garçon ! C'est une dure punition pour lui, que d'aller reporter ces pêches au père Grosset.

— Ça lui fera sentir toute la gravité de sa faute, et j'espère qu'il profitera de la leçon ; d'autant qu'il y a de la gourmandise dans son fait, et c'est un très-vilain péché que la gourmandise.

— Oh, oui! fit Chonchon, moi je ne serai jamais gourmande...

— Et tu feras bien, mon enfant, car le bon Dieu te punirait. »

Ils achevaient de dîner, lorsque Paulin arriva.

« Eh bien! lui demanda son père, tu as vu Grosset?

— Oui, père.

— Tu lui as rendu ses pêches?

— Oui, père.

— Et que t'a-t-il dit?

— Il m'a dit que j'étais un honnête garçon, puisque je venais réparer ma faute. Il a voulu ensuite me donner des pêches, je les ai refusées.

— C'est bien, fit Landry. Tu ne prendras jamais plus de fruits?

— Oh! non, père.

— Ni quoi que ce soit?

— Que le bon Dieu m'en préserve!

— Viens m'embrasser. Maintenant, mange ta soupe. Moi et Loulou, nous retournons au travail. Quand tu auras fini, tu viendras nous aider.

— Oui, père.

— Et rappelle-toi qu'il vaut mieux manger pour son dîner des choux que l'on n'aime pas que des pêches volées. »

Le pardon de son père était bien doux au cœur de Paulin, mais il se sentait si coupable que, quoiqu'il eût grand'faim, il ne voulut pas toucher à sa soupe avant d'avoir demandé pardon à Dieu. Il y avait à l'entrée du champ une croix de pierre; *Paulin s'agenouilla devant la croix*, et, joignant les mains devant lui, il fit cette prière :

« Pardonnez-moi, mon Dieu, j'ai fait une grosse sottise,

mais je m'en repens bien sincèrement et je jure que cela ne m'arrivera plus. Accordez-moi la grâce d'être bien sage à l'avenir, mon Dieu, de ne plus faire de la peine à mon père et à mes sœurs, afin qu'ils m'aiment toujours comme je les aime. »

Après cette prière, Paulin se sentit soulagé ; il mangea sa soupe de bon appétit et ne trouva pas les choux trop mauvais. Puis il courut se remettre à l'ouvrage. Au coucher du soleil la moisson étant terminée, tout le monde reprit sa place dans la charrette.

— Vous y êtes tous? demanda Landry.

— Oui, père.

— Tout y est?

— Oui, père, tout.

— En route, mes enfants.

— Hue! hue! la Rousse, fit Loulou ; nous rentrons chez nous.

A neuf heures, nos moissonneurs arrivèrent à Châtenay, où chacun fut chercher dans le sommeil le repos de ses fatigues.

T. CASTELLAN.



N'OUBLIEZ PAS LE JOUEUR DE VIELLE

LA GRANDE MÉNAGERIE.

C'était la foire de Pont-Faverger, petit village du département de la Marne. Chaque année, à pareille époque, on dressait, tout autour de la grande place, de petites baraques destinées aux marchands forains qui venaient, de dix lieues à la ronde, y étaler leurs marchandises. Ce jour-là, outre les divers jeux tenus par des gens du pays, il y avait toujours quelque divertissement étranger qui ne manquait jamais d'attirer la foule. Mais, cette fois, un spectacle bien autrement extraordinaire que tout ce qu'on avait vu jusqu'alors excitait d'avance la curiosité des bons Champenois. On avait construit, au beau milieu de la grande place, une vaste enceinte en planches pour y loger toute une ménagerie, la plus belle, la plus magnifique qu'on eût jamais vue. Dès le matin, une grosse caisse et deux clarinettes, en habit rouge galonné, parcoururent le village pour annoncer que la grande ménagerie ouvrirait, ce jour-là, ses portes aux respectables habitants de Pont-Faverger. On était donc dans l'attente de ce nouveau divertissement, auquel tout le monde, hommes, femmes et enfants se promettait d'assister. L'impatience était générale ; on n'attendait plus que le signal pour se précipiter vers le lieu du plaisir.

Sur ces entrefaites, on vit venir un vieux joueur de vielle accompagné d'une petite fille, tous deux dans un bien triste équipage. Sachant que c'était la foire du pays, ils avaient

marché toute la nuit pour arriver au commencement de la journée, dans l'espoir d'y faire une bonne récolte. Parvenus à l'entrée de la place où il y avait beaucoup de monde rassemblé, ils s'arrêtèrent.

« Voilà le joueur de vielle, cria le pauvre homme, allons, messieurs, mesdames, une ronde, une contredanse, une bourrée. »

Et joignant l'action à la parole, il ramena devant lui son instrument suspendu derrière le dos et se mit à en jouer.

« Ah! oui, une ronde! une ronde! s'écria-t-on de toute part. »

Petits et grands, chaque garçon choisit sa danseuse, et la ronde commença aux doux accents de la vielle. Après la ronde vint la contredanse, puis la bourrée. C'était une bénédiction de voir cette folle jeunesse sauter, rire et chanter tout à la fois. La bourrée terminée, le musicien s'arrêta et, pendant qu'il essuyait son front baigné de sueur, la petite fille sortit de sa poche une écuelle de bois; mais au moment où elle s'apprêtait à faire un appel à la générosité des assistants, des sons harmonieux retentissent, ce sont ceux de deux clarinettes accompagnées d'une grosse caisse; un hourra général y répond :

« La ménagerie! la ménagerie! »

Aussitôt tout l'essaim joyeux s'envole sur la grande place. En un instant le lieu de la danse se trouve désert. Le malheureux joueur de vielle regarde tristement autour de lui, il ne voit que quelques enfants accroupis dans un coin; mais apercevant la fenêtre d'un rez-de-chaussée qui était ouverte, bien qu'il n'y eût personne, il prend la petite fille par la main et s'en approche.

« N'oubliez pas le joueur de vielle! fit-il assez haut pour se faire entendre des gens de la maison.

— Une femme paraît à sa voix.

— Que voulez-vous? lui demanda-t-elle.

— *N'oubliez pas le joueur de vielle!* répéta le bonhomme.

— Je ne suis pas la maîtresse, » répondit la femme d'un ton sec.

Et elle ferma brusquement la fenêtre.

« Ma pauvre Claudine, dit le vieux musicien en poussant un gros soupir, nous n'amasserons rien ici, je le vois. Tu as bien faim; n'est-ce pas, mon enfant?

— Oh! oui, père, murmura la petite fille; je n'ai rien mangé depuis hier matin.

— C'est vrai, et tu as marché toute la nuit, et je n'ai pas de quoi t'acheter du pain. Oh! mon Dieu! Et ta pauvre mère qui est malade et qui nous attend! Que va-t-elle devenir si quelque âme charitable ne prend pas pitié de nous? »

Deux jeunes garçons, arrêtés sur le seuil d'une maison voisine, avaient assisté à cette scène: c'étaient Henri et Eugène, fils de M. Godouin, le plus riche particulier de l'endroit. Toutes les années, à pareil jour, leur père leur donnait à chacun deux pièces de cinq francs qu'ils pouvaient dépenser comme bon leur semblait, sans être tenus d'en rendre compte. Vous pensez bien qu'à la fin de la foire il n'en restait pas beaucoup dans leurs poches; les jeux, les divertissements, les spectacles en absorbaient une bonne partie; avec le reste, on faisait ses petites emplettes chez les marchands de la grande place. Au premier retentissement de la grosse caisse, les deux frères s'étaient vite dépêchés de s'habiller, et ils s'empressaient de courir sur le lieu de la fête,

lorsque les lamentations du joueur de vielle attirèrent leur attention.

« Entends-tu, Henri? dit Eugène à son frère, cette pauvre petite fille qui n'a rien mangé depuis hier matin !

— J'ai bien entendu, répond Henri ; et son père qui n'a pas de quoi lui acheter du pain !

— Et sa mère qui est malade !

— Et ils n'ont rien gagné !

— Et cette vilaine Françoise qui leur ferme la fenêtre au nez sans leur donner un morceau de quoi que ce soit !

— Il faut qu'elle n'ait pas de cœur !

— Les pauvres gens! ils me font de la peine.

— Et moi aussi.

— Dis donc, Henri.

— Quoi?

— Il me vient une idée.

— Et à moi aussi.

— Si nous leur donnions quelque chose ?

— Juste! la même idée que moi.

— Regarde, comme ils s'en vont tristes.

— Et la petite fille, comme elle pleure !

— Viens vite, Henri, avant qu'ils ne s'éloignent.

— Eh, bonhomme! crièrent-ils tous les deux. »

Le vieux musicien s'arrête.

« Vous vous en allez? lui dit Eugène.

— Hélas! oui, mes petits messieurs ; il y a de trop beaux divertissements ici pour qu'on fasse attention à moi.

— On ne vous a rien donné?

— Rien, absolument rien.

— Eh bien! tenez, fit le bon garçon en lui mettant ses deux pièces dans la main.

— Dix francs!

— Tenez aussi, fit à son tour Henri en lui donnant les deux siennes.

— Vingt francs! Mais messieurs, cet argent...

— Est bien à nous, dit Eugène, nous sommes maîtres de le dépenser comme il nous fera plaisir ; eh bien, ça nous fait plaisir de vous le donner.

— Oui, reprit Henri, ça nous fait plaisir. Avec ça, vous pourrez acheter du pain à votre enfant.

— Et le reste sera pour soulager votre femme qui est malade, ajouta Eugène. Maintenant, allons à la fête : viens, Henri. »

Les deux frères, bras dessus bras dessous, lestes et joyeux, comme on l'est après une bonne action, se dirigèrent, en courant, vers la grande place.

Quand ils arrivèrent, la grosse caisse et les deux clarinettes cessaient de jouer. Tout le village était rassemblé devant la porte de la ménagerie; quelques personnes étaient entrées ; mais le plus grand nombre hésitait, voulant, avant de se risquer à débourser leurs vingt-cinq centimes, s'assurer par leurs connaissances si le spectacle en valait la peine, lorsqu'un paillasse, assez proprement habillé, monte tout à coup sur un tréteau, et, pour stimuler la foule indécise, s'écrie d'une voix nasillarde :

C'est la grande ménagerie !
Suivez la foule, je vous prie.
Vous trouverez ici dedans
Tous les animaux existants
Dans le monde et dans l'Amérique.
D'abord vingt singes du Mexique,
De plus un lion magnifique,
Que j'ai pris moi-même en Afrique ;
Et le léopard britannique.
Cet incomparable animal

Si commun dans tout le Bengal.
Vous y verrez l'ours du Cantal,
Un orang-outang, un chacal,
La panthère du Sénégal,
Et le fameux tigre royal.
Vous y verrez un dromadaire,
Une jeune hyène et sa mère,
Trois éléphants du grand Mogol,
Et quatre martres du Tyrol.
Mais les poissons, les volatiles,
Les insectes et les reptiles,
Me direz-vous? Je les ai tous!
Entrez, j'en ai pour tous les goûts,
J'ai jusqu'à deux hippopotames!
Entrez, entrez, messieurs, mesdames,
Entrez, il n'y manque que vous.

La grosse caisse et les deux clarinettes retentissent de plus belle; les bons villageois se précipitent à la porte; c'est à qui entrera le premier.

« Comme ça doit être beau! dit Eugène à Henri; mais je n'aime pas la foule; allons voir la foire. »

Les deux garçons se mirent à parcourir les allées, formées de deux rangées de boutiques, où les marchands étalaient leurs marchandises, s'arrêtant à chaque pas, s'extasiant devant tout ce qu'ils voyaient. Comme ils trouvaient tout magnifique! Les belles étoffes! les beaux bijoux! les beaux cristaux! Mais ce qui excitait surtout leur admiration, c'était les livres et les gravures; ils ne pouvaient en détacher leurs regards.

« Oh! les belles choses qu'il y a cette année! fit Henri, quel dommage!...

— Est-ce que tu es fâché de ce que nous avons fait? interrompit Eugène.

— Oh! non, bien au contraire; mais je veux dire que c'est bien dommage que nous ne soyons pas plus riches;

comme j'aimerais ce joli livre doré sur tranche! fit-il en feuilletant un beau Télémaque illustré.

— Et moi, celui-ci, dit Eugène qui tenait entre les mains un superbe Berquin.

— Et cet album d'images! vois donc, Eugène?

— Ah! oui, elles sont bien belles! mais, bah! n'y pensons plus; regardons un peu tout, et puis nous retournerons à la maison. »

Pendant qu'ils contemplaient toutes ces merveilles de l'art, ils ne remarquaient pas que quelqu'un les observait et ne perdait pas une de leurs paroles. C'était leur père. M. Godouin, de sa fenêtre, avait été témoin de la belle action de ses fils; il les avait vus donner tout leur argent au pauvre joueur de vielle, et il avait été touché jusqu'aux larmes en découvrant de quel excellent cœur ses enfants étaient doués. Il les avait suivis à la foire, voulant s'assurer si tout ce qu'ils allaient y voir n'exciterait pas quelque regret. Satisfait de son épreuve, il acheta et fit porter avec lui les objets pour lesquels ses fils avaient témoigné le plus d'envie. Un instant après, Eugène et Henri arrivèrent.

« Eh bien, mes enfants, leur dit il, vous êtes-vous bien amusés à la foire? »

Les deux garçons furent d'abord un peu embarrassés; mais ils se remirent bientôt et répondirent :

« Oui, papa.

— Avez-vous vu la ménagerie?

— Non, papa.

— Et pourquoi?

— Nous n'aimons pas la foule, dit vivement Henri, et il y avait tant de monde, tant de monde...

— Et qu'avez-vous acheté?

— Rien, papa.

— Comment! rien ne vous a plu?

— Oh! si fait, papa; mais, c'est que...

— C'est que?... Vous aviez de l'argent, pourtant.

— Oui, papa, mais, c'est que, vois-tu...

— Eh bien?

— Nous allons tout te dire, papa, fit Eugène; nous avons rencontré un pauvre joueur de vielle avec sa petite fille, ils mouraient de faim et n'avaient pas de quoi acheter du pain, et puis la mère de la petite fille était malade; ils étaient si malheureux, si malheureux! que nous en avons eu pitié, et nous leur avons donné tout notre argent.

— Je le savais, mes enfants, dit le père en les pressant sur son cœur, et voici pour vous récompenser de votre bonne action! »

A ces mots il ouvrit le tiroir d'une commode et leur montra une foule d'objets qu'il avait achetés à la foire, parmi lesquels Eugène et Henri reconnurent avec joie les livres et les albums de gravures qui les avaient tant tentés.

« Soyez toujours bons, toujours charitables, leur dit leur père, et n'oubliez jamais que la plus belle des vertus c'est de secourir les malheureux.

— Oui, papa.

— Et maintenant, mes enfants, allons voir la grande ménagerie! »

T. CASTELLAN.



Imp. d'Aub.

TU NE LE DIRAS PAS A TA MAMAN?

Touchant dévouement

TOUCHANT DÉVOUEMENT.

Madame Lavergne, ruinée par suite d'un procès que lui intenta la famille de son mari, se vit contrainte de quitter le bel appartement qu'elle occupait dans la rue Neuve-des-Mathurins. Elle en loua un, plus que modeste, au rez-de-chaussée, dans un des quartiers les plus retirés du Marais, où elle vint s'établir avec ses deux filles. Une domestique, nommée Rose, qui depuis bien des années était dans la famille, ne voulut point l'abandonner. Quand madame Lavergne essaya de lui faire sentir qu'elle ne pouvait plus reconnaître ses services :

« Est-ce que j'ai besoin de quelque chose? lui dit Rose. Croyez-vous que j'aie oublié ce que vous et madame votre mère avez été pour moi? D'abord madame votre mère m'a recueillie quand j'étais orpheline et que je n'avais que quinze ans. A sa mort, vous m'avez gardée auprès de vous et vous avez été à mon égard, je ne dirai pas plus, parce que ce n'est pas possible, mais aussi bonne, aussi douce qu'avait été madame votre mère. Je suis restée vingt ans dans votre maison, toujours bien traitée, bien nourrie et ne manquant de rien; et à présent que vous êtes dans le malheur, je vous abandonnerais! Il faudrait que je fusse bien ingrate! Dieu merci! je ne le suis point : non, non, madame, je ne vous quitterai pas. D'ailleurs qui est-ce qui fera votre ménage? Il faudra que ce soit vous ou ces demoiselles. Pendant ce temps, l'ou-

vrage n'avancera pas, et il est si mal payé à présent que, si l'on perd une heure dans la journée, on ne gagne pas sa vie : et si vous ne gagnez pas assez, vous serez donc exposée à des besoins, à des privations, et vos filles aussi? Mademoiselle Aspasie a quatorze ans, elle est déjà assez bonne musicienne pour espérer de pouvoir bientôt donner des leçons de piano; alors elle pourra vous être d'un grand secours; mais pour cela, il est indispensable qu'elle travaille encore, et si elle manque du nécessaire, comment aura-t-elle le courage et la force de travailler? Ce n'est pas possible, madame. Et mademoiselle Césarine, elle n'a que neuf ans, c'est vrai, mais elle est si gentille, si bonne, si prévenante!... Que deviendront toutes ces heureuses dispositions, si la tristesse s'empare de ce pauvre petit cœur? Ce serait dommage! vous devez l'empêcher, madame, en faisant en sorte que la gêne ne soit pas trop grande. Pour cela, il faut bien travailler, et, pour que vous puissiez utiliser tout votre temps, vous avez besoin de moi. Ne me refusez pas, madame, ajouta-t-elle d'un ton suppliant, à moins que mes services....

— Te refuser, bonne Rose! dit madame Lavergne, en lui tendant la main. Oh! je serais bien injuste! et ton dévouement me touche. Oui, oui, j'accepte : tu resteras avec moi.

— Merci, madame, merci. »

Il ne fut plus question de cela. L'important était de se procurer de l'ouvrage, ce dont madame Lavergne s'occupa activement. Après bien des démarches, bien des tentatives auprès des marchands, elle en trouva un dans la rue Saint-Denis qui lui en donna pour essai, avec promesse de lui en fournir tant qu'elle pourrait en faire, s'il était content. Sur ce point, madame Lavergne n'avait pas d'inquiétude; elle et ses filles étaient très-habiles dans une foule de petits travaux à l'usage

des dames : des broderies, des filets, des bourses et des sacs en perles, des tapisseries, précisément tout ce que le marchand de la rue Saint-Denis lui avait procuré. Dès ce jour-là, on régla son temps de manière à ce que les heures fussent bien employées. On se levait matin et l'on se couchait de bonne heure. La chambre de la maman fut choisie pour la pièce de travail, parce qu'elle était plus grande et plus claire. C'était un touchant tableau que celui de cette vertueuse mère et de ses deux filles travaillant pour gagner leur vie, et cela sans se plaindre, sans murmurer, causant ensemble, toujours affectueuses et de bonne humeur, elles qui, habituées à une riche aisance, descendaient tout à coup à l'humble condition d'ouvrières. L'activité et l'application des deux sœurs étaient vraiment admirables, leur résignation angélique.

« Eh bien, mes enfants, leur disait souvent madame Lavergne, avais-je tort lorsque j'exigeais que vous vous occupassiez soigneusement de ces petits ouvrages-là? C'est quand vient l'adversité qu'on en connaît tout le prix.

— Oh! maman, répondaient les jeunes filles, que nous sommes heureuses de les savoir faire, puisqu'ils sont aujourd'hui nécessaires à ton existence! »

Le marchand de la rue Saint-Denis, satisfait de l'épreuve, avait tenu parole, et, par un sentiment de bienveillance toute particulière, il leur réservait toujours ce qui était le plus avantageux. Mais tout était si peu payé que, malgré cette attention délicate, les pauvres dames, tout en allant avec la plus grande économie, eussent été bien malheureuses, sans l'excellente Rose qui avait trouvé le moyen, à l'insu de ses maîtresses, d'alléger leur fardeau.

La journée de Rose était complétement employée à faire les chambres, à balayer, à essuyer les meubles pour qu'ils se

conservassent long-temps et propres; puis elle faisait le déjeuner; après le déjeuner, elle allait au marché; en rentrant, il fallait songer au dîner, et au sortir de table elle se mettait à laver et mettre tout en ordre. Mais dès que ses maîtresses étaient couchées, et nous avons dit qu'elles se couchaient de bonne heure, Rose montait dans sa petite chambre, située au dernier étage de la maison, et là elle travaillait toutes les nuits jusqu'à trois ou quatre heures du matin, prenant à peine deux heures de sommeil. Que faisait-elle? Elle s'était créé plusieurs petites industries, afin de ne jamais manquer d'ouvrage; elle cousait des bordures de châles, raccommodait la dentelle, faisait des blanchissages et des repassages de fin; et comme c'était toujours pour des particuliers très-pressés et qui s'adressaient à elle parce qu'elle faisait vite et bien, on la payait en conséquence. C'était Rose qui allait rendre l'ouvrage de ses maîtresses et en recevait le montant; alors elle joignait à cet argent celui provenant de ses veilles, et pour ne pas éveiller les soupçons de madame Lavergne, elle avait recours à une foule de petits subterfuges qui lui réussissaient toujours. C'était le marchand qui, émerveillé de la netteté d'une broderie, l'avait payée tel ou tel prix, et mille autres moyens de ce genre. Madame Lavergne le croyait et ses filles aussi.

Une nuit qu'elle avait beaucoup à repasser, elle avait laissé sa porte entr'ouverte pour avoir moins chaud dans sa petite chambre, il était deux heures du matin; on pousse sa porte, quelqu'un entre; c'est Césarine.

« Tu n'es pas couchée, lui dit la jeune fille, tu travailles à cette heure?

— Je repassais quelque chose pour moi, balbutia Rose.

— Pour toi! comment, tous ces bonnets, tous ces fichus, toutes ces chemises d'homme, tout ça est pour toi!... C'est

bon, Rose, fit Césarine qui soupçonna la ruse, je le dirai à maman.

— Tais-toi, s'écria Rose, et dis-moi vite ce qui t'amène.

— Ma sœur est malade; je n'ai pas voulu réveiller maman; viens, je t'en prie. »

Rose s'empressa de descendre. Elle trouva Aspasie qui souffrait d'un violent mal de tête. Elle mit de l'eau sur le feu et fit prendre un bain de pieds à la jeune fille, ce qui la soulagea beaucoup. Aspasie, se sentant plus calme, se recoucha et s'endormit.

Le jour commençait à paraître; Rose, pensant qu'il ne valait pas la peine de remonter dans sa chambre, se mit à faire son ouvrage; mais, épuisée de fatigue, elle s'assit dans un fauteuil qu'on laissait habituellement dans la cour et, malgré elle, se laissa aller au sommeil. Un bruit la réveille : c'est Césarine qui, s'étant levée de bonne heure, n'avait pu retenir un cri de surprise en la voyant là.

« Tu vois bien, dit-elle à sa bonne, que tu n'en peux plus; tu es pâle! je sais bien pourquoi, va! et je le dirai à maman.

— Que lui diras-tu?

— Je lui dirai que c'est très-mal à toi de travailler toute la nuit en cachette, et ça pour nous.

— Veux-tu te taire, Césarine!

— Non, non, je le lui dirai.

— Écoute, Césarine, fit Rose, en saisissant la jeune fille par le bras, si tu le dis à ta maman, sais-tu ce qui arrivera? il arrivera que je ne pourrai plus travailler, et que ta maman sera malheureuse.

— Maman malheureuse?

— Oui. Elle a déjà de bien grandes privations, eh bien, si

je n'augmentais vos petits bénéfices de ce que je puis gagner moi-même, elle en aurait de bien plus grandes, elle ne pourrait les supporter et elle tomberait malade; et moi, si je la vois malade et que je ne puisse pas la soulager, je n'y tiendrai plus et je m'en irai.

— Tu t'en iras?

— Oui.

— Oh! ne t'en va pas, s'écria la bonne petite fille, en se mettant à ses genoux, je ne le dirai pas.

— *Tu ne le diras pas à ta maman!*

— *Bien vrai.*

— A la bonne heure. Viens m'embrasser; je resterai. »

Césarine se jeta, en pleurant, dans les bras de sa bonne.

Quelque temps se passa encore, sans que madame Lavergne se doutât le moins du monde du petit manége de sa domestique; mais Rose tomba réellement malade. Madame Lavergne fut obligée d'aller elle-même porter son ouvrage au marchand de la rue Saint-Denis. Quelle fut sa surprise d'en recevoir un prix bien inférieur à celui que Rose lui comptait! Elle crut d'abord que c'était une erreur de la part du marchand: mais celui-ci lui prouva par ses livres qu'il ne l'avait jamais payé davantage. Alors elle soupçonna la vérité. De retour chez elle, elle monta avec ses deux filles dans la chambre de Rose, qui gardait le lit. La première chose qui frappe ses yeux c'est une quantité de bonnets, de fichus, de chemises, de dentelles, de châles, preuves irrécusables de la culpabilité de la bonne fille.

« Rose, lui dit madame Lavergne en s'approchant d'elle, tu me trompais; tu travaillais la nuit, et, au moyen d'une supercherie impardonnable, tu me faisais accepter le fruit de tes veilles. C'est mal; c'est très-mal! »

Rose ne répondit pas, et se mit à sangloter.

« Mais, malheureuse ! continua madame Lavergne sensiblement émue, tu voulais donc te tuer? »

En prononçant ces mots, elle prit affectueusement une de ses mains; cette main était brûlante.

« Grand Dieu! s'écria-t-elle en laissant éclater ses larmes qu'elle s'efforçait de contenir depuis le commencement de cette scène, tu es mal, Rose, tu as la fièvre! et c'est moi, moi qui serai cause de ta mort! »

Les sanglots de Rose redoublèrent.

« Oh! non, madame, fit-elle tout bas, je ne mourrai pas, mais pardonnez-moi, je vous en conjure.

— Oui, je te pardonne, lui dit madame Lavergne, mais calme-toi, ces pleurs irritent ton mal et il faut au contraire songer à te guérir. »

Madame Lavergne exigea que Rose descendît chez elle, où elle et ses deux filles lui prodiguèrent les soins les plus touchants. Mais l'ouvrage n'allait plus; une gêne effrayante commençait à se faire sentir; Aspasie et Césarine étaient tristes, leur mère inquiète et soucieuse, lorsqu'un matin madame Lavergne reçoit une lettre timbrée de Paris.

Qui donc peut lui écrire? Depuis la perte de sa fortune, ses amis ont cessé de la voir, personne n'a cherché à alléger sa position, non par des offres d'argent, on savait bien qu'elle n'aurait point accepté de semblables secours; mais plusieurs d'entre eux étaient placés de manière à pouvoir lui procurer une occupation plus en rapport avec ses habitudes, et en même temps moins pénible et plus avantageuse; aucun ne l'a essayé, tout le monde s'est retiré d'elle, sans lui témoigner une marque d'intérêt, sans lui adresser un mot de consolation. Ces tristes réflexions lui viennent rapidement à

la pensée, pendant qu'elle brise le cachet. Elle ouvre la lettre; elle est de son notaire. Elle lit :

« Madame, veuillez prendre la peine de passer à mon » étude, j'ai à vous communiquer une affaire de la plus » grande importance.

» Votre respectueux serviteur THUVEY. »

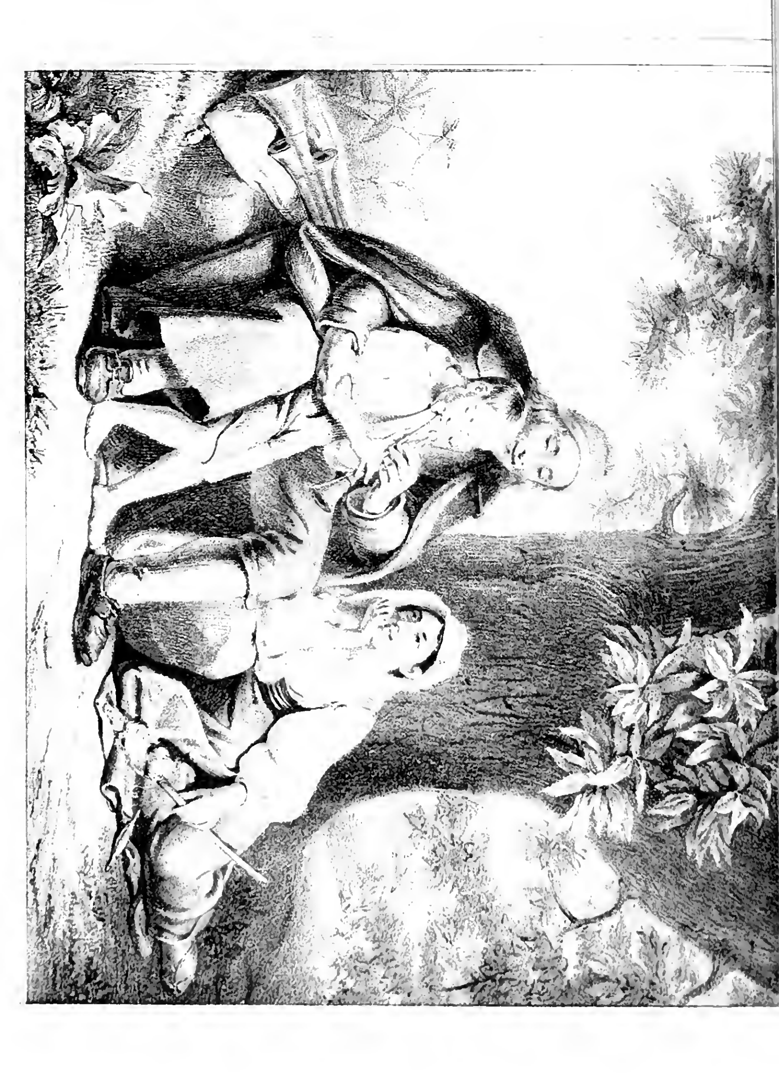
« Que peut-il me vouloir? se dit madame Lavergne; quelque nouveau malheur! Allons, » ajouta-t-elle après un moment d'hésitation.

Elle prend Aspasie avec elle et se rend chez M. Thuvey.

Le notaire était chargé de lui apprendre la mort d'un oncle fort riche qui demeurait à Vienne et dont elle se trouvait l'unique héritière. Le lendemain elle partit pour cette ville, munie de tous ses titres qui assurèrent incontestablement ses droits à la succession.

Aujourd'hui madame Lavergne habite un très-beau château, en Normandie, avec ses deux filles et la bonne Rose, qui ne travaille plus la nuit pour aider sa maîtresse, du moins nous ne le pensons pas; mais ce que nous pouvons assurer, c'est que l'heureuse fille n'échangerait pas son sort contre celui d'une princesse.

T. CASTELLAN.



HISTOIRE
D'UN BRIGAND CALABRAIS.

S'il est, entre toutes, une ville prédestinée, c'est Palerme. Située sous un ciel sans nuages, sur un sol fertile, au milieu de campagnes pittoresques, le ciel et les hommes se sont réunis pour la combler de leurs dons. Les Grecs lui ont laissé leurs temples, les Romains leurs aqueducs, les Sarrasins leurs châteaux, les Espagnols leurs églises. Et, comme la latitude où elle est située permet à toute plante d'y fleurir, à tous arbres de s'y développer, elle rassemble dans ses jardins splendides le laurier-rose de la Laconie, le palmier d'Égypte, le figuier de l'Inde, l'aloès d'Afrique, le pin d'Italie, le cyprès d'Écosse et le chêne de France.

Tous les soirs, après le coucher du soleil, en sortant de la ville pour aller gagner la colline de Sainte-Rosalie, on voyait un vieillard à cheveux blancs venir s'asseoir au pied d'un arbre pour attendre ses jeunes écoliers ; il enseignait la cornemuse aux enfants des environs, et tous se faisaient une joie d'accourir auprès de don Antonio : car non-seulement il récréait ses jeunes élèves par une musique joyeuse, mais aussi par des histoires tellement intéressantes que les mères elles-mêmes se faisaient un plaisir d'assister aux leçons de leurs fils, pour écouter les récits du vieillard. L'aspect vénérable de don Antonio, sa figure calme et tranquille, sa démarche lente et posée devaient annoncer une existence pai-

sible, écoulée loin des peines du monde et exempte des passions qui usent la vie. Celui qui en eût jugé ainsi eût commis une grave erreur, car don Antonio avait passé ses plus belles années dans les combats et les fatigues. C'était un ancien chef de brigands, dont voici l'histoire bien plus intéressante que toutes celles qu'il pouvait conter :

Antonio avait commandé une de ces bandes qui s'organisèrent en 1806 dans la Calabre pour lutter contre l'occupation française. Pendant quelques années il fit la guerre pour le roi ; puis, cette guerre terminée, comme Ferdinand avait négligé de le récompenser, il se trouva blessé par cette injustice et se décida à continuer la guerre pour son propre compte. Son courage à toute épreuve lui avait attiré l'admiration de ceux qui combattaient avec lui, aussi ne voulurent-ils pas le quitter ; et ils résolurent de partager la bonne ou mauvaise fortune d'Antonio, qu'ils anoblirent par le *don*, et qu'ils nommèrent leur chef. Bientôt cette troupe devint une des bandes les plus remarquables dont on eût jamais entendu parler.

Antonio se mit donc à faire son état en conscience. Ses relations d'amitié avec les habitants du village demeurèrent les mêmes ; mais il voua une haine profonde aux autorités du pays, surtout aux militaires. La vue d'un uniforme lui faisait horreur : car il lui rappelait ses espérances et son passé si injustement détruits, et il se vengeait sur eux de l'oubli du roi Ferdinand ; aussi inspirait-il une grande terreur dans toute la Calabre. On déploya la plus vigilante activité pour le trouver, et sa tête fut mise à prix pour la somme de trois mille ducats. Mais, comme, si Antonio était cruel envers les grands, il était bon et charitable envers le peuple, il échappait toujours à toutes les recherches.

Une fois il faillit être pris à Nicotera, où il s'était retiré. Le juge de Monteleone, appelé au secours de ses administrés, avait envoyé un corps de gendarmes assez considérable, qui débusqua don Antonio d'une position excellente, où il avait déjà fait tous les arrangements pour prendre son quartier d'hiver ; sa troupe fut dispersée, et on le poursuivit avec tant d'activité que, cerné par les sbires, il n'avait eu que le temps de se jeter dans un petit bois de figuiers attenant aux murs d'une abbaye. Le bois fut entouré aussitôt, fouillé en long et en large, tout cela inutilement, don Antonio avait disparu! On visita le bois arbre par arbre, buisson par buisson ; mais les recherches furent vaines, quoiqu'on n'eût pas passé une touffe d'arbre sans y fourrer le bout d'une baïonnette. Aussi les gendarmes se persuadèrent-ils qu'il devait y avoir quelque peu de magie dans tout cela.

Antonio avait été sauvé par un des frères-gardiens de l'abbaye. Ce brave homme lui devait la vie de sa mère, à qui il faisait donner des secours pour l'aider à supporter son affreuse misère. Une corde à nœuds, jetée par-dessus le mur, avait été la planche de salut d'Antonio, qui fut caché et nourri par le frère pendant plusieurs jours, puis, lorsque les gendarmes s'éloignèrent entièrement, il repartit par le même chemin et s'en fut rejoindre sa troupe. Le bon gardien, qui s'était dévoué pour sauver le bandit, avait cependant exigé de lui la promesse d'abandonner entièrement les entours du couvent. Antonio s'y engagea formellement, et de ce moment on n'entendit plus jamais reparler de lui, ni à Nicotera, ni même dans les environs ; aussi les soldats firent-ils courir le bruit que c'était le diable qui était venu pour enlever leur proie.

Si Antonio avait des jours heureux, ou du moins des jours

de prospérité, il se trouvait aussi bien des jours de misère! car l'argent restait peu entre ses mains. Il remplaçait les bestiaux morts chez les pauvres bergers, donnait des dots aux jeunes filles, du pain aux vieillards sans ressources; enfin sa vie se séparait en deux parties bien distinctes: l'une toute de crimes, de vols et de brigandage; l'autre toute de bonnes actions et de bienfaisance. Un jour qu'il se trouvait sans argent, il sut qu'une lettre de son frère était adressée pour lui, poste restante, à Monteleone. Il pense que la ruse remplacera sa bourse, se déguise en vieux paysan et s'engage dans les rues montueuses qui conduisent à la Poste aux lettres. Parvenu devant la maison, il fit halte, ôta le bonnet gras qui couvrait sa chevelure blanche, et s'adressant à l'employé: — N'auriez-vous pas, monsieur, dit-il, une lettre de Messine adressée à Jacopo le berger? — Voici! répondit celui à qui il avait parlé, après un instant de recherche et offrant le papier qui lui était demandé. — Voudriez-vous me le lire, monsieur, reprit Antonio avec un air de bonhomie merveilleux, car jamais je ne pourrais déchiffrer ce griffonnage? — Volontiers, mon brave homme, dit l'employé en mettant ses lunettes, et, ouvrant la lettre, il fit entièrement la lecture de son contenu, qui ne pouvait compromettre en rien le bandit trop prudent pour laisser envoyer par la poste autre chose que ce qui devait paraître indifférent à tous. — Merci, mon cher monsieur, dit Antonio aussitôt que la missive fut terminée, je viendrai chercher ce papier quand j'aurai de l'argent; et aussitôt quittant la grille contre laquelle il s'appuyait tout le temps qu'avait duré la lecture, il remit sa calotte sur sa tête, tourna sur les talons et disparut avant que le pauvre employé fût revenu de sa surprise.

Malheureusement, comme il n'y a pas de général qui ne

fasse en sa vie une faute dont puisse profiter son adversaire, dans une contre-marche mal ordonnée don Antonio fut cerné, avec trois ou quatre hommes seulement, par un régiment tout entier. La défense paraissait inutile, cependant il se défendit comme un lion et put encore regagner une forteresse voisine qui avait été abandonnée. Antonio s'y enferma avec ses hommes, et tous promirent de se défendre jusqu'à la mort; ils tinrent parole et firent des prodiges de valeur, les hommes furent tués et leur chef fut emporté mourant à Palerme avec grand renfort de soldats. On l'enferma dans la prison de la ville qui était située derrière le Palazzo-Reale, et qui attenait à l'hôpital des fous; son procès dura un an, et il fut condamné à être pendu.

Antonio ayant appris son jugement, et voyant que toutes choses de ce monde étaient terminées pour lui, se prépara à faire une fin digne d'un chrétien; en conséquence, depuis le jour de sa condamnation jusqu'à celui où il devait être exécuté, il jeûna et pria constamment. Vers le matin du dernier jour, un prêtre descendit dans son cachot; Antonio se leva en voyant entrer l'homme de Dieu, et se prosterna à ses pieds, où il fit la confession entière de ses fautes et de ses crimes. Le saint homme trouva son pénitent dans un état de contrition parfaite; et ce fut avec la voix pleine de larmes qu'il l'exhorta à la mort, suppliant Dieu d'accorder un miracle pour sauver un pécheur si repentant. Dieu entendit son serviteur, et, comme suivant l'Évangile la conversion d'un pécheur est ce qui réjouit davantage l'âme des bienheureux, il se promit d'accorder cette demande.

Le lendemain le ciel était magnifique, l'air limpide et transparent; Palerme se réveillait comme pour une fête. Les colléges et les séminaires avaient reçu congé, et la population

tout entière semblait réunie dans la rue de Tolède, chemin par où devait passer le condamné en quittant l'église Saint-François-de-Sales, où il était resté en prières pendant la nuit, pour se rendre à la place de Marine, endroit de son exécution. A la porte de l'église, le condamné trouva la charrette conduite par des mules; elle était précédée par la confrérie des pénitents blancs, dont le premier portait la croix et les quatre derniers la bière. Le bourreau marchait derrière, à cheval, tenant en main un drapeau rouge. Les pénitents noirs fermaient la procession, qui était bordée par une double haie de soldats le fusil chargé sur l'épaule, et prêts à tuer le condamné plutôt que de le laisser échapper.

Un sentiment de terreur planait sur toute cette population qui s'était réunie pour assister au supplice d'un bandit dont le nom seul faisait trembler les plus braves. La foule était là, curieuse, mais muette, et aucune vocifération, aucun cri, aucun murmure ne troublaient les chants de mort que faisaient entendre les pénitents formant le cortége. Il semblait que le peuple craignît Antonio même encore après son supplice, comme s'il devait un jour venir venger sur eux son exécution. Il arriva enfin au pied de la potence; là on fit halte une dernière fois: le condamné prononça une allocution si touchante que les pleurs et les sanglots retentirent autour de lui. Au moment où il allait être remis aux mains du bourreau, on vit s'avancer un moine dont la figure angélique semblait promettre la miséricorde divine: c'était le confesseur de don Antonio, qui, touché du sincère repentir de son pénitent, avait voulu se trouver auprès de lui à l'instant fatal pour l'aider à bien mourir. Il s'avança vers la charrette et monta dedans. Antonio tomba à genoux; ce fut un signal général: sur le pavé dans la rue, au balcon des fenêtres, sur le toit des maisons, tout

le monde se prosterna aussi. Il n'y eut que le bourreau et ses aides qui demeurèrent debout : il semblait que ces hommes se regardassent comme maudits et exceptés par le ciel de la rédemption des humains. En même temps les pénitents se mirent à chanter les prières des agonisants pour couvrir de leurs voix les paroles de la confession ; puis le jeune moine donna l'absolution au condamné et le pressa tendrement entre ses bras en lui disant : « Allez, mon fils, et mourez en paix ; les hommes sont justes en vous condamnant, mais Dieu sera miséricordieux car vous avez pleuré vos fautes. » Antonio monta alors l'échelle fatale, sans souffrir qu'on le soutînt, avec autant de calme qu'il en avait montré jusque-là. Au même moment le bourreau lui passa la corde autour du cou, le prit par le milieu du corps et le jeta en bas de l'échelle. Les pénitents s'élancèrent aussitôt sur l'échafaud pour s'emparer du cadavre, qui leur appartenait dès le moment que le bourreau était descendu ; ils dénouèrent la corde, couchèrent proprement le cadavre dans la bière, et, la posant sur leurs épaules, ils se mirent en devoir de l'emporter dans leur communauté. Au bout de quelques pas, ceux qui portaient le cercueil crurent entendre une plainte en sortir : ils pensèrent s'être trompés et continuèrent leur route. Mais, bientôt, à ce gémissement sourd se joignirent une toux aigue et des mouvements si violents, que les porteurs effrayés lâchèrent la bière en criant au miracle ! Le bourreau, moins crédule, tirant son poignard, se précipita vers le ressuscité, qu'il pensa avoir mal pendu ; mais les pénitents s'élancèrent entre le bourreau et sa victime, qui commençait à reprendre connaissance, prétendant que, puisque Antonio avait subi son supplice, il avait satisfait à la justice et n'appartenait plus aux hommes, mais à Dieu. Les soldats voulurent soutenir le bour-

reau, le peuple se déclara pour le condamné; une lutte s'établit alors d'un côté avec l'acharnement de la vengeance, de l'autre avec le dévouement de la charité. Il était impossible de préjuger à qui resterait la victoire, lorsqu'on vit déboucher par la rue de Tolède une procession de franciscains, bannière déployée, portant sous un dais la châsse de saint François et chantant à pleine voix le *Gloria in excelsis Deo!* A cette vue le combat cessa, et peuple, grands et soldats s'agenouillèrent avec recueillement; les moines entourèrent le condamné, le père-abbé s'en approcha et lui donnant sa bénédiction : « Venez à nous, mon fils, dit-il, car Dieu vous a sauvé, et il tend les bras à tous pécheurs repentants. » Antonio, heureux, baisa la main du ministre de la miséricorde divine, et, entouré des religieux, traversa toute la ville et rentra dans le couvent, escorté du peuple chantant les louanges du Seigneur. Se voyant ainsi protégé par le ciel, Antonio eût désiré se faire recevoir dans l'ordre des franciscains, afin de passer sa vie au milieu des hommes généreux auxquels il devait son salut dans ce monde et dans l'autre; mais il reconnut que les crimes de sa jeunesse le rendaient indigne d'un tel honneur : aussi il les quitta sans vouloir s'en séparer entièrement; et pour cela, il se fit bâtir une chaumière auprès de leur communauté. Là, il vécut saintement et tâcha de réparer ses fautes. Tout son bonheur était d'instruire les enfants, à qui il se donnait toujours pour exemple, en les engageant à vaincre leurs mauvais penchants; puis comme sa morale était puisée dans son cœur, il cherchait à s'en faire aimer, afin qu'ils pussent écouter ses conseils et profiter de ses avis.

LA COMTESSE DE BAZANVILLE.



DIX-NEUF POTS DE CONFITURES.

Bien que le soleil fût dans toute son ardeur, une jeune fille allait et venait dans un petit chemin tracé au milieu d'un champ nouvellement fauché ; elle paraissait inquiète et essuyait, avec l'impatience de la fièvre, la sueur qui coulait de son front. Enfin le trot d'un cheval se fit entendre : il parut bientôt sur le sentier, un jeune homme le montait : la jeune fille courut au-devant de lui.

« Enfin ! lui dit-elle ; j'avais peur qu'il te fût arrivé quelque accident, mon pauvre frère.

— Dame ! Bordeaux est loin du grand Montferrand, répondit le jeune homme ; mais j'apporte tout ce que grand'mère m'a demandé, et pour toi les journaux du mois, que tu nous liras le soir à la veillée... puisque tu es la seule de la famille qui sache lire...

— Et ce n'est pas sans peine que j'ai appris, répliqua la jeune paysanne ; jusqu'à grand'mère, qui disait toujours : « A quoi ça sert ? c'est du temps perdu : on vit bien sans ça : à preuve que j'ai atteint l'âge de quatre-vingts ans, et que je ne sais ni lire ni écrire... » Il m'a fallu aller à l'école en cachette, et, pour payer le maître, me priver de rubans à mon bonnet du dimanche et de souliers les jours de fête... et aujourd'hui, vous êtes tous contents, et toute la famille, les oncles, les tantes, les cousins, les cousines, tout cela me

mijote pour que je leur fasse la lecture, le soir, après l'ouvrage du jour... Voyons, Noel, qu'est-ce que tu fais là, à regarder dans cette feuille, toi qui ne sais pas lire?

— Je cherche une marque qu'a faite l'aubergiste qui me couche à Bordeaux; il m'a dit : « Dis à ta sœur Marinette de lire ça en famille, ça vous concerne. »

— Voyons, dit Marinette suivant l'indication du doigt de son frère; et ayant aperçu une croix faite avec une mauvaise plume mouillée d'encre, elle lut :

« Monsieur Castéja, notaire à Bordeaux, prie les héritiers » de Jean Bourdesac de vouloir bien passer à son étude, rue » du Chapeau-Rouge, à Bordeaux, pour une affaire qui les » concerne. »

— Je ne comprends pas, dit Noel; Jean Bourdesac, c'est le frère à grand'mère, un méchant oncle qui est confiseur à Bordeaux, et qui jamais, au grand jamais, ne nous enverrait, soit au jour de l'an, soit à Pâques, le moindre pot de confiture...

— Ce n'est cependant pas faute de lui en faire demander par tous les gens du pays qui vont le voir, répliqua Marinette... Mais qu'est-ce que ça veut dire, ses héritiers?...

— Oui, dit Noel... notre grand-oncle n'a point d'héritiers, il n'a que des neveux, des nièces... Bast! nous consulterons M. le curé, il nous dira ce que ça veut dire... »

Et sans autre souci le frère et la sœur, suivis du cheval qui, la tête basse, broutait en passant l'herbe qui se trouvait sur son passage, reprirent la route de leur chaumière.

Comme il fallait passer devant l'église, les deux jeunes gens aperçurent le curé qui en sortait; c'était une bonne occasion pour lui demander l'explication du mot *héritier*.

— Hélas! mes enfants, dit le curé, cela veut dire que

votre oncle est mort, et que vous héritez; il faut partir pour Bordeaux, vous ainsi que tous vos cousins et cousines, et n'apprendre qu'avec beaucoup de ménagement ce malheur à votre grand'mère; je m'en charge et vais avec vous, » dit le curé.

A quatre-vingts ans, l'âge qu'avait la grand'mère, toutes les facultés et les sentiments sont affaiblis. La grand'mère reçut cette nouvelle avec beaucoup de calme.

« Il a pris les devants, dit-elle, il était plus jeune que moi; mon heure ne peut tarder. »

Quant aux autres héritiers de Jean Bourdesac, ne connaissant ce grand-oncle que par son avarice, ils le regrettèrent peu; et le lendemain de grand matin, à la marée montante, le plus grand bateau du pays les reçut au nombre de dix-neuf pour les transporter à Bordeaux.

Dans le trajet, ce n'était que commentaires sans fin sur ce qu'il avait bien pu laisser ou ne pas laisser.

« Il était riche, disait la grosse Jeanne; à preuve qu'il était riche, c'est qu'il était avare, il n'y a que les riches pour avoir ce vilain défaut.

— Oh! cousine, ne disons pas de mal des morts, interrompit Marinette. Le bien de notre oncle lui appartenait; il l'avait gagné à la sueur de son front: il était bien le maître de le garder ou de le donner...

— Mais comment était-il devenu riche? se demandaient les plus jeunes, car enfin, puisque nous sommes pauvres, il devrait l'être.

— Son histoire est bien simple, disait Noël; je la tiens de lui-même, et elle m'a été confirmée par tous les habitants du quartier des Chartrons qu'il habitait: il était le plus jeune de toute sa famille, et fort mignon quand il était petit: or,

un beau jour, un nommé Blézot, herboriste, vint au Grand-Montferrand chercher des herbes pour faire du thé suisse. Il vit notre grand-oncle, il le fit causer, le trouva gentil, intelligent, adroit ; il le demanda à la famille pour lui enseigner son état. On y consentit, le Blézot amena Jean à la ville ; mais l'enfant s'ennuya bientôt dans la boutique de l'herboriste, et au lieu d'apprendre à trier des simples, à faire des paquets de bourrache, il préférait aller causer et manger des sucreries dans une boutique de confiseur à côté, chez un nommé Marlet. Le confiseur et l'herboriste eurent des paroles, on se dit des gros mots : « Tu déranges mes apprentis. — Le petit vient ici, je ne peux pas le mettre à la porte. — Puisque tu l'aimes tant, faut le garder. — Ça y est. — Ça y est, soit. » Et voilà notre petit grand-oncle chez le confiseur. Il apprend l'état, il était sage, rangé. Le père Marlet lui dit un jour : « Je me fais vieux ; veux-tu épouser ma fille? je te donnerai la boutique et les bonbons par-dessus le marché. » L'oncle accepte, il épouse, la femme meurt sans enfants trois ans après. Le grand-oncle ne se remaria pas... puis il est mort, voilà l'histoire.

— Et dire que cet homme qui est si riche nous a toute sa vie refusé un pot de confitures! fit observer petit Pierre.

— Enfin, il ne les a pas emportées dans l'autre monde, ses confitures, dit la petite Janille, et nous allons en manger...

— Moi, je veux en manger avec ma soupe, avec mon pain, avec mon fricot, dit Cadichonne.

— Moi, je veux en avoir une indigestion, dit Cadette.

— Ça doit être si bon, de la confiture! dit le gros Cabochou en passant sa langue sur ses lèvres et la faisant claquer entre ses dents.

— Pourvu que je puisse en emporter un tout petit pot à

grand'mère, c'est ce que je demande, » dit Marinette.

Tout en causant ainsi confitures, argent, maison, car, outre la confiture, les héritiers comptaient bien recueillir un gros héritage, on arriva à Bordeaux. On se rendit aussitôt chez le notaire Castéja, qui leur demanda si tous les dix-neuf héritiers étaient réunis.

« Oui, monsieur, répondit Noël, vous pouvez nous compter, le compte y est.

— Alors, messieurs et mesdames, veuillez vous asseoir et écouter la lecture d'un testament déposé dans mon étude il y a environ six mois, » dit le notaire s'asseyant, lui le premier, dans un grand fauteuil de cuir posé devant son bureau.

Les dix-neuf héritiers s'étaient à leur tour assis sur dix-neuf chaises; M. Castéja prit un papier dans un tiroir de son étude et lut :

« Ma fortune se monte à dix-neuf pots de confitures, cha-
» cun d'une sorte différente, ce qui fait dix-neuf sortes de
» confitures. Or, aimant également tous mes neveux et niè-
» ces, et ne voulant pas adjuger à un la confiture que l'autre
» aimerait, je les engage à se rendre après ma mort, en se
» faisant assister du notaire et du juge-de-paix, dans mon
» laboratoire du Pavé-des-Chartrons, où chacun de mes
» héritiers choisira la confiture qu'il préférera.

» Fait, écrit, daté et signé de ma main, le quatorze dé-
» cembre dix-huit cent quatre.

» JEAN BOURDESAC,
» Confiseur, électeur éligible. »

Venir pour toucher un gros héritage et s'en retourner avec un seul pot de confiture, c'était une grande déconfiture pour les héritiers. Toutefois ce modeste et doucereux héritage valait encore mieux que rien ; chacun, sur l'invitation du no-

taire, alla l'attendre devant la maison du défunt confiseur.

M. Castéja ne tarda pas à les y rejoindre; il était assisté, suivant la teneur du testament, par le juge-de-paix. En entrant dans la maison, on se rendit de suite dans le laboratoire, où sur une table en bois blanc étaient rangés symétriquement dix-neuf pots de confitures.

Mais là, l'embarras du choix devenait très-difficile. Ces dix-neuf pots de dix-neuf sortes de confitures étaient aussi de dix-neuf sortes de grandeurs, et confectionnés de dix-neuf manières. Il y en avait de grands, de petits, de moyens. Les uns étaient en porcelaine du Japon, d'autres en grès, d'autres en porcelaine blanche; il y en avait même un, et le plus petit, en terre de pipe verte. Que faire? qui choisira? Les plus forts des héritiers se précipitaient déjà vers la table pour s'emparer des plus beaux ou des plus gros des pots, lorsque le juge-de-paix les arrêta :

« Ce n'est pas juste, dit-il, et il faut ici que le sort en décide. »

Ce disant, il tailla dix-neuf brins de paille, de dix-neuf sortes de grandeurs, et les fit trier au hasard aux héritiers. « Le plus petit commencera, et ainsi de suite, dit-il. »

La grosse Jeanne eut le plus petit brin de paille. Elle se jeta avec joie sur le plus joli pot, qui était en porcelaine de Sèvres. Cadichonne vint après, et prit le plus grand. Marinette était la troisième; elle allait prendre au hasard, lorsqu'elle remarqua quelques caractères tracés sur la couverture de l'un d'eux, sur le plus petit, le plus laid, sur celui qui était en terre de pipe. Elle lut : « *Pour la moins gourmande.* »

« Tiens, dit-elle en riant, celui-ci me va, et elle le prit, aux éclats de rire de toute la troupe, et même aux reproches

de son frère, qui, ayant la plus longue paille, comptait sur sa sœur pour corriger la fortune.

Chacun prit à son tour son pot de confitures; plusieurs l'ouvrirent et commencèrent à goûter l'héritage, d'autres même l'achevèrent avant d'être arrivés au pays.

« Tu n'as pas vu si ta confiture était bonne, dit une cousine à Marinette.

— Je garde ma part pour grand' mère, répondit la jeune fille; à son âge les douceurs font plaisir.

— Bast! à tout âge les douceurs font plaisir, » répliqua la grosse Jeanne.

En débarquant au Grand-Montferrand, les héritiers se rendirent en toute hâte chez la grand'mère pour lui rendre compte de ce qui s'était passé.

« Et quelle confiture as-tu gardée pour toi? demanda la grand'mère à Marinette.

— Dame! grand'mère, goûtez, » répondit la jeune fille, en remettant le pot à la vieille femme.

Celle-ci défit elle-même la ficelle qui retenait le papier, pendant que Marinette était allée chercher une petite cuiller et une tranche de pain; mais à peine le papier fut-il enlevé qu'un grand cri s'éleva :

« Vide! vide! — Le plus petit, et rien dedans! disait-on à la ronde.

— Eh bien! dit Marinette prenant gaiement son parti, me voici aussi avancée que celle de vous qui a mangé sa part.

— Ah! pardon, dit un des paysans, il y a quelque chose dedans.

— Et quoi donc? demanda un autre.

— Il y a de l'écriture, dit le premier qui avait parlé.

— De l'écriture?... c'est bien fait! dit en riant la petite

Janille; puisque Marinette savait lire, il était bien juste qu'elle eût de l'écriture en héritage.

— Voyons donc! » dit Marinette, prenant le pot qui déjà avait passé de main en main. Mais à peine eut-elle jeté les yeux dessus que, tombant à genoux et levant les mains au ciel, elle s'écria :

« Merci! merci, mon Dieu!... Noël! mon frère! jette là ta balle!... Grand'mère, réjouissez-vous!... et vous aussi, cousins et cousines! Soyez heureux, car je suis riche!... Tenez, lisez!... mais que je suis bête! aucun de vous ne sait lire... Écoutez donc :

« Je donne à celle qui aura le bon sens de choisir ce pot » toute ma fortune, qui s'élève à vingt mille livres de rente, » et qui est déposée chez le notaire Castéja.

» JEAN BOURDESAC. »

— Le bon sens! le bon sens!... c'est le hasard! dirent plusieurs en murmurant.

— Pas le hasard, répondit Marie; j'avais lu sur la couverture : *Pour la moins gourmande*. Cela a dicté mon choix.

— Aussi pourquoi sait-elle lire? murmuraient les autres.

— Parce que j'ai appris, répondit Marinette. Mais si je suis riche, mes cousins et cousines, réjouissez-vous aussi, car je ne sais pas être heureuse seule. Nous partagerons. »

EUGÉNIE FOA.



AH! GRAND DIEU! C'EST MON TABLEAU!

LES DEUX AMIES.

« Ton tableau sera charmant, Zoé.

— Tu crois ?

— Oui, et je suis sûre que tu seras reçue.

— Oh ! que je serais heureuse ! Cela me ferait connaître et me procurerait peut-être des travaux... Mais non, je ne l'espère pas, le jury est difficile ; il y a tant de talents que l'on refuse ! et moi...

— On ne te refusera pas, sois tranquille, je m'y connais ; je suis peintre aussi, pas si forte que toi, mais enfin je ne barbouille pas plus mal que bien d'autres. Crois-moi, Zoé, tu seras reçue; ton beau petit ange figurera au salon.

— Tais-toi, Aspasie, ce que tu me dis là...

— Te fait plaisir. Que sera-ce donc quand tu le verras dans la grande galerie et que tu entendras dire : A la bonne heure, voilà qui est bien ! C'est ce qu'il y a de mieux au salon, dira un autre. J'en donnerais bien mille écus. Mille écus ! dira un troisième, moi j'en donnerais deux mille.

— Deux mille écus ! fit Zoé. Oh ! ma mère !... Mais non ; tais-toi, tais-toi, Aspasie, je n'ai pas tant de bonheur ; et pourtant.... »

La jeune fille essuya une larme qui se glissa sous sa paupière.

— Zoé, reprit plus sérieusement Aspasie, si tu te décou-

rages, ce n'est pas le moyen de réussir. Songe que tu m'as dit bien des fois que là était tout ton espoir, qu'à ton talent étaient attachés ton avenir, ton existence et celle de ta mère.

— C'est vrai.

— Pourquoi donc te décourager? Aie plus de confiance en toi-même. Tu es une excellente fille, sage, laborieuse : tu parviendras, c'est moi qui te le dis.

— Bonne Aspasie !

— Allons, travaille et suis bien ton modèle; mais auparavant essuie tes yeux. Je te laisse avec ton ange, moi je retourne à mon Brutus. »

Cette conversation avait lieu entre deux jeunes filles qui, se voyant tous les jours au Louvre, où elles venaient étudier nos grands maîtres, s'étaient liées d'une étroite amitié, malgré la différence de leur position. Aspasie était la fille du comte d'Hervilly, une des plus nobles et des plus riches familles de France; elle s'adonnait à la peinture par goût et pour son seul agrément. Zoé avait vu dans cet art, pour lequel elle s'était senti une vocation bien prononcée, une carrière honorable et qui, si elle avait le bonheur de réussir, la mettrait à même d'adoucir l'existence de sa vieille mère, veuve d'un ancien officier, et qui n'avait pour vivre, elle et sa fille, que la pension de son mari. C'est dans ce louable but que Zoé travaillait avec ardeur et voulait acquérir du talent; mais c'est aussi parce qu'elle avait mis là tout son espoir, son avenir et celui de sa mère, ainsi qu'elle l'avait bien souvent répété à Aspasie, qu'elle tremblait de ne pas en avoir assez.

Quatre heures sonnent à l'horloge du Louvre; les travaux cessent dans toutes les salles, chacun se dispose à partir. Les deux jeunes amies se prennent par la main et descendent le grand escalier qui conduit au perron.

« Adieu, Zoé, dit Aspasie; à demain. »

Un élégant coupé attendait à la porte; la jeune fille y prend place. Aussitôt les chevaux s'élancent et la voiture s'éloigne rapidement, tandis que Zoé regagne à pied sa modeste demeure.

Le moment est arrivé où les personnes qui veulent exposer doivent envoyer leur tableau au Louvre, pour être soumis au jury. Celui de la jeune artiste est achevé; mais l'enverra-t-elle? Elle regarde son œuvre et lui trouve mille défauts; elle tremble, elle hésite. Si on la refuse!... Oui, mais si elle est reçue!... Oh! quelle perplexité pour la pauvre fille qui craint et désire tout à la fois! Le dernier jour approche, il faut se décider, et pourtant elle hésite encore, tout en retouchant du pinceau les plis de la robe ou les boucles de la chevelure de son sujet. Heureusement pour elle que son amie entre dans ce moment.

« Comment! ton ange est encore ici? lui dit-elle.

— Je n'ose pas, reprit Zoé.

— Mais c'est de l'enfantillage. Eh! vite, vite, expédions-le. »

Le tableau fut promptement renfermé dans une caisse faite exprès; l'aimable noble fille écrivit elle-même sur un papier le nom de l'artiste et toutes les indications voulues en pareil cas. Ce fut l'affaire d'un instant.

« Maintenant, dit Aspasie, dépêchons-nous; ma voiture est en bas, viens, nous le porterons nous-mêmes. Marie! dit-elle à une domestique, prenez le tableau de mademoiselle et descendez-le. »

Une demi-heure après le tableau était au Louvre, attendant, avec mille autres, l'arrêt qui devait le rejeter ou l'admettre.

A douze jours de là, les salles de l'exposition furent ou-

vertes au public, qui, comme d'habitude, s'y porta en foule. On y remarquait plusieurs tableaux de mérite. Un, entre autres, fixait particulièrement l'admiration des visiteurs : c'était un ange qui montait au ciel. Du sein du groupe qui le contemplait, on entendait ces mots : « C'est charmant ! Quelle fraîcheur ! Quelle pureté de lignes ! Que de douceur dans les traits ! Et la pose ! Voyez comme ces contours sont fins ! ces boucles de cheveux souples et soyeuses ! »

Deux jeunes filles étaient derrière le groupe : levisage de l'une respirait le bonheur et la joie ; l'autre, rouge et confuse, tenait sa tête baissée, sans oser, comme sa compagne, promener ses regards autour d'elle.

« Tu l'entends, Zoé, dit tout bas la première à son amie ; je te le disais bien.

— Allons-nous-en, Aspasie, répondit Zoé ; viens, viens, je t'en prie ; il fait une chaleur...

— Sortons ; l'air te remettra.

— Eh bien ! fit Aspasie, quand elles furent dehors, es-tu contente ?

— Oui.

— Diras-tu encore que tu n'oses espérer ?

— Je ne sais...

— Folle ! Allons, sois plus raisonnable ; ton tableau se vendra, et bien : j'en ai maintenant la certitude et... je m'en charge.

— Que veux-tu dire ?

— Je connais des personnes, des amateurs, qui ne regardent pas au prix, je leur parlerai.

— Ne va pas leur dire, au moins...

— Laisse-moi donc faire, reprit la jeune fille, en montant dans sa voiture : je sais ce que je leur dirai.

— Mais, Aspasie... »

Les chevaux étaient partis; Aspasie lui dit adieu de la main et disparut.

Le surlendemain Zoé reçut une lettre de son amie, qui lui disait :

« Je pars aujourd'hui pour la campagne; j'y resterai toute » la belle saison. Il se présentera chez toi un de nos amis » qui a vu ton tableau et qui veut l'acheter; je lui ai parlé » de six mille francs, il les donnera volontiers. Vois si tu » veux le céder à ce prix. On parle beaucoup de toi dans » nos salons. Du courage, ma bonne Zoé! c'est un commen- » cement de gloire, et avec elle viendra la fortune. Adieu; à » cet hiver. C'est bien long, mais je penserai tous les jours à » toi. Ton amie,

» ASPASIE. »

Un jour de la semaine suivante, Marie vient annoncer à sa jeune maîtresse qu'un individu désire lui parler; Zoé lui dit de le faire entrer dans un petit salon où se tenait sa mère, et s'y rend aussitôt. C'était un monsieur d'une soixantaine d'années; ses manières et son langage annonçaient l'homme distingué, l'usage du grand monde.

« Mademoiselle, lui dit-il, après un salut fort respectueux, j'ai vu votre tableau à l'exposition; mademoiselle d'Hervilly m'a dit que vous le laisseriez à six mille francs.

— Six mille francs! fit la jeune fille.

— C'est, sans doute, trop peu?

— Non, monsieur; je vous avoue, au contraire, que je n'espérais pas en tirer cette somme.

— En ce cas, mademoiselle, si vous voulez me le céder, je m'estimerai très-heureux de le posséder à ce prix. »

Comme on le pense, le marché fut bientôt conclu. Le mon-

sieur se retira, et, le soir même, un domestique à livrée apporta à Zoé six beaux billets de banque de la part de son acquéreur. Rien ne peut rendre la joie, les transports de la jeune fille; c'était le premier fruit de son travail. Elle se jeta au cou de sa mère.

« Tiens, lui dit-elle, en lui remettant les billets, je sais bien que rien ne peut payer tes soins et ta tendresse; mais laisse-moi te dire combien ce moment me rend heureuse, puisqu'il me donne l'espoir de voir se réaliser un jour ce que je désire depuis si long-temps faire pour toi. Et toi, Aspasie, ajouta-t-elle, en baisant le portrait de son amie, qu'elle avait fait elle-même, combien je t'aimerais, si déjà tu ne possédais toute mon amitié! »

Ce succès était bien fait pour enflammer le courage de Zoé. Elle se remit à l'œuvre avec une ardeur nouvelle; elle se levait avec le jour, elle allait au Louvre aux heures réservées aux artistes, en rentrant, elle reprenait ses pinceaux et ne les quittait que lorsque la nuit la forçait à les abandonner. Sa santé se ressentit de ce travail assidu. Sa mère, jugeant qu'elle avait besoin de repos, la décida à aller passer quelques jours à la campagne, chez une de ses amies qui depuis longtemps la tourmentait. Zoé y consentit, et un matin, par une belle journée du mois d'août, elles partirent toutes les deux pour Ville-d'Avray.

Julie Chardin avait été en pension avec Zoé; elle l'avait bien des fois engagée à venir la voir à Ville-d'Avray, où elle passait tous les étés avec sa famille; elle fut ravie de la voir enfin se rendre à son invitation. La saison était belle, de sorte que les deux camarades faisaient de longues courses dans les environs, parce que, disaient les mamans: « Rien n'est salutaire à la santé d'une jeune fille comme l'exercice. »

Un jour qu'en revenant d'une de leurs promenades, elles passaient par le village, elles entrèrent dans l'église pour faire une prière. Ce n'était pas le moment des offices; il y avait peu de monde. Leur prière achevée, Julie dit à son amie :

« Viens, que je te montre un tableau dont on vient de faire cadeau à notre curé, il y a tout au plus un mois. Toi qui es peintre, tu en jugeras. »

Elle la conduisit dans une petite chapelle.

« Tiens, le voici. Vois comme il est bien. »

Zoé le regarde et pousse un cri :

« Ah! grand Dieu!

— Qu'as-tu?

— C'est mon tableau!

— C'est toi qui l'as fait?

— Oui, c'est celui que j'ai exposé cette année et qu'un monsieur m'a acheté.

— Comme je te le disais, pour en faire cadeau à notre curé ; c'est M. le comte d'Hervilly.

— Le comte d'Hervilly! dis-tu?

— Oui, une famille très-riche, qui habite un fort beau château, tout près d'ici. »

Tout en parlant ainsi, les deux jeunes filles étaient sorties de l'église.

« Et, tiens, fit Julie, le voilà justement avec sa fille. »

Zoé lève les yeux : c'est Aspasie qui l'a aperçue et qui accourt vers elle; mais que devient-elle en reconnaissant, dans le père de son amie, le monsieur qui lui a payé son tableau six mille francs! Elle devine tout.

« Aspasie, lui dit-elle, tu m'as trompée!

— Non, puisque je t'ai dit que tu réussirais, et que tu pourrais un jour adoucir le sort de ta mère. Eh bien! tout

cela est arrivé ; ton tableau a été admiré, et voici des travaux, pour toi, que je me proposais de te porter demain à Paris. »

La jeune fille sortit d'un petit portefeuille de soie une longue liste, à la tête de laquelle figuraient des noms marquants. A la suite de chaque nom suivait le sujet demandé et le prix. Il y en avait pour cinquante mille francs.

« Cinquante mille francs! fit Zoé.

— D'abord, mais nous ne nous arrêterons pas là.

— Aspasie! ah! de quel nom dois-je t'appeler?

— Appelle-moi ton amie, car je veux l'être toujours! »

T. CASTELLAN.



LA JEUNE ORGUEILLEUSE.

Une grande fête se préparait dans un petit village de la Franche-Comté : non pas une fête nationale, ni politique, ni patronale ; mieux que cela. Cette fête, à laquelle tous les habitants étaient joyeux de prendre part, avait pour objet de rendre hommage à l'un de leurs compatriotes revenu récemment d'Afrique, un brave sergent, qui avait été le héros d'un de nos plus beaux faits militaires, et dont tous les journaux de la capitale avaient retenti. A quatre heures, il devait y avoir un superbe banquet présidé par monsieur le maire ; à la suite du banquet, un bal dans la salle de la mairie, où il était convenu que tout le monde, indistinctement, riche ou pauvre, assisterait. Mais, pour ne point humilier les bons villageois, qui ne pouvaient pas, en général, se lancer dans de grands frais de parure, les quelques familles aisées de l'endroit avaient décidé entre elles que leurs filles iraient à ce bal avec la mise du pays. Toute simple qu'était cette mise, qui, du reste, ne nuisait en rien à la grâce, toutes les jeunes filles, comme on se l'imagine, s'en étaient occupées long-temps à l'avance, et chacune d'elles, en particulier, s'était ingéniée à donner à sa toilette le plus d'élégance possible ; élégance qui devait nécessairement être en rapport avec les moyens dont elle pouvait disposer.

De toutes les personnes notables du pays, madame Gilbert était incontestablement la plus riche. Elle avait habité pen-

dant quinze ans Besançon, où son mari, l'un des notaires les plus accrédités de cette ville, avait gagné une fort belle fortune. Après la mort de son mari, elle avait quitté Besançon et était revenue dans son village avec ses deux filles, auprès de sa mère qui y était restée.

Clara venait d'atteindre sa dix-septième année; c'était une fort belle personne, grande, élancée; mais ce qui la faisait surtout aimer de tous ceux qui l'approchaient, c'était son air simple et modeste, ses traits remplis de douceur, et où se peignaient si bien les heureux penchants de son cœur. Bonne et affable pour tout le monde, on ne se serait jamais douté, au ton d'amitié dont elle parlait à ses jeunes compagnes, qu'elle était plus fortunée qu'elles; elle les traitait comme ses égales; jamais rien dans ses propos qui leur fît sentir l'immense différence qui existait dans leur position. Fort jolie elle-même, elle leur disait à toutes qu'elles étaient charmantes, et s'effaçait toujours devant elles pour faire ressortir leurs avantages. Lui parlait-on d'une famille malheureuse dans le village ou dans les environs, vite, elle songeait aux moyens de la secourir: alors elle la signalait à sa mère qui, animée des mêmes sentiments que sa fille, la secondait avec plaisir dans ses actes de charité.

Reine était loin de posséder les excellentes qualités de sa sœur. Plus jeune qu'elle de trois ans, elle avait hérité, mais à un degré bien plus élevé, de l'orgueil qui faisait le fond du caractère de son père, quoique, au total, il fût un fort bon homme. Vaine de sa fortune, elle regardait tous ces honnêtes villageois, au milieu desquels elle vivait, comme bien au-dessous d'elle; elle traitait les jeunes paysannes, « à qui il était déplorable, disait-elle, qu'une fille de sa condition se trouvât forcée d'adresser la parole, » avec une fierté, une arrogance

dont rien n'approchait; elle ne leur répondait qu'avec hauteur et dédain, et leur faisait durement sentir son mécontentement lorsqu'on ne lui parlait pas avec toute la révérence qu'elle se croyait en droit d'exiger de tout le monde. Aussi personne ne la recherchait; on l'évitait, au contraire, et l'on se tenait avec elle dans une froide réserve. Quand on la rencontrait, on la saluait sèchement, mais sans s'arrêter, au lieu que Clara, du plus loin qu'on la voyait, on accourait à elle, le sourire sur les lèvres, et le salut qu'on lui adressait était toujours accompagné de paroles affectueuses. Si, par hasard, on lui parlait de sa sœur, c'était toujours pour lui dire combien on regrettait qu'elle ne lui ressemblât pas.

Reine, pourtant, n'était pas une méchante fille. Elle aimait beaucoup sa mère; elle était pour elle remplie d'égards et de soins; soumise, attentive, elle cherchait toujours à prévenir ses désirs et avait pour ses moindres volontés une obéissance respectueuse. Sa tendresse pour sa sœur n'était ni moins vive ni moins sincère; auprès d'elle son caractère altier disparaissait, elle devenait douce, expansive, elle lui témoignait même une déférence qui allait jusqu'à la docilité. Mais ces qualités ne rachetaient point l'orgueil qu'elle affectait envers les autres.

Madame Gilbert avait vainement essayé de réprimer le germe de cet épouvantable défaut, qui s'était révélé chez sa fille cadette dès ses plus jeunes ans; elle l'avait vu avec douleur s'accroître avec l'âge. Elle et Clara gémissaient en silence de l'antipathie, ou, pour mieux dire, de l'aversion générale dont la jeune orgueilleuse était l'objet. Toutes deux souhaitaient ardemment qu'une circonstance se présentât, où il fût permis de lui faire sentir que la simplicité et la modestie vous gagnent tous les cœurs, tandis que la fierté et l'arro-

gance vous les aliènent. La fête à laquelle on se disposait en fournit l'occasion.

Nous avons dit que les jeunes filles avaient, long-temps à l'avance, préparé leur toilette de bal; que chacune avait usé de tous ses petits moyens pour la rendre aussi jolie, aussi gracieuse, en un mot, aussi élégante que possible. Comme étant les plus riches du village, naturellement celles de Clara et de Reine devaient se distinguer de toutes les autres, non pas sous le rapport de la forme, puisque il avait été convenu qu'on ne s'écarterait pas de la mise du pays; mais cette condition n'excluait point les étoffes de prix, telles que velours, drap fin, belle mousseline, dentelles, applications, ni les bijoux en or, en diamant et autres pierres précieuses. Clara, qui faisait toujours abnégation d'elle-même quand il s'agissait de ne point éclipser ses compagnes, avait résolu de se mettre avec la plus grande simplicité et de ne faire usage d'aucune parure, quoique, elle et sa sœur, en eussent de charmantes, de toutes les formes, de toutes les couleurs. Mais Reine, qui, toujours dominée par sa vanité, voyait dans cette réunion la seule occasion de briller par-dessus toutes les autres, la supplia de renoncer à son projet. La bonne Clara, qui, avant tout, ne voulait pas chagriner sa sœur, lui promit de soigner sa mise le plus qu'elle pourrait; mais, en même temps, elle se promit au fond du cœur de pallier, à force de bonnes paroles et de franches démonstrations amicales, l'effet que leur toilette allait sûrement produire au milieu des pauvres villageoises.

Ceci bien arrêté, Reine se mit à l'œuvre: elle rassembla ce qu'elle avait de plus beau, de meilleur goût, et parvint à se composer une toilette délicieuse par sa grâce et sa richesse; « une toilette qui, disait-elle, ferait mourir de dépit toutes

celles qui viendraient à ce bal. » Ces sentiments-là, c'était déjà fort peu généreux de les avoir; mais les exprimer tout haut, c'était bien plus mal encore. C'est ce qui arriva la veille de la fête.

Plusieurs jeunes filles, avec leur mère, leur père ou quelqu'autre parent, étaient réunies sur la place qui sert de lieu de promenade; on formait un cercle, et, comme on le pense, le bal du lendemain faisait le sujet de la conversation. Madame Gilbert et ses deux filles arrivèrent dans ce moment, et la conversation devint plus animée, plus générale. Reine y prit part comme les autres, et là, son orgueil se déchaîna avec tant de morgue, de fiel et d'insolence, elle tint un langage si hautain, si blessant, elle humilia si cruellement tous ceux qui l'écoutaient, que, malgré le respect qu'on avait pour sa mère et sa sœur, chacun se retira scandalisé, et manifestant hautement l'indignation et le mépris que leur inspirait l'arrogance de la jeune fille. Madame Gilbert, vivement affectée de cette scène, se retira aussi sans adresser un mot de reproche à Reine. Mais, rentrée chez elle, elle dit à Clara de la suivre dans sa chambre, et la mère et la fille aînée eurent ensemble un long entretien.

Enfin le soir du lendemain si impatiemment attendu arrive; c'est l'heure de s'habiller. Les deux sœurs passent chacune dans leur chambre.

Reine commence d'abord à dégrafer sa robe de ville, mais, avant de s'en dépouiller entièrement, elle veut encore une fois admirer son costume de bal que le matin elle avait elle-même accroché dans un porte-manteau fermé : elle l'ouvre... Oh! terreur! A la place de la jupe de mousseline légère, garnie de rubans, du corsage de velours pensée, de la guimpe de tulle brodé, du coquet bonnet en point d'Angleterre, elle

trouve un ajustement complet en étoffe commune, de couleurs sombres et de la plus grande simplicité. Elle jette un cri et demeure interdite; puis elle va à son écrin, il est vide! pas un bracelet, pas un collier, pas une chaîne, pas une boucle d'oreille!... Alors elle devine tout; sa poitrine se gonfle, et, n'y tenant plus, elle tombe sur une chaise, cache son visage dans ses mains et éclate en sanglots. Quand elle a bien pleuré, elle va chez sa sœur dont la chambre touche à la sienne.

« Clara! Clara! » dit-elle en entrant.

Mais elle s'arrête... Clara est revêtue d'un costume absolument semblable, pour la simplicité, le choix des étoffes et leur nuance, à celui qu'elle a trouvé dans son porte-manteau. Une rose à son corsage, voilà toute sa parure.

« Clara! Clara! dit la jeune fille, dont les yeux se baignèrent de nouvelles larmes; qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire, lui répond Clara, que, hier, tu as humilié ces bons paysans d'une manière indigne; parce qu'ils sont pauvres, tu te crois en droit de les mépriser. Détrompe-toi, Reine; la pauvreté honnête commande toujours le respect, tandis que le riche orgueilleux et insolent n'inspire que le mépris.

— Que dis-tu?

— Ce que je pense; ce que pense notre mère, qui, comme moi, est honteuse de ta conduite.

— Ma mère!

— Elle exige que nous allions à ce bal ainsi vêtues; ce sera une amende honorable que nous ferons à ces braves gens, un démenti éclatant que nous donnerons à tes insultantes paroles. Notre mère a raison. Moi, j'irai à ce bal; quant

à toi, tu es libre de n'y point aller, si ta vanité s'offense d'y paraître sous ces habits.

— J'irai! s'écria Reine; oh! oui, j'irai! »

Puis, appuyant sa tête sur l'épaule de sa sœur, elle lui dit :

« Clara, m'aimes-tu encore?

— Je ne sais, fit Clara d'une voix émue.

— Mais si je me corrige, si j'abjure cet orgueil que je déteste maintenant autant que toi?

Il serait vrai! s'écria la jeune fille. Oh! alors, Reine, tu seras encore ma sœur, ma sœur bien-aimée.

— Eh bien! je veux l'être, Clara, reprit Reine en se jetant dans ses bras ; je veux être digne de toi et de ma mère, je veux que vous me pardonniez toutes deux le mal que je vous ai causé.

— Je t'ai pardonné déjà, Reine.

— Et moi aussi, ma fille! » dit madame Gilbert, qui avait tout entendu.

Des bras de sa sœur, Reine vola dans ceux de sa mère qui la pressa tendrement sur son cœur. Puis, quand elle fut remise de son émotion, elle courut se revêtir de ses modestes habits et les deux sœurs se rendirent au bal. Leur entrée dans la salle, sous ce costume simple, fit grande sensation ; mais ce qui surprit bien davantage, ce fut le changement opéré dans le ton et les manières de Reine. L'aimable fille fut pour tout le monde affable, douce et polie. Elle s'approcha tour à tour des jeunes paysannes, le sourire au visage et leur tendant la main d'un air gracieux. A chacune d'elles, elle trouvait quelque chose d'affectueux à dire. Elle complimentait l'une sur son maintien, elle admirait chez l'autre sa toilette remplie de goût. A celle-ci elle faisait l'éloge de sa bonté, de son charmant caractère. Celle-là, plus simplement mise, se

tenait-elle derrière ses compagnes, timid et silencieuse; elle allait à elle, passait son bras sous le sie et, la ramenant vers le groupe qui l'entourait, elle lui disait :

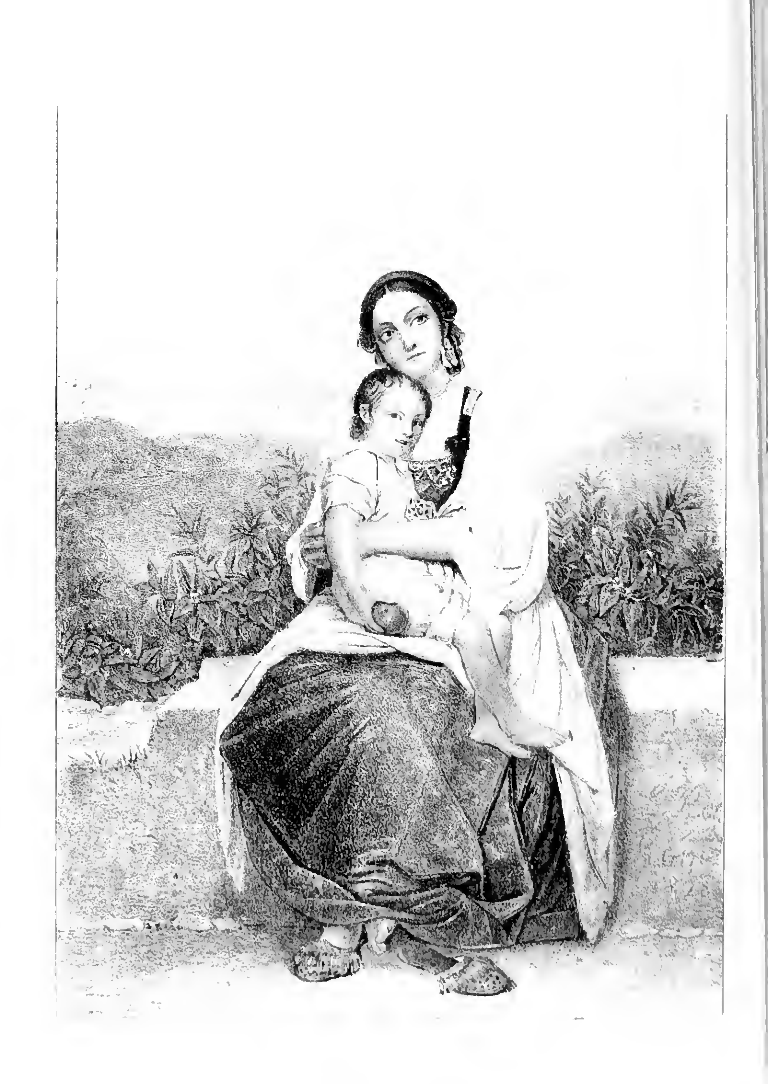
« Pourquoi te caches-tu? Est-ce qu'on se cache quand on est jolie comme toi? Allons, viens, nous danserons en face l'une de l'autre.

— Quelle différence ! disaient les mamans, et comme elle est bonne ! Oh ! maintenant qu'elle n'est plus fière et qu'elle ressemble si bien à sa sœur, nous l'aimerons comme elle. Reine s'aperçut bien vite, aux attentions dont elle était l'objet, de la favorable impression que sa métamorphose avait produite : c'était à qui lui adresserait la parole, à qui lui témoignerait le plus d'égards, le plus d'amitié. Les honneurs de la soirée furent pour elle. »

« Eh bien? lui dit Clara quand elles quittèrent le bal, qu'éprouves-tu dans le fond de ton cœur?

— Je n'ai jamais été si heureuse, lit Reine. Oh! la vilaine chose que l'orgueil! »

T. CASTELLAN.



LA BERGAMOTE.

Il faisait nuit : le temps était affreux ; les coups de tonnerre se succédaient avec une rapidité effrayante ; la pluie tombait à torrents ; le vent pliait, en les faisant craquer, les mélèzes qui entouraient la maison, charmante villa située à un mille de Rome ; et, comme pour correspondre à la désolation de la nature, d'une chambre dont la croisée était ouverte partaient des pleurs et des gémissements, que dominait, de temps à autre, un chant de mort grave et lent. Hélas! quelqu'un qui aurait pu plonger le regard dans cette chambre aurait senti son cœur se briser à la vue du spectacle qui s'y passait.

Au milieu, un drap noir recouvrait un mort ; à la tête du lit, un prêtre chantait ; au pied, une jeune fille agenouillée priait et pleurait, en serrant entre ses bras un enfant dont la délicieuse tête blonde reposait endormie sur l'épaule de la jeune fille : aux larmes qui mouillaient encore le visage rose et blanc de l'enfant, on devinait qu'il s'était endormi en pleurant. Derrière ce groupe, une vieille femme, accroupie à terre, récitait son rosaire, en se signant chaque fois qu'un nouveau coup de tonnerre ou un éclair venaient interrompre sa prière. Deux cierges, qui brûlaient à droite et à gauche du corps, éclairaient seuls cette scène de mort et de désolation.

Soudain, la sonnette placée à la porte d'entrée retentit si fortement, que la vieille femme en ressauta sur elle-même ; le

prêtre interrompit son chant, et l'enfant se réveilla. La jeune fille ne changea pas de position; on aurait dit qu'immobilisée par la douleur, elle ne sentait, elle n'entendait plus rien.

« On sonne, Panombra, dit le prêtre à la vieille femme.

— Laissez sonner, mon père, répondit celle qu'on venait de nommer Panombra ; nous n'attendons personne. »

A ce moment, la sonnette ayant retenti une seconde fois, la jeune fille sembla sortir de son immobilité pour dire :

« Vois donc qui c'est, Panombra ; par un pareil temps, peut-on laisser un chrétien dehors?

— Oui, si c'était un chrétien qui frappât, Stérine, répondit la vieille ; mais à cette heure-ci et par un temps pareil, un chrétien court-il les champs? Ce ne peut être qu'un voleur ou un malfaiteur, qui, sachant qu'il n'y a dans cette maison que des femmes et un prêtre, vient pour y faire un mauvais coup. »

Une troisième sonnerie plus intense, plus prolongée, ayant, pour ainsi dire, ébranlé tous les échos de la maison, Stérine se releva et se dirigea vers la porte, en jetant à Panombra un long regard de reproche. Celle ci se précipita aussitôt sur les pas de sa jeune maîtresse :

« J'y vais! j'y vais, entêtée, lui dit-elle; mais, avant, permets-moi de jeter, par la fenêtre ouverte, un regard sur celui qui frappe. »

Pour toute réponse, la jeune fille retourna silencieuse reprendre sa place au pied du mort.

A peine la vieille Panombra eut-elle, à la lueur d'un éclair, reconnu l'individu qui sonnait toujours sans s'arrêter, en accompagnant chaque coup de jurements, couverts heureusement par le bruit de l'ouragan, qu'elle s'écria en portant ses mains à sa tête :

« Malheur ! malheur ! Je savais bien que le diable seul pouvait ainsi frapper à cette heure et par ce temps à notre porte ! C'est votre cousin, le signor Perulo !... Il n'est venu ici que trois fois dans sa vie, et toujours il a apporté le malheur avec lui ; la première fois, c'était pour annoncer que le navire qui apportait votre père et votre mère avait fait naufrage, et que vous et ce cher bambino étiez orphelins ; la seconde, c'était pour intenter un procès à ce roi des hommes, le signor Padoa, étendu ici sous ce drap mortuaire ; et la troisième... bonne Vierge de la Garde ! la troisième... c'était pour apporter la mort, car mon digne maître ne s'est plus relevé depuis... Frappe, sonne, resonne... ce serait un malheur si tu mettais encore le pied ici !

— Et quel malheur plus grand que celui-là avons-nous à redouter, Panombra ? dit Stérine étendant solennellement la main sur le drap noir : ouvre, ma chère bonne, ouvre, ou cette fois j'y vais moi-même. »

Force fut à Panombra d'obéir, mais non toutefois sans accompagner chacun de ses pas d'autant de malédictions... Un moment après, elle reparut précédant un homme d'une haute taille, dont la figure brune, encadrée de cheveux noirs, avait un de ces aspects repoussants dont on subit l'impression désagréable sans se l'expliquer. En entrant, et après avoir jeté autour de lui un coup d'œil vif, rapace et de l'expression la plus sinistre, il ôta pieusement son chapeau, s'agenouilla hypocritement devant le corps, croisa les mains ; mais, au lieu de prières, Stérine lui entendit distinctement prononcer : « Trop tard !... » Cela pouvait être un regret, plutôt qu'une malédiction ; la jeune fille le comprit ainsi, car, répondant à ce mot, elle dit :

« Hélas ! mon cousin, qui pensait que ce serait sitôt !

— Hélas ! » répondit seulement le cousin.

Puis tout le reste de la nuit se passa en prières. Au jour, les gens qui devaient enlever le corps vinrent le prendre. Stérine se renferma dans sa chambre pour ne pas être témoin de ces derniers apprêts funèbres : agenouillée devant l'image de Marie, sa patronne, elle essayait de prier, et ne pouvait, malgré toute sa piété, se distraire du mouvement qui se faisait dans la maison. Elle avait même, dans cette affreuse préoccupation, oublié son frère, le petit Antonio, qui, en enfant qu'il était, courait la maison et pour lequel tout était un spectacle : mais au moment où elle le croyait parti pour l'église en compagnie de son cousin Perulo, elle le vit près d'elle, pâle, ému et si tremblant, que son premier mot fut :

— Qu'as-tu, que t'est-il arrivé ?

— Ma sœur, dit l'enfant d'un ton qui faisait douter de son jeune âge, c'est un grand malheur pour tous les deux que je n'aie pas tes vingt ans, et toi, mes dix !

— Cher petit ange ! dit Stérine le baisant au front, mais sans apporter autrement d'attention à ces paroles.

— Oui, dit l'enfant en repoussant sa sœur du poing fermé, oui, parce qu'alors j'irais tuer Perulo !

— Y penses-tu, Antonio ! lui dit sa sœur avec tendresse : tuer ton cousin, et pourquoi ?

— Parce que, dit Antonio en s'exaspérant de plus en plus à chaque parole, parce que... sais-tu ce qu'il fait, à l'heure qu'il est ?

— Plus heureux que moi il accompagne à sa dernière demeure le corps chéri de notre pauvre oncle. »

Antonio répliqua vivement :

« Il ouvre toutes les armoires, il touche tout, il remue tout, il dérange tout ; et ces belles piles de serviettes que tu aimais

tant à aligner, il les déploie, les foule, les jette à terre... il ouvre les pots de confitures... enfin il met la maison au pillage!...

— Que cherche-t-il donc? demanda Stérine étonnée et comme se parlant à elle-même.

— C'est ce que lui a demandé Panombra; et sais-tu ce qu'il lui a répondu? « Le droit de vous jeter tous à la porte, pour vous apprendre à m'avoir fait mouiller, hier, à la porte d'une maison qui m'appartient! » Tu vois bien, Stérine, que si j'avais eu tes vingt ans, c'est moi qui l'aurais jeté à la porte... mais... je l'attends... et malheur à lui s'il te touche! » Perulo entrait à ce moment : son regard, en parcourant la jolie petite chambre de Stérine, ressemblait à celui qu'il avait jeté, la veille au soir, dans la pièce où reposait le corps du signor Padoa.

« Vous savez, sans doute, ma cousine, lui dit-il, quel est l'héritier de la fortune de mon cousin Padoa?

— Je l'ignore, répondit Stérine avec une indifférence triste et pleine de mélancolie.

— C'est moi, » répondit Perulo.

Il y eut alors une pause, et, voyant que Stérine ne répondait rien, ne montrait ni étonnement, ni colère, il reprit :

« Lorsque votre mère mourut, que vous laissa-t-elle?

— Rien, répondit Stérine.

— Et votre père, le frère de votre oncle Padoa?

— Le navire qui l'engloutit engloutit sa fortune avec lui! dit encore Stérine.

— Ainsi, reprit Perulo, pauvre vous êtes entrée dans cette maison, pauvre vous devez en sortir.

— En sortir! s'écria Stérine en prenant par un mouve-

ment vif et machinal son frère dans ses bras, en sortir!... répéta-t-elle.

— Pensiez-vous donc, Stérine, que j'allais vous garder toujours chez moi, répondit Perulo en ricanant, et votre intention était-elle d'être à ma charge, vous et votre frère, comme voilà bientôt cinq ans vous étiez à celle de mon cousin?

— Allons-nous-en, ma sœur, cet homme me fait peur, » dit le petit Antonio en se penchant vers sa sœur.

Stérine s'était levée indignée.

« Je ne resterai pas une heure de plus sous votre toit, Perulo, » dit-elle.

Et telle qu'elle était, enveloppée d'un simple peignoir blanc jeté à la hâte sur son beau costume de Romaine, elle prit son frère par la main et se dirigea avec lui vers la porte.

Arrivée sur le seuil, elle se retourna vers une niche en pierre dans laquelle une madone, grossièrement sculptée et plus grossièrement encore enluminée, était posée comme protectrice de cette maison. En passant devant elle, la pieuse enfant s'inclina et s'écria :

« Bonne Vierge, protége-nous! et toi, mon oncle, ajouta-t-elle en levant vers le ciel ses beaux yeux mouillés de larmes, toi qui, ainsi que nous, as passé aujourd'hui pour la dernière fois le seuil de ton humble et hospitalière demeure, repose en paix, et, du haut du ciel comme sur la terre, veille sur tes pauvres enfants, deux fois orphelins!

— Bonne sainte Vierge, dit Antonio à son tour, fais ce que je suis trop petit pour faire : punis ce méchant cousin, qui nous chasse de chez lui sans rien nous donner...

— Oh! que ce reproche ne puisse m'atteindre! s'écria Perulo qui les suivait, et qu'il ne soit pas dit que j'aie laissé

sortir de chez moi mes deux parents sans leur donner au moins une marque de mon souvenir. » Puis, avisant dans la niche même de la sainte Vierge une pomme en bergamote, espèce de bonbonnière faite avec une peau d'orange sèche, il la lança à l'enfant, qui la reçut en lui disant :

« Je la prends, non parce qu'elle vient de toi, vilain parent, mais parce que j'ai vu mon pauvre oncle la placer là lui-même quelque temps avant sa mort. Viens, ma sœur, ajouta ce noble et pieux enfant, viens, et, comme disait toujours mon pauvre oncle lorsqu'il entreprenait un voyage, à la grâce de Dieu ! »

Le frère et la sœur s'éloignèrent alors en suivant le premier sentier battu qui s'offrit à leurs regards. Ils marchèrent long-temps, bien long-temps : ce fut Antonio qui le premier se plaignit de la fatigue ; Stérine souffrait au moral, et ne s'apercevait pas que ses pieds étaient en sang.

« Reposons-nous ici, dit-elle en s'asseyant sur une pierre isolée dans un champ immense, à l'horizon duquel on n'apercevait aucune demeure, et, prenant son frère sur ses genoux, elle ajouta : Essaie de dormir, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu d'envoyer un de ses anges sur notre route.

— Tu n'as ni soif, ni faim, ma sœur, dit Antonio, faisant ainsi, d'une manière détournée, connaître à sa sœur la souffrance qui le torturait.

— Pauvre frère ! dit Stérine en pleurant.

— Si cette pomme était véritable, au moins, dit Antonio en la tournant et retournant dans sa petite main, tu la mangerais... n'est-ce pas ?... Tiens... elle s'ouvre !... ajouta-t-il pendant que sa sœur pleurait en silence : que peut-il y avoir dedans... des bonbons ?... des noisettes ?... non... c'est un

papier… on dirait l'écriture de mon oncle… lis donc, Stérine, lis?… »

Mais à peine Stérine eut-elle jeté les yeux sur le papier que son frère lui présentait tout ouvert, qu'elle s'écria : « Bonté divine, juste Providence! c'est un testament de mon oncle qui nous donne sa maison et sa fortune!… Oh! Antonio, Antonio, vois donc le doigt de Dieu, qui a permis que, dans le don insolent et dérisoire que ce méchant Perulo nous a jeté, se trouvassent sa punition et notre récompense!… Viens… viens… retournons chez nous, maintenant, chez nous, Antonio! Oh! mon pauvre oncle, merci! et vous aussi, merci, bonne sainte Vierge, gardienne fidèle des dernières volontés de notre bon et toujours regretté parent! »

Qui fut surpris, à la fin du jour, lorsque Stérine et son frère, protégés d'un homme de loi, se présentèrent au logis de l'oncle Padoa et exhibèrent le testament qui rendait la fortune à la jeune fille et à son frère : ce fut Perulo. Il voulut sortir sur-le-champ, car il supposait qu'on allait lui rendre la pareille de sa conduite du matin; mais Stérine, rendant le bien pour le mal, lui dit :

« Restez, mon cousin : la maison d'une parente riche est comme l'église du bon Dieu, toujours ouverte aux siens. »

EUGÉNIE FOA.



FEMME DU CONTREBANDIER.

La partie du littoral comprise entre Saint-Gilles et Pornic, sur les côtes de la Vendée, est aride et déserte; les hautes bruyères qui y croissent en abondance lui donnent un aspect dur et sauvage. On ne voit là aucune trace d'habitations humaines, si ce n'est quelques cabanes recouvertes de chaume et échelonnées, de loin en loin, le long de la plage. Ces misérables cahutes sont occupées par de pauvres gens qui n'ont d'autre métier que de débiter du genièvre ou de l'eau-de-vie aux douaniers et aux contrebandiers. L'une d'elles s'élevait positivement en face d'une petite anse formée par des masses de rochers dont les crêtes ardues s'avancent dans la mer. Le matin où commence notre récit, un homme est accroupi au fond de cette anse, derrière un bloc énorme de granit, immobile et prêtant l'oreille au moindre bruit. La pointe des vagues, mollement agitées par une fraîche brise d'ouest, scintillait, vive et dorée, sous les premiers feux de l'aurore; tout à coup, un son aigu et saccadé, parti du large, glisse sur les eaux. L'homme se redresse. Avec un sifflet de buffle suspendu à son cou, il répond à ce signal par un son semblable; quelques minutes après, et sans que le plus léger frôlement trahisse sa présence, une barque arrive à ses pieds.

« C'est toi, Pivert? dit-il au nouveau venu.

— Sans doute, Trime, c'est moi.

— Je commençais à croire que tu ne viendrais pas.

— Je t'avais promis, que pouvais-tu craindre?

— M'apportes-tu mon tabac ?

— Oui, mais pas autant que tu m'en as demandé ; prends toujours ça.

— Rien qu'une livre? fit Trime en recevant dans sa main droite le paquet que Pivert lui jeta.

— C'est une de trop pour la circonstance, répondit celui-ci.

— Comment ?

— Tu sais que dans la nuit de demain, nous devions débarquer ici des marchandises que nous avons à Noirmoutiers ; eh ! bien, mon garçon, notre expédition est éventée, et comme on sait que nous sommes en force, et que la prise en vaut la peine, tous les habits verts de la côte, depuis Saint-Gilles jusqu'aux Sables-d'Olonne, se réunissent sur ce point pour nous pincer, nous et nos ballots ; de sorte que l'affaire est manquée. Tu penses que je ne pouvais pas me risquer seul, avec une cargaison de tabac, mais comme tu en manques, j'ai voulu t'en apporter une livre en attendant demain.

— Mais puisque tu dis que l'affaire est manquée?

— Oui, pour ici ; mais nous sommes aussi fins que les habits verts ; et pendant qu'ils se porteront d'un côté, nous aborderons d'un autre.

— Où ça?

— Aux Sables-d'Olonne qu'ils ont la bêtise de dégarnir, et où, par conséquent, nous débarquerons plus à notre aise.

— Le coup n'est pas mauvais. Eh ! bien, soit, à demain ; je tâcherai que cette livre me suffise.

— Ménage-la un peu, Trime; après demain matin, tu auras ton compte. Voilà la marée qui descend, je retourne à Noirmoutiers, car Clerbe ne plaisante pas.

— Clerbe!

— C'est lui qui commande notre expédition, et si je n'étais pas là pour aider au chargement, je perdrais mes droits au partage; c'est la règle.

— En ce cas, pars vite. Sans adieu, Pivert, et bonne chance! »

Le contrebandier saisit ses rames, et la barque emportée par le reflux fendit les flots avec la rapidité d'une flèche.

Cette conversation, qui semblait n'avoir eu que les rochers pour témoins, avait été entendue par un individu dont Pivert et son complice étaient loin de soupçonner la présence.

Du haut d'une falaise, blotti dans son manteau, un douanier, qu'à son immobilité on eût pris pour une partie inhérente du rocher, plutôt que pour un être animé, avait aperçu la barque au large, gouvernant sur la petite anse. Sans détourner la tête, il regarde de ce côté, et son œil exercé lui fait découvrir Trime tapi derrière le bloc de granit. Dès que la barque s'est assez rapprochée de la côte pour ne plus craindre d'en être vue, le douanier se lève, il fait un détour pour gagner l'anse et, par des chemins impraticables pour tout autre, il arrive jusqu'au rocher contre lequel Trime est appuyé, mais séparé de lui par une aspérité qui, tout en le cachant à ses yeux, lui permet de tout voir et de tout entendre. Dès que Pivert eut donné le premier coup de rame, Trime, muni de son tabac, reprit le chemin de sa demeure, en ayant soin de se maintenir, jusqu'à ce qu'il fût à une certaine distance de la côte, sur le sol accidenté où il se trouvait et dont les sinuosités favorisaient sa retraite. Tout à coup,

des pas précipités retentissent derrière lui ; il se retourne, c'est le douanier qui le poursuit ; il est armé de sa carabine et il crie à Trime qu'il fera feu sur lui, s'il ne s'arrête pas. Trime s'arrête, mais c'est pour avoir meilleur marché de son antagoniste. Quand celui-ci n'est plus qu'à quelques pas, il tire un pistolet de sa poche, le coup part et le pauvre douanier tombe baigné dans son sang. Après cet attentat, le contrebandier prend la fuite à travers les bruyères au milieu desquelles il disparaît.

De l'unique fenêtre de la cahute qui fait face à la petite anse, une femme, tout en endormant son enfant dont le berceau était contre la croisée, suivait des yeux cette scène ; elle avait vu Trime sortir l'arme de sa poche, et comme en même temps la détonation s'était fait entendre, elle s'était levée avec effroi, en s'écriant :

Le malheureux ! Il l'a tué !

Elle regarde, le douanier gisait en effet sans vie, à deux pas de sa demeure. Alors, guidée par un sentiment d'humanité, elle va à lui, bien résolue à lui prodiguer les secours que son état réclame. Dans ce moment des douaniers, attirés par le coup de feu, accouraient de plusieurs côtés. Ils transportent leur infortuné camarade chez la femme qui met tout ce qu'elle possède à leur disposition. Mais tout espoir de le sauver s'évanouit bientôt ; le coup était mortel, et la victime n'avait plus que quelques instants à vivre. Cependant le blessé ouvre les yeux ; il reconnaît ses camarades.

« Mes amis, leur dit-il, ce n'est plus sur ce point que vous devez rassembler vos forces. Clerbe est instruit que nous l'attendons ici, et c'est aux Sables-d'Olonne qu'il compte opérer son débarquement. C'est là qu'il faut vous porter. Voilà ce que je viens d'apprendre de la bouche de Pivert lui-

même, lorsque je suis tombé sous la main d'un de leurs complices.

— Tu seras vengé, s'écrièrent tous les douaniers, nous le jurons! »

Mais l'infortuné n'entendit pas ce serment; il avait expiré en prononçant sa dernière parole. Ses camarades enlevèrent son corps et l'emportèrent avec eux, afin de lui rendre les derniers devoirs.

Qu'on juge de quelle terreur la femme fut saisie, en entendant la révélation du mourant; ce Clerbe, ce chef de l'expédition, était son mari. C'était sa première affaire en fait d'exploits de ce genre. Les contrebandiers l'avaient souvent engagé à se joindre à eux, parce qu'ils le connaissaient pour un homme de courage et de résolution; Clerbe avait toujours résisté; il n'approuvait pas la contrebande qui, il le savait, était un crime prévu par la loi. Mais quand on vint lui proposer de se mettre à la tête de l'expédition de Noirmoutiers et pour laquelle, comme chef, il aurait moitié des bénéfices, il pensa à sa femme, à son enfant qui souvent manquaient du nécessaire, et l'appât d'un gain qui le mettrait à même d'adoucir leur sort le décida. Il était donc parti pour Noirmoutiers, malgré les prières de sa femme qui le conjurait de n'en rien faire. Celle-ci, épouvantée des dangers que courait son mari, ne songe plus qu'aux moyens de les prévenir; mais comment? C'est cette nuit même que les contrebandiers doivent partir de Noirmoutiers, pour se rendre, en toute sécurité, aux Sables-d'Olonne où tous les douaniers de la côte allaient se trouver réunis, et pas une barque à sa disposition. Dans son désespoir, la pauvre femme s'agenouille devant le berceau de son enfant et prie Dieu de lui conserver son père. Tout à coup, elle se relève, un éclair brille dans

ses yeux ; le ciel vient de l'inspirer. Dans les marées basses, le bras de mer qui sépare l'île de Noirmoutiers du continent et qui a à peine trois milles de large, est presque sans eau ; on peut le traverser à pied sec. Ce soir, à six heures, la marée sera basse, la nuit sera tombée, personne ne la verra ; c'est par ce chemin qu'elle se rendra à Noirmoutiers, avec son enfant sur la vue duquel elle compte pour attendrir le cœur de son mari et le faire renoncer à son entreprise périlleuse.

Ce plan arrêté, elle se sent plus calme, et, en attendant le moment propice pour l'exécution de son projet, elle s'asseoit à sa croisée, d'où elle voit passer sur la côte les douaniers qui se dirigent en toute hâte sur les Sables-d'Olonne. L'heure est arrivée ; déjà les premières étoiles ont paru à l'horizon : elle prend son enfant dans ses bras, jette sur ses épaules un surcot de laine brune, et sort furtivement de sa demeure ; elle atteint la petite anse sans être vue ; de là elle s'aventure résolument sur la plaine de sable, encore recouverte d'une couche d'eau, mais qui pourtant résiste sous ses pas. Ce trajet, bien que praticable, n'était point sans danger à pareille heure ; il y avait des trous, des fissures qu'on voyait le jour, mais qu'il était difficile d'éviter la nuit : aussi la courageuse mère n'appuyait-elle le pied qu'après s'être assurée qu'il reposait sur un sol ferme. Enfin, après deux heures de fatigue et d'angoisses, elle n'est plus qu'à quelques pas du rivage de Noirmoutiers. Un peu à sa gauche, elle distingue, à la lueur d'un fanal suspendu au mât d'artimon, un lougre penché sur sa quille et des hommes qui hissent des ballots sur le pont ; elle se dirige de ce côté, et, quand elle en est tout près, elle appelle : « Holà, du lougre ! »

— Qui demandez-vous ? » fit un homme en se penchant vers elle.

— Clerbe! » répond-elle.

A ce mot, celui qui lui a parlé s'élance par-dessus la lisse et tombe à ses pieds : c'est Clerbe, qui a reconnu la voix de sa femme.

« Juste Dieu! s'écrie-t-il à voix basse, Justine, mon enfant, ici, à cette heure!... et comment!... par quel moyen!... »

Justine le mène un peu à l'écart, et, quand elle est assez loin du lougre, elle lui raconte la scène qui s'est passée sous sa fenêtre, le meurtre de Trime, la révélation du douanier avant de rendre le dernier soupir, et enfin le parti auquel, dans sa terreur, elle s'était décidée, le seul du reste qu'il y eût à prendre pour le prévenir à temps du danger qui le menaçait en allant débarquer aux Sables d'Olonne.

Clerbe était saisi d'effroi en songeant au péril qu'elle avait couru elle même pour arriver jusqu'à lui.

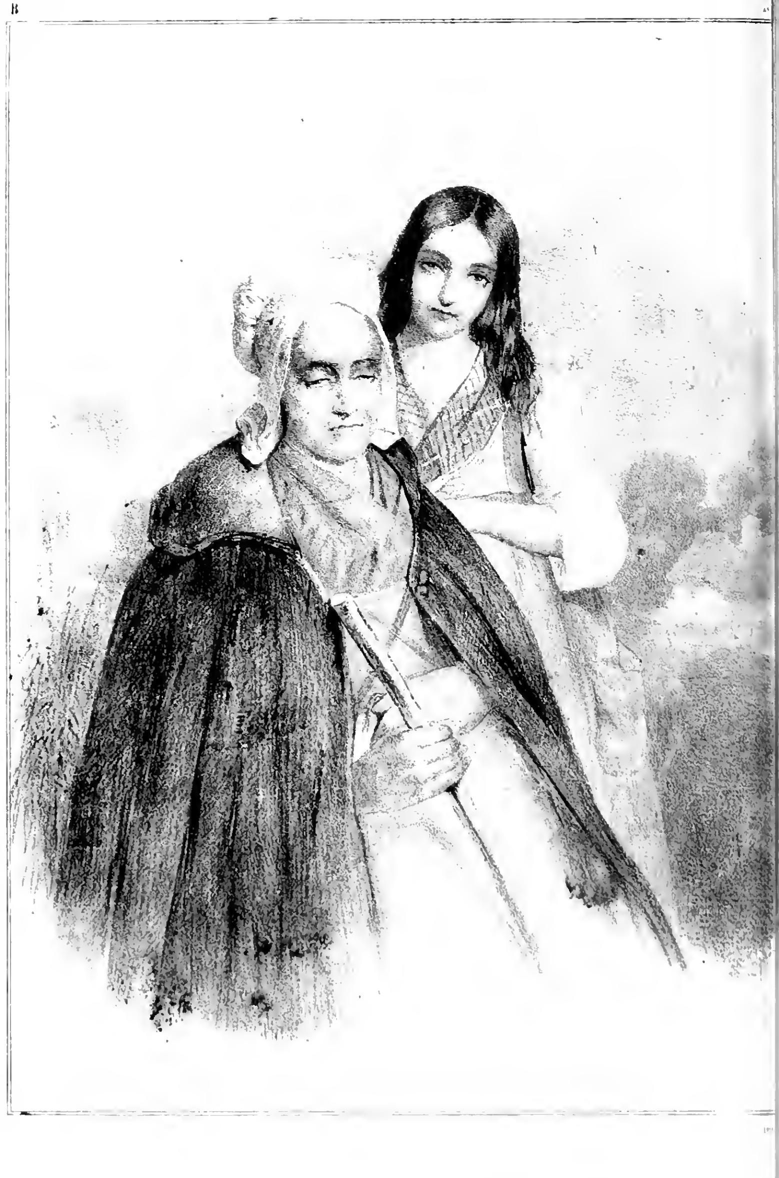
« Au nom du ciel, ajouta Justine, pour moi, pour ton enfant, si ce n'est pour toi, je t'en conjure, Clerbe, n'expose pas tes jours! renonce à ce métier de contrebandier que les lois et la société condamnent, et que tu as embrassé, je le sais, contre ton cœur! Tu vois à quoi il peut entraîner, à devenir un assassin! Toi, un assassin, Clerbe! tu périrais sur l'échafaud!... Et moi!... ah! je mourrais de honte et de douleur! Et notre enfant, que deviendrait-il? flétri du crime de son père, il ne serait plus qu'un objet d'exécration; tout le monde le fuirait, le repousserait, le maudirait!...

— Arrête, Justine! s'écria Clerbe: oui, oui, tu as raison, et je serais un monstre si je persistais dans cette voie coupable. Écoute-moi, Justine, je ne puis maintenant abandonner mes camarades, l'honneur m'en fait une loi; mais l'honneur me dicte aussi ce qui me reste à faire. La marée ne tardera pas à

monter; viens, suis-moi à bord du lougre : demain tu verras si je suis digne de toi! »

A minuit, le lougre mit à la voile; deux heures après, il mouillait tout près de Saint-Gilles. L'absence des douaniers favorisa le débarquement des contrebandiers. Quand ils eurent mis leurs marchandises en lieu de sûreté, Clerbe leur annonça qu'il abandonnait sa part de bénéfice et qu'il cessait de faire partie des leurs. Quand ses camarades revinrent de l'étonnement où les avait jetés cette révélation, Clerbe avait disparu avec sa femme et son enfant; on ne le revit plus dans le pays.

T. CASTELLAN.



ÊTES VOUS BIEN? BONNE DAME BERTHE

(Le couvent de Sainte croix)

LE COUVENT DE SAINTE-CROIX.

Dix heures venaient de sonner au couvent de Sainte-Croix ; aussitôt la cloche retentit et toutes les petites filles se répandirent dans une vaste cour plantée de beaux arbres et qui servait de lieu de récréation. C'était plaisir de voir cet essaim jeune et rieur venir se délasser, après une matinée employée à d'utiles travaux. Une seule s'acheminait vers un banc reculé, conduisant une vieille femme infirme qui s'appuyait sur son bras. Arrivées près du banc, la jeune fille y fit asseoir la vieille femme, posa sous ses pieds un tabouret qu'elle portait à son bras et, s'asseyant à ses côtés, elle lui dit :

« Êtes-vous bien, bonne dame Berthe ?

— Très-bien. Merci, mon enfant, merci ! Maintenant allez jouer avec vos compagnes ; je ne vous verrai pas, car ma vue est bien faible, mais d'ici je distinguerai votre petite voix si douce et qui me fait tant de plaisir à entendre.

— Oh ! non, madame ; je resterai là, près de vous ; j'ai mon ouvrage, je travaillerai ; ou, si vous le désirez, je vous lirai quelques pages de ce beau livre que vous m'avez donné et que vous regrettez de ne pouvoir plus lire.

— Je le veux bien, mon enfant. »

Quelle était donc cette jeune fille qui, au lieu de jouer, faisait la lecture à la vieille infirme ? Elle se nommait Marie. Sa mère, madame Morel, veuve d'un militaire, possédait pour tout bien une petite maison entourée d'un jardin. Avec

le produit de ce jardin, bien entretenu par une petite paysanne appelée Marguerite, joint au modique revenu de trois cents francs, provenant de la pension de son mari, la pauvre veuve suffisait aux besoins de sa famille, qui se composait de Marie, âgée de onze ans, Jeanne, de huit, et André, de six. Il faut dire aussi qu'on se levait avec le jour dans cette petite ruche et que, grands et petits, tout le monde travaillait avec ardeur.

Le matin, pendant que la jeune paysanne allait cueillir des légumes pour la journée, madame Morel, aidée de ses filles, mettait sa maison en ordre; et quand tout était bien propre, bien rangé, on faisait de petits paniers en osier que Marguerite allait, tous les samedis, vendre à la ville. Dieu aidant, chaque jour amenait son pain, et l'on trouvait encore le moyen de faire de petites aumônes aux pauvres du pays. On donnait un morceau de lard à celui-ci, une tasse de lait à celui-là.

« Mes enfants, disait la bonne mère, aidons nos frères, si nous voulons que Dieu nous aide. »

Une dame du voisinage, touchée des vertus et du courage de madame Morel, voulut prendre Marie chez elle pour l'élever avec sa fille : madame Morel s'y refusa.

« Mes enfants sont pauvres, dit-elle, ils doivent apprendre à travailler. »

Alors cette dame obtint de faire entrer Marie, comme pensionnaire, au couvent de Sainte-Croix, où les jeunes filles s'occupaient de travaux utiles, en même temps qu'elles recevaient une instruction pieuse et solide. Il en coûtait à madame Morel de se séparer de sa fille aînée; mais comme il s'agissait de son bonheur, de son avenir, elle s'y résigna.

A peu près dans le même temps, cette bonne dame Berthe,

que nous avons vue, au commencement de cette histoire, s'appuyer sur le bras de Marie, vint demander au couvent de Sainte-Croix un asile où elle pût finir en paix le reste de ses jours. Dame Berthe avait eu de la fortune, une famille, mais elle avait perdu tout cela ; elle était seule au monde, et il ne lui restait de son opulence passée qu'un très-modeste revenu, avec lequel il ne lui était plus permis d'avoir une maison et des domestiques pour soigner sa vieillesse. Moyennant une légère pension qu'elle payait, elle trouvait dans cette sainte demeure une existence tranquille et des soins attentifs. Les bonnes religieuses étaient ses sœurs, les petites filles ses enfants. L'âge et les malheurs avaient cruellement éprouvé cette pauvre femme; sa figure était jaune et ridée, elle était infirme, presque aveugle, et ne pouvait marcher qu'en s'appuyant sur un bâton, ou sur un bras plus jeune.

Il faut le dire, la vue de la bonne femme était repoussante; elle le savait et comprenait très-bien l'éloignement des jeunes filles, qui se contentaient de lui dire bonjour en passant devant elle, mais ne s'en approchaient jamais. Marie, au contraire, lui montrait beaucoup d'égards, lui rendait mille petits services et s'efforçait, par des soins assidus, de lui faire oublier l'abandon de ses compagnes. Aussi la pauvre infirme, sensible à ce dévouement, se prit-elle d'une vive affection pour elle, au point que ne pouvant plus s'en passer, elle obtint de la supérieure de la laisser venir dans sa chambre, lorsque le mauvais temps ou ses douleurs l'empêchaient de sortir.

Un jour, Marie la trouva contemplant un portrait qu'elle arrosait de ses larmes.

« Qu'avez-vous? lui demanda-t-elle, vous pleurez !

— Regarde, dit la dame Berthe, en lui remettant le por-

trait garni de diamants, et juge si j'ai tort de regretter cet ange !

— Oh ! le riche médaillon ! fit Marie, et quel bel enfant !

— C'était ma petite fille, l'espoir de mes vieux jours, tout ce qui me restait de ma famille ; Dieu me l'a retirée ! Ce qui me console c'est que je la rejoindrai bientôt.

— Ne dites pas cela, madame Berthe : vous resterez encore long-temps parmi nous.

— Oh ! non, je suis bien vieille ! Écoute-moi, mon enfant, toi seule es bonne, compatissante ici, pour moi ; tu me donnes des soins comme si j'étais ta mère ; eh ! bien, je veux t'en récompenser ; je ne suis plus riche, mais le peu qui me reste sera pour toi.

— Taisez-vous, je vous en prie. Il fait beau, venez dans la cour, le soleil vous fera du bien.

— Tu le veux ?

— Oui, oui, venez, appuyez-vous sur moi et ne pensez plus à ces tristes choses qui vous font mal. »

C'est par ce touchant dévouement, sa douceur, son application et son exactitude à remplir ses devoirs, que Marie s'était gagné l'estime et l'affection de ses maîtresses. Les sœurs louaient hautement sa conduite et la citaient pour modèle à ses compagnes. Celles-ci en conçurent de la jalousie, défaut épouvantable et qui entraîne souvent à de grandes fautes.

Un jour, à l'heure où toutes les jeunes filles étaient réunies dans la salle de travail, la supérieure entre, suivie de la dame Berthe. Elle promène lentement son regard autour d'elle, puis, prenant un ton solennel, elle dit :

« Mesdemoiselles, un portrait enrichi de diamants a été dérobé à cette respectable dame ; si la coupable est parmi

vous, qu'elle confesse sa faute à l'instant même, je lui promets le pardon en faveur d'un aveu prompt et sincère; mais si elle hésite, elle sera impitoyablement chassée du couvent. »

Elle s'arrête pour observer l'impression produite par ces paroles. Tous les visages étaient calmes ; Marie seule parut émue.

« Personne ne répond ? continua la supérieure, personne ne s'avoue coupable?

— Il me semble, dit tout à coup une des plus grandes pensionnaires, nommée Ursule, que c'est à Marie qu'il faut demander compte de ce larcin.

— Marie ! mon enfant ! s'écria la vieille bonne femme; qui ose la soupçonner ?

— Puisqu'il n'y a qu'elle qui ait le droit d'entrer dans votre chambre, ajouta Ursule.

— Silence ! » fit la supérieure indignée.

Mais l'accusation était trop directe; et, voulant que l'innocence de Marie fût reconnue d'une manière éclatante, elle ordonna à tout le monde de la suivre dans la chambre de la jeune fille. Hélas ! on trouva le fatal médaillon soigneusement caché au fond d'un tiroir. Marie trop bonne, trop naïve pour soupçonner quelque noire perfidie, tomba aux genoux de la supérieure en protestant de son innocence; mais la présence du médaillon attesta le contraire; comme l'avait dit Ursule, elle seule entrait dans la chambre de la vieille infirme.

« Relevez-vous, lui dit la supérieure, et préparez-vous à sortir du couvent. »

A ces mots, la pauvre enfant fondit en larmes; elle veut se jeter dans les bras de la dame Berthe, comme pour implorer son appui; celle-ci la repousse.

« Va-t'en, lui dit-elle, va-t'en; tu n'es plus ma fille. »

Un instant après, une sœur fut chargée par la supérieure de reconduire Marie chez elle et d'instruire sa mère du motif pour lequel on renvoyait sa fille. Malgré tous les ménagements que la sœur mit à accomplir cette triste mission, le coup fut terrible. En apprenant de quel crime sa fille aînée s'était rendue coupable, madame Morel poussa un cri déchirant et tomba évanouie sur le plancher. On la relève, on la transporte sur son lit ; la bonne sœur, à qui les moyens de secours, en pareille circonstance, sont familiers, lui prodigue des soins touchants. Pendant long-temps, toutes ses tentatives pour la rappeler à la vie sont sans succès. Enfin l'infortunée ouvre les yeux ; mais une fièvre ardente s'est emparée d'elle ; elle ne connaît personne, pas même ses enfants, et, dans son délire, ses lèvres ne prononcent qu'un mot :

« Voler ! voler ! voler ! »

Qu'on juge du désespoir de Marie en entendant sa mère l'accuser d'une semblable infamie ! si elle pouvait lui dire : Je ne suis pas coupable du crime dont on m'accuse, je te le jure, ma mère, je te le jure devant le ciel que je prends à témoin de mon innocence, sa mère la croirait, parce qu'elle sait que le mensonge n'a jamais souillé la bouche de son enfant ; avec cette conviction, son mal cesserait. Mais impossible de la désabuser ; dans son état, sa mère n'entend rien, ne comprend rien, et la pauvre fille, agenouillée au chevet du lit, ne peut que verser des larmes et prier Dieu de lui conserver sa mère.

Une scène non moins douloureuse se passait au couvent de Sainte-Croix ; la supérieure, toutes les sœurs et toutes les pensionnaires entouraient le lit de la dame Berthe qui les avait fait appeler.

« Mes enfants, dit la vieille femme, d'une voix faible, je

vais paraître devant Dieu ; mais à cette heure suprême, une voix secrète me dit que celle que je nommais ma fille n'a point commis l'action honteuse pour laquelle on l'a chassée et dont le coup, vous le voyez, m'a été fatal. Si l'une de vous s'en est rendue coupable, il en est temps encore, qu'elle parle ; mais qu'elle parle vite, je l'en conjure, car je sens que dans un instant..... »

Tout à coup, une jeune fille se lève et vient tomber aux pieds de la mourante.

« C'est moi, dit-elle, c'est moi !

— Ursule ! s'écria tout le monde.

— Oui, c'est moi qui suis la coupable ! J'étais jalouse de Marie, j'ai voulu la perdre. C'est moi qui ai dérobé le portrait et qui l'ai mis dans sa chambre, au fond d'un tiroir. »

Un dernier rayon de joie anima le visage de la vieille femme. Elle demanda une plume, puis tirant de dessous son oreiller une feuille écrite, elle y apposa sa signature.

« Elle verra, murmura-t-elle, que j'ai emporté dans mon tombeau la preuve de son innocence. »

Et elle expira.

C'était un testament en faveur de sa fille adoptive. La supérieure crut de son devoir de réparer l'outrage fait à Marie. Elle se rendit sur-le-champ chez elle, accompagnée de quelques sœurs et d'Ursule, la coupable. Quand elles arrivèrent, madame Morel était plus calme ; le délire avait cessé. La joie qu'elle éprouva en entendant proclamer l'innocence de sa fille ne saurait se décrire.

« Viens, mon enfant, lui dit-elle en lui ouvrant ses bras, viens sur mon cœur ! Qui donc a pu t'accuser d'un pareil crime ?

— Moi ! dit Ursule en tombant à ses pieds.

— Vous !

— Ursule ! s'écria Mari .

— Oui, moi. Mais pardonne-moi, Marie, pardonnez-moi, madame : si vous saviez ce que l'on souffre par le remords ! Oh ! j'ai bien expié ma faute, car j'ai bien souffert ! »

Marie releva sa compagne. « Je te pardonne, lui dit-elle ; ma mère te pardonne aussi. N'est-ce pas, ma mère ?

— Oui, mon enfant, je suis trop heureuse pour être moins indulgente que toi.

— Et vous, ma mère, fit Ursule en s'adressant à la supérieure.

— Vous ne serez plus jalouse ?

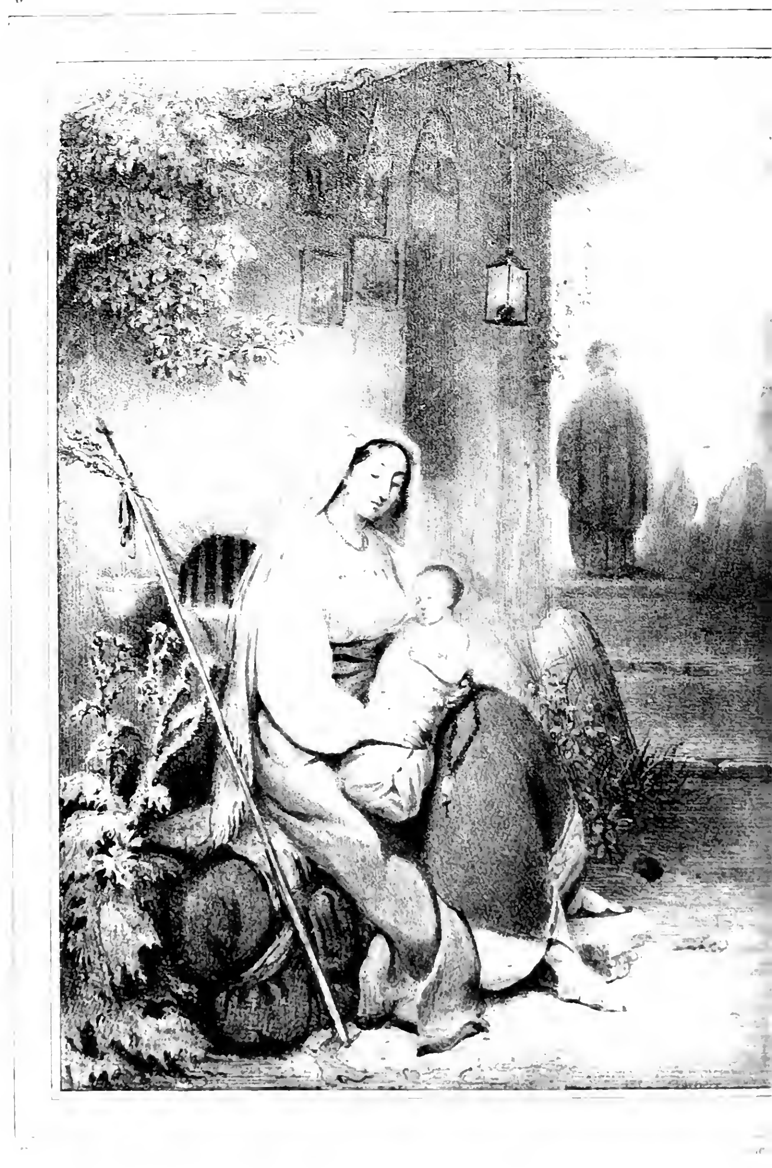
— Oh ! jamais !

— Venez, et obtenez par la pénitence le pardon de Dieu. »

De ce moment la fièvre de madame Morel disparut.

Grâce à la petite fortune que lui laissa la bonne dame Berthe, Marie put procurer à sa mère une existence, non pas opulente, mais exempte du moins de souci et de fatigue. Comme on le pense, elle ne la quitta plus. Les travaux recommencèrent dans la maison, et rien ne troubla désormais le bonheur de l'intéressante famille.

T. CASTELLAN.



L'ORPHELIN

DE

NOTRE-DAME-DE-LA-GARDE.

Sur une des plus hautes montagnes qui entourent Marseille, s'élève une chapelle dédiée à Notre-Dame de-la-Garde; de nombreux *ex-voto* couvrent en dedans comme en dehors les murs noircis de cette chapelle : ce sont les dons divers de quelques personnes pieuses, ou d'un marin qui, au retour d'un long voyage, offre une marque de reconnaissance, ou bien celui d'un voyageur au moment de se mettre en route qui vient faire un vœu à la Madone. La montagne porte le même nom que la chapelle.

Le 16 mai 1740, un jeune curé d'une paroisse voisine venait de prier à cet endroit, il descendait l'étroit sentier tracé dans la montagne, lorsqu'il vit venir à lui une jeune femme dont la pâleur le frappa encore plus que sa beauté. Elle portait un enfant sur ses bras; tout était remarquable dans la mère et l'enfant. La mère était vêtue du costume simple et pittoresque d'une pèlerine, simplicité qui contrastait avec un magnifique collier de perles qui entourait son cou. L'enfant avait sur son maillot blanc une grande croix cousue en drap rouge.

Le prêtre se recula pour faire place à l'étrangère, et celle-ci était si faible, si faible; qu'il eut un instant la pensée de lui

offrir son aide pour gravir jusqu'à la chapelle, mais il n'osa pas; seulement, il se tint à distance, prêt à lui prêter au besoin son appui. Toutefois, malgré sa faiblesse, la jeune pèlerine atteignit les murs de la chapelle; là, le jeune prêtre la vit détacher un chapelet de son cou et essayer à plusieurs reprises de l'accrocher à une pierre en saillie du mur de la chapelle; mais ne pouvant y parvenir, elle fit comme un signe de désespoir, se laissa choir doucement sur un banc de gazon placé tout contre, et serra en pleurant son enfant dans ses bras.... Le curé crut indiscret de rester plus long-temps, et se décida à continuer sa route; mais à peine eut-il fait quelques pas en descendant le sentier, qu'il entendit, ou qu'il crut entendre, car la voix était si faible, une personne qui appelait au secours. Se doutant que ce pourrait être la jeune mère, il revint sur ses pas, il vit la jeune femme étendue sans connaissance, il courut à elle, la releva; mais il avait assez de connaissance en médecine pour comprendre qu'elle était morte; alors il la reposa doucement à terre, et ses regards se dirigèrent vers l'enfant.

Insensible comme on l'est à son âge (cet enfant n'avait pas un an), il jouait avec le chapelet que sa mère en mourant avait lâché ainsi que lui. Ce spectacle de mort et d'innocence arracha des larmes au jeune prêtre.

« Pauvre petit ange! dit-il en le prenant dans ses bras, et le berçant à la façon d'une nourrice, tu souris au malheur qui te frappe, et comme moi te voilà orphelin. Orphelin, c'est-à-dire sans personne qui vous aime... Oh! je t'aimerai, moi.... Et puisque Dieu m'a mis sur ton chemin, je rendrai à la mère et à l'enfant ce qui leur est dû : à la mère, une tombe en terre sainte; à l'enfant, des bras pour le bercer, une tête pour le guider dans ce monde, et, mieux que tout, un cœur pour

l'aimer... Oh ! mon Dieu, ajouta le curé en reportant ses regards sur la femme morte, sans doute à l'heure suprême où tu as appelé à toi cette pauvre créature, tu as reçu sa confession et tu l'as absoute, car son visage porte le signe radieux de ton pardon céleste et de ta présence divine ; tu as reçu la mère dans ton sein, je prends l'enfant, moi, et je fais ici le vœu d'en faire un homme.... Mais accomplissons au moins la dernière volonté de la mourante, » reprit le curé qui se rappela les efforts de la jeune femme pour suspendre le chapelet. Il mit à còté le collier de perles de la mère, pensant bien qu'un jour cela pourrait être une ressource pour le fils, et croyant qu'il ne pouvait mieux le confier qu'à Notre-Dame-de la-Garde ! Foi sainte et pure, dons sacrés, cette chapelle ouverte à tout le monde contient des *ex-voto* d'une grande richesse, que le voleur le plus hardi, le plus impie, n'oserait dérober. Ce soin rempli, le curé prit l'enfant dans ses bras et le porta au presbytère.

« Tiens, Millette, ma bonne mère, dit-il à une vieille femme qui vint lui ouvrir la porte, en lui mettant l'enfant sur les bras, toi qui aimes les orphelins, en voilà encore un.

— Jésus mon Dieu ! monsieur le curé, où avez-vous donc pris celui-ci? dit la vieille femme en appuyant avec précaution ses lèvres sur le front du fils de la morte. Il est encore plus beau que vous, quand vous étiez petit. » Et dans sa loquacité elle n'allait pas sans doute s'en tenir à si peu de mots; mais le curé qui avait d'autres soins à remplir, celui de faire sa déclaration à la mairie et de faire enterrer la morte, ressortit aussitôt.

On ne trouva rien sur cette jeune mère qui pût indiquer qui elle était, et, quelque démarche qu'on fît, on ne put jamais connaître sa demeure. Le curé pensa avec quelque raison,

que cette dame avait dû arriver la veille, et que les personnes chez qui elle était descendue, apprenant sa mort et voulant sans doute s'approprier ses effets, s'étaient bien gardées de faire aucune déclaration ni révélation.

L'enfant, que l'on nomma Honoré, du nom du saint du jour où il fut trouvé, grandit chez le curé qui s'était chargé de lui, et atteignit l'âge de sept ans; à cette époque, et à l'anniversaire de cet événement, le curé monta avec lui la montagne de Notre-Dame-de-la-Garde, il le conduisit sur la pierre où sa mère avait rendu le dernier soupir, et lui raconta son histoire.

« Eh! quoi, dit l'enfant, ma mère est morte? Cela me fait bien de la peine; mais je dois avoir encore un père... tous les enfants ont un père et une mère.

— J'ignore où est le tien, mon cher Honoré, répondit le curé; peut-être qu'en priant Dieu et en ne faisant rien de mal qui pût l'offenser, ce Dieu ferait un miracle pour que tu le retrouves; mais, en attendant, écoute bien ceci : ce chapelet et ce collier que tu vois là, suspendus à cette pierre, t'appartiennent. Ce chapelet est dédié à la Madone, il ne faut pas y toucher; quant au collier, comme je ne suis pas assez riche pour payer ta pension dans un collége, je vais en prendre quelques perles, que je vendrai à un lapidaire de ma connaissance, et avec l'argent je te ferai élever. »

Pendant que le curé enlevait quelques perles du collier, le petit Honoré, tout pensif, le regardait faire.

« Ces perles sont à moi? dit il en posant sa petite main sur la manche du curé et en l'arrêtant au moment où il allait recevoir le ruban qui les retenait.

— Oui, dit le curé.

— Et elles valent de l'argent? demanda encore Honoré.

— Chacune vaut un louis, dit le curé.

— Eh ! bien, ôtez-en encore une, pour acheter une jupe rouge à Millette, je sais qu'elle en a envie, dit ce charmant enfant. »

Le curé fit ce que voulait l'enfant, enchanté de voir un cœur reconnaissant dans son élève.

Tous les dimanches, après la messe, le seul plaisir de cet enfant était de monter avec le curé à la montagne de la Garde et d'aller prier, les yeux attachés sur le chapelet, à l'endroit où sa mère était morte; il finissait toujours sa prière par cette demande naïve : « Mon Dieu, faites un miracle pour que je retrouve mon père. »

Un dimanche que le curé n'avait pu accompagner son élève à Notre-Dame-de-la-Garde, Honoré, qui savait bien le chemin, y vint tout seul; son premier soin fut de se rendre d'abord à l'endroit où sa mère était morte, pour y faire sa prière habituelle; à son grand regret, il trouva la place prise par un pauvre homme, mal vêtu, et le visage encadré dans une longue barbe. D'abord l'enfant eut peur, mais le pauvre paraissait si souffrant qu'il s'enhardit et s'approcha de cet homme.

« Fais-moi place, dit-il à cet homme, afin que je prie Notre-Dame-de-la-Garde de me rendre mon père. »

Le pauvre se recula en soupirant, et sans trop faire attention à cet enfant.

« Est-ce que tu es malade? dit Honoré en s'agenouillant sur le gazon.

— Non, dit l'inconnu.

— Mais tu souffres? reprit l'enfant avec une grâce charmante; dis-moi ce que tu as... »

Dans ce moment un troisième personnage parut sur la

montagne; c'était un homme de mauvaise humeur qui, en apercevant l'inconnu à la longue barbe, courut à lui.

« Misérable, lui dit-il, paye-moi ton souper et ton coucher de cette nuit, ou je te fais arrêter comme voleur et mettre en prison.

— Mon Dieu, venez à mon secours. »

Ce fut la réponse du pauvre homme. Mais l'enfant, qui ne pouvait pas être un spectateur indifférent dans une scène semblable, dit à l'aubergiste :

« Vous êtes un méchant de faire de la peine à ce pauvre; et se tournant vers le pauvre, il ajouta : — Pourquoi ne payes-tu pas cet homme?

— Hélas ! dit ce pauvre, s'adressant bien plus à l'aubergiste qu'à l'enfant, — il y a sept ans que je suis esclave chez les Algériens, — je me suis échappé par miracle, ma famille est à Marseille, laissez-moi la chercher, et je vous payerai.

— Ce n'est pas sur la montagne que l'on cherche une famille, répliqua l'aubergiste ; — c'est une défaite ; payez, ou en prison.

— Pauvre homme ! dit l'enfant à l'homme à la grande barbe, si tu n'as pas d'argent, je vais t'en donner ; — lève les yeux, tu vois ce chapelet, et à côté ce collier, il est à moi, chaque perle vaut un louis, prends-en une, vends-la, et paye ce méchant aubergiste. »

L'inconnu avait suivi de l'œil l'indication du doigt d'Honoré; mais à peine eut-il aperçu le chapelet, qu'il se redressa, le saisit, en criant : « Ma femme ! ma femme, mon Antoinette ! » — et ouvrant un cœur en émail mêlé aux perles du chapelet, il prit un papier et lut :

« Mon Henry, je suis si faible et si malade que je ne sais si » j'aurai la force de remonter une troisième fois la montagne

» de la Garde, ainsi que j'avais fait le vœu d'y venir tous
» les jours habillée en pèlerine, — mais j'y laisse à ma place
» ce chapelet que tu connais bien. — Je suis descendue à
» Marseille, à l'auberge d'Henri IV ; j'ai confié à l'aubergiste
» le portefeuille contenant toute notre fortune, et dont la note
» est plus bas.

» Notre enfant, notre petit Henri, se porte bien.

» Ta femme,

» Antoinette de Laverne. »

« Mais, misérable, c'est chez toi que ma femme est descendue ; qu'as-tu fait de ma femme, qu'as-tu fait de mon fils?

— O Providence inouïe, qui réunit ici le père, l'enfant et le voleur, s'écrie derrière ces trois personnages une voix que le petit Honoré reconnut aussitôt pour celle du bon curé. — Monsieur, débuta le jeune prêtre en s'adressant au captif délivré, et lui mettant l'enfant dans les bras, voici votre fils; que sa présence vous console de la femme que vous avez perdue. Et quant à vous, méchant homme, répliqua le curé en saisissant au collet, avec une force dont on ne l'aurait pas cru capable l'aubergiste interdit, suivez-nous dans votre auberge, rendez à ce pauvre mari tout ce que sa femme vous a confié, ou je vous fais arrêter et punir comme vous le méritez. Et toi, mon cher enfant, qui as mis ta confiance en Dieu, tu vois qu'il ne t'a pas abandonné, qu'il a fait le miracle que tu voulais, et que ta piété et ta bonté sont aussi récompensées selon tes mérites.

— Ah ! notre bonne Dame de la Garde, s'écria Henri s'arrachant des bras de son père pour aller s'agenouiller devant la place où sa mère était morte, — merci ; — et toi, ma mère, réjouis-toi, je ne suis plus orphelin. »

Puis, revenant se jeter dans les bras de son père, si ému qu'il ne pouvait que pleurer sans avoir la force de dire une parole, il ajouta :

« Je suis bien content, car j'ai maintenant un papa et un ami.

— Ah ! monsieur le curé, dit enfin M. de Laverne maîtrisant son émotion, qui vous rendra jamais tout le bonheur que je vous dois ?

— Dieu, mon cher monsieur, répondit le jeune prêtre ; il paye toutes les dettes contractées en son nom. »

Dans ce moment, un cri douloureux ayant frappé les airs, le curé se retourna, et, ne voyant plus l'aubergiste auprès de lui, il le chercha ; cet homme avait voulu s'enfuir, mais en courant il avait mis le pied sur une pierre mobile et il avait roulé avec elle jusqu'au bas de la montagne, où il restait presque inanimé. Ce malheureux s'était cassé la jambe.

« Vous le voyez, lui dit le prêtre en l'aidant à se relever, votre châtiment commence !

— Oh ! monsieur le curé, dit cet homme en pleurant, ne me livrez pas à la justice, et je vous promets de devenir meilleur.

— Ainsi soit-il, répondirent en même temps le prêtre et le mari de la pauvre Antoinette ; et que Dieu reçoive votre serment.

Eugénie FOA.



L'EAU DE CETTE SOURCE ÉTAIT PLUS FRAICHE

La muette de Riva rocca

LA MUETTE DE RIVA-ROCCA.

M. et madame Borgheri habitaient leur château de Buonavera, situé sur la rive gauche de l'Arno, avec deux filles charmantes. Fiorina, l'aînée, avait onze ans, Paola n'était que de quinze mois plus jeune que sa sœur; toutes deux vives, enjouées, mais bonnes, prévenantes, studieuses. La journée se partageait entre la lecture de livres choisis et une foule de petits travaux à l'usage des jeunes filles; le tout sous les yeux de leur mère qui s'attachait surtout à inculquer dans leur cœur l'amour de la vertu, de Dieu et du prochain. On avait aussi des heures consacrées à la promenade. C'était plaisir alors de les voir rire et folâtrer dans le parc qui était fort beau, courir dans les longues allées bien sablées, ombragées par de grands arbres.

Un jour, elles aperçoivent, en dehors de la grille, une jeune fille étendue sur le bord du chemin.

« Vois donc, Fiorina, dit Paola à sa sœur, comme ses vêtements sont en désordre, comme elle est pâle! On dirait qu'elle souffre.

— C'est vrai, fit Fiorina. C'est peut-être une malheureuse qui n'a rien mangé depuis long-temps et qui est tombée là de faiblesse. Si cela était, il faudrait la secourir.

— Oui, conduisons-la vers maman. »

Elles ouvrirent la grille et s'approchèrent.

« Que faites-vous là ? » demanda Fiorina.

La jeune fille tourna les yeux de leur côté, mais ne répondit pas.

« Vous souffrez ? »

Elle porta la main à son cœur.

« Vous avez faim, peut-être ? »

Elle fit signe que oui.

« Vois-tu, Fiorina, elle a faim, dit Paola ; il faut la mener au château.

— Voulez-vous venir avec nous ? nous vous donnerons à manger. »

Toujours pas de réponse ; seulement la jeune fille essaya de se relever, mais elle n'en eut pas la force. Alors les deux bonnes sœurs l'aidèrent à se mettre debout. Cela fait, elles la prirent chacune par un bras et s'acheminèrent tout doucement vers le château. Arrivées sur la plate-forme, Fiorina courut prévenir sa mère ; Paola conduisit l'étrangère vers un banc.

« Asseyez-vous, lui dit-elle ; maman va venir, vous verrez comme elle est bonne. »

Un instant après, M. et madame Borgheri arrivèrent, suivis de Fiorina qui portait des provisions. On présenta à la jeune fille des fruits et du pain qu'elle dévora avec avidité. Quand sa faim fut apaisée, elle se jeta à genoux, comme pour remercier ses bienfaiteurs. Madame Borgheri la releva, la fit asseoir à ses côtés et lui fit plusieurs questions ; mais elle s'aperçut bientôt que la malheureuse était privée de la parole.

« Muette ! fit-elle, muette ! si jeune ! Oh ! mon Dieu !

— Et où demeurez-vous ? »

La jeune fille fit un geste qui voulait dire : nulle part.

« Pas d'asile ! Mais vous avez un père, une mère ? »

A ces mots l'infortunée cacha son visage dans ses deux mains et fondit en larmes.

« Pauvre enfant ! Seule au monde, sans asile, sans appui !....

— Oh ! maman, s'écrièrent ensemble Fiorina et Paola, ne l'abandonnons pas, gardons-la avec nous.

— Oui, oui, mes enfants, nous la garderons avec nous ; n'est-ce pas, continua-t-elle en s'adressant à la pauvre orpheline, que vous resterez ici, près de mes enfants ? »

Pour toute réponse, la jeune fille saisit sa main et la porta à ses lèvres. De ce moment, elle fit partie des gens de la maison. Madame Borgheri fit disposer pour elle une petite chambre, à côté de celle de ses filles ; on lui fit faire du linge, des robes et tout ce qu'il fallait pour former un petit trousseau. C'est Fiorina et Paola qui ordonnèrent tout cela ; elles voulurent que leur protégée, non-seulement ne manquât de rien, mais encore qu'elle fût gentiment habillée ; et, pour compléter son ajustement, elles lui donnèrent un beau collier de corail, de jolis pendants d'oreilles pareils, en exigeant d'elle qu'elle s'en parât tous les jours. Elle était fort bien ainsi, il ne lui manquait qu'un peu de gaieté ; mais jamais le sourire ne venait animer son charmant visage, toujours empreint d'une douce mélancolie.

Il ne faut pas croire que la pauvre muette fût insensible aux attentions des deux sœurs ; bien loin de là, elle en ressentait au fond du cœur une vive reconnaissance. C'est elle qui faisait leur chambre, qui avait soin de leurs effets ; elle tenait tout cela bien en ordre, bien propre. Tous les jours, de grand matin, elle allait chercher pour leur toilette, une cruche d'eau, à une source distante de plus d'un mille ; il n'en manquait pourtant pas dans le château et dans les voisinage, *mais l'eau*

de cette source était plus fraîche. C'est ainsi qu'elle cherchait à se rendre utile. Du reste, son existence était fort douce ; rien n'eût manqué à son bonheur, si de douloureux souvenirs, ainsi que l'indiquait sa profonde tristesse, n'eussent continuellement occupé sa pensée.

Peu de jours après l'arrivée de la jeune fille au château, M. Borgheri revenait de Florence, où une affaire assez importante l'avait appelé ; il était à cheval. Il voulut traverser l'Arno dans un endroit où il avait l'habitude de le passer à gué. La rivière avait beaucoup grossi ; mais comme il savait que là il y avait très-peu de profondeur, il ne pensa pas qu'il pût y avoir le moindre danger. Il se trompait ; la crue avait été considérable, les eaux étaient profondes, le courant fort rapide, si bien que, parvenus au milieu, le cheval et le cavalier furent emportés. C'en était fait de M. Borgheri, il allait être entraîné sous les roues d'un moulin où l'onde se précipitait avec furie, lorsqu'un bras vigoureux le saisit par le collet de son habit et le ramène sain et sauf sur le rivage. Après un pareil acte de courage, celui qui en était l'auteur allait s'éloigner, M. Borgheri le retint.

« Monsieur, lui dit-il, vous avez exposé votre vie pour sauver la mienne, ne vous dérobez pas à ma reconnaissance.

— Ma vie ! répondit l'étranger ; plût à Dieu que je l'eusse perdue !

— Que dites-vous ?

— Il est de ces souffrances que la mort seule peut terminer.

— La miséricorde de Dieu est bien grande.

— Je le sais ; mais quand l'homme est arrivé au dernier échelon de l'infortune !...

— C'est souvent alors qu'il trouve un terme à ses maux. Croyez-moi, chassez ces tristes pensées. Je ne suis pas loin de

ma demeure, venez avec moi ; chemin faisant, vous me raconterez vos malheurs, et puis je suis sûr que la vue d'une famille heureuse calmera vos pensées, surtout quand vous entendrez deux voix de jeunes filles douces et pures vous dire : « Vous avez sauvé les jours de notre père, soyez béni sur cette terre et dans le ciel. Vous êtes ému ! venez ; quelque chose me dit que tout bonheur n'est pas perdu pour vous.

— Allons, » fit l'étranger.

Et ils se mirent en route.

« Maintenant, je vous écoute, dit M. Bogheri.

— Je me nomme Roberto, je suis de ce pays ; je possédais, dans les environs, un petit bien que je faisais valoir moi-même. Je travaillais avec courage, car j'avais une femme, une fille... Si vous saviez combien je les aimais !... — Elles étaient tout pour moi : ma joie, mon espérance, ma vie entière ! Il eût fallu remuer la terre avec mes mains pour leur assurer une existence heureuse, que je l'eusse fait. Jugez quel devait être mon bonheur de voir mes affaires prospérer, de voir chaque année s'augmenter mon revenu. Je ne crois pas, monsieur, que l'on puisse éprouver sur cette terre une félicité plus douce que celle que j'ai goûtée pendant quinze ans, au sein de ma petite famille. Aussi, avec quelle ferveur je remerciais le ciel de toutes les bénédictions qu'il répandait sur moi ! Il y a un mois, je suis obligé d'aller à Florence. En arrivant dans cette ville, je m'occupe de mes affaires, et je les termine le jour même, mais fort tard. Cependant comme je n'avais que six lieues à faire et que le temps était fort beau, je ne veux pas attendre au lendemain et je me remets immédiatement en route, malgré l'heure avancée. Je comptais arriver à deux heures du matin. Je n'étais plus qu'à trois milles

environ de chez moi, lorsque, dans la direction que je suivais, une lueur soudaine colore le ciel d'une teinte rougeâtre ; et au même instant, d'immenses colonnes de flamme s'élèvent dans les airs, vives, ardentes comme les laves d'un volcan. Mon cœur se glace à cette vue, une terreur secrète me saisit. Je précipite le pas, je ne marche plus, je cours, je vole ; et toujours cette effroyable clarté, là, devant moi ! Tout à coup un bruit sourd se fait entendre, la clarté disparaît. Mais j'avance, j'avance toujours... j'arrive !... Ma maison n'était plus qu'un monceau de débris qui craquaient encore sous l'action du feu. »

Ils venaient d'entrer dans le parc, l'étranger se tut pendant quelques instants, puis il continua :

« A cet affreux spectacle, mon cœur se brisa, et pourtant je ne connaissais pas encore toute l'horreur de mon sort. J'étais seul, un silence horrible régnait autour de moi ; j'appelle, personne ne répond. Alors, je m'élance au milieu des ruines fumantes, je les écarte avec mes mains !... Ah ! monsieur, du fond de ces ruines, je retire le corps de ma femme, brûlant, calciné !... Celui de ma fille, je ne l'ai jamais retrouvé ; les flammes l'avaient dévoré !... Il ne m'a pas même été permis d'ensevelir ses restes auprès de ceux de sa mère !... Ma fille ! mon enfant ! ma Thérésa ! »

Au même instant, un cri retentit, c'est la muette ; elle accourt vers l'étranger ; tous deux se regardent, mais ne peuvent parler ; ils se tendent les bras, de grosses larmes sillonnent leurs joues. La jeune fille surtout paraît être en proie à une vive agitation. Tout à coup elle porte ses deux mains à sa bouche, et, comme si elle eût brisé les liens qui enchaînent sa langue, elle s'écrie :

« Mon père !!! »

Son père, car c'était lui, la reçoit dans ses bras. Elle était

évanouie. On la transporte au château, on lui prodigue des soins. Quand elle reprit ses sens, tout le monde était auprès d'elle. Elle se jette au cou de son père et lui dit :

« Tu n'as donc pas péri dans les flammes avec ma pauvre mère. » Alors elle raconte que cette fatale nuit, réveillée par un bruit étrange, elle aperçoit une vive clarté ; la maison était en feu. Elle monte dans la chambre de sa mère ; c'est de là que partait l'incendie ; elle entre, le lit était embrasé et sa malheureuse mère avait cessé de vivre. Saisie d'horreur, elle veut s'échapper ; la flamme avait envahi l'escalier, elle s'y précipite. A peine a-t-elle franchi le seuil de la porte, que la maison s'écroule.

— Je te croyais arrivé depuis le soir, dit-elle à son père, et, ne doutant pas que tu eusses aussi trouvé la mort sous les décombres, je fuis, je marche toute la nuit. Au point du jour je rencontre une vieille femme, je veux lui parler, mais je ne peux articuler un seul mot. J'avais perdu la parole ! Sans asile, sans famille, ne pouvant implorer du secours, j'allais mourir de faim, lorsque le ciel m'a envoyé deux anges ! Si tu savais avec quelle bonté on m'a recueillie !... je ne l'oublierai jamais.

— Monsieur, madame, dit Roberto, ah ! laissez-moi vous exprimer toute ma reconnaissance ! Avant de vous quitter...

— Nous quitter, interrompit M. Borgheri, et pourquoi ?

— Mon bien me reste ; il m'est dû quelque argent à Florence : je ferai construire une habitation, je travaillerai : je sens qu'avec ma fille, le courage m'est revenu.

— Eh bien, soit, mais restez encore quelque temps avec nous, je vous en prie. »

Deux mois après, Thérésa et son père quittèrent le château : toute la famille les accompagna à leur ancienne demeure.

Quelle fut leur surprise en voyant une jolie petite maison s'élever à la place de celle que le feu avait détruite ! Roberto interroge du regard M. Borghieri qui, pour toute réponse, lui tend la main. Il la saisit et s'écrie :

« Ah ! monsieur, que ne vous dois-je pas ! »

Puis, s'adressant à ses filles :

« Mes enfants, leur dit-il, voici le généreux inconnu qui m'a sauvé la vie, le jour où j'allais périr dans l'Arno.

— Le père de Thérésa ! s'écrièrent Fiorina et Paola.

— Lui-même. Vous le voyez, le ciel ne laisse jamais une bonne action sans récompense. »

Roberto pressait Thérésa sur son cœur.

« Eh bien ! lui dit M. Borghieri, avais-je tort quand je vous disais d'espérer ?

— Non, répondit Roberto, car je le sens : tout bonheur n'est pas perdu pour moi ; il me reste une fille !...

— Et un ami ! »

T. CASTELLAN.



SAUVÉS … OH! MON DIEU! JE TE REMERCIE

(Papa … créole)

PAPAYA LE CRÉOLE.

Gravement compromis dans la faillite d'une des plus fortes maisons de Naples, M. Duhamel se vit contraint de liquider ses affaires pour faire honneur à ses engagements. Après avoir payé intégralement tous ses créanciers, il lui resta si peu de chose qu'il lui fut impossible de rien entreprendre. Il songea alors à chercher un emploi, et, comme il était généralement estimé parmi les négociants de Marseille, un banquier de cette ville le prit chez lui comme caissier. Cette place ne lui donnait pas, à beaucoup près, l'aisance dont il avait toujours joui, mais elle lui permettait du moins de procurer une existence honnête à sa femme et à son fils âgé de quatre ans. Il y avait quinze mois environ qu'il l'occupait, lorsqu'il reçut une lettre d'un oncle qui, depuis dix-huit ans, habitait l'île de France. Cet oncle possédait une très-belle caféière dans cette colonie. Ayant appris le malheur arrivé à son neveu, il lui écrivait :

« Mon cher André, je me fais vieux, je sens que je n'ai » plus l'activité qui convient pour bien conduire mon établis- » sement, et j'ai compté sur toi pour me remplacer. Du reste, » comme cet établissement te reviendra un jour et qu'il peut » s'agrandir considérablement, dirigé par une main plus » jeune que n'est la mienne aujourd'hui, il serait bon, si tu » dois continuer à l'exploiter après ma mort, que tu te misses

» d'avance au fait de toute cette manutention et des usages » de notre pays. Rien ne doit plus, je pense, te retenir maintenant en France; viens donc, mon cher André. Sans te » parler de l'avenir que j'entrevois pour toi, ici, je te dirai » qu'il y a un siècle que je ne t'ai vu, et que je ne mourrais » pas content si je ne devais plus te revoir. Viendras-tu? » consulte-toi avec ta femme et tâche de me répondre : Oui. » Adieu! à bientôt. Ton oncle,

» DESVIGNE. »

La réponse ne se fit pas attendre, M. et madame Duhamel acceptèrent avec transport la proposition de l'oncle. Un mois après ils s'embarquèrent, et le quatre-vingt-douzième jour ils mouillèrent dans la belle rade de Port-Louis.

M. Desvigne les attendait depuis long-temps. Du plus loin qu'il les vit, il alla à eux en s'écriant :

« Arrivez donc ! et soyez les bienvenus. »

Tout était disposé pour les recevoir. M. et madame Duhamel trouvèrent un appartement fort élégant et en même temps confortable, des noirs à leur service et, ce qui valait mieux que tout cela, un oncle excellent qui ne savait qu'imaginer pour leur rendre le séjour de son habitation agréable.

Dès le lendemain, M. Desvigne conduisit son neveu partout. Celui-ci trouva la propriété fort belle; il était émerveillé de tant de richesse, il admirait surtout l'ordre et la propreté qui régnaient dans les moindres petits détails. Il regardait tout, il questionnait sur tout et éprouvait déjà un véritable bonheur rien qu'à penser que bientôt tout se ferait sous sa direction. En effet, il fut en très-peu de temps à même de tout conduire. L'oncle, voyant qu'il pouvait se reposer sur lui, se démit totalement de la gestion.

Comme l'avait prévu M. Desvigne, l'établissement se ressentit de l'activité du nouveau maître; en moins de cinq ans la propriété avait doublé de valeur. Duhamel était au comble du bonheur; le climat des tropiques semblait être favorable à sa femme, son fils Ferdinand devenait grand et fort, il annonçait de plus un bon naturel et un cœur excellent; sa fille Eugénie, que le ciel lui avait envoyée un an après son arrivée dans la colonie, était remplie de gentillesse; elle faisait la joie de sa mère et les délices de son oncle. Il semblait que rien désormais ne pouvait troubler la douce quiétude dont ils jouissaient tous, lorsqu'un coup terrible vint les frapper. M. Desvigne fut pris tout à coup d'une indisposition fort grave à laquelle il succomba le troisième jour. Ce fut un événement bien douloureux pour la famille, les noirs même de l'établissement se montrèrent profondément affligés. L'un entre autres, nommé Papaya, beau et vigoureux garçon de vingt ans, que M. Desvigne avait particulièrement attaché à son service et qu'il traitait avec une bonté bien rare chez les colons, exhalait son désespoir par des cris et des larmes. Le jour où l'on rendit les derniers devoirs à son maître, il accompagna le cercueil jusqu'à sa demeure dernière, et il se précipita dans la fosse pour se faire enterrer avec lui : on eut toutes les peines du monde à l'en arracher. M. Duhamel, touché d'un pareil attachement, sans exemple peut-être chez les noirs esclaves, l'en récompensa en lui témoignant la même bonté que son oncle avait pour lui. Papaya se montra reconnaissant, et, de ce moment, il voua à son nouveau maître un dévouement et une fidélité à toute épreuve. Les enfants surtout devinrent l'objet de son attention la plus délicate, de ses soins incessants; le jour, la nuit il était toujours là pour les servir, et quand il faisait quelque chose qui leur était utile ou agréa-

ble, son visage bronzé s'animait d'une douce joie et ses yeux exprimaient le bonheur.

Dix ans se passèrent, la propriété de Duhamel, qui chaque année acquérait plus d'importance, était alors la plus considérable de l'île : il en était le plus riche particulier ; sa fortune ne s'élevait pas à moins de huit cent mille piastres. Il était chéri, estimé dans toute la colonie. Que pouvait-il désirer de plus ? Mais depuis quelque temps sa femme était faible et souffrante, sa santé s'altérait visiblement ; malgré les attentions délicates de son mari et les soins touchants de sa fille Eugénie, le mal faisait chaque jour des progrès, et son état commençait à inspirer de vives inquiétudes. Les médecins conseillèrent un séjour de quelques mois en Europe, prétendant que l'air natal pouvait seul amener une guérison. Le moyen était extrême, mais il était urgent ; il fallut s'y résigner. Il fut décidé que Ferdinand accompagnerait sa mère et la ramènerait. Eugénie, trop jeune encore pour un voyage, qui à cette époque était long et pénible, resterait avec son père. Les préparatifs du départ terminés, nos voyageurs s'embarquèrent. Six mois après, M. Duhamel reçut une lettre de son fils. Ferdinand lui disait que leur traversée avait été très-heureuse et surtout très-salutaire à la santé de sa mère, ce qui lui faisait présager un prompt rétablissement et lui donnait l'espoir que leur absence ne serait pas longue. Cette nouvelle combla de joie Eugénie et son père ; mais une seconde lettre, arrivée deux mois plus tard, vint les jeter dans une vive perplexité. C'était madame Duhamel elle-même qui écrivait à son mari :

« Mon ami, j'ai vu plusieurs médecins de notre ville ; tous
» s'accordent à dire que le séjour des colonies est contraire à
» ma santé et que je ne dois plus songer à y retourner sous

» peine de la vie. Avant de t'écrire cela, j'ai voulu consulter
» d'autres médecins; je suis allée à Paris avec Ferdinand,
» tous m'ont tenu le même langage. Cette conformité d'opi-
» nion me désole, comme tu dois le penser. Maintenant que
» dois-je faire? Ce que tu décideras, je le ferai; mais songe
» bien que je préfère mourir près de vous, que de vivre loin
» de toi et de ma fille. Adieu, j'attends ta réponse. Mille ca-
» resses à Eugénie. »

M. Duhamel n'hésita pas un seul instant. Lui aussi n'aurait pas pu vivre loin de sa femme; et sa fille, que deviendrait-elle, privée de sa mère? D'ailleurs n'était-il pas assez riche pour vivre honorablement partout? Sa résolution fut bien vite prise et aussitôt mise à exécution; il vendit sa propriété et tous ses noirs, à l'exception de Papaya dont il lui aurait coûté de se défaire. Quand il eut réalisé toute sa fortune, il en fit passer les fonds en France. Ceci fait, il écrivit à sa femme, en lui marquant le jour fixé pour son départ et l'époque à laquelle il arriverait probablement à Marseille. Trois semaines après, le 5 novembre 1756, lui, sa fille et leur fidèle noir montèrent à bord d'une petite corvette, le seul navire sur la rade qui de long-temps fût en partance pour la France. Ils étaient seuls de passagers, ce dont M. Duhamel fut charmé, à cause d'Eugénie qui se trouva plus à l'aise. Une bonne brise du large les conduisit, en moins de quinze jours, par le travers de Madagascar. Dans le canal de Mozambique, les vents passèrent tout à coup au sud-ouest et soufflèrent avec tant de violence, qu'on fut obligé de gagner le large, pour ne pas être jeté sur les côtes d'Afrique. Mais parvenu à la hauteur du cap de Bonne-Espérance, une tempête épouvantable se déchaîna; pendant deux nuits et deux jours, le navire, incapable de gouverner, chassa à l'aventure avec une rapidité

effroyable. M. Duhamel et Eugénie, enfermés dans leur cabine, priaient Dieu, le père pour la fille, la fille pour le père. Tout l'équipage était sur les haubans. Sous le prétexte d'aider à la manœuvre, Papaya avait démarré, sans qu'on l'aperçût, un canot suspendu en dehors des flancs du navire; en cas de catastrophe, ce canot pourrait être un moyen de salut pour ses maîtres. La nuit venait de tomber pour la troisième fois; loin de se calmer, la tempête redoublait de rage. Tout à coup, un horrible craquement se fait entendre; c'était le navire qui venait de toucher sur un banc de rochers à fleur d'eau. M. Duhamel et sa fille, par cet instinct de conservation naturel à tous, se précipitent sur le pont. Là, Papaya les saisit, les transporte dans le canot, coupe la corde qui le retenait encore, et avant que personne eût eu le temps de remarquer son action, la frêle embarcation était à plus de quatre nœuds du malheureux navire. La Providence protégeait nos voyageurs, car, presqu'au même instant les vents s'apaisèrent. Quoique filant toujours avec une grande rapidité, ils ne tremblaient plus de voir à chaque instant leur canot s'engloutir. Mais qu'allaient-ils devenir, sans provisions, sans moyen de se conduire? La Providence veillait toujours sur eux. Le lendemain, aux premières lueurs du jour, trois cris retentirent à la fois, cris d'espérance et de joie! Terre! terre! La terre était là, à quelques brasses! Cette vue ranime leur courage, ils rament avec une ardeur nouvelle; ils approchent; ils arrivent enfin, et à peine leurs pieds ont-ils touché le rivage que, par un mouvement spontané, tous les trois se jettent à genoux et remercient Dieu de ce secours inespéré.

Hélas! leur joie ne fut pas de longue durée, les infortunés étaient dans une île déserte! Ce fut Papaya qui, étant allé reconnaître le pays, revint au bout de deux heures leur donner

cette triste nouvelle. L'île avait à peine trois lieues de tour; il l'avait toute parcourue, sans rencontrer la moindre trace d'habitations.

« Mais, ajouta-t-il en leur montrant de beaux fruits qu'il rapportait, voyez, grâce à ces produits qui abondent, vous ne mourrez pas de faim. Ensuite, j'ai remarqué ici près une grotte qui vous servira d'abri; je la garnirai de mousse, afin que vous puissiez dormir; il y a aussi à deux cents pas de la grotte une source d'eau pure comme le cristal. Ayez bon espoir, maîtres, vous voyez que Dieu ne vous a pas tout à fait abandonnés; croyez que sa miséricorde ne s'arrêtera pas là, et qu'un jour vous pourrez revoir votre patrie. »

C'est par de semblables paroles et un dévouement sans bornes que le bon noir soutenait leur courage. Il y avait environ deux mois qu'ils étaient dans cette île. Un matin, pendant que son père reposait encore, Eugénie aperçoit un navire au large; aussitôt elle monte sur un tertre élevé et agite son mouchoir. Un moment après, elle voit un canot qui se dirige à force de rames. Ivre de joie, le cœur palpitant d'espoir, elle court à l'entrée de la grotte en appelant son père, puis elle tombe à genoux, et, les mains jointes, les yeux élevés au ciel, elle s'écrie :

« Nous sommes sauvés! O mon Dieu! je te remercie! »

Son père accourt à sa voix; le canot touche le rivage, un jeune homme s'élance....

« Juste ciel! Ferdinand! mon fils!

— Mon frère!

— Mon père! Eugénie! »

C'était en effet Ferdinand que son père et sa sœur pressaient dans leurs bras.

Madame Duhamel, inquiète sur le sort de son époux et de

sa fille, avait décidé son fils à partir. C'est par le plus grand des hasards que le navire avait passé si près de la petite île déserte. Ferdinand ramena son père et sa sœur à bord, sans oublier leur fidèle noir. Arrivés au Cap, ils trouvèrent un navire qui les ramena à Marseille.

Deux mois après, Eugénie épousa un avocat distingué de cette ville. L'année suivante, son frère, qui se trouvait à la tête d'une des premières maisons de banque, fit à son tour un brillant mariage. Quand M. Duhamel eut établi ses deux enfants, il se retira avec sa femme dans un magnifique château qu'il acheta tout proche d'Aix. Avant de quitter Marseille, il fit venir Papaya et lui dit :

« Tu as sauvé mes jours et ceux de ma fille, je ne l'ai point oublié. Voici vingt mille piastres; retourne à l'île de France. Je ne prétends pas acquitter par là un service que rien ne peut payer; mais avec cette somme ta vie sera plus douce dans ton pays qu'en France. Pars, et sois heureux comme tu le mérites.

— Maître, fit Papaya, mon seul désir est de ne vous quitter jamais; ne me renvoyez pas.

— Te renvoyer! reprit M. Duhamel, Dieu m'en préserve! Reste, mon brave, reste, puisque tu le veux; mais songe que tu es libre.

— Eh bien, maître, je mourrai près de vous. »

T. CASTELLAN.



VOIS DONC RITTA VOIS COMME ILS DANSENT BIEN !

L'enfant prodigue

L'ENFANT PRODIGUE.

Depuis plus d'une heure un individu se promenait dans une des rues de Chambéry, en face d'une maison de drogueries. Les cheveux déjà grisonnants et de nombreuses rides empreintes sur son visage indiquaient un homme d'une quarantaine d'années, et pourtant il en avait à peine vingt-six. Chaque fois qu'il passait et repassait devant le magasin, il s'arrêtait et y plongeait son regard; tout annonçait chez lui une personne en proie à une vive anxiété, combattue, indécise, et n'osant prendre une résolution sur une chose qui semblait violemment le préoccuper. Tout à coup, il secoue la tête, traverse la rue d'un pas ferme et entre dans la boutique du droguiste.

« M. Bertoletti? demande-t-il à une dame assise à un comptoir.

— M. Bertoletti,... fit la dame un peu émue à cette brusque apparition; il y a bien long-temps qu'il n'est plus ici.

— C'est pourtant bien sa maison? reprit l'étranger.

— Oui, c'était sa maison; mais voilà deux ans qu'elle n'est plus à lui. Monsieur connait M. Bertoletti?

— Oui,... oui, madame, je le connais.

— En ce cas, vous devez savoir quel malheur a frappé, ce bon et digne homme?

— Un malheur?...

— Oui, monsieur, un malheur, et un grand malheur! le plus affreux de tous!... Un fils indigne de lui, un mauvais sujet, un dissipateur, qui a réduit à la misère son père et sa sœur.

— Que dites-vous?...

— Oui, monsieur; ce fils... ou plutôt ce monstre, car on ne peut pas lui donner un autre nom, s'est enfui, il y a quatre ans, de la maison paternelle. Ce n'est qu'au bout de dix-huit mois, et après bien des recherches inutiles, que son père apprit qu'il était à Paris, qu'il s'était lié avec des gens perdus de conduite et de réputation, et qu'il passait sa vie au jeu. Oh! quelle épouvantable passion que le jeu, quand on pense qu'elle peut conduire au crime, au déshonneur, causer la ruine d'une famille honnête et respectable!... Vous frémissez, monsieur! Ah! vous avez bien raison... Démarches, prières, promesses, M. Bertoletti employa tout pour ramener son fils à de meilleurs sentiments : rien n'y fit. Alors il partit pour Paris, et ne parvint à l'arracher à cette existence honteuse qu'en payant ses dettes. Il y en avait pour une somme considérable; M. Bertoletti n'était pas riche : tout ce qu'il avait était indispensable pour maintenir sa maison dans le rang modeste, mais honorable, qu'elle occupait parmi les commerçants de notre ville, et le sacrifice qu'il venait de s'imposer aurait infailliblement précipité sa perte, car il lui enlevait les trois quarts de sa fortune, si sa fille et son gendre ne fussent venus à son secours en mettant à sa disposition tout ce qu'ils possédaient. L'infortuné père dut à cette touchante générosité de pouvoir faire face à ses affaires. »

L'étranger poussa un soupir et leva les yeux au ciel.

« N'est-ce pas, monsieur, dit la dame, que c'est une action

sublime? Oh! c'est qu'il y a une belle différence entre le frère et la sœur; l'un est l'assemblage de tous les vices, l'autre est un modèle de toutes les vertus, un ange, monsieur, un ange de douceur et de dévouement; vous le verrez tout à l'heure, car son dévouement ne s'arrêta pas là. Rentré chez son père, le fils, qui, m'a-t-on dit, se nomme Mario, parut se repentir de ses fautes, qu'on voulut bien attribuer à un égarement de jeunesse. Pendant quelque temps, on dut penser qu'il était revenu aux sentiments d'honneur dont il avait honte de s'être écarté; sa conduite, du moins, le faisait espérer. Mais les passions germent trop profondément dans le cœur de l'homme pour se flatter que quelques jours suffisent pour les détruire; celles de Mario n'étaient qu'endormies... elles se réveillèrent! Un jour, le malheureux disparut de nouveau et retourna à Paris, où il se plongea plus que jamais dans sa vie dissipée. Les dettes recommencèrent; il poussa même l'aveuglement jusqu'à se jeter dans une affaire tellement compromettante que son père et sa sœur, pour sauver l'honneur de la famille, ne reculèrent pas devant un second sacrifice... mais ce fut le dernier; il engloutit à peu près ce qui leur restait! C'est alors que M. Bertoletti vendit sa maison, que mon mari acheta; du produit de la vente, il paya ses créanciers, et il quitta le pays avec sa fille et son gendre, qui ne voulurent point l'abandonner.

— C'est horrible! fit l'étranger en portant ses mains à son visage.

— N'est-ce pas, monsieur?

— Oh! oui, c'est horrible... et ce Mario est un infâme! »

Puis, après un moment de silence, il reprit :

« Et que sont-ils devenus?

— On l'ignore; mais ils sont sortis du royaume. Ils se ca-

chent probablement dans quelque lieu reculé, où ils meurent peut-être de misère et de faim.

-- De misère! de faim!... s'écria l'étranger avec un accent qui fit tressaillir la dame; mon père!... ma sœur!... Oh! non! non! Mon Dieu! lancez votre foudre sur moi, mais grâce!... grâce pour mon père! »

Mario, car c'était lui, sortit en prononçant ces paroles. La dame, qui s'était levée, le vit courir comme un insensé, et disparaître presque aussitôt au détour d'une rue voisine.

M. Bertoletti, sa fille Lorenza, son mari et leurs deux enfants avaient gagné la Suisse. Avec les débris de leur fortune, ils avaient acheté dans le canton du Tessin, à l'entrée de Lugano, une petite maison et un petit bien, à trois quarts de lieue de la ville, qu'ils cultivaient eux-mêmes. Pendant que son père et son mari étaient aux champs, Lorenza, aidée d'une paysanne, s'occupait des travaux intérieurs; elle faisait le ménage, appropriait la maison, qu'elle tenait sur un pied d'ordre et d'économie parfait, puis apprêtait le repas du soir. Ritta, sa fille, âgée de dix ans, avait aussi sa petite part d'occupations; c'est elle qui était chargée de la basse-cour, qui cueillait et épluchait les légumes, étendait le linge et apprenait à lire à son petit frère. A la veillée, la mère et la fille filaient du lin, dont elles faisaient faire d'excellentes toiles. Leur propriété, toute modeste qu'elle fût, était d'un rapport plus que suffisant pour leurs besoins; tous étaient forts et bien portants, que pouvaient-ils désirer de plus? Mais M. Bertoletti ne pouvait arracher de son cœur la pensée de son coupable fils, et ce souvenir troublait son repos, empoisonnait sa vie.

Un soir du mois d'août, à l'heure où la cime des Alpes brille encore des reflets du soleil couchant, tandis que l'ombre

commence à envahir la plaine, ce soir-là, disons-nous, Ritta et son petit frère Lucio regardaient par la fenêtre défiler un troupeau de moutons qui soulevaient sous leurs pas des nuages de poussière, lorsqu'ils voient passer un de ces hommes qui font danser des marionnettes, parcourant le pays et s'arrêtant devant les maisons, moins pour amuser les habitants que pour implorer leur charité. Ritta l'appelle :

« Bon homme, lui dit-elle, faites-les donc danser pour nous. »

L'homme, sans mot dire, disposa tristement son appareil, et la danse des marionnettes commença. Lucio, monté sur une chaise, exprimait sa joie par de bruyantes exclamations; il n'avait jamais assisté à un semblable divertissement. Chaque fois que l'une des poupées faisait un tour sur elle-même, il battait des mains et criait à sa sœur :

« Vois donc, Ritta, vois comme ils dansent bien ! »

Dans son admiration, il s'élevait sur la pointe des pieds et se penchait pour mieux voir. Tout à coup, la chaise glisse en arrière; le malheureux porte le corps en avant; le poids du corps l'emporte. Ritta jette un cri d'effroi; elle veut retenir son frère, la force lui manque, l'enfant tombe la tête la première; mais le joueur s'était précipité et le reçoit dans ses bras. Au cri de Ritta sa mère accourt.

« Mon frère ! » fit-elle, en lui montrant la fenêtre.

Lorenza, saisie de terreur, regarde dans la rue; elle aperçoit son fils entre les mains de l'étranger; la pauvre mère s'élance vers l'escalier dont elle franchit les marches. Elle arrive dans la rue, pâle, tremblante et demandant son fils avec une voix déchirante.

« Il est sauvé, lui dit l'homme aux marionnettes, je l'ai retenu dans sa chute, le voici sain et sauf. »

A la voix de cet homme, Lorenza s'arrête, elle le regarde; lui la regarde à son tour, et tous deux poussent un cri :

« Mario !

— Lorenza ! »

Le frère et la sœur volent dans les bras l'un de l'autre.

« C'est toi, Mario ? fit Lorenza qui rompit la première le silence.

— Oui, c'est moi. Mais comment se fait-il que je te retrouve ?...

— Nous habitons ce pays, interrompit Lorenza ; nous demeurons ici tous.

— Tous ! Mon père...

— Est avec nous.

— Mon père ! Ah ! laisse-moi fuir... »

Lorenza le retient.

« Reste, Mario. Tu as abjuré tes erreurs, je le vois.

— Oui, oui, et si tu connaissais mes remords...

— Malheureux et repentant !... Oh ! reste, reste, te dis-je ; notre père te pardonnera.

— Jamais ! Je fus trop coupable !

— Un repentir sincère expie tout. Notre père est bon ; il ne demande qu'à pardonner.

— Et toi, Lorenza ?

— N'es-tu pas mon frère ? Malgré tes erreurs, je n'ai pas cessé de t'aimer. Et eusses-tu perdu ma tendresse, ajouta-t-elle en lui montrant son fils, ce que tu viens de faire ne suffirait-il pas pour te la rendre à tout jamais ? Viens, Mario, suis-moi.

Lorenza prit son frère par la main et l'entraîna dans la maison.

« Reste là, lui dit-elle en le faisant entrer dans une pièce, et attends-moi. »

La veillée était commencée ; M. Bertoletti s'étonnait de ne point voir, comme d'habitude, sa fille filer son lin. Il allait se lever et s'informer de ce qui pouvait la retenir, lorsqu'elle entra.

« Que faisais-tu donc ? lui demanda-t-il avec bonté ; je commençais à craindre qu'il te fût arrivé quelque chose.

— Non, mon père, répondit Lorenza, encore sous l'impression de la scène qui venait de se passer.

— Pourtant, tu es émue.

— C'est que j'étais là, avec quelqu'un...

— Qui donc ?

— Un malheureux ! Oh ! bien malheureux !

— Un malheureux, dis-tu ? Pourquoi n'entre-t-il pas ?

— Il n'ose pas. Il fut si coupable !

— Coupable !

— Et quoique le repentir ait touché son âme, quoique le remords torture son cœur, il craint...

— Que peut-il craindre ?

— Il craint que votre colère...

— Ma colère !...

— Oui, mon père...

— Qu'entends-je ! et quel soupçon ! Ce coupable, ce malheureux !... serait-ce...

— Mon frère !

— Mario !

— Votre fils, dit Lorenza en tombant à genoux. Grâce ! mon père, grâce pour lui !

— Oh ! mon Dieu ! fit M. Bertoletti, tu pardonnes au pé-

cheur repentant, serais-je plus inexorable que toi ? Mon fils ! mon fils ! où est-il ? Qu'il vienne ! qu'il vienne !

— Mon père ! » s'écrie Mario en se précipitant à ses pieds.

De la chambre voisine où Lorenza l'avait conduit, il avait tout entendu.

« Oui, oui, dit-il en baignant de ses larmes la main du vieillard attendri, je fus bien coupable ! j'ai mérité votre colère et celle de Dieu !... Mais si vous saviez combien j'ai horreur de mon crime ! si vous saviez ce que j'ai éprouvé en apprenant dans quel abîme mes dissipations vous ont tous plongés ! Oh ! j'ai bien souffert, mon père !... Pardonnez-moi ! pardonnez-moi ! »

Son père lui ouvre ses bras, et, le pressant sur son cœur :

« Je te pardonne, lui dit-il; tes remords me touchent. Te voilà rentré dans la voie de l'honneur... ne t'en écarte jamais !

— Je vous le jure, mon père !

— Bien, mon fils !... ce moment fait tout oublier. »

Cette fois le repentir de Mario était sincère ; il se livra avec ardeur au travail et sut justifier par sa conduite la clémence de son père.

T. CASTELLAN.

Le Morin lith.

UN JOUR OÙ TU ETAIS ASSISE AU BORD D'UN ETANG AVEC TES JEUNES FRÈRES TE SOUVIENS TU D'AVOIR SECOURU UNE PETITE GRENOUILLE VERTE QUI T'APPELAIT À SON AIDE

LA PETITE GRENOUILLE.

(CONTE FANTASTIQUE.)

Dans une vaste salle d'un antique château, une jeune fille d'une beauté ravissante était assise dans un immense fauteuil et paraissait livrée aux réflexions les plus profondes et les plus tristes, tandis qu'auprès d'elle, sur un escabeau, une vieille femme filait en silence. La jeune fille était Alice, fille du comte de Boisrobert; la vieille était Berthe, sa nourrice. Tout à coup Berthe tressaillit.

« N'avez-vous pas entendu le cri de la sentinelle? dit-elle à la jolie rêveuse; écoutez, Alice, la voilà qui le répète.

— Oui, ma bonne, oui, tu as raison, répondit Alice en se levant vivement, j'entends aussi le cri de l'orfraie qui s'y est mêlé... C'est un présage de mort... »

En disant ces paroles, elle entr'ouvrit une fenêtre, et le bruit d'abord lointain de la tempête parut redoubler de violence.

« Vois, Berthe, comme la mer est agitée et sombre... Un malheur nous menace bien certainement; mon père, mon pauvre père, n'est pas encore de retour.

— Il faisait un temps semblable le jour où il est parti avec ses hommes d'armes les plus braves, pour aller combattre les mécréants, dit Berthe; il y a deux grands mois de cela, et qui sait où il se trouve aujourd'hui!

— Dieu le sait! ma vieille Berthe; mais moi, pauvre orpheline, privée depuis quelques années de ma mère, je n'ai que toi au monde pour m'aider à soigner mes jeunes frères; et si le comte, notre père, nous était enlevé, il nous faudrait mourir. »

A ce moment, la porte de la salle s'ouvrit avec fracas, et Aléo, l'écuyer de la jeune Alice, entre précipitamment avec les marques du plus violent effroi. A sa vue, Alice tressaillit en s'écriant :

« Qu'est-il arrivé? Parle, Aléo, tu me fais mourir d'inquiétude... »

Mais, au lieu de répondre, le pauvre garçon se précipite à genoux devant sa maîtresse, disant d'une voix entrecoupée :

« Ah! mon doux Jésus!... ma bonne sainte Vierge!... mon bon ange! Quel malheur!... »

Alice et Berthe cherchèrent à consoler le malheureux écuyer qui, pressant leurs mains, se mit à fondre en larmes.

« Quel malheur!... noble demoiselle!... Quel malheur!... Monseigneur!...

— Mon père, dit d'une voix déchirante la jeune fille; mort!... n'est-ce pas? » Et, cachant sa tête entre ses mains, elle tomba mourante sur un fauteuil.

Le violent désespoir d'Alice parut rappeler Aléo à lui-même.

« Consolez-vous, ma chère maîtresse, lui dit-il, monseigneur le comte n'est pas mort, mais il a été emmené prisonnier par les routiers, qui envoient demander pour sa rançon autant d'or que peut en porter un homme. Hélas! comment pourrez-vous parvenir à cela? le château est si pauvre!

— Qui a apporté cette triste nouvelle? demanda Berthe pendant que la jeune châtelaine paraissait méditer en silence.

— Un homme, ou plutôt un diable tant il est laid et méchant, répondit l'écuyer ; il attend dans la cour du château la réponse de notre noble demoiselle.

— Écoute, Berthe, dit enfin Alice, prends tous les joyaux de ma pauvre mère, tous les miens aussi ; Aléo va te conduire auprès de cet homme : donne-lui cela comme otage, et dis-lui qu'avant peu de jours je serai morte ou j'aurai payé la rançon de mon père. »

Restée seule, la jeune fille put se livrer à sa douleur et des larmes coulèrent avec violence ; tout à coup une symphonie douce se fit entendre, la salle parut entièrement éclairée d'une lueur bleuâtre ; à côté du fauteuil où elle était assise, la terre s'entr'ouvrit et une belle jeune femme se montra à ses regards étonnés.

« Du courage, Alice, je viens t'aider, dit-elle.

— Est-ce un rêve ?... est-ce une réalité ?.. s'écria la jeune fille en se frottant les yeux ; et qui êtes-vous, madame ?

— Je suis la reine des génies et je veux te servir.

— Que vous êtes bonne, madame! et qu'ai-je donc fait pour mériter votre protection ?

— Je te protége, répondit la fée, parce que tu es aussi sage que belle, et qu'il est digne de toi de délivrer ton père. Mais tu dois aussi ma protection à la reconnaissance, car je te dois la vie.... Te souviens-tu d'un jour où, assise sur le bord d'un étang avec tes jeunes frères, tu sauvas une pauvre petite grenouille verte qui t'appelait à son aide parce qu'un rat d'eau l'attirait pour la dévorer? eh ! bien, c'était moi.

— C'était vous, madame, la jolie petite grenouille verte? dit Alice.

— Oui, ma fille, c'était moi. Nous sommes immortelles, c'est vrai, mais tous les mille ans nous devenons, pendant

huit jours, souris, chatte, grenouille, couleuvre ou n'importe quel autre animal qu'il plaise au destin d'ordonner; s'il nous arrive malheur pendant ce temps-là, c'en est fait de nous pour toujours. Tu vois bien que je te dois la vie, car je serais morte si le maudit rat m'avait mangée. Maintenant je viens pour t'aider, mais j'ai meilleure volonté que grand courage. Je suis mariée, et chez nous, comme sur la terre, qui a mari a maître; le roi des génies, mon époux, protége le chef des routiers qui tient ton père en sa puissance, il nous faut donc la prudence la plus grande pour réussir à le délivrer... Nous sommes femmes, nous devons être adroites. Ainsi, du courage, de la patience, et nous parviendrons, j'espère, à combler tes vœux. Voici un petit sifflet que je te donne : si tu étais dans un grand danger tu m appellerais à ton secours, et n'importe où je serai, j'accourrai pour t'aider. Adieu, ma fille, continua l'aimable fée, je te quitte, car je suis attendue au pôle glacial afin de marier une de mes filleules. »

En terminant ces paroles, elle serra tendrement Alice entre ses bras et disparut.

Aussitôt après le départ de la fée, Alice, confiante en la promesse qui lui avait été faite, se disposa gaiement au voyage. Elle recommanda ses jeunes frères aux bons soins de la vieille Berthe, puis, accompagnée d'Aléo, elle se mit courageusement en route. Le pauvre écuyer ne partageait pas l'assurance de sa jeune maîtresse : au contraire, tremblant de peur au moindre bruit, s'arrêtant à tous les buissons, croyant y voir cachés derrière des hommes prêts à le tuer, il maugréait du fond de son cœur contre la maudite fée, cause de ce voyage, et se recommandait à son bon ange protecteur. Après avoir marché toute la journée sans la moindre aventure, nos deux voyageurs, cherchant un gîte, arrivèrent à la nuit dans un

vaste cimetière qui semblait abandonné, car les tombes éparses, à moitié brisées, montraient, sinon l'oubli, au moins le désastre. Un brillant clair de lune, dont la lueur blanchâtre vacillait à travers les arbres, donnait à ce paysage un aspect fantastique. Ce cimetière était clos de deux côtés par un mur très-élevé et au fond par un torrent alimenté d'une forte cascade; le murmure de ces eaux, mêlé au bruissement du feuillage, impressionnait tristement le cœur. Sur le gouffre était jeté un pont léger, seul moyen de sortir de ce lieu de désolation. Comme Alice se disposait à le traverser, elle aperçut de vieilles femmes d'une taille gigantesque qui lavaient des linceuls dans le torrent en chantant des paroles étranges. Elle recula de terreur à cette vue; Aléo, la tirant vivement par sa robe, la supplia de retourner sur ses pas.

« Nous trouverons un autre chemin, noble demoiselle; voyez donc toutes ces vieilles sorcières, s'écria-t-il d'une voix tremblante; ce sont les laveuses de nuit qui font la lessive du diable... Sauvons-nous, je vous en conjure, ou il nous arrivera malheur!... »

Alice allait suivre le conseil de son écuyer, lorsqu'une des laveuses l'arrête en lui disant :

« On ne vient pas ainsi, la belle, nous déranger de notre ouvrage sans nous donner un coup de main; prends ce drap et aide-moi à le tordre.

— Gardez-vous-en bien! dit tout bas Aléo, car si vous y touchez vous êtes perdue; ces créatures maudites se font une joie de jeter dans le gouffre ceux qui les aident à leurs travaux. »

Alice glacée de terreur voulait fuir, lorsque, les autres vieilles l'entourant, la forcèrent à obéir. Elle prit donc un coin du drap pour le tordre; mais plus elle faisait d'efforts pour

faire sortir de l'eau de ce linge, plus il devenait lourd et chargé d'eau.

« Allons, la belle, du courage, dit en ricanant la vieille, ou je t'emmène avec moi. »

La pauvre enfant, mourante de fatigue, était prête à tomber et à se livrer ainsi au pouvoir des sorcières, lorsque deux énormes mains prenant le drap à sa place le tordirent, et, au lieu d'eau en firent sortirent des diamants et des perles. Une voix lui cria :

« Prends ces riches trésors, Alice, ta piété filiale te les a fait gagner, c'est la rançon de ton père. »

Les vieilles avaient disparu, et à leur place la jeune fille vit auprès d'elle un joli cheval blanc, tout caparaçonné de velours rouge brodé d'or. Elle mit ses richesses dans une poche de la selle et appela Aléo pour quitter ce lieu maudit. Elle l'aperçut alors, suspendu sur le gouffre à une arche du pont brisé; le pauvre garçon avait voulu fuir, mais le chemin s'était fermé derrière lui et le pont s'était rompu au moment où il y avait mis le pied. Alice invoqua sa protectrice, et l'écuyer se retrouva auprès d'elle.

Tous deux montèrent alors sur le joli cheval, qui, semblant attendre leur volonté, prit son élan à travers la campagne; ils galopèrent ainsi quelque temps; puis, comme ils traversaient une pelouse tout émaillée de jolies fleurs, le coursier capricieux, après quelques sauts et quelques écarts, précipita à terre ses deux cavaliers. Plutôt effrayée que blessée de cette chute, Alice se releva promptement, mais le cheval s'était enfui, et un nain hideux se montra devant elle. Il s'empara du sac renfermant la rançon, qui était tombé aussi sur le gazon: Aléo, pensant qu'il aurait bon marché d'un aussi mince adversaire, se précipita sur lui pour repren-

dre le trésor ; mais l'affreux monstre, s'élevant tout d'un coup, devint un effroyable géant et disparut.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'allons-nous devenir? dit la jeune fille avec découragement, en versant un torrent de larmes, comment faire maintenant pour délivrer mon pauvre père ?

— Nous y penserons après déjeuner, répondit l'écuyer qui s'était assis sur une touffe de mousse, et sortait quelques provisions d'un petit havre-sac ; mangez, ma chère maîtresse, cela vous rendra des forces et du courage.

— Je n'ai pas faim ; je suis trop malheureuse ! reprit Alice. Je le vois bien, jamais je ne réussirai dans mon projet... Oh ! madame la fée, vous m'avez donc abandonnée? »

Pendant que la pauvre enfant parlait ainsi, une vieille mendiante s'était approchée de l'écuyer qui mangeait de tout son cœur, et le suppliait de lui accorder un petit morceau de pain, car « elle se mourait, disait-elle, de faim et de fatigue. » Aléo, dérangé de son repas, la repoussa avec colère.

« Va-t'en au diable, vieille sorcière ! c'est aujourd'hui jour de sabbat, et il t'attend, » lui dit-il d'un ton bourru.

Mais Alice, que son chagrin ne rendait ni dure ni égoïste, réprimanda fort l'écuyer ; puis, prenant du pain et des fruits, les offrit à la pauvresse et l'obligea à s'asseoir auprès d'elle pour se reposer ; mais, à la place de la mendiante, ce fut la reine des génies qui lui prit la main :

« Merci, Alice, merci de ton bon cœur, lui dit-elle ; j'ai voulu t'éprouver et savoir si l'adversité gâterait ton heureux naturel. Tu n'as pas trompé mon attente, et je t'ai trouvée bonne, comme par le passé. Adieu, aie confiance, et reçois ce présent. Cet œuf te sera bien utile ; tu l'ouvriras au moment où tu te trouveras dans l'embarras, et il t'aidera à en sortir. Pour vous, Aléo, qui êtes sans pitié pour la pauvreté et la vieil-

lesse, vous serez puni et je resterai sans pitié pour vous. »

A ces paroles, sur un signe de la fée, un énorme roc fendit la nue, se précipita sur l'écuyer et l'enleva dans les airs, malgré les prières et les supplications de sa maîtresse. Voilà donc encore une fois la pauvre Alice abandonnée seule à son funeste sort, et obligée de se remettre tristement en route. Le soir du second jour, elle arriva devant une montagne d'ivoire qui fermait entièrement son chemin; elle essaya d'abord de la gravir, mais ses pieds glissaient, de façon qu'il lui fut impossible d'y faire un pas. Découragée, et voyant toute l'impossibilité d'arriver auprès de son père, elle se laissa tomber au pied de la montagne, résignée à y mourir. Mais tout à coup elle songe à l'œuf que lui a donné sa protectrice, pensant que le moment est venu d'en faire usage. Elle le casse vivement et y trouve une paire de jolis patins qu'elle attache à ses pieds, et gravit alors avec facilité la montagne. Une fois arrivée au haut, la jeune fille se trouva dans un jardin délicieux. Des bosquets, de beaux ombrages y invitaient au repos; elle s'étendit sur un banc de gazon et s'endormit en pensant à son père. Lorsqu'elle se réveilla, la nuit était entièrement close; la pauvre enfant eut peur et invoqua la fée. Aussitôt une étoile s'agrandit, s'entr'ouvrit en répandant une clarté douce sur toute la campagne; puis une échelle de feu s'en détacha, et la reine des génies descendit vers Alice :

Aussitôt, frappant des mains, la terre s'entr'ouvrit, et le comte de Boisrobert se retrouva dans les bras de sa fille. La bonne fée voulut les reconduire dans leur château et les combla de biens.

La comtesse de BAZANVILLE.



LE BRACONNIER.

M. Duchally, riche banquier de Lille, possédait une belle propriété en Picardie. Cette propriété qui occupait, entre Fruges et Montreuil, une étendue de pays de plus de trois lieues, renfermait dans son sein des prairies, des plaines, des étangs, des fermes et des bois immenses, abondant en gibier de toute espèce. La maison, ou plutôt le château, s'élevait au milieu d'un parc magnifique, traversé par les eaux de la Canche. C'est là que M. et madame Duchally passaient la belle saison avec leur fils et leur fille, Adolphe et Clotilde. Ils avaient pour voisin, c'est-à-dire tout proche de Montreuil, un de leurs amis intimes, M. Roger, qui, comme eux, venait habiter la campagne pendant six ou sept mois de l'année, avec sa femme et sa fille, Hélène, du même âge à peu près que Clotilde. Les deux familles se voyaient souvent; les enfants surtout étaient les meilleurs amis du monde. La maison de M. Roger était située sur le penchant d'une colline, à un mille au plus de la mer. De la plate-forme où elle s'élevait et d'où partait une superbe avenue taillée en berceau qui se prolongeait jusqu'au rivage, la vue embrassait l'Océan; on entendait le bruit des vagues qui se brisent contre les récifs dont cette partie de la côte est couverte. C'était un panorama enchanteur et qui changeait de forme et d'aspect selon les variations de l'atmosphère.

Le 17 août, veille de sainte Hélène, madame Roger vint prier madame Duchally de lui confier pour un jour ses enfants; c'était la fête de sa fille, qui serait désolée si ses bons amis ne venaient pas la lui souhaiter cette année, ainsi que cela avait eu lieu l'année précédente. Le lendemain matin elle les ramènerait elle-même dans sa voiture. Madame Duchally y consentit avec plaisir. Elle recommanda à ses enfants de ne point commettre d'imprudence. Adolphe et Clotilde promirent d'être bien sages, et, après avoir embrassé leur papa et leur maman, ils montèrent en voiture avec madame Roger. Hélène fut bien enchantée de les voir. On joua toute la journée; à dîner, la fête de la jeune fille fut souhaitée avec force bouquets, et le repas s'acheva comme il avait commencé, au bruit d'une joie vive et animée, de cette gaieté franche, naïve, que l'on ne rencontre que chez les convives de l'âge des nôtres. Le soir on fit des rondes sur la pelouse; puis on se coucha en se promettant d'autres plaisirs pour le lendemain.

Le lendemain matin, nos trois amis s'élancèrent en courant dans l'avenue et arrivèrent tout d'un trait jusqu'au rivage. La mer était basse et fort loin d'un banc de rochers que dans la haute marée elle couvre de ses eaux, et qui dans ce moment était complétement à sec.

« Oh! fit Adolphe qui s'en était approché, j'aperçois là-bas des coquillages : allons en chercher. »

A ces mots, il monte sur le rocher, et de récif en récif il arrive à une cavité assez large, mais peu profonde, où il voit une quantité prodigieuse de coquillages de toutes les formes, de toutes les couleurs.

« Par ici! par ici! cria-t-il aux jeunes filles qui, moins lestes que lui, cherchaient pourtant à le suivre; si vous voyiez comme il y en a! Venez vite! passez un peu plus à gauche,

il y a moins d'aspérités. Là! regardez donc, fit-il quand elles furent arrivées.

— C'est vrai, dit Clotilde, y en a-t-il!

— Et comme ils sont beaux! dit Hélène.

— Nous allons choisir les plus jolis, ajouta Adolphe, et nous en remplirons nos poches. »

Il descendit dans le trou, puis donna la main à Clotilde et à Hélène qui descendirent aussi. Nos trois enfants se mirent aussitôt à faire leur choix, rejetant bien loin ceux qui, selon eux, étaient laids ou défectueux, et mettant de côté ceux qu'ils trouvaient à leur goût. L'opération fut longue, parce que, lorsqu'ils en découvraient un d'une forme bizarre, ils poussaient des cris de joie; puis le coquillage passait de main en main, chacun l'examinait et faisait ses petites observations. Quand leurs poches furent pleines, ils pensèrent qu'il était temps de rentrer et ils remontèrent. O terreur! le rocher était environné d'eau! la marée avait monté sans qu'ils s'en fussent aperçus; la distance qui les séparait du rivage était submergée! Pour comble d'horreur, la mer commençait à envahir l'endroit sur lequel ils se trouvaient et qui, plus élevé, n'avait point encore été atteint; à chaque instant, les vagues s'en approchaient davantage, furieuses, menaçantes. Déjà leurs pieds sont inondés, et à chaque éclat qui rejaillit sur eux, les pauvres malheureux, serrés les uns contre les autres, poussent des cris déchirants, appelant leur mère et implorant Dieu.

Tout à coup, un homme s'élance du rivage, il s'avance d'un pas ferme à travers les récifs recouverts par les flots et se dirige de leur côté. A cette vue, les trois enfants se jettent à genoux pour remercier le ciel de ce secours inespéré. L'homme arrive; sans mot dire, il met Adolphe à cheval sur son cou,

place une jeune fille sur chacune de ses épaules, reprend le même chemin, et malgré l'onde qui monte jusqu'à sa poitrine, regagne la plage.

« Maintenant, mes petits amis, leur dit-il, vous voilà hors de danger : il faut bien vite retourner chez vos parents; moi, je vais continuer ma route.

— Qui êtes-vous? lui demandèrent-ils.

— Pourquoi cela ?

— Pour que nous sachions à qui nous sommes redevables de la vie.

— A quoi bon?

— Eh! quoi! Vous voulez vous dérober à notre reconnaissance? dit Adolphe.

— De la reconnaissance! Est-ce que ça en vaut la peine? Croyez-moi, mes petits amis, allez rassurer votre mère qui est peut-être bien inquiète de vous, et soyez plus prudents une autre fois. »

En parlant ainsi, il ramassait un carnier passablement garni et un fusil à deux coups qu'il avait laissés à la garde de son chien, et il s'éloigna. Au bout de deux heures de marche, notre homme arrive dans un petit hameau; il s'approche, soulève le loquet de la porte d'une misérable cabane en terre glaise et entre. C'était là sa demeure.

« Ah! mon Dieu! dans quel état tu arrives! lui dit sa femme en voyant ses vêtements imprégnés d'eau.

— Ce n'est rien, Jenny; je te conterai ça. En attendant, voici ce que je te rapporte, fit-il en tirant de son carnier deux canards sauvages.

— Prends garde, Chappe, qu'en braconnant ainsi tu ne t'attires quelque mauvaise affaire.

— Que veux-tu? ce n'est pas en filant ton lin que tu nour-

riras tes quatre enfants; et puis, ne crains rien, Jenny, je suis prudent. Mais va vite apprêter le dîner pendant que je taillerai la soupe de Ruff : nous mourons de faim tous les deux. N'est-ce pas, Ruff? »

Chappe, après avoir tiré ses longues bottes et changé d'habits, se mit à couper des tranches de pain dans une large écuelle de bois destinée à cet usage. Ruff remua la queue en signe de joie; puis il s'approcha de son maître, posa tout doucement sa tête sur ses genoux et demeura immobile. Seulement, tout en suivant de l'œil les apprêts de son repas, son impatience se manifestait par de petits grognements sourds, que son maître réprimait ainsi :

« Un moment donc, Ruff, un moment ! »

Jenny ne tarda pas à revenir, suivie de ses quatre enfants qui se jetèrent au cou de leur père. Le dîner était prêt ; en un tour de main le couvert fut mis, la soupe de Ruff trempée, et tout le monde se mit à l'œuvre. Le soir, ainsi que c'était l'habitude, à peine le soleil eut-il disparu derrière l'horizon que chacun fut se coucher.

Dès le lendemain, la prudence de Chappe fut mise en défaut. Le garde de M. Duchally le surprit au moment où il venait d'abattre un perdreau sur la propriété de son maître.

« Ah! ah! mon camarade, je vous y prends! lui dit le fonctionnaire en le saisissant au collet.

— C'est la première fois, répond Chappe.

— Oh! c'est toujours la première fois!... N'importe, vous allez me suivre.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais... ; vous vous expliquerez devant monsieur, qui ne badine que tout juste. »

Chappe ne souffla plus le mot et suivit le garde. Ils mirent

une heure et demie à se rendre au château. Dans ce moment, Adolphe et Clotilde, qui venaient d'arriver avec madame Royer, racontaient à leurs parents l'affreux danger auquel ils avaient si miraculeusement échappé. En entendant cet épouvantable récit, madame Duchally était pâle et tremblante; son mari, non moins ému qu'elle, reprochait vivement à ses enfants leur imprudence; il leur faisait sentir quelles funestes conséquences elle aurait pu avoir, puisque, s'ils avaient péri, lui et leur mère seraient morts de chagrin, lorsque son garde vint lui annoncer la capture d'un braconnier pris en flagrant délit et qu'il lui amenait. M. Duchally, bon homme au fond, était sans pitié pour le braconnage. Il savait fort bien que sa propriété était journellement exploitée par ces gens-là, quoique jamais encore on n'eût pu mettre la main sur un seul; mais il s'était bien promis que le premier qui serait saisi payerait pour tous, et qu'il le livrerait impitoyablement à toute la rigueur de la loi. Il pria madame Royer et sa femme de passer dans la pièce voisine avec ses enfants, et ordonna à son garde d'introduire le coupable.

Chappe entra.

« C'est donc toi, lui dit M. Duchally, qui chasses sur mes terres?

— Excusez-moi, monsieur, fit Chappe: comme je le disais au camarade, c'est la première fois.

— Ah! c'est la première fois!... Eh bien! je te réponds que tu ne seras pas tenté d'y revenir, car je vais te traiter comme tu le mérites.

— Ne soyez pas trop sévère, monsieur, je vous en conjure.

— Ah! tu détruis mon gibier...

— Un seul petit perdreau, monsieur. Qu'est-ce que cela

pour vous? tandis que pour moi .. quand on est pauvre et que l'on a une nombreuse famille...

— Tu as de la famille?

— Oui, monsieur, une femme et quatre enfants.

— Quatre enfants! » fit M. Duchally, qui sentit fléchir son courroux. Mais pensant qu'il importait de faire un exemple, il reprit plus sévèrement : « Ce n'est pas une raison; quand on est dans le besoin, on s'adresse franchement à ceux qui peuvent vous secourir, mais on ne s'introduit pas dans leurs propriétés pour braconner, pour tout ravager.

— Je vous jure, monsieur...

— Tais-toi... Je prendrai soin de ta famille; mais toi, tu seras puni... tu iras en prison.

Dans ce moment Adolphe et Clotilde traversaient le salon pour se rendre au jardin. Au mot de « prison » ils tournent la tête pour voir le pauvre diable que leur père veut punir avec tant de rigueur; ils le regardent... ils le reconnaissent!

« Grâce! grâce, papa! s'écrièrent-ils en courant vers le braconnier qui les reconnaît aussi; n'envoie pas cet homme en prison... c'est lui qui nous a sauvés!

— Qu'entends-je?...

— Il serait vrai? fit madame Duchally, qui était accourue à la voix de ses enfants.

— Oui, maman, oui, papa, dit Adolphe; c'est ce brave homme qui s'est jeté dans la mer pour venir nous arracher de ce rocher, où, sans lui, nous allions périr. »

— Comment, c'est toi! lui dit M. Duchally; tu n'as pas craint d'exposer ta vie pour sauver celle de mes enfants, et j'allais priver les tiens de leur père, en attentant à ta liberté! J'allais les réduire au désespoir, eux et leur mère, en leur ravissant celui qui, peut-être, est leur seul appui! Pardonne-

moi, mon brave, je réparerai mon injustice. Rien ne peut payer, je le sais, le service que tu nous as rendu; mais, si je ne puis m'acquitter envers toi, je veux, du moins, adoucir votre sort autant qu'il me sera possible. Tu es pauvre, dis-tu, tu as une nombreuse famille; voici ce que je te propose : j'ai besoin d'un second garde, veux-tu l'être?

— Votre garde!

— Il y a tout près du château une petite maison qui te conviendra, j'en suis sûr; tu viendras l'habiter.

— Moi

— Tu y seras commodément avec ta femme et tes enfants; je te la donne.

— Ma femme!... mes enfants!... une maison... près du château!

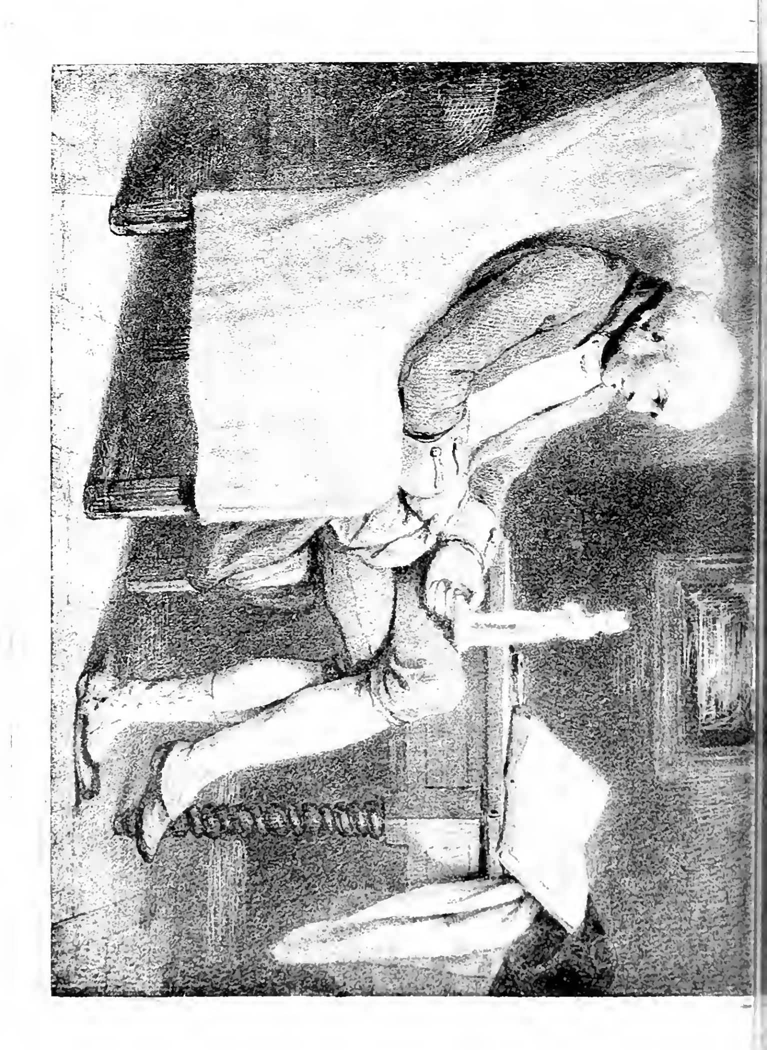
— Eh bien?

— J'accepte! monsieur, j'accepte!... mais...

— Touche là, mon brave; c'est convenu! Plus tard... Crois bien, ajouta-t-il en lui pressant la main, que ma reconnaissance ne se bornera pas là. En attendant, tu peux aller librement dans cette propriété, dans les bois, dans la plaine, avec ton fusil et ton chien, et chasser tant que tu voudras.

— Non pas, monsieur!... comme garde, je dois respecter le gibier de mon maître, et je remplirai mon devoir. »

T. CASTELLAN.



LES SOUVENIRS
DU VIEUX SOLDAT.

Les habitants de la Place-Royale se rappellent sans doute avoir vu, il n'y a pas encore six ans, un vieillard d'une haute taille, déboucher tous les jours sur le coup de midi, quelque temps qu'il fît, par la rue Saint-Louis, entrer dans l'enceinte de la place et se promener pendant une heure, sous les arbres qui l'entourent, après quoi il reprenait le même chemin pour regagner probablement sa demeure. Il portait une redingote bleue, un gilet blanc ou noir, croisé et boutonné jusqu'en haut, une culotte grise avec des bas bleus et des guêtres noires, ou, quand le temps était beau, une culotte noisette avec des bas blancs et des guêtres en coutil rayé blanc et bleu, un chapeau à trois cornes et une canne à pomme d'ivoire, plutôt pour maintien que pour appui, car malgré son grand âge il marchait encore le jarret tendu et le corps droit. Ce vieillard était un vétéran de la grande armée nommé Charvet. Il avait fait toutes les campagnes de la république et de l'empire, assisté à presque toutes les batailles, en Égypte, en Italie, en Allemagne. Il avait été aussi à Moscou, puis enfin à Waterloo, où il fut blessé pour la sixième fois, et décoré sur le champ de bataille par l'empereur lui-même. Il avait alors quarante-huit ans. Là se ter-

mina sa vie militaire. Lors du couronnement de Napoléon, il avait épousé une jeune fille, de Melun comme lui et sa cousine. On croyait alors à la paix ; mais la guerre ayant éclaté, Charvet renvoya sa femme et sa fille, encore au berceau, dans sa famille, à Melun, et courut reprendre son rang dans les grenadiers de la garde, sous le même colonel avec lequel il avait fait toutes ses campagnes. A la rentrée des Bourbons, il dit adieu au service et retourna dans sa ville natale auprès de sa femme. En 1822, sa fille épousa un honnête aubergiste de Fontainebleau. Quatre ans après sa femme mourut. Cette perte lui fut sensible ; c'est alors que Charvet quitta Melun et vint à Paris, où il loua un petit logement, au rez-de-chaussée, dans la rue Neuve-Saint-Gilles, d'où il allait tous les jours, à midi, faire sa promenade d'une heure sur la Place-Royale. Une petite rente que lui faisait sa fille, jointe à sa pension, lui formait un revenu de douze cents francs ; revenu modique, mais qui suffisait aux habitudes sobres du vieux soldat. Il vivait dans son modeste logis, seul avec ses souvenirs de gloire, n'ayant pour toute compagnie qu'un buste en marbre blanc de l'Empereur. Mais il n'existait pas, pour l'ex-grenadier de la garde, de relique plus sacrée que ce buste de marbre blanc ; d'abord, parce que c'était l'image de son empereur et que son empereur était à ses yeux l'assemblage de tout ce qu'il y avait de grandeur, de générosité, de gloire, de courage et de génie; c'était son héros, son idole, son dieu. Ce qui rehaussait encore le prix qu'il attachait à ce bijou, c'est qu'il le tenait du fils de son colonel, qui n'avait encore que quinze ans lorsqu'il le lui donna, après le désastre de Waterloo. Aussi le vieux vétéran se serait fait tuer pour défendre un tel trésor. Nous avons dit que ce buste était sa seule compagnie, et il ne faut pas croire qu'il se contentât de le regarder de temps

en temps, posé sur un meuble de sa chambre : point du tout, il lui parlait, et dans ces moments il était heureux comme si le marbre l'eût entendu. Ainsi, tous les matins, la première chose qu'il faisait en se levant et la dernière le soir avant de se coucher, c'était de s'asseoir dans son grand fauteuil, de prendre dans sa main son buste qu'il élevait à la portée de ses yeux, et, après l'avoir contemplé long-temps en silence, il lui disait : « O grand homme ! si tu vivais encore !.... » Et il s'arrêtait là. Mais qui peut dire toutes les pensées que renfermait cette phrase suspendue que le vieux soldat répétait matin et soir, tous les jours de sa vie ? Elle ouvrait un vaste champ à ses réflexions qui variaient selon la voie où ses souvenirs le poussaient ; car ces paroles étaient suivies d'une contemplation bien plus prolongée que celle qui les avait précédées, pendant laquelle le visage du vétéran s'épanouissait ou devenait sombre. Mais toujours cette scène muette amenait dans ses yeux une larme qu'il essuyait du revers de sa main, tout en se levant pour remettre le buste à sa place ; après quoi il se couchait si c'était le soir, ou allait faire sa promenade sur la Place-Royale si c'était le matin.

Il y avait cinq ans que Charvet n'avait pas vu sa fille, lorsque, le 28 avril 1833, celle-ci arriva de Fontainebleau avec ses deux fils, Auguste et Félix. Le premier avait dix ans et son frère huit. C'étaient deux gentils garçons, bons, sages, bien élevés, et qui faisaient la joie et le bonheur de leurs parents. Depuis long-temps ils témoignaient le désir de voir leur grand-papa, dont ils se souvenaient à peine ; leur mère, qu'une affaire appelait à Paris, les y conduisit. Ce fut une agréable surprise pour Charvet ; il fut surtout charmé de ses petits-enfants, dont les traits gracieux lui rappelaient un peu ceux de sa femme. Il fit disposer un lit pour eux dans un petit cabi-

net attenant à sa chambre à coucher, et un autre dans le salon pour sa fille. Un autre cabinet noir et une petite cuisine, voilà tout ce qui composait son appartement.

L'arrivée de ces nouveaux hôtes trancha un peu la monotonie de l'existence du vieux soldat; non pas qu'elle lui fît manquer un seul jour sa promenade solitaire à midi, ni abréger d'une minute son extase muette en présence de son empereur; mais, en dehors de ces moments-là, au lieu de parcourir tout le long de la journée, ainsi que c'était son habitude, des passages de l'histoire de France, quoiqu'il l'eut lue et relue plusieurs fois, depuis Pharamond jusqu'à Louis XVIII exclusivement, il accompagnait souvent sa fille dans les courses que celle-ci avait à faire. Pendant ce temps, les deux petits garçons restaient à la maison, soit à jouer dans la cour, soit à apprendre les devoirs que leur mère leur distribuait tous les matins.

Un jour qu'ils jouaient au soldat, Auguste dit à son frère.

« Dis donc, Félix, si nous allions chercher l'empereur de grand-papa, nous le mettrions là, devant nous, et il nous commanderait; c'est ça qui ferait un bon général!

— C'est une fameuse idée! reprit Félix; allons. »

Les deux petits espiègles furent prendre le buste; puis, apercevant une bûche de bois qui était dans un coin, ils la portèrent au milieu de la cour et s'ingénièrent, à l'aide de petits cailloux qu'ils placèrent dessous pour établir l'équilibre, à la faire tenir debout. Cela fait, ils y posèrent leur général, afin, disaient-ils, qu'il fût d'une taille analogue à celle des soldats, et les voilà, chacun un long bâton sur l'épaule, qui passent et repassent autour du grand capitaine, faisant des marches et des contre marches et mettant dans leurs évolutions une ardeur qui allait toujours croissant. Tout à coup, en voulant exécuter le commandement de : Croisez ette! le bâ-

ton de Félix renverse la bûche, et le malheureux général tombe sur la dalle, la tête d'un côté, le corps de l'autre. Rien ne peut rendre la stupéfaction des deux frères; ils demeurèrent immobiles comme si une bombe eût éclaté à leurs pieds, regardant d'un œil morne les restes inanimés de leur capitaine.

« Que faire à présent? dit Auguste.

— C'est maman qui va nous gronder! reprit Félix; et grand-papa, que va-t-il dire? Il aimait tant son empereur!

— Il me vient une idée... fit Auguste; ne crains rien, Félix, tout peut se réparer. Nous avons de l'argent que papa nous a donné en partant de Fontainebleau; allons acheter un autre buste. Grand-papa et maman sont sortis; nous serons de retour avant qu'ils rentrent, et on ne s'apercevra de rien. »

Sitôt dit, sitôt fait; tous les deux se mirent en route, bras dessus, bras dessous, cherchant partout une boutique où l'on vendît des statuettes. Ils en aperçoivent une sur le boulevard Beaumarchais; ils entrent résolument.

« Monsieur, dit Auguste au marchand en lui présentant les morceaux qu'il avait eu la précaution de mettre dans sa poche, nous voudrions un buste, en marbre blanc, de l'empereur, conforme à celui-ci, si c'est possible.

— C'était une fort belle pièce, reprit le marchand après avoir ajusté et long-temps examiné les morceaux, et je crois que j'en ai une absolument semblable. »

En disant ces mots il les posa sur son comptoir, et fut prendre dans une montre le buste en question. Il y avait deux messieurs dans le magasin qui étaient entrés pour faire des emplettes; l'un d'eux regardait le buste cassé avec une attention toute particulière. Il le prit dans ses mains et ses yeux se portèrent avec curiosité sur l'enfant.

« Voilà, mon jeune monsieur, dit le marchand en apportant son buste ; il est impossible d'en trouver un plus semblable.

— Oh ! oui, fit Auguste. Eh bien, nous le prenons ; combien est-ce ?

— Tout au juste quatre-vingts francs.

— Quatre-vingts francs ! » s'écria le pauvre garçon avec effroi ; puis lui et son frère fondirent en larmes.

« Et que voulez-vous faire de ce buste ? demanda l'étranger qui l'avait tant examiné.

— Monsieur, répondit Auguste, c'est pour remplacer celui-ci.

— Il est à vous ?

— Non, monsieur, il est à notre grand-papa, qui sera au désespoir quand il saura que nous avons cassé son empereur, auquel il tenait tant. Nous voulions en acheter un pareil afin qu'il ne s'en aperçût pas, mais nous ne nous doutions pas que ça coûtât si cher. Quatre-vingts francs ! c'est tout au plus si nous en avons dix entre nous deux. »

Auguste fondit en larmes en prononçant ces mots ; Félix, en voyant pleurer son frère, se mit à pleurer aussi.

— Et comment s'appelle votre grand-papa ?

— Charvet.

— Charvet !

— Oui, monsieur, un ancien militaire, un brave de la vieille garde.

— Où demeure-t-il ?

— Rue Neuve-Saint-Gilles, n° 7.

L'étranger s'entretint pendant quelque temps à voix basse avec son ami ; puis il sortit un petit agenda de sa poche, sur lequel il écrivit l'adresse du soldat.

« Ce malheur n'est pas irréparable, dit-il aux petits garçons, puisque voici un buste qui peut parfaitement remplacer celui qui cause vos regrets.

— Oui, mais quatre-vingts francs, dit Auguste, en versant sur le comptoir les quelques pièces de monnaie contenues dans sa petite bourse et celle de son frère; où voulez-vous que nous trouvions une pareille somme? Voilà tout ce que nous possédons, monsieur, tout, tout!

— Monsieur le marchand aura égard à votre petite fortune, j'en suis sûr.

— Vous croyez? monsieur.

— Oui, je m'en charge; reprenez votre argent, retournez auprès de votre grand-papa, et avouez-lui franchement votre étourderie. Un aveu sincère fait toujours pardonner.

— Nous savons bien qu'il nous pardonnera; il est si bon! mais il aura tant de chagrin d'avoir perdu son empereur!... C'est ça qui nous désole.

— Consolez-vous, mes petits amis; allez, tout s'arrangera.

Auguste et Félix se retirèrent en essuyant leurs yeux, et regagnèrent tristement leur demeure.

En arrivant, ils confessèrent humblement leur faute à leur grand-papa. Le vieux soldat s'était bien aperçu en rentrant de la disparition du buste bien-aimé, mais il était bien loin de le croire brisé. A cette vue, ses genoux fléchirent, et il fut obligé de s'asseoir dans son grand fauteuil.

« Il est donc vrai! dit-il en regardant d'un œil humide ces restes précieux; je t'ai perdu, toi qui faisais ma gloire et mon bonheur!... toi qui étais la consolation de mes vieux jours! Mon brave empereur... je ne te verrai plus!

— Il y en a d'autres, mon père, lui dit sa fille, nous le remplacerons.

— Il n'aura pas le même prix pour moi. Celui-là, c'était Georges qui me l'avait donné, le fils de mon colonel, et je n'aurai plus un souvenir de ce bon jeune homme.

— En voici un autre, » dit une voix.

C'était le monsieur de chez le marchand, qui entra sur ces mots, et déposa sur la table un buste pareil au premier.

« Que vois-je! s'écria le vieux soldat.

— Votre empereur, répondit l'étranger.

— Oui, oui, c'est bien lui!... Mais vous, monsieur, qui êtes-vous?

— Tu ne me reconnais pas?

— Ah! grand Dieu!... Cette voix... ces traits... Serait-ce...

— Georges!

— Georges!

— Oui, c'est moi, mon bon Charvet! c'est Georges qui n'espérait plus te voir, et je bénis le ciel qui m'a fait rencontrer tes petits-enfants. Mais j'ai bien souvent parlé de toi, depuis que tu m'as dit adieu : il y a long-temps, mon vieil ami! Que de fois, dans ma vie, j'ai raconté comment tu sauvas les jours de mon père à Wagram! comment, dans la retraite de Moscou, tu me portas dans tes bras, enveloppé dans ton manteau; tu me donnas ton pain, taudis que toi-même mourais de faim et de froid! Oh! je n'ai rien oublié de tout cela! va.

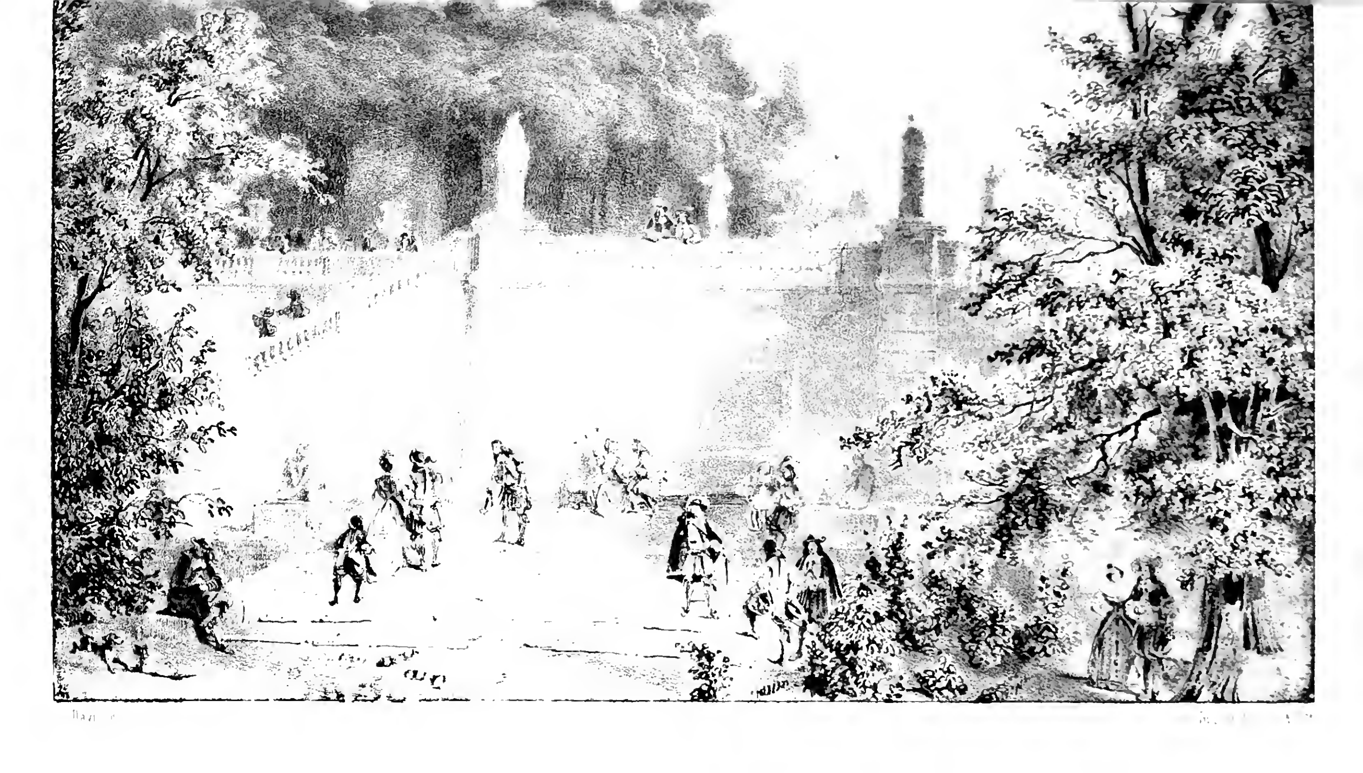
— Mon Dieu, dit Charvet, je te remercie! je retrouve le fils de mon colonel.

— Et ton empereur, mon brave. »

A ces mots, le vieux soldat saisit le buste dans sa main droite, et l'élevant à la hauteur de sa tête il murmura tout bas :

« O grand homme! si tu vivais encore! »

T. CASTELLAN.



LA COUR ET L'ARMÉE

LA COUR ET L'ARMÉE.

« Et maintenant, cher cousin, que tous nos comptes sont réglés, que les partages, grâce à Dieu, sont faits à notre mutuelle satisfaction, me permettrez-vous de vous demander ce que vous allez faire ?

— Précisément, c'est la question que je voulais vous adresser.

— Pour moi, voici mes projets : M. de Turenne a connu mon père et il m'a offert une compagnie dans les chevau-légers ; je pars pour l'Alsace, où la campagne vient de s'ouvrir.

— Quelle folie ! Comment ! vous avez actuellement une fortune honorable, un nom estimé, la jeunesse, la santé, et, au lieu de jouir de tous ces biens, vous prétendez les exposer aux hasards des combats et courir les aventures ? Ah ! mon cousin, de quoi donc vous sert d'avoir hérité de bonnes rentes, si vous vous fatiguez à faire votre chemin comme le premier venu ?

— Je crois ainsi me conformer aux intentions de notre oncle, lorsqu'il nous laissa sa fortune si péniblement acquise. J'ai d'ailleurs une légitime ambition...

— Eh ! mon Dieu, croyez-vous la mieux satisfaire en exposant vingt fois votre vie ?... Détrompez-vous, ce n'est pas en courant les camps que vous réussirez. Aujourd'hui, sous le roi Louis XIV, si fier du luxe qui l'entoure, la véritable

route des honneurs, c'est la route de Versailles; le seul champ de bataille profitable, c'est l'antichambre du roi. Croyez-moi, laissez là les coups d'épée héroïques, et suivez-moi à la cour; j'y ai de bons appuis, et nous parviendrons sans tant de peines.

— Pardonnez-moi de ne point accepter vos offres, mais ce n'est pas cette voie que je veux prendre; et vous-même, mon cousin, prenez garde de vous tromper... Versailles est un séjour bien dangereux pour votre inexpérience; ces appuis sur lesquels vous comptez...

— Non sans raison, peut-être, car j'ai là des lettres remplies des plus magnifiques promesses...

— Promesses de courtisan.

— Et, d'ailleurs, ai-je tant besoin de protecteurs? Je possède un beau nom, une fortune suffisante...

— Pour notre province, pour un homme qui travaille, oui; mais pour un courtisan, obligé au luxe de la toilette, du jeu, à ces mille frivolités dont la mode fait à Versailles une nécessité, vous serez pauvre; votre nom, que les vertus de votre père ont appris à respecter dans tout le pays, sera inconnu là-bas. Vous passerez moins de nuits à la belle étoile; mais que de pénibles complaisances il vous faudra avoir, que de serviles offices à rendre! Puis les intrigues à déjouer, les calomnies à repousser... En vérité, je préfère un bon coup de sabre!

— A votre aise, et sans rancune, mon cousin! Vous êtes misanthrope, je ne le suis pas; vous aimez le surtout de buffle, je préfère le justaucorps de velours; vous êtes pris d'une telle ardeur pour les rudes manœuvres de la guerre, à votre aise! la brillante cour de Versailles, les fêtes, les carrousels me plaisent mieux. Suivez votre vocation guerrière,

allez, et soyez certain que vous aurez toujours un ami zélé à la cour.

— Et vous, à l'armée, un frère dévoué. »

Cette conversation se tenait au château de Saverny, où Charles de Saverny et Henri de Ferrières étaient venus recueillir la succession d'un oncle, frère du père de Charles et de la mère de Henri. Tous deux jeunes, tous deux ardents, ils différaient singulièrement par leurs goûts, comme on vient de le voir. Charles, sans pousser jusqu'à la pédanterie un vif sentiment de raison, avait un bon sens remarquable, une honnêteté profonde, un caractère sérieux qui expliquent ses penchants; Henri, plus jeune de deux ans, aimait l'éclat, la représentation, enfin tout ce qui avait une grande apparence. Loyal, mais léger, avec beaucoup de probité, il se laissait entraîner souvent à des actes irréfléchis, non pas coupables, mais au moins fort imprudents.

Enfin, le moment du départ arriva; suivis chacun d'un valet, l'un se dirigea vers l'Alsace, l'autre prit la route de Versailles. Charles, comme il l'avait dit à son cousin, trouva près du maréchal de Turenne un bienveillant accueil, dont il sut se rendre digne par un zèle et une activité infatigables.

Tandis que Charles passait par les dures épreuves du camp, Henri était arrivé à Versailles. L'éclat de cette splendide résidence, enrichie de toutes les merveilles de l'art, entourée de vastes jardins, décorée de marbres, de bronzes dus au génie des plus grands artistes, animée par la présence de la cour la plus brillante de l'Europe, alluma davantage encore son imagination. Quand il vit tous ces grands seigneurs, il se dit avec envie : « Et moi aussi, je traverserai comme eux hautainement, fièrement ces galeries; moi aussi, j'approcherai du roi, il me distinguera, m'appellera à le servir! »

Bercé de ces belles espérances, Henri alla porter ses lettres de recommandation; mais déjà commencèrent les déceptions. Là, le suisse arrogant répondait chaque jour que M. le duc était absent; ici, un froid accueil annonçait assez quel fond Henri pouvait faire sur les promesses dont on l'avait encouragé. Enfin, après de nombreuses, de fatigantes démarches, il trouva un vieux gentilhomme, ancien ami de son père, qui consentit à le patroner. Il sollicita du roi la permission de lui présenter M. Henri de Ferrières, le dernier représentant d'un des plus vieux noms de la Champagne. Le roi y consentit.

A cette nouvelle, nous ne saurions dire la joie de Henri, les grandeurs qu'il rêva. Mais, d'abord, pour paraître devant le roi il lui fallait une riche garde-robe; allant à la cour, il ne pouvait rester à l'auberge où il était descendu; il loua un vaste appartement, il eut plusieurs domestiques, des chevaux, une voiture. L'argent se dépensait vite, mais Henri se disait : « C'est un placement dont je retirerai grand profit en honneurs et en fortune. » Bien entendu, il fit part de son bonheur à son cousin Charles. Celui-ci lui avait écrit plusieurs lettres, demeurées sans réponse tant que Henri avait fait d'inutiles démarches; mais il lui fit part de son succès et lui offrit, tout simplement, tout amicalement, sa protection; il prétendait parler de Saverny au roi et obtenir pour lui de l'avancement. La recommandation, du reste, n'eût pas été très immédiate, car, malgré l'assentiment du roi, mille petits incidents de cour vinrent reculer le jour si impatiemment attendu de la présentation : tantôt, c'était une chasse; une autre fois, un conseil; ou le roi n'était pas sorti de ses appartements, ou il était allé à Saint-Germain. Cependant, l'heure arriva, et Henri de Ferrières, conduit par son protecteur, franchit le

seuil du palais; Louis XIV parcourait alors les beaux jardins de Versailles. Henri, non sans une vive émotion, traversa ces riches parterres, descendit le grand escalier de marbre, et, près de l'orangerie, que le roi visitait, se trouva enfin en présence de Louis XIV. Du haut des terrasses, du fond des bosquets, chacun sondait du regard le nouveau venu et cherchait à deviner quelles chances de succès il avait; si c'était un rival, un adversaire qui allait le croiser, le heurter sur le chemin de la faveur. Bien que le roi ne fût pas dans ce moment entouré de cet appareil d'étiquette dont il aimait les formes minutieuses, et que, par un caprice fort rare d'ailleurs, il se promenât presque seul, Henri se sentit profondément troublé devant le souverain absolu de la France. Son introducteur le nomma, il s'inclina profondément, et le roi, lui adressant quelques paroles courtoises, l'autorisa à paraître à la cour, lui donna ses entrées. Comme Henri remerciait encore le roi, un officier s'approcha et remit à Louis XIV une dépêche.

« Des nouvelles d'Alsace, messieurs; voyons ce qu'écrit M. de Turenne. »

Et ouvrant la lettre, il la parcourut avec un vif intérêt : de temps en temps il disait d'un air satisfait : « Bien ! très-bien ! » « Messieurs, reprit-il, M. le maréchal m'annonce que nous avons eu une bataille; elle a été vivement disputée, mais chacun a fait son devoir, et nous l'avons emporté. Il y a eu un moment d'incertitude parmi une colonne en tête de laquelle se trouvaient mes chevau-légers; mais, grâce à l'intrépidité, à la présence d'esprit d'un jeune officier, l'ordre s'est rétabli et les ennemis ont été battus. »

Tous les courtisans s'étaient rapprochés du monarque.

« Monsieur de Louvois, continua-t-il, ne m'avez-vous pas dit qu'il y avait un régiment vacant ?

Le ministre s'inclina.

« Eh bien! vous en ferez envoyer le brevet à M. de Saverny, capitaine des chevau-légers; parce qu'ils sont loin de nous, nous ne devons point oublier les services de nos braves officiers. Je vous salue, messieurs. »

Et le roi se retira dans ses appartements.

Henri fut frappé de cet incident, mais il ne s'en découragea pas. « C'est un hasard, pensa-t-il; mais la véritable voie, c'est celle où je suis. »

Nous n'insisterons pas sur les détails de l'existence de Henri, nous dirons seulement que, jeté dans un monde de luxe et de dépenses, il voyait sa fortune se dissiper sans avenir; de temps à autre le roi lui adressait quelques paroles; il allait aux fêtes de la cour, il suivait parfois la chasse du roi, et c'était tout.

Trois années s'étaient ainsi passées durant lesquelles, soit au jeu, soit en équipages, soit en voyages brillants à la suite du roi, M. de Ferrières avait dépensé la plus grande partie de sa fortune, il en était arrivé aux emprunts, les créanciers l'assiégeaient. Un jour, enfin, il se retrouva dans le jardin de Versailles, mais cette fois en proie aux plus sombres préoccupations, fatigué, ruiné, presque compromis, car le mauvais état de ses affaires commençait à être connu. Comme il était livré aux plus tristes réflexions, Louis XIV s'approcha de lui, et, avec un regard glacial :

« Monsieur de Ferrières, dit-il, il se répand de méchants bruits à votre sujet; ce sont des calomnies, je le crois, mais il faut les faire cesser. »

Henri allait répondre, quand la foule des courtisans s'ouvrit pour livrer passage à un officier revêtu des insignes de mestre-de-camp.

« De la part de M. le maréchal, » dit-il en saluant profondément le roi.

Le roi prit une lettre, et à peine l'eut-il lue qu'il s'écria :

« Messieurs, Strasbourg est à nous; c'est à vous, monsieur, que nous devons en partie ce succès; cela ne me surprend pas : votre réputation est faite depuis long-temps à l'armée, monsieur de Saverny. »

A ce nom, Henri, dont la tête était péniblement penchée, leva les yeux et reconnut son cousin.

« M. le maréchal demande pour vous une lieutenance-générale, continua le roi, monsieur de Saverny, je ne puis rien refuser à M. de Turenne, mais ce n'est pas assez; le titre de comte ira bien à ce grade nouveau et à votre nom de vieille souche. Avant que vous ne retourniez à l'armée, j'espère vous revoir, monsieur le comte de Saverny. »

Puis, au moment de s'éloigner, le roi, qui semblait l'avoir oublié, se tourna à demi vers Henri de Ferrières.

« Monsieur de Ferrières, rappelez-vous mes paroles. »

Et, en lançant un dernier et bienveillant regard à Saverny, Louis XIV remonta lentement le grand escalier de marbre, suivi de la foule des courtisans.

En entendant prononcer le nom de son cousin qu'il n'avait pas encore aperçu, Saverny s'était précipité vers lui.

« Cher et négligent Henri, dit-il en l'embrassant cordialement; je t'ai bien souvent et bien inutilement écrit, jamais de réponse. On a raison de dire que la cour rend oublieux.

— Oublieux, non, je ne l'étais pas, répondit Henri avec trouble et confusion; non, mon ami, je n'étais que honteux, humilié. »

Et il raconta avec une loyale franchise et ses torts, et ses

erreurs, et ses vains efforts, qui après cinq années le laissaient moins avancé qu'à son arrivée à Versailles.

« Ah ! que tu avais raison, dit-il en terminant, et que j'aurais dû suivre tes conseils le jour où nous nous séparâmes !

— Le mal est grand, sans doute, reprit Saverny ; mais laisse-moi faire, tout peut se réparer. »

Quelques jours après cette entrevue, Charles et Henri étaient tous deux dans la grande galerie de Versailles, le premier avec le brillant uniforme de lieutenant-général, le second sous le costume d'un enseigne de cavalerie. Bientôt le roi parut, et, traversant la galerie, s'arrêta près de Saverny.

« Vous retournez à l'armée, monsieur le comte? Partez et soyez certain que, bien qu'éloigné, on ne vous oubliera pas ici. Ah ! monsieur de Ferrières, m'apportez-vous votre justification ?

— Sire, dit Saverny, mon cousin et moi, nous venons prendre congé de Votre Majesté.

— M. de Ferrières, votre cousin? Je l'ignorais. Et il s'éloigne ?

— Il part pour l'armée ; M. de Louvois a bien voulu lui accorder un brevet d'enseigne, et je vous garantis que bientôt il aura mérité de l'avancement.

— S'il suit votre exemple, je n'en doute pas ; mais ces dettes dont on m'avait parlé ?

— Tout est payé, sire, reprit vivement Saverny.

— Grâce à lui, sire, grâce à mon cousin. »

Bientôt Saverny et Ferrières partaient pour l'armée, où Henri sut se montrer digne des espérances de son cousin, et réparer noblement le temps perdu et les fautes passées.

L. MICHELANT.



CHAQUE JOUR PENDANT LEURS RÉCRÉATIONS, MARIE CONDUISAIT SES JEUNES FRÈRES SUR LA CÔTE

LE NAUFRAGE.

Le château du comte d'Orcanna est situé sur le bord de la mer, à quelques lieues de Cherbourg; le comte l'habite presque toute l'année avec ses jeunes enfants, dont il dirige l'éducation, aidé par Marie, l'aînée de tous, qui soigne ses petits frères et dont la tendresse remplace pour eux la mère qu'ils ont perdue. Leur famille devait s'augmenter par l'arrivée du frère de la comtesse d'Orcanna, enlevée si malheureusement à l'amour de son époux; car M. de Saverny quittait les colonies pour venir se fixer en France auprès de son beau-frère et de ses jeunes neveux; il conduisait avec lui sa fille, belle enfant de seize ans, dont l'arrivée comblait de joie Marie, qui savait trouver en elle une aimable et charmante compagne: aussi, dans son impatience, chaque jour pendant leur récréation elle conduisait ses petits frères sur la jetée, espérant découvrir le bâtiment qui devait réaliser son espoir. Un jour que le mauvais temps avait empêché leur promenade accoutumée, Marie, enfermée tristement dans sa chambre, priait Dieu pour les pauvres voyageurs. Tout à coup, vers le soir, le fracas de la tempête redoubla et ébranla l'habitation jusque dans ses fondements; les vaisseaux exposés sur les flots font retentir le canon d'alarme; ses coups uniformes et lents tonnent à l'oreille épouvantée comme la cloche de l'agonie, et semblent être le dernier adieu que les matelots adressent à la terre.

Marie, éperdue et tremblante, monte sur une des tours qui défendent l'entrée des portes du château; ses regards inquiets parcourent l'espace et cherchent à découvrir s'il est possible de porter secours aux naufragés. Pas une étoile ne brille au ciel ; la foudre seule, déchirant la nue, illumine d'un éclat rougeâtre cet affreux tableau. Marie aperçoit dans le lointain la pointe élevée d'un mât; il lui semble distinguer sur la blanche écume des flots la sombre carcasse d'un bâtiment; puis les coups de canon deviennent plus fréquents et annoncent que le péril est inévitable. Le roulement du tonnerre répond seul à ce glas funèbre, et la mer frappe sans relâche les frêles planches qui garantissent encore du trépas les malheureux se cramponnant avec désespoir à quelques-unes d'entre elles.

Marie, à genoux, supplie alors son père d'envoyer des secours aux naufragés.

« Impossible, ma fille, dit le comte ; malheureusement impossible !... car une mort certaine serait le partage des imprudents qui s'exposeraient à braver la tempête, et leur dévouement ne serait d'aucune utilité pour les malheureux qu'ils voudraient sauver. »

Mais voilà qu'aucun bruit ne s'unit plus à la fureur des éléments,... le canon ne résonne plus !... Un silence lugubre, un silence de mort règne sur les flots. Marie se redresse palpitante.

« Ils n'existent plus, mon père, s'écria-t-elle la voix pleine de larmes; par pitié, courons au rivage, peut-être parviendrons-nous encore à sauver quelques victimes. »

Et la jeune fille, belle d'enthousiasme, animée par ce doux espoir, s'élance courageuse, bravant le courroux de la tempête et les torrents de pluie qui l'inondent. Le comte, suivi

de tous les gens du château, se hâte pour rejoindre sa fille et s'opposer autant que possible aux imprudences auxquelles elle peut se livrer dans l'ardeur de son dévouement. Marie s'arrête, car la vague mugissante couvre ses pieds; les débris du vaisseau, lancés violemment contre les rochers, s'y brisent avec fracas, et menacent de leurs éclats l'intrépide jeune fille qui les voit voler autour d'elle. Le comte essaie en vain de l'arracher aux dangers qui la menacent; mais il ne parvient à calmer son désespoir qu'en lui montrant ses serviteurs se jetant à la nage pour sauver les malheureux qui luttent encore contre les flots. Dieu exauce enfin les vœux de Marie! Après des efforts inouïs on parvient à sauver quelques victimes de la tempête; le bonheur de l'angélique enfant égale alors la sollicitude qu'elle a montrée, et elle obtient de son père de pouvoir offrir généreusement l'hospitalité du château aux infortunés qu'elle vient d'arracher à la mort.

Parmi les malheureux recueillis par les bontés du comte d'Orcanna se trouvait une jeune fille qui pendant plusieurs jours laissa craindre pour sa vie; lorsqu'elle reprit enfin connaissance et qu'elle vit Marie attentive à la soigner :

« Où suis-je? dit-elle; n'êtes-vous pas un ange que Dieu m'envoie pour me conduire auprès de mon père?

— Calmez-vous, je vous en conjure, répondit Marie; vous êtes ici près d'une amie, et le comte d'Orcanna, mon père, sera heureux de pouvoir vous servir...

— Le comte d'Orcanna! s'écria la jeune fille en élevant ses yeux vers le ciel avec reconnaissance; mon Dieu, je te bénis, puisque dans ta rigueur tu es encore miséricordieux! » Mais voyant l'étonnement de Marie à cette exclamation : « Je suis la fille de M. de Saverny, continua-t-elle en lui prenant tendrement la main, voulez-vous aimer votre cousine? »

A ces paroles, les deux aimables filles s'embrassèrent tendrement, et le comte, que Marie fit appeler, vint promettre à la jeune étrangère que désormais elle aurait un père et une sœur en eux.

Plusieurs jours se passèrent. Sarah paraissait remise de ses souffrances, mais une grande tristesse répandue sur ses traits empêchait le comte de l'interroger sur la mort funeste de M. de Saverny, craignant de redoubler par ses questions la douleur de la pauvre orpheline. Cependant, un soir qu'ils étaient tous réunis au salon, il conduisit tout doucement sa nièce à parler de son malheur. Voici ce qu'elle leur raconta.

« Mon père avait réalisé toute sa fortune, et sa pensée la plus douce était le bonheur qu'il devait trouver dans son beau pays de France, ainsi qu'auprès de vous, cher oncle, et des enfants d'une sœur qu'il avait si vivement aimée. Vous ne sauriez vous imaginer toutes les tendres précautions que mon bon père avait prises pour me rendre moins pénible, ou plutôt tout à fait agréable, le voyage de long cours que nous allions entreprendre. Le bâtiment lui appartenait, et chacun se pressait dans le port pour visiter notre charmant navire; mais c'était à bord surtout qu'on éprouvait de l'étonnement et de l'admiration! On avait su y ménager pour nous une ravissante petite habitation, où rien ne manquait du comfort le plus accompli et le plus exigeant; outre une chambre à coucher, dont le lit suspendu avait toute la molle recherche des lits de France, un joli salon pour prendre le thé, une salle à manger et un cabinet d'étude complétaient notre délicieuse prison; tout cela tendu de charmantes étoffes, tout cela paré de fleurs. Le cabinet d'étude renfermait une précieuse bibliothèque; dans la salle à manger, de jolis petits oiseaux, dans leur cage, chantaient et venaient avec leur petit bec frapper

contre les barreaux et solliciter une liberté dont ils n'usaient que pour voltiger gaiement autour de nous et manger hardiment le sucre ou les graines que nous leur présentions; enfin, un gros singe, acheté par mon père pour me divertir, faisait l'amusement de tous les matelots par ses gambades et ses bonds parmi les mâts et les cordages; je ne saurais vous dire jusqu'où mon excellent père avait poussé la prévoyance, et notre voyage devait être une merveille, un véritable conte de fée. Mais hélas! combien les projets des hommes sont vains devant la volonté de Dieu!...

Notre départ s'effectua sans périls, sans privations, sans inquiétudes, et, grâce à la tendre sollicitude de mon père, nous voguions gaiement sur le vaste Océan, avec autant de tranquillité que si nous nous étions trouvés sur notre habitation, entourés d'amis et de serviteurs dévoués. Mon père avait le plus grand plaisir à venir faire de la musique avec moi et ma gouvernante, mistress Scott, femme de beaucoup de mérite et musicienne distinguée. Nous passions presque toute notre soirée à nous livrer à cette agréable distraction.

La traversée fut longue, mais heureuse, et nous apercevions déjà les côtes de France, lorsqu'un soir, vers neuf heures, comme nous étions à exécuter une symphonie de Beethoven, le vaisseau commença à éprouver une agitation qui nous obligea de suspendre notre concert; mon père monta sur le pont pour s'informer de la cause de ces violentes secousses, et tarda si long-temps à revenir, que dans notre inquiétude nous allâmes le rejoindre. O mes amis! quel spectacle épouvantable frappa nos yeux!... La pluie tombait par torrents, le vent soufflait avec violence, et les vagues horriblement agitées entraînaient le bâtiment sans qu'il fût possible de lui donner aucune direction. Le capitaine, pâle et désespéré, ne

savait quels ordres donner, et les matelots restaient plongés dans une stupéfaction silenciense, qui se changea tout à coup en un cri de terreur et de mort... Le navire venait de se briser contre un rocher.

Tandis que chacun se lamentait autour de lui, mon père, avec un admirable sang-froid, façonna à la hâte un radeau, car la foule se jetait dans la chaloupe et l'encombrait de manière à la faire bientôt couler bas; puis, me dépouillant des vêtements qui pouvaient me gêner, il attendit que la crise se décidât.

Jusqu'au point du jour, le navire, dont la quille se trouvait tout à fait brisée, resta soutenu par les rochers, au milieu desquels il s'était engagé; mais alors les vagues, qui ne cessaient de le battre avec persévérance, l'enlevèrent de cet abri. et l'eau gagna de toutes parts. A ce moment fatal, mon père, m'attachant fortement au radeau, m'ordonna de recommander mon âme à Dieu, le lança à la mer et s'y précipita en même temps. Vous dire ce que nous éprouvâmes alors serait au-dessus de mes forces!... Long-temps notre frêle embarcation resta le jouet des flots, qui nous couvraient à chaque instant de leur écume et nous emportaient à leur gré. Cependant la mer perdit de sa violence, et mon pauvre père, qui s'était jusqu'alors borné à nous maintenir sur le radeau, se mit à faire quelques efforts pour le diriger vers la côte, qui n'était pas éloignée de plus d'une demi-lieue. Ses efforts réussirent au delà de nos espérances, car peu de temps après notre radeau s'arrêta sur un banc de sable. Mon père dénoua mes liens, et tous deux nous nous précipitâmes à genoux pour remercier Dieu de nous avoir si miraculeusement sauvés; puis nous nous disposions à avancer vers un rocher qui nous offrait un asile jusqu'au moment où nous pourrions recevoir des secours.

Ce fut alors que des cris lamentables s'élevèrent non loin de nous, et que nous vîmes, à deux cents pas environ, ma pauvre gouvernante attachée à un débris de mât qu'elle serrait dans ses bras; elle nous avait aperçus et nous appelait à son secours.

« Par pitié, monsieur, sauvez-moi! s'écriait-elle... Ne me laissez pas périr, au nom du ciel!... Après Dieu, je n'espère qu'en vous. »

Mon excellent père ne put entendre sans émotion cette voix déchirante qui semblait sortir du fond de la mer en furie, et résolut de sauver l'infortunée qui l'implorait ainsi. En vain le suppliai-je les mains jointes de ne pas s'exposer à de nouveaux périls; il me répondit que le ciel le protégerait certainement encore, qu'il y aurait de la lâcheté à laisser ainsi périr sans secours une infortunée qui allait se briser contre les rochers, faute de savoir diriger le mât auquel elle se tenait; et, s'arrachant d'entre mes bras, il se jeta à la mer. Bientôt il atteignit à la nage mistress Scott... celle-ci lâcha le mât pour s'accrocher à mon père... Je les vis un instant se débattre sur les flots... puis ils disparurent... et je restai, pauvre orpheline, sans abri, sans secours, moitié nue, sur un rocher où m'avait jetée la tempête!

D'abord la consternation et le désespoir me plongèrent dans un évanouissement qui dura certainement plusieurs heures; puis, en reprenant connaissance, je repris aussi l'horrible souvenir du malheur qui venait de me frapper; alors je me sentis atteinte d'un vertige affreux, et je me précipitai de nouveau dans les flots pour y rejoindre mon père et mourir avec lui. Mais le Dieu des miséricordes eut pitié de moi : pour me sauver il envoya un de ses anges divins, car c'est à vous que je dois la vie, chère et bonne Marie, continua Sarah en tendant

la main à sa cousine. Maintenant je me sens du courage, et je veux, sinon oublier, au moins me résigner à mon malheur. »

Le comte d'Orcanna, ainsi que sa fille, touchés de la triste narration de la pauvre orpheline, redoublèrent d'affection et de soins qui la touchèrent profondément; aussi, après quelques mois écoulés, sa gracieuse figure avait quitté l'altération du désespoir, et une teinte de douce mélancolie, répandue sur ses traits, servait encore à en augmenter le charme. Marie, bien loin d'être jalouse des talents et de la beauté de sa cousine, se plaisait au contraire à la faire briller, et tous ceux qui venaient au château partageaient leur amitié et leur admiration entre les deux charmantes jeunes filles. Le comte avait écrit aux colonies pour prendre les renseignements qui pouvaient être utiles à fixer la position de sa nièce. Le banquier de M. de Saverny envoya toute la fortune qu'il avait eu la précaution de ne pas emporter avec lui. Puis une vieille négresse, nourrice de Sarah, apprenant la perte que sa pauvre enfant avait faite, obtint de venir se fixer en France auprès d'elle.

La paix et le bonheur régnèrent au château du comte d'Orcanna, et l'amitié des deux jeunes filles s'augmentait chaque jour. Enfin, au bout de quelques années, dans la chapelle du château, se célébra le mariage de Sarah avec son jeune cousin. Après la cérémonie, la jolie mariée, s'élançant dans les bras de Marie, s'écria que Dieu soit béni à jamais pour nous avoir rendues véritablement sœurs.

La comtesse de BAZANVILLE.



WILLIAM L'HONNÊTE HOMME

BARTHES L'HONNÊTE HOMME.

Williams Barthes, fils d'un marchand de la Cité, continua, à la mort de son père, le commerce de laines que celui-ci exerçait tout petitement et dans lequel, au bout de trente ans, il était parvenu à amasser une honnête fortune. Mais, une fois à la tête des affaires, Williams se dit qu'avec de l'activité, de l'économie et de l'intelligence, il pourrait donner plus d'importance à sa maison, qui, du reste, dans le rang modeste qu'elle occupait, avait toujours joui d'un grand crédit sur la place de Londres, crédit dû à une réputation de probité justement acquise. Quoique fort jeune encore, il était déjà père de deux enfants, Stephen et Maria, le premier âgé de six ans, la seconde de quatre. C'est pour l'avenir de ces deux êtres, objets de son affection, que Williams, jusqu'alors simple et sans-ambition, pensa sérieusement aux moyens d'augmenter sa fortune. Un de ses amis le recommanda à une maison de Bombay qui le chargea de ses commissions. Notre marchand de laines répondit à cette confiance par son exactitude à remplir les ordres qu'on lui transmit, et surtout par la droiture et la délicatesse qu'il apporta dans ses rapports; si bien que la seconde fois les commandes furent plus considérables et s'accrurent encore par la suite. Son habileté dans ce genre d'affaires fut bientôt connue, non-seulement à Bombay, mais dans toutes les possessions anglaises des Indes orientales. Beaucoup de maisons s'adressèrent à lui. Williams

qui ne pouvait pas les servir toutes, fit un choix parmi les meilleures; et comme il se trouva trop à l'étroit dans la maison qu'il occupait, il prit un local plus vaste, soit pour ses bureaux, soit pour ses magasins, et se forma un personnel capable de répondre à ce grand train d'affaires. Il va sans dire que, tout en opérant en homme consciencieux, chaque année lui rapportait de grands bénéfices. Quand il se vit à la tête d'un capital suffisant, il envoya pour son propre compte des marchandises à un correspondant de Madras. L'heureuse issue de cette première expédition l'enhardit à en faire d'autres qui toutes eurent le même résultat. Plus tard, il fréta des navires, et, la fortune continuant à lui être favorable, il devint un des plus riches armateurs de Londres. Ce succès étonnant ne le rendit ni plus fier envers ses connaissances, ni moins affectueux pour ses enfants. Il n'avait point négligé le soin de leur éducation. Quand ils furent en âge, Stephen fut placé dans un collége et Maria dans le meilleur pensionnat. Contrairement à la plupart des gens enrichis, son cœur était resté bon, humain et généreux, il faisait beaucoup d'aumônes. Si une pauvre famille honnête était dans le besoin, il lui envoyait des secours; un de ses matelots avait-il péri dans le voyage, il faisait à sa veuve ou à sa vieille mère une pension qui assurait leur existence. Aussi les malheureux bénissaient son nom, et dans le commerce on ne l'appelait que Barthes l'honnête homme. Il avait acquis tout ce qui fait le bonheur sur cette terre, une fortune honorable et l'estime de tous.

Tout à coup, et comme si le Ciel eut voulu éprouver cette âme si fortement organisée, un coup terrible vint le frapper au sein de sa prospérité. En même temps qu'une maison de Bombay lui fit perdre dans une faillite une somme considérable, un vaisseau, frété par lui, se perdit sur les côtes d'Afri-

que ; l'équipage seul échappa à ce désastre; toutes les marchandises furent perdues : il y en avait pour plus d'un million. Cette nouvelle se répandit bientôt dans tout le commerce; les créanciers de Williams Barthes s'en alarmèrent ; mais personne n'en fut plus atterré que la victime de ce funeste événement. Williams avait fait fond sur l'arrivage de ce navire et sur des traites que devait lui envoyer cette maison de Bombay pour parer aux nombreuses échéances de la fin du mois ; il se vit, avec effroi, dans l'impossibilité d'y faire face. Sa ruine était certaine, et, ce qui était plus affreux encore pour l'honnête négociant, le nom de son père, jusqu'alors sans tache, déshonoré ! Une fièvre ardente s'empara de lui, et fit pendant plusieurs jours craindre pour sa vie. Grâce à sa constitution robuste et aux soins habiles d'un médecin, les progrès du mal cessèrent, mais il fut remplacé par un accablement général, accompagné d'une sombre tristesse, cent fois plus effroyable que le délire. La vue de sa femme, de ses enfants, qui autrefois animait son visage d'une douce joie, lui déchirait le cœur ; l'infortuné prévoyait bien que le déshonneur qui allait l'atteindre rejaillirait sur eux.

Le 30 du mois arriva : c'était le terme fatal! Williams n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Il se lève de grand matin, plus défait, plus abattu que de coutume; d'une main tremblante, il ouvre son livre d'échéances, le feuillette, l'additionne...

« Vingt mille livres! s'écrie-t-il, et j'ai à peine la moitié de cette somme ! »

Un tremblement le saisit, il ferme les yeux et tombe sur son fauteuil, pâle et suffoqué.

Sa femme, son fils et sa fille accourent à sa voix. On s'empresse autour de lui, madame Barthes lui frotte les tempes

avec du vinaigre, Marie lui fait respirer des sels. Williams revient à lui. En voyant les soins dont il est l'objet, d'abondantes larmes coulent sur ses joues.

« Pauvres enfants! murmura-t-il, qu'allez-vous devenir?

— Mon père, dit Stephen, ne vous abandonnez pas à ce désespoir; tout le monde vous aime, vous estime. Vendez tout ce que vous avez. On dira : Il s'est dépouillé pour faire honneur à ses engagements. Il est toujours Williams Barthes l'honnête homme. Je n'ai que dix-huit ans, je suis fort, j'ai du courage, je travaillerai.

— Et moi aussi, je travaillerai, dit Maria en entourant de ses bras le cou de son père, nous travaillerons bien tous les deux, Stéphen et moi; vous et ma mère ne manquerez de rien. Je sais une foule de petits ouvrages, j'y consacrerai tous mes instants, le jour, la nuit; rien ne m'effraiera. Je suis forte aussi, et vous verrez que le courage ne me manquera pas. Dieu me soutiendra; ayez confiance en lui, mon père. »

— Et d'ailleurs, mon père, ajouta Stephen, vous qui avez si souvent secouru les infortunes, est-il possible qu'on vous abandonne dans un pareil moment? N'avez-vous pas le droit de compter sur le concours de tous les gens de bien? Ma sœur a raison, mon père : ayez confiance en Dieu. »

Williams se lève.

« Mon Dieu! fit-il, si je recherchais la fortune, tu le sais, c'était pour eux; je voulais qu'ils fussent heureux sur cette terre; je voulais, avant tout, leur laisser un nom sans tache, et peut-être, dans un instant, ce nom sera-t-il déshonoré! Ne le permets pas, ô mon Dieu! prends pitié de mes enfants! Qu'ils reçoivent ici-bas la récompense de leurs vertus, comme ils la recevront un jour dans le ciel. »

Il s'assit de nouveau après ces paroles, et laissa tomber son front dans ses mains.

Dans ce moment, un individu se présente; il porte sur son épaule une sacoche vide. Un énorme portefeuille, attaché par une chaîne d'acier passée à son cou, sort à moitié de la poche de son habit. Williams tressaille en le voyant, un frisson glacé le parcourt des pieds à la tête; il vient de reconnaître dans cet homme Peters, le premier garçon de recette de la maison Edward Taylor, le plus riche banquier de Londres et son plus fort créancier.

Peters s'approche et lui remet un papier :

« Une lettre, monsieur, » dit-il.

Puis il salue et se retire.

Williams, surpris, le regarde s'en aller. Quand Peters est sorti, il ouvre la lettre; mais, aux premières lignes, un cri lui échappe, il ne peut continuer.

« Qu'avez-vous? demandèrent à la fois madame Barthes, Stephen et Maria.

— O mon Dieu! fit Williams, les yeux élevés au ciel, que ta miséricorde est grande! Merci, ô mon Dieu! merci pour ces enfants et pour leur mère!

— Qu'est-ce donc, mon père?

— Tiens, lis, lis, Stephen. »

Le jeune homme prend la lettre des mains de son père, et lit d'une voix émue :

« Monsieur, il est des hommes dont la ruine est évidem-
» ment le résultat de l'inconduite; des hommes qui, dominés
» par leurs passions, après avoir absorbé l'argent qu'ils pos-
» sédaient, ne rougissent pas d'y sacrifier celui qui ne leur
» appartient pas, se faisant un jeu de réduire à la misère de
» pauvres et honnêtes ouvriers qui, sur la foi d'une réputa-

» tion usurpée, leur confient le fruit de leurs labeurs, leur
» avenir et celui de leur famille. Ceux-là sont indignes de pitié;
» leur nom doit être voué au mépris et à l'exécration. Mais
» celui qui, né dans une condition plus modeste, s'est placé
» au premier rang par son travail; celui qui fut toute sa vie
» sage, économe, bienfaisant, généreux, et qui ne doit sa
» perte qu'à la seule volonté du ciel, celui-là n'a démérité ni
» des hommes ni de Dieu. Le sort peut l'accabler, mais le dés-
» honneur ne l'atteindra jamais. Honte à qui le repousse!
» honte à qui peut l'arrêter au bord de l'abîme et ne lui tend
» pas une main secourable! Relevez-vous, Williams Barthes, et,
» si vous avez quelque estime pour moi, ne refusez pas l'appui
» que je suis trop heureux de vous offrir. Voici, sous ce pli,
» deux traites de dix mille livres chacune : la première servira
» à satisfaire vos créanciers, la seconde à continuer vos opé-
» rations, sans qu'aux yeux des autres la catastrophe qui vous
» a frappé paraisse le moins du monde avoir porté atteinte à
» votre fortune. Votre crédit n'en sera point ébranlé, il s'en
» augmentera d'autant. Quant à moi, j'attendrai. Avec du
» courage, avec votre activité et l'aide de Dieu, qui ne peut
» vous manquer, vous consoliderez la haute position que vous
» vous êtes faite parmi les négociants de l'Angleterre. C'est le
» plus ardent de mes vœux.

» EDWARD TAYLOR. »

A peine Stephen a-t-il achevé sa lecture, que, mus par le même sentiment, lui et ses trois auditeurs tombent à genoux pour remercier Dieu de ce secours inespéré et appeler ses bénédictions sur l'auteur d'une action si généreuse.

Tout à coup Williams se relève, une vive anxiété se peint sur ses traits. Acceptera-t-il ces offres? Et si le sort continue à

lui être contraire, si ce n'est là que le premier de ses coups!... comment s'acquittera-t-il de ce nouvel engagement, engagement mille fois plus sacré que les autres, puisqu'il peut être funeste à son bienfaiteur... Mais l'honneur, sa femme, ses enfants... Williams hésite, il balance... Un homme se présente à la caisse, puis deux, puis trois :... Ce sont ses créanciers, ils vont tous venir! Cette pensée le décide. Il envoie Bult, son garçon de recette, encaisser une des traites d'Edward Taylor, pendant qu'il solde celle qu'on lui présente avec les valeurs qui lui restent en portefeuille. Bult revient assez à temps pour que les payements s'effectuent sans interruption. A quatre heures tout est fini. Le soir, à la bourse, il n'est bruit que des immenses ressources de William Barthes l'honnête homme.

Le lendemain matin, Edward Taylor était assis dans son cabinet, le *Times* à la main, lisant avec beaucoup d'intérêt le compte rendu d'une séance assez orageuse qui avait eu lieu, la veille, à la Chambre des communes. Un domestique annonce :

« Monsieur Williams Barthes.

— Faites entrer, » dit le banquier en se levant.

La porte s'ouvre; Williams et sa famille sont à ses pieds.

« Que faites-vous? s'écrie Taylor.

— Ah! monsieur, fit madame Barthes, vous nous avez sauvé la vie et l'honneur, laissez-nous vous exprimer notre reconnaissance. »

Mais Taylor les relève.

« Madame, mes amis, leur dit-il, ne m'ôtez pas le plaisir de ce que j'ai pu faire pour vous. D'ailleurs n'est-ce pas notre métier, à nous autres banquiers, d'avancer notre argent? Quel placement plus sûr pouvais-je faire du mien? Williams Barthes, la fortune s'est montrée rebelle envers vous ; vous la domp-

terez, j'en ai la conviction, et un jour peut-être vous connaîtrez comme moi le bonheur qu'on éprouve à venir en aide à l'homme de bien. »

Le banquier retint la famille à dîner. Ce fut une journée délicieuse pour tous. Williams poursuivit le cours de ses opérations commerciales avec une ardeur nouvelle. Secondé par Stephen, dont le zèle et l'intelligence lui furent d'un grand secours, il avait au bout de trois ans récupéré toutes ses pertes et remboursé son bienfaiteur. Aujourd'hui il est retiré des affaires; mais sa maison subsiste toujours, sous la raison de Stephen Barthes et compagnie. C'est une des plus riches et des plus recommandables de Londres.

T. CASTELLAN.



VOUS ALLEZ VOIR COMME IL EST BON

[illegible]ien et Annette

BASTIEN ET ANNETTE.

Chapuis, cultivateur aisé de Cormery en Touraine, jouissait dans son village de l'estime de tous les gens de bien. Sa femme, bonne et digne ménagère, s'occupait, pendant qu'il était aux champs, de surveiller les travaux, de tenir sa maison en ordre et d'élever dans l'amour de la vertu son fils Bastien et sa fille Annette, deux enfants charmants, que tout le monde aimait à cause de leur gentillesse, de leur mine fraîche et enjouée, et surtout de l'excessive bonté de leur petit cœur, qui se révélait dans la moindre des choses. Leur maison, située à l'entrée du village, se distinguait des autres par un air de propreté qui faisait plaisir à voir. Devant, un fort joli jardin potager, planté d'arbres fruitiers et de légumes. Derrière, une pelouse émaillée de fleurs et qui s'étendait en pente douce jusqu'à un petit ruisseau servant de limite à la propriété. Un petit sentier suivait tout le long du ruisseau; les piétons le prenaient souvent pour se rendre à un autre village distant d'une demi-lieue.

Non loin de ce village voisin de Cormery, mais au delà, Chapuis avait une sœur de sa femme, mariée à un nommé Gervais, gros fermier et dans une position de fortune bien plus belle que la sienne; mais ils étaient dans de très-bons rapports et se voyaient souvent. Un matin, pour je ne sais plus quelle fête de l'endroit, madame Gervais arriva chez sa sœur

avec son fils Claude pour y passer la journée. Claude, un peu plus âgé que Bastien et Annette, était comme eux fort bien de visage, mais quelle différence pour le cœur et le caractère! Autant les premiers étaient bons, affables, charitables et prévenants, autant celui-là était sec, sournois, gourmand, taquin et volontaire.

Comme tous les enfants, Claude fut d'abord joyeux de revoir ses cousins, parce qu'il se proposait de bien s'amuser avec eux. En effet, à peine arrivé il les entraîna vers la pelouse, où ils pouvaient plus commodément se livrer à leurs jeux.

« N'allez pas trop près du ruisseau, leur dit madame Chapuis.

— Non, maman, répondit Bastien, et puis tu sais bien qu'il n'y a presque pas d'eau.

— C'est égal, c'est inutile de vous mouiller.

— Oh ! nous ne nous mouillerons pas, fit la petite Annette, nous ne dépasserons pas le sentier.

— C'est bien, mes enfants, amusez-vous et prenez garde de vous faire du mal; tout à l'heure Jacqueline vous portera à déjeuner.

— Oh ! oui, oui, nous déjeunerons sur l'herbe, s'écria Bastien ; ce sera gentil : viens Claude, viens Annette. »

Et tous les trois se mirent à courir à qui arriverait le premier. Il va sans dire que la pauvre petite Annette, en sa qualité de plus jeune, demeura en arrière.

« J'ai gagné, dit Claude qui arriva avant les autres.

— Gagné quoi? fit Bastien; nous n'avons rien parié.

— C'est égal, j'ai gagné, et à cause de cela c'est moi qui vais dire à quoi nous allons jouer.

— Eh bien, soit : à quoi ?

— A celui qui sautera le plus loin de l'autre côté du ruisseau.

— Pardine ! tu es le plus grand.

— Et puis maman l'a défendu, fit Annette d'un petit air raisonnable.

— Eh bien, à celui qui montera le plus haut sur cet arbre.

— Pardine ! tu grimpes mieux que moi, reprit encore Bastien.

— Non, non, vous pourriez vous faire mal, fit observer Annette, et maman nous a bien dit de prendre garde.

— Eh bien, à nous deux, Bastien, à celui qui renversera l'autre.

— Pardine ! tu es le plus fort.

— D'ailleurs c'est la même chose, ajouta la petite fille, on peut également se faire mal ainsi.

— Alors si vous ne voulez pas jouer, dit Claude avec humeur, c'était pas la peine de venir ici.

— Jouons à cache-cache, veux-tu, Claude ?

— Parce que tu es petite, toi, et que tu peux te cacher partout. C'est égal, je le veux bien. »

Le jeu de cache-cache commença, mais Claude était toujours découvert de suite ; ça ne l'amusa pas long-temps.

« Ça m'ennuie, dit-il, je ne joue plus à ça.

— Et bien, cueillons des marguerites, nous en ferons de beaux bouquets.

— Cueillir des marguerites, c'est amusant !

— Que veux-tu donc faire ? demanda Annette.

— Rien. »

Et le maussade petit garçon s'en allait en boudant le long du ruisseau, lorsque Jacqueline apporta le déjeuner,

« Le déjeuner ! s'écrièrent Bastien et Annette, viens, Claude, viens. »

Le déjeuner se composait de fruits et de confitures de ménage, de gâteaux et de pain. Madame Chapuis, qui connaissait le caractère brouillon de son cher neveu, avait fait trois portions égales, afin d'éviter toute contestation.

« Justement j'ai faim, dit Bastien.

— Et moi aussi, dit Annette ; c'est que l'arrivée de ma tante nous a empêchés de manger notre soupe ce matin.

— Nous déjeunerons de meilleur appétit. Asseyons-nous là tous les trois. Viens-tu, cousin?

— Je n'ai pas faim, répondit Claude, à qui la mauvaise humeur n'avait pas passé ; moi, j'ai mangé ma soupe avant de partir de chez nous. »

Cependant il s'approcha d'eux, prit l'une des trois parts, et fut s'asseoir à quelques pas de là, en disant :

« Je déjeunerai tout à l'heure, quand j'aurai faim. »

Bastien et Annette, voyant qu'il n'y avait rien à attendre de lui, le laissèrent aller et se disposèrent à faire honneur au repas.

Dans ce moment une jeune femme en haillons, pâle et l'air souffrant, arrivait par le petit sentier qui borde le ruisseau, précisément du côté où Claude était assis. Elle s'approche timidement de lui, et, lui tendant une main sèche, elle lui dit d'une voix dolente :

« Mon petit monsieur, la charité, s'il vous plaît?

— Je n'ai rien, lui répond Claude, je ne peux pas vous donner. »

Mais la pauvresse voyait le déjeuner que le petit garçon avait posé à côté de lui.

Elle réitère sa demande :

« La charité, s'il vous plaît ?

— Puisque je vous dis que je n'ai rien.

— Un morceau de pain, pour l'amour de Dieu, dit la femme en désignant de son œil humide les provisions étalées sur l'herbe.

— Merci ! fit Claude, qui attira vivement à lui pain, gâteaux, fruits et confitures ; ça, c'est mon déjeuner, et je prétends bien le manger tout à l'heure, quand j'aurai appétit.

— Un seul petit morceau de pain, mon petit monsieur, pour mon enfant qui meurt de faim. Dieu vous le rendra.

— Du tout, du tout. Allez dans le village, on vous donnera. »

De derrière un gros saule, où ils s'apprêtaient à déjeuner, Bastien et Annette avaient tout entendu ; ils se lèvent et s'approchent de leur cousin, en s'écriant :

« Que tu es méchant, Claude !

— Refuser un morceau de pain à cette pauvre femme ! dit Bastien, il faut que tu aies le cœur bien dur.

— Oh ! oui, ajouta Annette, son petit enfant qui meurt de faim et elle aussi, sans doute, c'est affreux ! Fi ! que c'est laid, mon cousin, de n'avoir pas pitié des pauvres ! »

A ces mots, elle s'approche de la femme, la prend par la main et lui dit :

« Venez, venez avec nous.

— Oui, oui, fit Bastien en saisissant son autre main, venez, nous vous donnerons à manger.

— Tant pis pour eux, s'ils lui donnent ce qu'ils ont, murmura Claude en s'étendant de tout son long ; moi, tout à l'heure je déjeunerai. »

Il fallait que la pauvre femme et son enfant eussent bien

faim, car, en un instant, du déjeuner du frère et de la sœur il ne resta pas vestige.

« Vous devez avoir bien soif, dit Bastien, quand les deux malheureux eurent cessé de manger, nous allons vous donner à boire; mais nous n'avons rien ici. Venez, nous vous donnerons du bon lait.

— Oui, oui, fit Annette, du lait de notre chèvre; elle est un peu plus loin. Venez, vous en boirez une bonne jatte, vous et votre enfant. »

Tous deux prirent encore la main de la pauvresse, et la conduisirent vers une jolie petite chèvre qui broutait tout près de la maison. Pendant ce temps-là, Claude ronflait comme si sa conscience ne lui eût rien reproché. Assises à l'ombre d'un massif de lilas, madame Chapuis et sa sœur avaient été témoins invisibles de toute cette scène.

« Je suis furieuse contre mon fils, dit madame Gervais; je ne lui croyais pas si mauvais cœur. Refuser un morceau de pain à cette pauvre femme! c'est affreux!

— Il se corrigera, lui répond sa sœur.

— Oh! oui, il faudra bien qu'il se corrige; sans cela...

— Il est si jeune!

— Les tiens sont bien plus jeunes, et pourtant... Ce sont deux petits anges que tu as là. Mais, viens, suivons-les; je veux les voir jusqu'au bout accomplir leur bonne petite action. Quant à Claude... oh! je le punirai de sa méchanceté. »

Quand ils arrivèrent, les deux enfants étaient déjà en besogne. Bastien tenait le licol passé au cou de la chèvre, pendant qu'Annette, à deux genoux, trayait le lait. La pauvre femme était assise derrière un gros arbre.

« Voilà qui est fait, lui criait la bonne petite fille, tout en

remplissant une grande jatte qu'elle était allée prendre à la maison ; vous allez voir comme il est bon. »

Puis, quand la jatte fut pleine, elle la lui porta elle-même et lui dit :

« Buvez, buvez tout, ça vous fera du bien. »

La femme en but une partie et donna le reste à son enfant. Cela fait, Annette reprit la jatte, et elle s'en allait, tout sautillant, la rapporter à sa place, lorsqu'elle aperçoit sa mère et sa tante qui l'observaient. La petite fille jette un cri et s'arrête.

« Maman, fit-elle un peu interdite, c'est une pauvre femme et son enfant qui avaient bien soif, nous leur avons donné à boire.

— Vous leur avez aussi donné à manger, leur dit la mère.

— Ils avaient si faim ! nous leur avons donné...

— Votre déjeuner : je le sais.

— Oh ! ne nous gronde pas, maman.

— Vous gronder, parce que vous êtes bons et sensibles au malheur des autres ! Dieu m'en préserve ! Venez, mes enfants, ajouta-t-elle en leur ouvrant ses bras, venez que je vous embrasse. »

Bastien et Annette se jetèrent au cou de leur mère, qui les couvrit de caresses. Dans ce moment on vit accourir Claude, fondant en larmes et fuyant devant un chien qui le poursuivait.

« Maman ! maman ! criait le petit garçon, Drak a mangé mon déjeuner pendant qué je dormais.

— Il fallait y faire attention, lui répondit sèchement sa mère.

— C'est que j'ai faim.

— Tant pis pour toi, si tu as faim; nous allons retourner chez nous.

— Oh! non, maman, ne partons pas, je t'en prie, j'ai trop faim.

— Du tout. Tu as été sans pitié pour cette pauvre femme qui te demandait un morceau de pain pour son enfant, tu ne mérites pas qu'on ait pitié de toi. Viens, allons-nous-en.

— Tout à l'heure, maman, laisse-moi déjeuner.

— Non, non; et pour t'apprendre à être dur avec les pauvres, tu seras huit jours au pain et à l'eau. »

A ces mots, les pleurs de Claude redoublèrent. Bastien et Annette, touchés de sa douleur, s'approchèrent de leur tante.

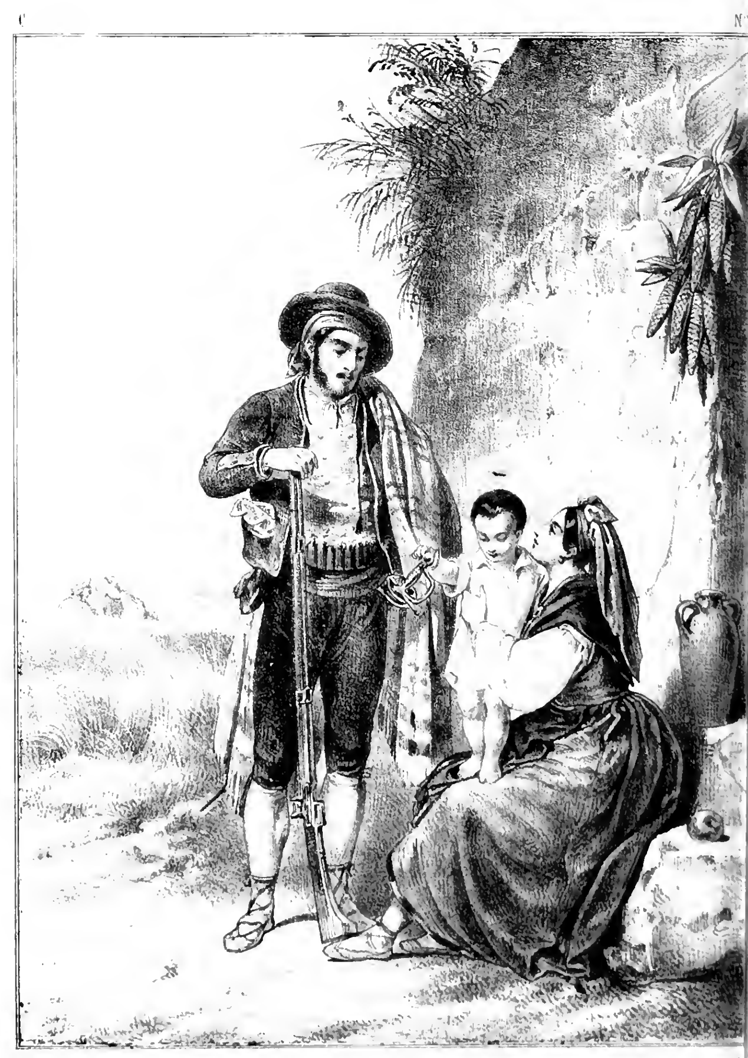
« Pardonne-lui, ma tante, dit Bastien, il ne le fera plus.

— Claude n'est pas méchant, ajouta Annette; je suis sûre qu'il est fâché de ce qu'il a fait. Tiens, regarde comme il pleure!

— Vous êtes de bons et charmants enfants, leur dit leur tante en les embrassant tous les deux, et je donnerais tout au monde pour que votre cousin vous ressemblât; mais pour cela, il a besoin d'une bonne leçon. Allons, viens, Claude. »

Madame Gervais fut inflexible; elle emmena son fils, à qui elle infligea la punition promise. Cette épreuve fut profitable à Claude, qui put apprécier tout ce que doivent souffrir les malheureux que la faim tourmente, et combien il est cruel de ne pas les secourir.

T. CASTELLAN.



Imp. d'Aubert &

OU VAS TU ? CARLOS — DÉFENDRE MON PAYS

La fortune ne fait pas le bonheur

LA FORTUNE

NE FAIT PAS LE BONHEUR.

Mariano Santibanes et Crespo Calleja, deux fermiers des environs de Tolède, voisins l'un de l'autre, étaient unis depuis leur enfance de la plus étroite amitié. Tous deux étaient veufs, pères chacun d'un fils du même âge, et possesseurs d'une fortune à peu près égale. La seule différence qui existât entre eux, c'est que Santibanes, doué d'une forte constitution, jouissait d'une santé robuste, tandis que Calleja était faible et maladif. Leurs fils avaient dix ans, lorsque Calleja tomba gravement malade. Sentant sa fin prochaine, il fit appeler Santibanes, et lui dit :

« Mariano, il me reste peu de temps à vivre ; il m'est douloureux de quitter un ami tel que toi, mais il m'est doux de penser que je laisse à mon fils un appui, un père ; car tu seras le sien, Mariano, c'est le dernier gage d'amitié que tu me donneras.

— Crespo, reprit solennellement Santibanes, ton fils sera le mien, je te le jure ; je te le jure devant Dieu qui m'entend ; je jure encore de le guider toujours dans le chemin de l'honneur que tu lui as si noblement tracé. »

Puis il prit la main de son fils Marcos, et, l'unissant à celle de Carlos, il ajouta :

« Mes enfants, dès aujourd'hui vous êtes frères : que ce ti-

tre soit sacré pour vous, comme si vous le teniez du sang, que ce lien qui vous unit soit impérissable comme celui qui unissait vos pères. »

Quelques heures après, Calleja avait cessé de vivre. En confiant son fils à son ami, il lui avait également laissé le soin de gérer sa fortune, ce dont Santibanes s'acquitta en homme probe et consciencieux. A mesure que Marcos et Carlos avançaient en âge, cette affection, qui s'était formée pour ainsi dire au berceau, devenait chaque jour plus tendre, plus vive : peines, plaisirs, tout se partageait ; la joie, la douleur de l'un, l'autre les ressentait comme si une seule et même âme les eût animés. C'était une union touchante, une amitié toute exceptionnelle, cimentée par celle de leur père, et contre laquelle il semblait que dût se briser la fortune ou l'adversité, comme les vagues de l'Océan se brisent contre la chaîne des monts qui les arrête. Les deux jeunes gens atteignirent leur vingtième année, sans que le plus léger nuage eût troublé leur douce fraternité.

Carlos avait un oncle, un frère de sa mère, parti fort jeune pour la Havane et qu'il n'avait jamais vu ; mais il en avait souvent des nouvelles, et ses lettres étaient toujours remplies d'affection pour un neveu que, disait-il, il désirait bien connaître. Un jour il en reçoit une datée de Madrid. La présence de son oncle dans cette ville l'étonne ; il ouvre la lettre et lit :

« Mon cher neveu, hâte-toi d'arriver si tu es jaloux de faire » connaissance avec ton oncle. Une maladie fort grave, mais » à laquelle les médecins de là-bas ne comprenaient rien, m'a » fait subitement quitter la Havane, dans l'espoir que la Fa» culté d'Europe et l'air natal agiraient efficacement sur ma » santé. Je me suis trompé : les médecins de l'ancien monde » sont aussi ignorants que ceux du nouveau ; je dirai même

» qu'ils le sont plus, car depuis huit jours que je suis ici mon » mal a fait des progrès si rapides, qu'aujourd'hui il n'y a » plus d'illusion possible. Au milieu de ma souffrance, j'ai » pensé à toi; j'ai voulu voir tes traits qui, m'a-t-on dit, rap- » pellent si bien ceux de ma pauvre sœur. Ne me refuse pas » cette douce consolation; viens, mais viens vite; que je » puisse au moins t'embrasser une fois dans ma vie.

» Ton oncle, RAMIRO FERNANDEZ GOICOCHEA.

» Hôtel de Castille. »

« Que dois-je faire? demanda Carlos après avoir lu cette lettre.

— Il faut partir, mon garçon, lui dit Santibanes. Sans parler des liens du sang qui t'en font un devoir, tu ne dois point mécontenter un oncle qui revient peut-être avec une fortune dont il peut vouloir disposer en ta faveur.

— Je n'ai point entendu dire que mon oncle fût riche; mais eût-il la fortune d'un Crésus, cette raison ne me déterminerait pas si, comme vous le dites, les liens de parenté qui m'unissent à lui ne m'en faisaient une loi. Cependant vous quitter, vous, mon père; me séparer de toi, Marcos, mon frère! cette pensée est bien triste.

— Et moi, fit Marcos, crois-tu donc que cette séparation ne me coûte pas autant qu'à toi? Mais je pense comme mon père; il le faut. Pars, Carlos, pars; mais reviens aussitôt que tu le pourras.

— Oui, Marcos, oui, je hâterai mon retour. Ah! c'est au moment de m'éloigner de toi que j'éprouve combien tu m'es cher. »

La lettre de l'oncle était pressante. Le jour même Carlos

disposa tout pour son départ, et le lendemain il se mit en route. Quelques jours après, il écrivait à son ami :

« Mon cher Marcos, je suis riche, immensément riche; mon » oncle est mort en laissant une fortune considérable dont je » suis l'unique héritier. Je ne puis encore retourner près de » vous; cette succession me retient ici, et il m'est impossible » de prévoir aujourd'hui combien de temps se prolongera mon » séjour. Mais je ne t'oublierai pas, quelle que soit la posi- » tion qui m'advienne de cet héritage, je serai toujours ton » fidèle ami.

» Carlos. »

Marcos ressentit une vive joie du bonheur arrivé à son ami. Il lui répondit de prendre tout le temps qu'il faudrait pour terminer ses affaires, et puis de revenir bien vite, car il était bien triste; mais surtout de lui écrire souvent.

Les jours, les semaines se passaient, et Carlos ne revenait pas. Peu à peu ses lettres devinrent plus rares, et même moins affectueuses; puis il cessa tout à coup d'écrire.

Maître d'une fortune qui s'élevait à plus de dix-huit cent mille piastres, Carlos trouva des amis qui lui inspirèrent des idées de grandeur auxquelles le faible jeune homme se laissa facilement entraîner. Il acheta un hôtel magnifique qu'il meubla somptueusement; il donna des bals, des dîners à toute l'élégante jeunesse de la capitale, et il oublia, dans le tourbillon des plaisirs, son origine, l'humble condition de son père et son frère bien-aimé. Le bruit de ses dissipations arriva jusqu'à Marcos, qui comprit seulement alors la cause de ce silence dont il commençait à être sérieusement tourmenté.

« Il ne pense plus à moi, se dit-il tristement, je ne suis plus

rien pour lui, mais il est toujours mon frère; et je veux le sauver. Le malheureux court à sa ruine, je l'arrêterai. Oui, j'irai, je lui parlerai, je lui ferai entrevoir l'abîme où il se précipite. »

Marcos part pour Madrid. Il se présente à l'hôtel de Carlos au moment le plus animé d'une fête. Les domestiques veulent s'opposer à son passage; il les repousse, il fend la foule et arrive jusqu'à son ami.

« C'est moi, Carlos, lui dit-il; je viens te chercher, t'arracher à ces funestes plaisirs, qui t'aveuglent. Il en est temps encore; viens, Carlos, viens, suis-moi. »

Carlos se trouble, le rouge lui monte au visage. Tous les yeux sont fixés sur lui, des propos dérisoires circulent de bouche en bouche. Il les entend, son orgueil s'en offense; il se lève, et, jetant un regard de mépris sur le pauvre fermier :

« Messieurs, dit-il, cet homme est fou, laissons-le. »

A ces mots il quitte la salle; ses amis le suivent.

« Tous ces gens lui ont tourné la tête, dit Marcos quand il fut seul; je lui pardonne. »

Un quart d'heure après, il était sur la route de Tolède. A quelque temps de là, Carlos épousa une fille d'une noble maison, orpheline et sans fortune; mais que lui importait cela? n'était-il pas assez riche? Cette alliance lui donnait accès dans la haute aristocratie de Madrid; c'est ce qu'il voulait, et il ne pouvait l'obtenir qu'à ce prix De ce moment, loin de réduire ses dépenses, il crut au contraire de son honneur de déployer un luxe digne de la position élevée qu'il occupait dans le monde. Il eut des chevaux de prix, des équipages superbes, de nombreux et brillants domestiques; il eut une maison de plaisance à quelques lieues de la ville, et là c'était tous les jours des fêtes nouvelles, fêtes ruineuses, mais splendides,

délirantes, qui se passaient au bruit des instruments, et où l'on accourait de plus de vingt milles à la ronde.

Quelqu'immense que fût la fortune de Carlos, elle ne pouvait long-temps suffire à cette vie fastueuse. Deux ans après son mariage, il n'en restait plus rien ; tout était dévoré. Ceux qui avaient le plus profité de ses libéralités furent les premiers à proclamer sa ruine. Les fournisseurs présentèrent leurs mémoires sans qu'il pût les satisfaire. Alors il voulut faire un appel à ses nombreux amis ; mais le prestige était détruit. Avec les fêtes, les amis avaient disparu. On se souvint de son obscure naissance, et tout le monde lui tourna le dos. Son hôtel, sa maison de plaisance, ses meubles, ses chevaux, ses équipages furent vendus au profit de ses créanciers, qui lui laissèrent à peine de quoi subsister. Dans cette cruelle extrémité, il se retira au milieu des montagnes, où, avec le peu qui lui restait, il acheta un petit bien dont le mince produit mettait sa femme et son enfant à l'abri de la misère. Éloigné du monde, qu'il avait pris en aversion, il eût pu, malgré ses faibles ressources, trouver le bonheur dans sa solitude ; mais le souvenir de son ami d'enfance, de son frère Marcos dont il avait payé la tendresse de la plus noire ingratitude, troublait son repos, tourmentait sa vie ; il errait souvent la journée entière en proie à de sombres pensées.

Tout à coup un cri retentit dans les montagnes :

« Aux armes ! aux armes ! »

Les Français sont entrés en Espagne. La nation entière se soulève, des troupes de guérillas se forment de tous côtés, des chefs intrépides les commandent. Carlos n'hésite pas ; il se joindra à ses frères pour repousser l'ennemi. Un jour, du seuil de sa demeure, où elle attendait son retour avec son enfant, sa femme le voit revenir armé d'une espingole et d'une épée.

« Où vas-tu, Carlos? lui dit-elle.

— Défendre mon pays.

— Grand Dieu! oh! reste, Carlos, reste près de ta femme, près de ton enfant.

— Non, non, Inès, j'ai trahi mon ami, mon frère. Près de toi, si douce, si dévouée, je ressens trop cruellement le remords. »

Inès versait des larmes et cherchait à le retenir.

« Non, Inès, laisse-moi partir, lui dit Carlos. Adieu, Inès, adieu, mon pauvre enfant; et, si je succombe, allez trouver Màrcos, et dites-lui : « Il est mort en détestant son crime; pardonnez-lui. »

— Carlos! Carlos! »

Carlos se retourne à cette voix. De l'angle d'un rocher qui le dérobait à ses yeux, un homme s'élance dans ses bras en s'écriant :

« Me voici, Carlos, je te pardonne. »

C'était Marcos, qui, instruit de sa ruine, était allé à Madrid pour le ramener avec lui; de cette ville, sur les indications qu'on lui donna, il s'était dirigé vers ces montagnes, et il arrivait là, sur cette scène d'adieux, pour être témoin des remords de son ami et du désespoir de sa femme.

« Je te retrouve, dit-il à son ami, tu ne me quitteras plus.

— Après mon crime?... fit Carlos.

— Ton repentir l'efface. Viens, il te reste encore la fortune de ton père qui, depuis toi, s'est accrue. Avec elle tu seras heureux maintenant que le ciel t'a donné une compagne dévouée et un fils qui te rendront encore plus douce la vie paisible de notre ferme. Viens, Carlos, viens.

— Mon ami! mon frère! s'écria Carlos en se jetant de nouveau dans ses bras.

— Oui, ton frère, qui n'a jamais cessé de t'aimer. Mais viens, allons retrouver mon père.

— Ton père! oh! je n'oserai jamais reparaître devant lui. Fuis, fuis, Marcos! laisse-moi, oubliez-moi tous deux. Abandonnez un ingrat indigne de vous : je l'ai mérité!

— T'oublier! t'abandonner!... Non! non! Comme moi, mon père t'a pardonné, il t'attend; viens, te dis-je, ou je cours chercher des armes pour combattre à tes côtés.

— Que dis-tu? combattre! Toi! exposer ta vie?... Ah! plutôt... Partons, Marcos, partons! »

Tous les quatre prirent la route de Tolède. En arrivant à la ferme, Carlos voulut se jeter aux pieds du vieux Santibanes, mais celui-ci lui ouvrit les bras, et, après l'avoir long-temps pressé contre son cœur, il lui dit :

« Tu le vois, mon fils, la fortune ne fait pas toujours le bonheur.

— Non, mon père, » répond Carlos.

Puis, saisissant la main de Marcos, il ajouta :

— C'est l'amitié. »

T. CASTELLAN.



L'HEUREUSE FAUTE.

On était arrivé aux derniers jours d'octobre, et le froid commençait à faire sentir vivement ses piquantes étreintes. Les arbres, à demi dépouillés, agitaient en frémissant leurs branches desséchées, auxquelles se suspendaient, pour ainsi dire, les vapeurs grises du brouillard. Aussi tout ami du confortable aurait-il singulièrement apprécié le réjouissant aspect qu'offrait alors le parloir du château de Killerdy, situé dans un des comtés nord de l'Angleterre.

Dans une vaste cheminée, plusieurs grosses bûches entassées l'une sur l'autre pétillaient et lançaient leurs flammes joyeuses ; un épais tapis, de grands rideaux de soie garnissaient la salle et empêchaient le froid d'y pénétrer par aucun côté. La vue de la campagne, toute triste, toute sombre, qu'on apercevait à travers la fenêtre, faisait encore mieux valoir le bien-être de cet intérieur. Devant le foyer, deux personnes étaient assises, causant amicalement en buvant le grog chaud, couronné par la jaune tranche de citron. C'étaient sir John Killerdy, l'un des plus riches propriétaires de la contrée, et maître Tomlinson, son intendant, ou plutôt le compagnon de sa retraite.

« Oui, monsieur Tomlinson, avant d'arriver à ce repos, à cette situation honorable où je me trouve aujourd'hui, il m'a fallu rudement travailler ; mon père n'était pas riche, et de bonne heure il m'annonça qu'il fallait songer à l'avenir. Mon

frère s'était embarqué pour nos colonies de l'Inde ; moi, moins aventureux, j'entrai comme commis, et des plus inférieurs, chez un riche banquier de la Cité, avec qui mon père s'était autrefois trouvé en relations. Et on ne s'amusait guère, je vous assure, chez mon vénéré patron, M. Howe ; il fallait voir, quand il entrait dans ses bureaux, comme chacun penchait la tête sur sa besogne, sans souffler un mot. Brave et digne homme du reste, bon et juste autant qu'il était ferme, et à qui je dois d'être arrivé où je suis. Je n'avais rien en entrant chez lui ; mais il m'encouragea, me donna d'abord un petit intérêt dans sa maison, puis un plus fort, et finit par m'associer à lui, si bien qu'à quarante ans j'ai pu songer au repos et venir me fixer dans cette belle propriété qui, d'un pauvre commis de banque, vient de faire un riche baronnet.

— Et maintenant, dans tout le comté, dit maître Tomlinson, je ne sais personne d'aussi heureux que votre seigneurie, aimée et respectée de tous, du pauvre comme du riche.

— Heureux, non pas complétement, Tomlinson, tant que je n'aurai pas de nouvelles de mon pauvre frère. Voici vingt ans que nous sommes séparés, en voici dix que je n'ai eu de ses nouvelles. Que n'est-il resté en Angleterre ! Mais non ; il était vif, ardent, il voulut partir au loin, voir l'Inde, devenir un Nabab, disait-il. D'abord il réussit : j'appris qu'il était marié à une riche héritière de Calcutta ; puis vint le malheur, les spéculations hasardeuses, les entreprises dangereuses, et, par les derniers avis de mes correspondants, car pour lui il était trop fier pour me faire connaître ses revers, je sus qu'il était ruiné et s'était embarqué avec sa femme et son fils pour revenir en Europe. Depuis, je n'ai rien pu savoir sur son compte ; toutes mes recherches, toutes mes perquisitions ont été vaines, et, mon Dieu ! le reverrai-je jamais ? »

Killerdy poussa un soupir, et les deux interlocuteurs, absorbés dans ces tristes souvenirs, demeurèrent dans un profond silence, considérant sans les voir les jeux capricieux de la flamme. Le cours de leurs réflexions fut subitement interrompu par une détonation : « Pan ! pan ! » Deux coups de fusil avaient retenti dans le parc.

« Allons, encore un de ces maudits braconniers ! s'écria maître Tomlinson.

— Que veux-tu ? c'est peut-être quelque pauvre diable qui n'a pas de quoi souper.

— Mais, avec ces raisons-là, on dévastera le parc de votre seigneurie.

— Heureusement, je ne chasse pas. »

Cependant un grand bruit remplissait le vestibule, c'étaient des cris, des menaces, des réclamations sans fin. Maître Tomlinson descendit pour s'informer de la cause de tout ce tumulte. Bientôt il rentra dans le parloir, tenant un magnifique lièvre, muet témoin du délit, et conduisant un jeune et robuste garçon, l'air confus, l'attitude décontenancée, couvert d'une blouse, chaussé de gros souliers, mais conservant avec ces humbles apparences une physionomie distinguée et loyale.

« Voilà le coupable ! s'écria l'intendant, pris, arrêté sur le fait. »

Sir John Killardy s'était placé à une table couverte de papiers, et avait pris la physionomie sérieuse qui convient à un propriétaire lésé et à un honorable juge de paix, car il réunissait cette double qualité.

« Eh bien ! mon camarade, dit-il au braconnier, vous ignorez donc que, pour chasser, il ne suffit pas d'un fusil, qu'il faut encore un permis ?

— Je sais que je suis en faute, répondit le délinquant avec

un gros soupir ; mais j'ose affirmer à votre seigneurie que c'est la première fois, et si vous saviez quel motif...

— Eh bien ! quel est ce motif?

— Votre seigneurie me permettra de le lui cacher ; je suis dans mon tort et prêt à en supporter les conséquences.

— Du moins me direz-vous votre nom ? »

Le coupable garda le silence.

Killerdy, se penchant alors vers Tomlinson, lui demanda à voix basse le nom du pauvre garçon.

« Je l'ignore, mais nous allons bientôt savoir à quoi nous en tenir. Jack, le piqueur, a reconnu ce jeune homme ; il habite avec son père une chaumière située à l'extrémité du parc, Jack y est allé immédiatement, et bientôt il sera de retour.

— En vérité, Tomlinson, vous feriez un bien meilleur juge de paix que moi. De suite une enquête, des informations, voilà ce qui s'appelle procéder dans les formes ; et pour vous, poursuivit à haute voix Killerdy en se tournant vers le malheureux chasseur, vous ne trouverez pas mauvais que nous vous conservions ici jusqu'à plus amples renseignements. »

L'inconnu, sans faire aucune observation, alla s'asseoir à l'écart. Cependant sir John se sentait vivement attiré vers ce jeune homme, dont la figure franche, ouverte, n'indiquait pas un bien grand coupable. Ses traits lui offraient d'ailleurs certaines ressemblances dont il ne pouvait se rendre compte, mais dont cependant il retrouvait la trace dans son souvenir et qui excitaient ses sympathies. A la dérobée il l'examinait attentivement. Enfin tout à coup, comme subitement éclairé, il jeta une exclamation, et il allait parler, quand la porte s'ouvrit brusquement. Un homme d'environ quarante ans, dont la figure était fatiguée plutôt par des souffrances morales que par l'âge, et qui conservait, sous une mise très-modeste,

le caractère de la distinction, se précipita dans le parloir, et marcha droit au prisonnier :

« Edward, mon pauvre Edward! toi, retenu comme un malfaiteur! oh! je viens en toute hâte réclamer ta liberté; mais comment as-tu fait, pourquoi chasser sans permission?

— Mon père, pardonnez-moi; mais c'est demain la fête de ma mère, et je m'étais dit : « Eh bien! il faut qu'elle ait quelque surprise, quelque recherche; je voulais aller vendre mon gibier, et, avec le prix, lui rapporter un souvenir de fête. »

— Excellent enfant, va; mais j'espère que ton arrestation n'aura rien de sérieux.

— Eh! c'est selon! dit Killerdy qui, pendant toute cette conversation, avait regardé le nouveau venu en poussant de sourdes exclamations de joie, murmurant : « Non, impossible, et cependant quelle ressemblance! oh! oui, c'est cela, si près de moi, quel hasard heureux! » Et il s'agitait, voulait parler, regardait Tomlinson avec mystère; « c'est selon, répéta-t-il.

— Comment! monsieur, pour une faute si légère, serez-vous impitoyable? Vous faut-il un dédommagement, je le donnerai; je ferai mon possible pour vous satisfaire.

— Mais je ne puis rien; il y a délit. La loi est là, à moins cependant que monsieur n'ait eu le droit de chasser dans le parc de Killerdy.

— Oh! monsieur, assez; pouvez-vous ainsi railler...

— Je ne raille point. N'est-ce pas, Tomlinson, si monsieur avait le droit de chasser, ce serait bien différent? »

Tomlinson fit un signe d'assentiment.

« Assez! reprit le chasseur qui avait gardé le silence jusque-là, assez! votre seigneurie sait que je ne l'avais pas ce droit, que je ne pouvais pas l'avoir.

— Eh! pourquoi donc? dit Killerdy en se levant avec une vive émotion; au contraire, vous l'aviez, certes. Le fils de mon frère avait bien le droit de chasser dans le parc de son oncle, du frère de son père.

— Mon frère! mon oncle! dirent en même temps les deux étrangers.

— Eh! oui, mes amis, oui, c'est moi, John, ton frère, mon pauvre Arthur! Et Killerdy les embrassait tous deux avec effusion, tandis que le sévère Tomlinson essuyait ses larmes.

— Mais je t'embrasse, Arthur, je ne le devrais pas. Eh quoi! depuis si long-temps tu me fuis, tu te caches de moi; c'est mal, très-mal. Parce que tu n'étais pas heureux, dis-tu; mais, entre frères, ce qui appartient à l'un appartient à l'autre. Ah! tu ne me quitteras plus, nous vivrons ensemble. Ton fils, ta femme, vous viendrez tous ici.

— Mon cher John, reprit Arthur, il me semblait bien te reconnaître; mais l'absence, puis ce titre, je n'osais le croire.

— Et toi, depuis que tu as quitté l'Inde, qu'as-tu fait, qu'es-tu devenu?

— En m'éloignant de Calcutta, il me restait encore quelques sommes assez considérables: j'aurais pu vivre dans l'aisance; mais tu te souviens, mon ami, quels ambitieux projets j'avais toujours. Aussi je ne pouvais me faire à la pensée d'une existence médiocre. La femme que j'avais épousée m'avait apporté une grande fortune: je ne croyais point pouvoir la priver du luxe auquel elle était habituée. Je réunis donc toutes mes ressources; et, venant m'établir à Gênes, je tentai de nouveau les spéculations. La chance parut d'abord m'encourager. Je voyais lentement se relever ma fortune. Enfin une entreprise d'une haute importance se présenta; elle me parut certaine. Je fondai sur elle toutes mes espérances: elle devait réussir;

mais une circonstance inattendue vint tromper mon attente. L'homme en qui j'avais placé toute ma confiance me trahit ; il opéra des détournements de fonds considérables. Placé à la tête d'une maison commerciale que j'avais créée à Constantinople, et qui était devenue le centre de mes opérations, il abusa de cette situation pour se faire remettre des valeurs importantes ; puis il disparut. Ce second coup m'accabla : je n'étais plus jeune. Le but que j'avais si long-temps poursuivi disparaissait devant moi ; j'avais enfin à me reprocher la témérité de mes spéculations, qui avaient aussi contribué à ma ruine. Je fus désespéré. Cependant ma femme et mon fils étaient là. J'essayais de renouer quelques affaires ; mais quand le malheur s'attache à nous, il ne nous quitte plus. Rien de ce que j'entreprenais ne m'a réussi. Enfin, voyant les chances contre moi, j'ai renoncé à lutter. A peine me restait-il de quoi vivre avec une stricte économie. Sage, trop tard, hélas ! je ne voulus pas compromettre le peu que j'avais. Je songeai à chercher une retraite où je pusse vivre, obscur, et cacher ma ruine à tous les regards. Depuis long-temps je ressentais le désir de revoir mon pays, ma vieille Angleterre, quittée depuis si long-temps. Je payai toutes mes dettes, je remplis toutes mes obligations, et je m'embarquai pour Londres avec ma femme et mon enfant. J'étais pauvre ; mais, grâce à Dieu, notre nom était pur de toute souillure. Arrivé en Angleterre, j'hésitai un moment sur le parti que je devais prendre.

» Réunissant ce qui me restait, je suis revenu en Angleterre. Je pouvais aller te trouver ; mais de quel droit t'aurais-je demandé de partager avec moi le prix de ton travail ? Et puis, faut-il l'avouer ? la honte d'avoir échoué, tout cela m'arrêtait. Je me rendis enfin dans ce canton, où j'achetai

une chaumière entourée de quelques terres, et j'ai ainsi vécu modestement, mais heureux, avec un fils et une épouse que j'aimais, et, sans le savoir, bien près d'un frère que je n'avais pas ou lié. »

Killerdy serra affectueusement la main que lui tendait Arthur. Puis, se frappant le front avec une vivacité comique, il s'écria :

« Mais ta femme ! oui ; et moi qui oubliais... Vite, Tomlinson, ma voiture. Au revoir, je vous la ramène, ma chère belle-sœur ! »

Une demi-heure après, Killerdy rentrait au salon, conduisant la femme de son frère, sa sœur bien-aimée, comme il l'appelait déjà.

« Madame, lui dit-il en lui montrant Edward et son père, mon frère et mon neveu veulent bien partager désormais la demeure d'un vieux garçon ; daignerez-vous ne pas vous y opposer et me rendre une famille que depuis si long-temps j'appelais de tous mes vœux. »

Elle lui tendit la main, qu'il serra affectueusement.

Un valet de chambre vint annoncer que le souper était servi. La porte de la salle à manger laissa voir la table richement décorée, illuminée de bougies dont l'éclat vint inonder le parloir de lumière. Au milieu du brillant surtout, se dressait, sur un grand plat d'argent, le corps du délit, le lièvre déjà rôti.

« Eh bien ! mon père, dit Edward en montrant le surtout à son père et à son oncle, j'allais à la chasse afin de préparer une surprise à ma mère, pour sa fête. Grâce à Dieu, j'ai réussi mieux que je ne l'espérais, et, cette fois, c'est là une heureuse faute. »

MICHELANT.



LES DEUX BOSSUS.

Tout proche d'Estavayer, dans le canton de Fribourg, il existe un petit hameau dont les maisonnettes recouvertes de chaume s'éparpillent le long du lac de Neufchâtel. Les habitants de ce hameau sont des laboureurs peu riches, mais honnêtes, laborieux, et presque tous propriétaires d'un petit champ qu'ils cultivent eux-mêmes et dont le produit suffit à leurs besoins. Là règnent la paix et le bonheur; point de luxe, point d'éclat, point de haine; jamais de médisance, jamais de jalousie : c'est la vie patriarcale, c'est la vie rustique dans toute sa franchise et sa simplicité, que l'on vit dans ce petit coin de terre où la corruption des villes n'a point encore pénétré.

Le matin où commence notre petite histoire, le ciel était chargé d'épais nuages qu'un vent tiède, venant de l'ouest, chassait violemment vers les Alpes. Les hirondelles rasaient la terre, on entendait au loin mugir les bœufs qui rentraient à l'étable, les grenouilles coassaient dans les joncs; tout faisait présager un de ces orages du mois d'août si fréquents dans ces montagnes.

Cependant une jeune paysanne, suivie de son chien, traversait le hameau, un panier à son bras. C'était la fille du Kuffer, un laboureur de l'endroit; tous les jours, à pareille heure, elle allait au champ, porter le dîner à son père. Quand

elle eut dépassé le dernier chalet, elle se dirigea vers un sentier qui, un peu plus loin, allait se perdre dans un petit bois. Arrivé à une clairière, ce sentier se divisait en deux branches, l'une à droite, qui continuait à travers le bois; l'autre à gauche, qui conduisait dans la plaine. Au lieu de prendre le premier, pour se rendre au champ où travaillait son père, Betly tournait à gauche et à trois cents pas de là, environ, entrait dans une cabane adossée à un tertre et cachée par de hautes bruyères. Cette cabane, d'un aspect misérable, était habitée par une pauvre vieille femme infirme et sa petite-fille, enfant de onze ans, bossue, chétive, malingre, mais bonne, douce, toute dévouée à sa grand'mère, dont elle était l'unique compagne, et à qui elle prodiguait les soins les plus tendres. Incapables de travailler l'une et l'autre, ne possédant rien que les méchants haillons qu'elles avaient sur le corps, et pour lit une mauvaise paillasse, toutes deux seraient mortes de faim et de froid sans la charité des paysans. Chaque matin, Betly leur apportait, dans son panier, des provisions pour la journée. C'était du pain, des pommes, du fromage, du beurre, et quelquefois un morceau de lard pour faire la soupe. De temps à autre, elle y joignait un peu de linge, un jupon de futaine, quand celui qu'elles avaient était trop usé, ou une paire de bas de laine. Il fallait entendre les bénédictions qu'on lui adressait quand elle en sortait! Quoique faible d'esprit, la petite bossue comprenait tout le prix de pareils bienfaits, et, mue par ce sentiment que Dieu a placé dans le cœur des malheureux, même chez les êtres disgraciés, comme elle, de la nature, elle trouvait dans la simplicité de son langage des paroles pour exprimer sa reconnaissance.

Ce jour-là surprise par la pluie, qui, au moment où elle arrivait à la clairière, éclata tout à coup, Betly se réfugia dans

le creux d'un gros arbre où elle se trouva parfaitement à couvert. *L'arbre l'abritait contre le vent d'ouest qui soufflait toujours avec furie.* Elle pouvait attendre, sans être mouillée, que la pluie se calmât ; mais, au bout d'une demi-heure, le temps lui parut bien long, et elle commença à s'impatienter.

« Mon père va être inquiet de ne point me voir arriver, se disait-elle, et puis son dîner... il doit en avoir grand besoin, depuis ce matin, au point du jour, qu'il travaille! Et la pauvre vieille, je suis sûre qu'elle n'a pas encore mangé d'aujourd'hui; elle m'attend... pauvre femme! Allons, allons, le ciel semble s'éclaircir un peu, continuons notre route. »

Elle allait quitter sa retraite lorsqu'elle aperçoit la petite bossue sortir d'un fourré, à quelques pas, en face d'elle. Betly l'appelle : « Kuntz! Kuntz! »

La bossue la reconnaît et accourt.

« Que fais-tu donc là, Kuntz? lui demande-t-elle.

— Je ramasse du bois.

— Tu as laissé ta vieille mère seule par un temps pareil?

— Oui, pour ramasser du bois.

— Eh bien, puisque je te rencontre, Kuntz, tu vas me faire un plaisir.

— Tout ce que vous voudrez, mam'zelle Betly.

— Il y a long-temps que je suis là, il est bien tard, et mon père m'attend; ça me fait faire un long détour pour aller à votre cabane... Écoute, Kuntz, prends les provisions que j'ai là, dans mon panier, pour vous, mets-les dans ton tablier et porte-les à ta mère : aujourd'hui je n'irai pas. Tu comprends, n'est-ce pas?

— Oui, mam'zelle Betly, je vas finir mon fagot et je pars.

— Et non, il faut aller de suite; voilà justement la pluie qui cesse

— Justement, mam'zelle Betly; je vais mettre nos provisions dans le creux de l'arbre, avec mon tablier par-dessus; et comme c'est pour notre soupe que je ramasse du bois, dès que mon fagot sera fait, je viens les reprendre et je les porte à ma grand'mère.

— Soit. Allons, je m'en vais. Ta mère va bien?

— Hé!! hé!!...

— Demain je la verrai. Adieu, Kuntz; n'oublie pas tes provisions.

— Il n'y a pas de danger. Merci, mam'zelle Betly : ne passez pas dans les contre-allées, elles sont pleines d'eau. Moi je vas finir mon fagot. »

La bossue rentra dans le fourré, et Betly suivit le petit sentier de droite qui conduisait au champ de son père. La pluie avait cessé, mais on entendait le roulement du tonnerre dans la direction d'Yverdun; l'orage se rapprochait à chaque instant davantage. Kuntz ne tarda pas à revenir, portant son fagot sur la tête. Elle reprit ses provisions et les mit dans son tablier, qu'elle noua par les quatre bouts pour en faire un paquet. Dans ce moment des cris se font entendre, elle tourne la tête et aperçoit trois petits garçons qui venaient de son côté, courant tant qu'ils avaient de jambes devant un autre garçon bien plus grand qu'eux qui les poursuivait à coups de pierres.

« C'est Graff! » s'écria Kuntz.

En disant ce mot, elle se blottit toute tremblante dans le creux de l'arbre.

Quel était donc ce Graff dont la vue causait son effroi? Graff, orphelin à l'âge de dix ans, demeurait chez sa tante, bonne femme du pays, qui l'avait recueilli par commisération d'abord, ensuite parce qu'elle avait craint qu'abandonné à

lui-même il ne se livrât sans réserve à son naturel vicieux, au lieu qu'en le gardant auprès d'elle, elle avait espéré avoir assez d'ascendant sur lui pour combattre ses penchants et le ramener dans la bonne voie. Mais il n'en avait pas été ainsi; Graff avait quinze ans, et c'était bien le plus mauvais garnement qu'il fût possible de voir. Fort, quoique bossu, il aurait pu, s'il avait voulu travailler, trouver de l'ouvrage à gagner honorablement sa vie; mais paresseux à l'excès, il avait préféré être chévrier, métier qui le dispensait pour ainsi dire de rien faire. Méchant par caractère, hargneux, querelleur, taquin, il prenait un malin plaisir à brutaliser, à maltraiter même les enfants trop faibles pour se défendre, et dont il était la terreur. Mais, comme toutes les personnes lâches, quand il rencontrait quelqu'un de plus fort que lui, il devenait souple et rampant. Avec ça, fourbe et voleur, il n'y avait pas de jour qu'il ne dérobât quelque chose, et il en accusait toujours les autres. C'est principalement sur Kuntz qu'il exerçait sa méchanceté. Il en voulait à la petite-fille de ce que, ayant la même difformité tous les deux, elle savait se faire aimer; on s'intéressait à elle, on la secourait, ainsi que sa grand'mère, qu'il appelait la vieille mendiante; tandis que, lui, tout le monde le fuyait, le détestait, personne ne lui parlait et ne lui donnait jamais rien; il ne comprenait pas que c'était à son affreux caractère, à son penchant à faire le mal, qu'il devait l'aversion générale dont il était l'objet.

Quand Graff arriva vers l'arbre et qu'il aperçut Kuntz, il abandonna les petits garçons pour s'attacher à elle.

« Que fais-tu là, petite idiote? lui dit-il.

— C'est qu'il pleut! » répond Kuntz, dont le pauvre cœur battait de frayeur.

En effet, de larges gouttes recommençaient à tomber.

« Ah! on est donc à couvert de la pluie, là-dedans? Eh bien! ôte-toi, que je m'y mette. »

Et comme la petite bossue ne bougeait pas, il la tira brutalement par le bras : le tablier se dénoua et les provisions tombèrent.

« Oh ! oh ! fit Graff, du pain, des pommes, du lard !

— C'est à moi, dit Kuntz en se baissant pour les ramasser, mais il la repoussa et s'empara de tout.

— Ah ! ajouta-t-il d'un ton railleur, tu viens te mettre là pour manger en cachette. Fi ! que c'est laid d'être gourmande.

— C'est pour ma mère.

— La mendiante ! Tant pis, je les garde.

— Oh ! non, rendez-les-moi ; ma pauvre grand'mère n'a encore rien mangé d'aujourd'hui.

— Ni moi non plus.

— Mais vous, vous travaillez, vous n'êtes pas infirme.

— Non, mais je suis bossu ; c'est tout comme.

— Oh ! rendez-les-moi, ma grand'mère aura faim.

— Et moi aussi, j'ai faim.

— Rendez-les-moi, Graff, je vous en prie, je vous aimerai bien.

— Ça m'est bien égal que tu m'aimes ! Tiens, regarde comme je te les rends. »

A ces mots, le méchant garçon se mit à mordre dans le pain et dans le lard, tout en se moquant de Kuntz, qui pleurait à fendre l'âme.

« Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écriait la petite fille, ma pauvre grand'mère, que vas-tu devenir ? tu n'auras rien aujourd'hui. »

Mais Graff, insensible à ses larmes, ne perdait pas un coup

de dent. Quand le pain et le lard furent dévorés, il prit les pommes qu'il avait mises dans sa poche, en disant :

« Ceci, c'est mon dessert. »

Pendant cette scène Betly, revenant du champ, vint de nouveau chercher dans le creux de l'arbre un abri contre la pluie, qui, dans ce moment, tombait par torrent. Le tonnerre grondait avec fracas ; les éclairs sillonnaient les nues ; l'orage était dans tout son éclat.

Du plus loin qu'elle l'aperçoit, Kuntz court à elle, et lui raconte ce qui vient de lui arriver.

« Le misérable ! fit Betly ; il t'a pris tes provisions, ma pauvre Kuntz ! Viens avec moi, je vais lui parler. »

Elle s'approcha de l'arbre où Graff achevait de manger les pommes.

« Pourquoi faites-vous de la peine à cette enfant ? lui dit-elle.

— Moi, je ne lui ai rien fait.

— Pourquoi lui avez-vous volé les provisions qu'elle portait à sa grand'mère.

— Ah ! bah !

— Vous êtes un méchant, Graff ; une pauvre vieille infirme !

— Qu'est-ce que ça me fait ?

— Vous n'avez pas honte de maltraiter une petite fille.

— Je ne l'ai pas maltraitée ; j'avais faim, et voilà.

— Il faut que vous n'ayez pas de cœur, Graff, mais rappelez-vous ce que je vous dis ; vous êtes méchant, le ciel vous punira.

— Nous verrons.

— Viens, dit Betly en prenant Kuntz par la main, viens avec moi, je t'en donnerai d'autres.

— Tâchez qu'elles soient aussi bonnes, » lui cria Graff quand il la vit s'éloigner.

Betly se retourna à ces paroles.

« Oui, oui, lui dit-elle, vous êtes un méchant, et le bon Dieu vous punira.

— Nous verrons, nous verrons.

— Oui, oui, fit à son tour Kuntz, le bon Dieu vous punira. »

Au même instant, un coup de tonnerre plus terrible que tous les autres retentit. Betly et sa compagne poussent un cri de terreur : le gros arbre était renversé, et le malheureux Graff gisait sans vie, étendu par terre.

« Pauvre Graff, fit Kuntz en tombant à genoux.

— Tu le vois, lui dit Betly ; ne sois jamais méchante, mon enfant, le bon Dieu te punirait comme lui.

— Oh ! jamais ! répondit Kuntz. »

T. CASTELLAN.



QUAND SERAI-JE ASSEZ GRAND POUR PORTER UNE ÉPÉE ?

LE DERNIER DES LANCASTRE.

Autant Henri V, ce conquérant qui, trouvant la couronne d'Angleterre trop légère, prétendait la surcharger de la couronne de France, était cruel, vindicatif, emporté, sanguinaire, impie, autant son fils, qui lui succéda au trône, était doux, bienfaisant, patient, religieux. Henri VI eût été le modèle des rois, sans son extrême faiblesse qui le rendit le misérable jouet des passions ambitieuses de ses oncles. C'est de sa faiblesse que découlèrent toutes les calamités de son règne, ces guerres intestines, suscitées pour les prétendants de la maison d'York à la couronne, et qui, pendant vingt ans, ensanglantèrent l'Angleterre. Cette lutte, à laquelle prirent part toutes les grandes familles du royaume, forma deux partis puissants désignés sous le nom de Rose rouge pour la maison de Lancastre, et Rose blanche pour la maison d'York. Le premier, représenté par Henri VI, alors régnant, ne résista si long-temps à ses ennemis que grâce au courage et à la fermeté de Marguerite, épouse de ce prince. Marguerite d'Anjou, fille de René, roi titulaire de Sicile et de Jérusalem, était remarquable par sa beauté, par ses talents, par l'étendue de son esprit, et bien plus encore par l'énergie de son caractère. Elle avait épousé Henri VI à Titchfield dans le mois de mai 1445.

Richard, duc d'York, tout en prétendant qu'il avait de

meilleurs droits au trône que le petit-fils d'un Lancastre, usurpateur et régicide, jouait mal le rôle de conspirateur; son caractère n'avait quelque force qu'en le comparant à celui de Henri; il aspirait à la couronne, et ses mains timides n'osaient la saisir. Le roi fut atteint d'une maladie qui affecta les organes cérébraux; alors, la reine et son conseil, hors d'état de lutter, conférèrent à Richard le titre de protecteur; mais Henri, ayant recouvré la santé, reprit les rênes du pouvoir, et révoqua à jamais cette charge. Le duc d'York, furieux, se réfugia en Irlande, où Warwick et Salisbury ne tardèrent pas à le rejoindre. Il se trouva bientôt à la tête d'une armée assez forte pour lever l'étendard de la révolte. C'est dans cette circonstance que la reine Marguerite déploya tout son génie; elle fit un appel à ses partisans, et peu de jours après, Somerset, à la tête d'une armée de vingt mille hommes, attaqua les conjurés et les battit; le duc d'York fut tué, Salisbury fait prisonnier, et conduit à Portefract, où il fut décapité.

Édouard, comte de March, fils du duc d'York, se trouvait alors à Glocester à la tête d'une armée considérable qu'il conduisait au secours de son père, lorsqu'il apprit sa mort et celle de son jeune frère, qui avait péri de la main de Cliffort. Transporté de fureur à cette nouvelle, il marcha contre les Lancastriens, commandés par la reine Marguerite elle-même, et les défit. Marguerite se retira dans les contrées du nord, où elle ne fut pas poursuivie. Édouard entra à Londres comme un monarque triomphant, aux acclamations du peuple, que sa jeunesse, la beauté de sa figure, sa bravoure et son affabilité séduisirent au premier moment, et qui l'accueillit aux cris de Vive le roi Édouard! Des hérauts annoncèrent son élection dans tous les quartiers de Londres, et la déchéance de Henri VI fut proclamée.

Marguerite voulant tenter un dernier effort, appela tous les aventuriers sous ses étendards. Somerset rassembla pour elle dans le Yorkshire soixante mille hommes et se mit à leur tête. Édouard et Warwick, pour arrêter ses progrès, se hâtèrent de marcher à sa rencontre. Ils arrivèrent à Portefract avec une armée de cinquante mille hommes. Après divers engagements, où les Yorkistes et les Lancastriens furent tour à tour vainqueurs et vaincus; une bataille générale se donna, le 29 mars 1461, entre les villages de Towton et Saxton. Le sort de cette bataille fut long-temps incertain; cependant Somerset avait remporté un immense avantage; c'en était fait des Yorkistes, lorsqu'une neige abondante, qui tomba tout à coup, et que le vent chassait au visage des Lancastriens, décida de la victoire en faveur de leurs ennemis. Le combat dura depuis le lever du soleil jusqu'au soir. Les partisans de Henri, malgré des prodiges de valeur, succombèrent et furent hachés en pièces. Si l'on en croit les historiens du temps, près de cinquante mille hommes restèrent sur le champ de bataille. Après cette journée mémorable, Édouard fit son entrée dans la ville d'York, où, dans sa fureur, il jeta une foule de têtes sous la hache de ses bourreaux. Le mois de juin suivant, il revint se faire couronner en grande cérémonie à Westminster.

Le nouveau roi convoqua un parlement qui rendit un bill par lequel Henri VI, la reine Marguerite, le jeune Édouard, leur fils, Somerset et un grand nombre des personnes les plus illustres de l'Angleterre furent déclarés traîtres, condamnés à la mort des traîtres, privés de leurs fonctions, de leurs dignités, de leur nationalité et de leurs domaines.

La reine Marguerite n'abandonnait cependant pas tout espoir, et, dans son infatigable activité, elle s'embarqua pour

la France, afin de solliciter de Louis XI des vengeurs à son époux, des défenseurs à son fils. Louis XI permit au sénéchal de Normandie, Brezé, de s'attacher à sa fortune. Marguerite reprit la mer avec ses auxiliaires; mais, sur les côtes de l'Angleterre, une tempête fit périr son vaisseau. Elle fut recueillie par un bateau pêcheur qui la débarqua sur les côtes du Northumberland. De là commencent les aventures de cette infortunée reine, aventures aussi singulières que multipliées, et qui sont une des pages les plus touchantes de son histoire. Jamais peut-être de si grands malheurs ne furent supportés avec autant de grandeur d'âme, de courage, de résignation et de dignité. Toujours occupée des destins de son fils, elle avait recours à mille stratagèmes pour échapper aux poursuites d'Édouard : elle bravait les plus grands périls, en courant d'un lieu à un autre, afin de réveiller le zèle de ses partisans.

Un jour qu'elle traversait une forêt, seule avec son fils, elle entend marcher derrière elle, elle se retourne, le sentier qu'elle suivait formait un *détour;* elle ne voit personne; cependant les pas se rapprochent. Dans sa frayeur, elle prend son fils dans ses bras et s'enfonce rapidement au plus épais du bois. Mais elle perd toute trace frayée. Après avoir erré quelque temps, elle est forcée de s'arrêter, épuisée de fatigue et de faim. Les larmes de son fils lui brisent le cœur, elle veut retourner sur ses pas pour reprendre le chemin battu, quand, au sortir d'un fourré, elle voit à quelques pas un homme d'un aspect repoussant. Elle veut fuir de nouveau, l'homme l'a aperçue : l'éclat de quelques bijoux dont elle est parée frappe ses yeux; il s'élance vers elle, l'épée à la main, il va l'immoler, elle et son enfant... Alors, avec toute l'énergie du désespoir, elle laisse échapper un cri déchirant, un de ces

cris de mère auxquels rien ne saurait résister dans la nature, et, allant au-devant de lui, elle lui dit :

« Ami, je remets à ta loyauté le salut du fils de ton roi! Je suis l'épouse de Henri VI. »

Le brigand, touché de cette noble confiance, tombe à genoux en s'écriant :

« Grâce! grâce! princesse. »

— Je te pardonne, lui dit Marguerite; mais jure de me servir.

— Je le jure! répond le brigand.

— Par le soleil qui nous éclaire.

— Et par vos pieds que j'embrasse.

— C'est bien.

— Faites de moi ce qu'il vous plaira. Mon bras, mon sang, ma vie vous appartiennent. Ordonnez, princesse; je suis à vous, corps et âme.

— J'accepte. Relève-toi et écoute bien mes paroles.

— Parlez, reine; qu'exigez-vous de moi?

— Mes ennemis me poursuivent; j'ai pensé trouver dans ce lieu un refuge où je pourrais déjouer leurs recherches.

— Ici, ils ne vous découvriront pas.

— Le ciel m'est témoin que, si j'étais seule, je ne fuirais pas, car je ne les crains point et je les méprise. Mais mon fils! c'est pour lui que je tremble! Ils ont juré sa perte, et j'ai voulu le soustraire à leur furie. Hélas! en fuyant je me suis égarée! Depuis deux jours il n'a pris aucune nourriture; tu le vois, il ne se soutient plus, il tombe de besoin et de faiblesse; il va périr si je ne parviens à regagner le camp de mes amis!

— Il ne mourra pas, princesse; fiez-vous à moi. Venez, venez! bientôt vous serez au milieu de vos partisans. »

Marguerite reprit courage et suivit le brigand.

Cet homme se dévoua à son service, il la guida par de nombreux détours, de manière à lui faire éviter la rencontre de ses compagnons qui infestaient la forêt, et la conduisit en sûreté au quartier des Lancastriens. De là, Marguerite s'embarqua pour la France, avec son fils et Anna, la fille de Somerset, son plus fidèle ami. Louis XI la reçut à Amboise, où il tenait alors sa cour. Il mit à sa disposition un appartement qu'il fit meubler somptueusement, et lui rendit tous les honneurs dus à son rang. Malgré son jeune âge, Édouard, instruit des malheurs de son père, n'aspirait qu'au moment où il pourrait se ranger sous ses drapeaux. Un jour qu'il parcourait les galeries du château d'Amboise avec Anna, il aperçoit un casque sur une table et une épée suspendue à la muraille. Il s'arrête, et, poussant un profond soupir, il s'écrie :

« Quand serai-je assez grand pour porter une épée ?

— Et que feriez-vous ? lui demanda la jeune fille.

— J'irais combattre les ennemis de mon père.

— Ce jour viendra, Edouard ; jusque-là, vous et moi, n'avons qu'à prier Dieu de protéger ses armes.

— Vous avez raison, Anna, et c'est ce que je fais chaque jour. »

Nous passerons sous silence les quelques années qui s'écoulèrent. Les événements de cette époque sont du reste assez obscurs dans l'histoire. Les partisans de Henri VI agissaient en secret pour le triomphe de leur cause. Tout à coup, en 1470, une insurrection éclata dans le Lincolnshire. Édouard, qui voulait se venger de Warwick, l'accusa d'avoir formé le projet de se joindre aux insurgés, et le somma de comparaître devant lui, afin de se justifier : mais Warwick connaissait trop

bien Édouard pour se résoudre à lui obéir. Il arma un navire à Darmouth et fit voile pour la France. Louis XI, instruit de son arrivée, l'appela près de lui.

Une haine implacable séparait Marguerite et Warwick. Celui-ci était la cause immédiate des malheurs de la reine : il l'avait bannie. Proscrit à son tour, il promit d'embrasser la cause de Henri VI, et de faire tous ses efforts pour le replacer sur le trône. La reine accepta, et leur intérêt commun les réunit.

Pendant ce temps, Édouard IV s'abandonnait sans réserve à ses passions ; et, pour assouvir sa vengeance, il faisait verser le sang des partisans reconnus de Warwick. De là des murmures, des haines, des défections. L'orage s'amassait sur sa tête ; lui seul n'y prenait pas garde. Un petit corps de troupes débarqua à Darmouth, commandé par Warwick. La prodigieuse renommée du comte lui valut en peu de jours une armée formidable. Édouard, surpris au sein des plaisirs dans lesquels il s'était plongé, fut trop heureux de trouver un vaisseau qui le transporta en Hollande. Warwick revint à Londres, conduisit Henri au palais de l'archevêque d'York ; et, lui mettant la couronne sur la tête, ils se rendirent à l'église de Saint-Paul, où des actions de grâce furent solennellement rendues à Dieu. Six mois après sa fuite, Édouard débarqua à Ravenspure, dans le Yorkshire. Ses partisans accoururent en foule. A Nottingham, son armée comptait plus de cinquante mille hommes. Son but d'abord était de s'emparer de Henri. Quand ce malheureux prince fut en sa puissance, il marcha au-devant de ses ennemis et leur livra bataille près de Barnet, le 14 avril 1471. Long-temps la victoire fut indécise ; mais Warwick ayant été tué, les Lancastriens prirent la fuite.

La reine Marguerite et le jeune prince, son fils, venaient

de débarquer à Plymouth, lorsque la nouvelle de ce désastre leur arriva. L'un et l'autre tombèrent au pouvoir du vainqueur. Henri VI avait été de nouveau renfermé dans un lieu secret, à la Tour. Le 22 mai, Édouard fit son entrée triomphale à Londres, et le soir même le monarque détrôné n'existait plus. On accusa de sa mort le poignard de Richard de Glocester, le plus jeune et le plus pervers des frères d'Édouard. La reine fut séparée de son fils, et l'on conduisit le jeune prince devant le vindicatif Édouard, qui n'eut pas honte de l'insulter par ces mots :

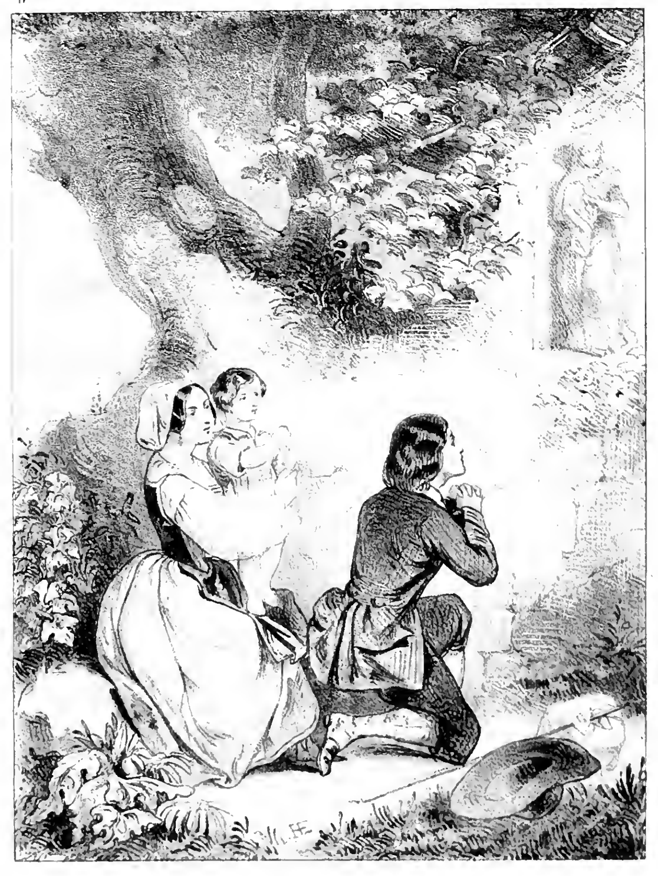
« Qu'es-tu venu chercher en Angleterre ?

— Reprendre la couronne de mon père et recueillir mon héritage, » répondit l'enfant.

Édouard le frappa au visage avec son gantelet. Les ducs de Clarence et de Glocester le poussèrent dans une tente voisine et le poignardèrent.

Ainsi périt, encore enfant, le dernier des Lancastre.

T. CASTELLAN



R'A[illegible] [illegible] FONT [illegible] JOUR LA MERE [illegible] ORPHELINS

SAVOIR ET IGNORANCE.

Toutes les petites histoires que nous vous racontons ici, mes enfants, qu'elles soient vraies ou supposées, ont pour but d'entretenir et de développer les bons sentiments dont la Providence a mis le germe dans votre cœur. Or, comme la bienfaisance, la piété filiale, l'amour du prochain et les autres vertus dont nous devons vous entretenir ont toutes un air de famille, car elles sont filles du même père — le bon Dieu, — nos petits contes doivent tous se ressembler au moins par le fond, puisqu'ils sont faits pour la même œuvre, *prêcher le bien par les bons exemples.*

J'avais besoin de ce préambule pour me faire pardonner l'extrême simplicité de la petite histoire qui va suivre, et qui n'a d'autres avantages que d'être véritable. Je la tiens de l'un des modestes héros de ce drame de famille.

En 1785 vivait aux environs d'Amiens M. le comte de Belloc, retiré du service par suite de nombreuses blessures. M. de Belloc était justement aimé et estimé de toute la province : c'était un homme généreux et noble dans toutes les plus belles acceptions de ce mot. Madame de Belloc était la plus bienfaisante des femmes et la plus tendre des mères. Malheureusement sa tendresse maternelle dépassait un peu les bornes raisonnables ; et, comme le comte aimait son fils avec la même faiblesse, on peut dire que le véritable chef de la

famille, celui dont les ordres étaient aveuglément suivis, était Charles de Belloc, alors âgé de treize ans.

Mais hâtons-nous de dire que Charles, tout monarque absolu qu'il fût dans la maison de son père, n'était pas un tyran bien farouche, n'accablait pas son peuple d'impôts, et ne le rendait pas trop malheureux, car il n'exigeait de ses sujets rien autre chose que de le laisser jouer, manger, dormir et ne pas travailler.

A treize ans il était bien temps de commencer son éducation, et Charles n'en était qu'au premier point de départ. M. de Belloc voulut user de l'autorité paternelle; mais il était trop tard. Charles, habitué à suivre ses caprices, ne put et ne voulut pas s'assujettir au travail et se livrer à des études sérieuses. Vainement le comte, espérant exciter l'émulation de son fils, lui avait donné pour compagnon un jeune garçon nommé André, qu'il avait recueilli chez lui ainsi que Marie, sa sœur, après la mort de leur père. Rien ne put inspirer à Charles le désir de s'instruire.

André, heureux de recevoir une instruction à laquelle il n'aurait pas dû prétendre, s'appliquait de toutes ses forces et faisait de rapides progrès; Charles, au contraire, restait dans la plus complète ignorance.

« Qu'ai-je besoin, disait-il, de tant savoir? Ne serai-je pas riche? Pourquoi donc me fatiguer à apprendre des choses qui me seront inutiles? »

Tout semblait, en effet, annoncer une vie de bonheur au fils du comte de Belloc. A vingt ans il était marié à mademoiselle de Villemoisson, dont la fortune était plus considérable encore que la sienne; et, à son tour, il avait un beau petit garçon, qu'il se promettait bien de ne pas rendre malheureux par des études stériles.

Hélas! quelques jours suffirent pour lui prouver qu'il n'est pas de richesse assurée, pas de rang à l'abri du malheur, et qu'enfin, de tous les biens de la vie, le plus certain, c'est le savoir.

93, cette année de fatale mémoire, vint surprendre la famille de Belloc au milieu de ses prospérités. Le comte, fidèle serviteur de l'ancienne monarchie, fut arrêté ainsi que le marquis de Villemoisson : tous deux périrent sur l'échafaud. La comtesse de Belloc mourut de désespoir. Les biens des deux familles furent confisqués, et Charles de Belloc, obligé de se cacher et de fuir pour échapper à la hache révolutionnaire, ne parvint qu'à grand'peine et à l'aide d'un déguisement à gagner les côtes d'Angleterre.

Il emmenait sa femme avec lui ; mais, prévoyant les dangers et les difficultés qu'il rencontrerait pour atteindre, sans être reconnu, le port où des amis lui ménageaient le moyen de s'embarquer, il dut confier son enfant à une personne sûre qui viendrait le rejoindre au lieu de l'embarquement. André, le compagnon d'études de Charles, André, le véritable ami de ses bienfaiteurs, fut chargé de conduire le jeune enfant sur le bord de la mer.

« Pars, lui écrivait Charles, pars à la réception de ma lettre, et viens me rejoindre avec mon enfant, que je n'ose emmener moi-même. Je ne sais comment te faire parvenir l'argent nécessaire à ce voyage, et je compte sur ton amitié pour trouver le moyen de l'entreprendre. »

André ne prit que le temps de vendre le peu qu'il avait, il partit avec sa sœur et parvint facilement au but de son voyage; car, pauvre et fils de paysan, il n'inspirait aucun soupçon aux persécuteurs des nobles.

Mais jugez de son chagrin lorsqu'il apprit, en arrivant au

rendez-vous, que Charles de Belloc et sa femme, dénoncés comme fugitifs, avaient été forcés de mettre immédiatement à la voile pour échapper à leurs ennemis...

Qu'allait-il devenir, dans un pays où il était inconnu, sans argent, car le voyage avait absorbé ses faibles ressources, et chargé de subvenir aux besoins de sa sœur et de ce pauvre enfant privé de son père et de sa mère? Son premier moment fut tout au désespoir; mais bientôt, réfléchissant au besoin qu'il avait de raison et de force pour faire face aux dangers de sa position, il reprit courage; et, s'inclinant devant une petite chapelle que la piété des marins avaient élevée à la Vierge Marie, il pria du fond du cœur la mère des orphelins.

Marie pria comme lui, et mit sous la protection de son auguste patronne cet enfant, dans la personne duquel elle et son frère allaient s'acquitter envers la famille Belloc des bienfaits qu'ils en avaient reçus.

« Frère, dit-elle à André, nous avons un saint devoir à remplir, ne nous laissons point abattre par l'infortune; faisons pour ce pauvre petit ce qu'on a fait pour nous.

— Oui, Dieu nous aidera. »

Charles de Belloc atteignit l'Angleterre, où de nouveaux malheurs vinrent encore l'accabler. Un dépositaire infidèle lui ravit les derniers débris de sa fortune, et sa misère devint bientôt si grande qu'il eut la douleur de voir sa femme, habituée au bien-être, tomber malade par suite des privations qu'elle s'imposait, et mourir faute de soins.

Charles écrivait à ses amis restés en France et les conjurait de faire des recherches pour découvrir le sort de son enfant : toutes ses lettres restèrent sans réponse; car ses amis, persécutés comme lui, avaient également émigré ou du moins se

cachaient, il finit par penser que son fils était mort, et que personne n'osait lui en donner la nouvelle.

La précipitation avec laquelle les proscrits avaient quitté la France ne leur avait pas permis d'emporter leur fortune, et presque tous se trouvaient à l'étranger dans une position déplorable. Chacun cherchait à utiliser pour lui-même et pour les siens les talents ou le savoir qu'il possédait.

Les plus heureux, comme vous le pensez bien, étaient ceux qui pouvaient exercer avec quelque supériorité un art, une science, ou tout au moins une profession.

On voyait à Londres un duc et pair enseigner le dessin, un ancien conseiller au parlement donnait des leçons de musique, l'ex-gouverneur d'une province était précepteur des enfants d'un riche brasseur ; mais à côté de ces réfugiés, dont le sort faisait envie à tous les autres, on voyait des hommes dont le nom brille d'une haute illustration dans l'histoire de France, réduits à l'état respectable sans doute, mais bien misérable en comparaison de leur situation passée, d'ouvriers, de garçons de bureau et d'employés subalternes.

Charles de Belloc avait trop de fierté pour se résigner à ces modestes fonctions, et pourtant il était par son ignorance complétement incapable de gagner dignement sa vie. Aussi ne vit-il rien de mieux à faire, pour ne pas mourir de honte ou de faim, que de s'enrôler comme volontaire dans un régiment qui partait pour les Indes.

Pendant ce temps, que faisait André ?

Sa première pensée, quand il eut repris courage, fut de chercher à voir les amis du comte de Belloc ; mais il réfléchit qu'il risquait à la fois et de les compromettre et de se compromettre lui-même si l'on venait à découvrir que l'enfant dont il s'était chargé était le fils d'un émigré. Sa sœur et ce pauvre

orphelin n'avaient d'autre appui que lui : il se devait à eux, et la prudence lui conseillait de ne faire aucune démarche imprudente.

Il revint donc sur ses pas, jusqu'au dernier village qu'il avait traversé pour atteindre la côte. Là, il se présenta hardiment chez le maire, honnête paysan qui, sous la forme brutale affectée par toutes les autorités de cette époque, cachait cependant un bon et noble cœur. André lui fit un conte afin d'expliquer sa présence dans le pays, et s'offrit pour un emploi quelconque, ne demandant d'autre salaire que sa nourriture et celle de sa petite famille.

Le bon paysan devina bien quelques parties de la vérité; mais il feignit de croire tout ce qu'André lui contait.

« Vous paraissez honnête, lui dit-il, et vous êtes malheureux; restez ici jusqu'à ce que vous puissiez faire mieux. Gagner du temps, c'est déjà quelque chose dans un moment de révolution... Mais je ne puis vous faire gagner que cela. Mes fonctions de maire me donnent beaucoup à lire et à écrire; je ne suis pas fort sur ces articles-là; pourrez-vous m'aider?

— Je l'espère, répondit André.

— Pourvu que vous soyez de ma force, cela passera toujours.

— Je ferai de mon mieux.

— Bon! quant à votre sœur, elle prendra soin de mes filles, car ma pauvre Catherine est morte et m'a laissé deux petits diables qui me font enrager. Ça vous va-t-il, mam'selle? » ajouta-t-il en se tournant vers Marie, qui, les larmes aux yeux, s'écria :

« Oh! monsieur, je serais bien ingrate si je ne les aimais pas; vous nous sauvez la vie...

— N'en parlons plus, et finissons de nous appeler monsieur

et mam'zelle gros comme le bras; nous passerions pour des aristocrates. »

Voici donc André installé au poste peu lucratif et peu brillant de secrétaire d'un maire de village. Ce n'était pas grand'-chose sans doute, mais c'était déjà un abri contre la misère, et c'était le premier service que lui rendait son instruction.

Bientôt la maison du brave Pierret, c'est le nom de notre bon paysan, prit un aspect tout nouveau. D'une affreuse cabane villageoise, Marie fit une petite habitation, sinon belle et commode, du moins réjouissante de propreté.

De grossières qu'elles étaient, comme presque tous les petits paysans, les deux filles du maire devinrent douces et polies. Marie leur apprit à lire, à écrire, à coudre et à tenir le ménage.

De son côté André mit un ordre parfait dans le chaos de la mairie, il fonda une école qu'il dirigea lui-même, et de laquelle il eut la satisfaction de voir sortir de bons élèves. En un mot, grâce à lui, la physionomie morale du village changea complétement.

Aussi monsieur André, comme l'appelaient les habitants de la commune, mademoiselle Marie et le jeune M. de Belloc étaient-ils adorés dans tout le pays.

Lorsque le calme fut rétabli, quand Napoléon eut imprimé à tous les rouages du gouvernement une marche régulière, André fut cité par le préfet de son département comme un homme dont le savoir ne devait pas rester enfoui dans une petite commune. Appelé au collége d'Arras, il se fit distinguer par une si haute intelligence et des connaissances tellement supérieures, que l'Empereur le fit venir à Paris, lui donna un grade élevé dans l'Université, le fit conseiller d'État, et le combla d'honneurs.

Vous pensez bien, mes petits amis, que le fils de Charles de Belloc dut recevoir une excellente éducation, car André appréciait trop le bonheur qu'il devait à sa propre instruction pour négliger celle de l'enfant qu'il nommait toujours son fils.

En 1815, Amédée de Belloc, fils du comte Charles de Belloc, dont on n'avait plus entendu parler, était secrétaire d'ambassade à Londres, lorsqu'un jour se présenta à l'hôtel occupé par l'ambassadeur un pauvre homme, qui, malgré son uniforme de sous-officier anglais, se fit reconnaître pour Français, sollicitant un passe-port d'indigent pour rentrer en France. Il revenait des Indes, où il avait fait un séjour de vingt ans. Le chagrin, la maladie, les rigueurs du climat l'avaient empêché de prendre part aux expéditions de l'armée et de conquérir de l'avancement par son courage; il était constamment resté en garnison et n'avait pu dépasser le grade de sous-officier.

Cet homme était le comte de Belloc!... Comparez, mes enfants, le sort d'André, le pauvre paysan, élevé à la fortune par son savoir, et la malheureuse condition du comte, à qui son ignorance avait fermé toutes les carrières.

Ai-je besoin de vous dire que son fils fut néanmoins heureux de le revoir, et qu'André l'accueillit avec des transports de joie? Vous comprenez que ce retour inespéré fut une fête pour la famille entière, et je vous laisse à penser si le comte de Belloc croit encore que l'instruction est inutile aux riches.

Louise DURANT.



DEUX BONS AMIS.

Avec l'aurore qui pointait à l'horizon, les habitants d'un petit village d'Irlande commençaient à se livrer à leurs travaux journaliers, quand tout à coup une vive fusillade se fait entendre. Aussitôt chacun rentre chez soi et ferme sa porte. Au bout d'une demi-heure, la fusillade parut s'éloigner : insensiblement le bruit s'affaiblissait. Alors les plus hardis se risquèrent à sortir de leur demeure, et ils purent voir, au loin, quelques centaines de soldats royalistes qui fuyaient à travers la campagne, poursuivis par un petit détachement de l'armée républicaine. Le danger passé, les paysans reprirent leurs occupations si brutalement interrompues. L'un d'eux, nommé Brown, se rendait à un champ qu'il possédait à peu de distance du village, lorsqu'il aperçoit, étendu dans un fossé, un soldat qu'à son uniforme il reconnaît pour un cavalier de Cromwell. Il s'en approche. Le soldat n'était point mort, car il se mit à pousser des gémissements arrachés plutôt par l'impuissance où il était de pouvoir se relever que par la souffrance, quoiqu'il fût grièvement blessé à la jambe. L'Irlandais, bon et humain, se sentit touché de compassion pour cet homme. Bien que partisan de Charles II, il ne balance pas un seul instant, il charge le soldat sur ses épaules et le porte chez lui.

« Kate, dit-il en entrant à sa femme, voici un pauvre diable qui se recommande à toi.

— Bonne sainte Vierge! fit Kate, un républicain!

— Et non, femme, c'est un malheureux qu'il faut empêcher d'aller de vie à trépas. Bah! républicain ou royaliste, est-ce qu'on fait ces distinctions là, quand il s'agit de secourir son semblable? Allons, femme, ne te fais pas plus méchante que tu n'es; n'écoutons que notre cœur et étanchons bien vite le sang qui coule de sa blessure. »

Kate, non moins bonne que son mari, se reprocha ce petit mouvement d'humeur; et, pour le réparer, elle s'empressa de prodiguer au blessé tous les soins que son état réclamait.

Dans ce siècle de troubles, où les guerres civiles ensanglantèrent si long-temps les trois royaumes, où tout le monde, citadins, paysans, vilains ou grands seigneurs étaient toujours exposés à prendre les armes, soit par esprit de parti, soit pour défendre sa famille ou protéger sa maison contre le pillage, toutes les femmes s'entendaient à panser les blessures. C'était un art auquel elles s'adonnaient particulièrement, parce que d'un instant à l'autre elles pouvaient être dans le cas de l'exercer envers leur père, leur frère ou leur mari. Kate déploya tout son talent à l'égard du soldat républicain. Après avoir extirpé avec une adresse merveilleuse une balle qui s'était logée dans la jambe gauche, elle appliqua sur la plaie un baume composé par elle avec des simples dont elle connaissait parfaitement la propriété, et qui calma sur-le-champ la douleur. Selon elle, ce traitement, renouvelé matin et soir, devait amener une guérison complète, mais longue à obtenir, en raison de la gravité de la blessure. Kate avait un aide bien dévoué, fort intelligent, et qui dans cette circonstance lui fut d'un grand secours. C'était une petite fille de cinq ans. Cette petite fille, qu'elle avait nourrie de son lait, appartenait à une des premières familles d'Irlande, lord Har-

risson. Peu de temps après son retour chez ses parents, sa santé avait beaucoup souffert du séjour de Dublin. Sa mère, pensant que l'air de la campagne lui serait salutaire, l'envoya passer une année encore chez sa nourrice. Anna était un enfant charmant, aux traits gracieux, mais vifs et lutins. Le second jour, elle était devenue l'amie inséparable du soldat, qui, de son côté, ne pouvait plus se passer d'elle. Il lui semblait que ce qu'il recevait de ses petites mains était bien meilleur et agissait bien plus efficacement sur sa santé. C'est Anna qui fut son guide la première fois qu'il essaya de marcher. Il fallait voir cet homme des camps, intrépide dans les combats, impassible et ferme devant le canon et le fer, appuyer sa large main sur l'épaule de la jeune fille et lui obéir comme un timide enfant.

Un jour qu'ils revenaient d'une promenade plus longue que de coutume, le soldat, se sentant fatigué, se dirigea vers un tronc d'arbre qui était tout contre la maison.

« Ouf! dit-il en s'asseyant, je n'en puis plus, et j'ai une soif!...

— Attendez, fit Anna, je vais vous chercher à boire. »

A ces mots elle le quitta, et revint un instant après avec un pot de bière.

« Buvez, lui dit-elle, ça vous fera du bien. »

Le soldat prit le pot de bière, puis il allongea avec précaution sa jambe malade, fit asseoir l'enfant sur son genou droit, et, après l'avoir embrassée, il lui dit :

« Sais-tu bien, ma petite Anna, que tu es un ange!

— Pourquoi cela? Harricks.

— Parce que tu as bien soin de moi, parce que tu es complaisante et toujours de bonne humeur, quoique je sois quelquefois un peu brusque.

— Oh ! non.

— Si fait, si fait ! Mais il faut me pardonner, ma petite Anna ; un soldat qui ne peut ni remuer ni marcher, tandis que ses camarades se font tuer… c'est bien triste !

— Je conçois que tu doives bien t'ennuyer ici ?

— Je ne m'ennuie pas, parce que tu es toujours là ; mais, sans toi, je crois que je serais mort de chagrin.

— Encore un peu de patience ; bientôt tu iras tout à fait bien et tu pourras partir, puisque tu le veux.

— Oh ! je ne le désire plus maintenant ; je voudrais, au contraire, ne jamais te quitter, car je t'aime, ma petite Anna, je t'aime comme si tu étais ma fille. A propos de ça, tu ne m'as jamais dit de qui tu étais la fille. Comment se nomme ton papa ?

— Mon papa se nomme lord Harrisson.

— Lord Harrisson !

— Tu le connais ?

— Oui, oui… c'est-à-dire j'en ai entendu parler. Il demeure à Dublin, n'est-ce pas ?

— Oui, autrefois ; maintenant il est dans le comté de Waterford.

— Un grand seigneur.

— Je ne sais pas si papa est un grand seigneur.

— Je le sais, moi. Un des plus chauds partisans de Charles II, murmura Harricks en posant la petite fille par terre.

— Qu'as-tu donc ? fit Anna étonnée ; est-ce que je ne suis plus ton petit ange ? tu ne m'aimes plus à présent ?

— Ne plus t'aimer ! moi, s'écria le soldat ; tiens, Anna, regarde si je ne t'aime plus ! »

En prononçant ces mots, il l'éleva dans ses bras, et, appuyant ses lèvres garnies d'épaisses moustaches contre les

joues blanches et roses de l'enfant, il les couvrit de baisers.

« Maintenant, ajouta-t-il, allons trouver la bonne Kate; c'est l'heure où elle panse ma blessure.

— Viens, lui dit Anna, et une autre fois ne prends pas cet air sombre quand je te parlerai de mon papa; tu m'as fait peur!

— Peur!

— Oui, j'ai bien vu que tu étais en colère.

— Moi, en colère! point du tout.

— Si fait, si fait.

— Non, je n'étais pas en colère; mais c'est que... Vois-tu, ma petite Anna, quand on est soldat de la république, on n'aime pas à entendre prononcer le nom d'un ennemi.

— Mon papa n'est pas ton ennemi; il ne te connaît seulement pas.

— C'est égal, je sais qu'il n'aime pas les républicains, et que s'il pouvait les exterminer tous, il le ferait de bon cœur.

— Tu es un méchant de parler ainsi de mon papa, lui qui est si bon.

— Pardonne-moi, je ne le dirai plus.

— Bien vrai?

— Je te le jure.

— A la bonne heure. Embrasse-moi, je te pardonne. Allons, viens; Kate nous attend. »

A quelques jours de là, Harricks, parfaitement remis de sa blessure, prit congé de ses hôtes. Il profita d'un moment où Anna dormait pour quitter la maison, parce que la douleur de la petite fille, en voyant partir son bon ami, lui eût déchiré le cœur. Anna resta quatre mois encore chez sa nourrice. Un matin, un domestique vint la chercher de la part de sa mère, et elle retourna à Dublin.

L'armée républicaine, victorieuse dans sa marche, soumettait l'Irlande. Cromwell établissait son pouvoir en lançant des bills de proscription et de mort contre les partisans les plus haut placés de Charles II. L'émigration avait lieu sur tous les points de ce malheureux royaume. Ceux qui n'avaient pas le temps de fuir, ou qui, paisibles chez eux, se croyaient à l'abri de ces infâmes persécutions, étaient saisis et livrés à la hache des bourreaux.

Lord Harrisson, sincèrement attaché à la cause royaliste, voyait avec douleur cette lutte sanglante qui décimait les amis des Stuart; mais il avait juré à sa femme de ne point y prendre part. Depuis la mort de Charles I[er], il s'était retiré dans un château qu'il possédait dans le comté de Waterford, et ne venait que fort rarement à Dublin. Un soir un soldat se présente et demande à lui parler. Harrisson frémit en reconnaissant l'uniforme des cavaliers de Cromwell.

« Est-ce ma tête que vous venez chercher? lui demanda-t-il en se levant.

— Au contraire, répond le soldat, je viens la sauver.

— Vous?

— Moi; et pour cela j'expose la mienne.

— Je ne vous crois point.

— C'est pourtant vrai, votre seigneurie.

— Voyons, expliquez-vous.

— Des ordres sont donnés pour s'emparer de votre personne; demain, au point du jour, votre château sera cerné par les soldats de Cromwell.

— Et c'est sans doute vous qui dirigez cette expédition?

— Viendrais-je vous en prévenir si cela était? Je vous le répète, je viens vous sauver, et je vous sauverai malgré vous.

— Me sauver !... un républicain !...

— Oui, et vous allez savoir le motif qui me fait agir. Je suis un soldat républicain, c'est vrai. Il y a quelques mois je fus blessé aux portes d'un village, non loin d'ici; des paysans me recueillirent. Quoique royalistes, ces bonnes gens prirent soin de moi et me gardèrent chez eux jusqu'à ce que je fusse guéri de ma blessure. Là, il y avait un enfant, une jeune fille ou plutôt un ange, tant elle était jolie, bonne, douce et attentive pour le pauvre soldat blessé. Je me suis pris d'une tendresse telle pour elle, que je donnerais mille fois ma vie pour lui épargner une larme, un regret. Ces paysans se nommaient Brown ; cette jeune fille, Anna Harrisson, et moi, je me nomme Harricks.

— Harricks! En effet, ma fille.....

— Mon ami! mon bon ami! »

Ce cri était poussé par la petite Anna, qui entrait dans ce moment avec sa mère, et qui, en revoyant le soldat, s'était élancée à son cou.

« C'est elle! s'écria Harricks, c'est mon petit ange! C'est toi! ma gentille amie; c'est toi, ma bonne petite Anna! dit-il quand il eut bien répondu à toutes les caresses de l'enfant; Dieu! que je suis heureux de te revoir!

— Et moi aussi, quoique tu sois parti sans me dire adieu.

— J'avais tant de chagrin de te quitter!

— Et, à cause de cela, tu ne m'as rien dit? Méchant! oh! j'ai bien pleuré quand je ne t'ai plus vu!

— Ma bonne petite Anna! pardonne-moi. »

Lord Harrisson et sa femme contemplaient cette scène avec attendrissement.

« Hé bien! mylord, fit le soldat, doutez vous encore?...

— Pardon, mon brave, reprit lord Harrisson en lui tendant la main; mais, pouvais-je penser.....

— N'en parlons plus, mylord, interrompit Harricks. Il faut mettre vos jours en sûreté. Revêtez-vous, tous les trois, des habits de paysans, et rendez-vous à Wexford. Là vous demanderez Markton Harriks le pêcheur, c'est mon frère; vous lui remettrez cette lettre; tout est arrangé pour vous transporter en France. Vous pouvez vous fier à lui, j'en réponds sur ma tête. Voici la nuit; il n'y a pas un moment à perdre; partez, partez sur-le-champ, et que Dieu vous conduise!

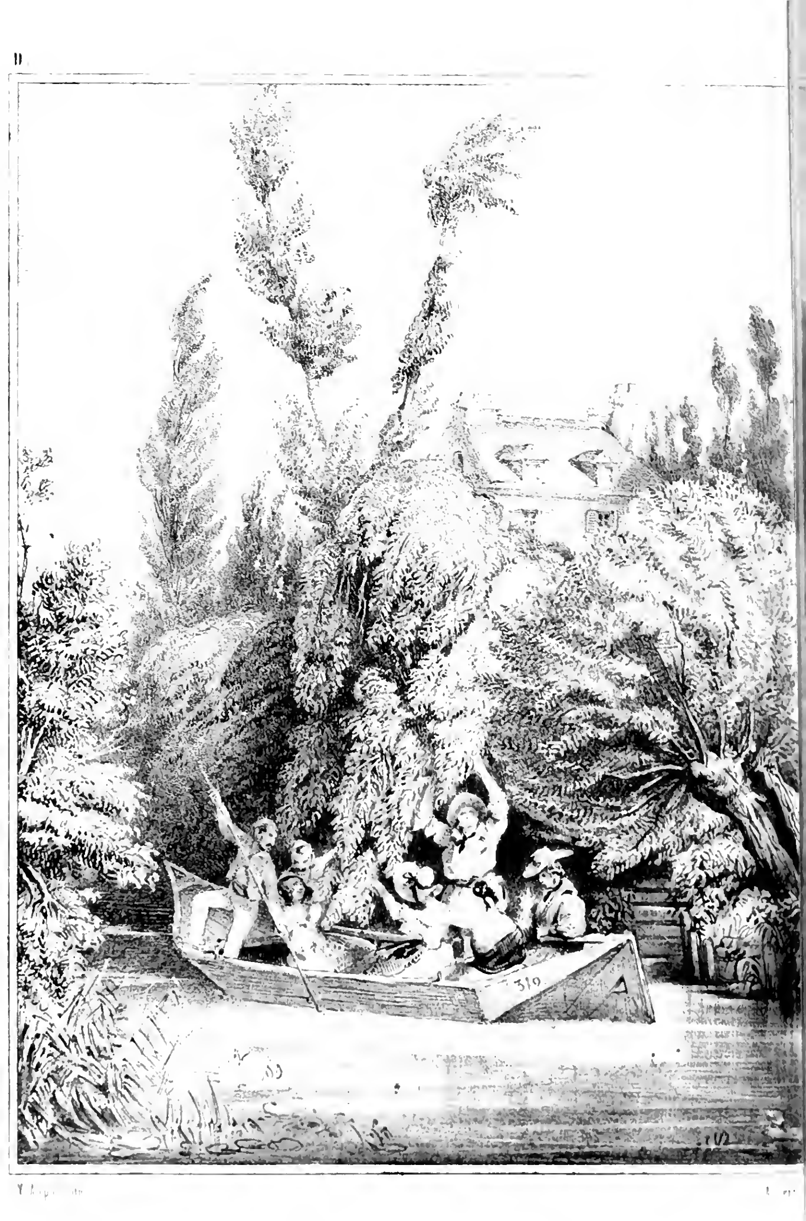
— Mais vous, mon brave? fit lord Harrisson.

— Moi, je retourne sous mes drapeaux. Mais, auparavant, adieu, adieu, ma bonne petite Anna, peut-être pour la dernière fois. »

En disant ces mots, le soldat prit la jeune fille dans ses bras, la pressa tendrement sur son cœur, et, après avoir essuyé deux grosses larmes qui avaient roulé sur sa moustache, il s'éloigna rapidement.

Le lendemain matin, des cavaliers de Cromwell se présentèrent pour s'emparer de lord Harrisson. Qu'on juge de leur fureur en trouvant le château désert. D'après les indications qu'ils recueillirent, ils se transportèrent, en toute hâte, à Wexford. Quand ils arrivèrent, nos fugitifs étaient déjà bien loin des côtes d'Irlande.

T. CASTELLAN.



N'AYEZ PAS PEUR, MESDEMOISELLES, N'AYEZ PAS PEUR !

Une journée de plaisir

UNE JOURNÉE DE PLAISIR.

En descendant la Seine, on rencontre au-dessous de Rouen, un peu avant d'arriver à la Bouille, un groupe de petits hameaux dont les maisonnettes, échelonnées sur les deux rives du fleuve, s'entremêlent à de beaux châteaux. Par une belle matinée de juin, le jour de l'octave de la Fête-Dieu, de l'un de ces châteaux, assis à mi-côteau, en face de Sahurs, et dont on voyait à travers les arbres le toit d'ardoises reluire aux premiers rayons du soleil, s'élança bruyamment un essaim de jeunes gens et de jeunes demoiselles qui, vif et léger, descendit en courant les longues allées du parc, et arriva sans s'arrêter sur le bord du rivage. Les transports éclatèrent de nouveau à l'aspect d'un bateau qui les attendait, et où chacun se précipita en poussant des cris de joie.

« Allons, Édouard, Charles, à l'aviron! fit Alexis; Ernest et moi, nous vous relèverons quand vous serez fatigués; en attendant, je vais tenir le gouvernail. Toi, Jenny, place-toi près de moi, Gabrielle à côté de Mathilde et Ernest vis-à-vis. C'est cela. Y sommes-nous?

— Oui, oui.

— En route! ramons ferme, et maintenons-nous sur cette rive. Nous avons des provisions, tout à l'heure nous mangerons un morceau dans quelque île déserte, en attendant que nous déjeunions à Duclair. Mesdemoiselles, aimez-vous les éperlans?

— Oui, oui.

— Et les aloses?

— Oui, oui.

— On dit qu'elles sont fort bonnes à Duclair, fit Gabrielle.

— Excellentes! ma sœur.

— Et les éperlans? dit Mathilde.

— Parfaits, ma chère cousine. Après déjeuner, nous irons à la foire. Que veux-tu que je t'achète, Jenny?

— Ce que tu voudras, mon frère.

— Et toi, Gabrielle?

— Nous verrons; mais j'ai promis des petits bonshommes de pain d'épice à notre petit frère Paul.

— Nos cousins lui ont aussi promis quelque chose, n'est-ce pas?

— Oui, oui, répondirent Édouard et Ernest.

— Allons, continua Alexis, je vois que les marchands de la foire auront beau jeu avec nous. A propos, sommes-nous en fond? »

Chacun consulta sa bourse; la somme totale se montait à cent vingt-cinq francs. Avec ça, on pouvait manger force aloses et éperlans, et se permettre bien des petites emplettes.

Tout en causant ainsi, le bateau, emporté par la marée descendante, eut bientôt dépassé la Bouille.

« Voici la montagne de Robert-le-Diable, s'écria Gabrielle.

— C'est vrai, dit Mathilde, j'aperçois, au milieu des lierres et des coudriers, les ruines du château. Ne dirait-on pas un nid de vautours? C'est pourtant là que vécut ce redoutable duc de Normandie.

— C'est aussi là qu'il fit pénitence, ma sœur, ajouta Charles, et qu'il mourut. »

On passa ensuite devant Caumont, renommé par ses car-

rières, puis se dessina la forêt de Mauny, qui surmonte les collines escarpées au pied desquelles sont semées çà et là les maisons de Saint-Pierre-de-Manneville. Immédiatement après ce hameau, une île ombragée d'arbres touffus, et couverte de fleurs et de verdure, s'offrit aux regards de nos jeunes aventuriers.

« A l'île! à l'île! s'écria Alexis, qui tenait toujours le gouvernail; abordons à l'île! ces demoiselles ont faim et moi aussi.

— Et moi aussi, fit Ernest.

— Et nous aussi, répétèrent les rameurs en se courbant sur les avirons.

— A l'île! à l'île! »

Au même instant on cingla vers la terre signalée, où l'on arriva dans un clin d'œil. Mais le bateau, poussé avec force, se trouva tout à coup engagé sous les saules qui bordaient l'île, et dont les rameaux flexibles s'allongeaient sur les eaux du fleuve. Édouard saisit vivement l'harpin pour le dégager et le pousser un peu au large; mais ce brusque mouvement imprima une telle secousse que la frêle embarcation s'inclina sur le flanc. Ce fut un cri d'effroi.

« *N'ayez pas peur! mesdemoiselles, n'ayez pas peur!* » dit Charles en saisissant une branche, à l'aide de laquelle il remit le bateau à flot. L'équilibre rétabli, ce moment de frayeur fut bien vite oublié; puis on se laissa dériver le long de la rive ombragée jusqu'à ce qu'il se présentât une trouée qui permît d'aborder. Alors on sauta lestement à terre, et chacun se mit à folâtrer dans l'île en poussant des hourras de joie. Quand on eut bien ri, on chercha un endroit où l'on pût s'asseoir sans être trop exposé à l'ardeur du soleil.

Mathilde et Gabrielle s'étaient dirigées vers un bouquet de

peupliers, espérant trouver sous leur ombrage une place commode; tout à coup on les entend s'écrier :

« Par ici! par ici! venez, venez vite! »

On accourt, on arrive, et l'on voit étendu sur l'herbe un jeune garçon qui paraissait dormir d'un profond sommeil. Cependant, à ses vêtements déchirés et tachés de sang, à ses traits pâles et défaits, on se demandait s'il vivait encore, lorsque, réveillé par le bruit, l'enfant ouvrit les yeux; mais il était si faible qu'il n'eut pas la force de bouger.

« Que fais-tu là, mon garçon? » demanda Gabrielle en se baissant vers lui. »

L'enfant la regarde, mais ne répond rien.

« Qu'as-tu? »

Même silence.

« Il a faim peut-être, dit Jenny.

— As-tu faim? » continua Gabrielle.

A cette question, les yeux de l'enfant s'animèrent, et, quoiqu'il n'articulât pas une seule parole, on comprit, à l'expression de son regard, qu'on avait deviné la cause de son mal. On le releva, Mathilde et Gabrielle le firent asseoir à côté d'elles; Charles, qui portait les provisions, les étala sur l'herbe; on forma un cercle, on donna une tranche de pâté à l'enfant, qui la dévora sans rien dire, et avec l'avidité d'une personne privée depuis bien long-temps de nourriture. Ensuite on lui servit un verre de vin, qu'il avala tout d'un trait. A mesure qu'il mangeait, les couleurs reparaissaient sur son visage; peu à peu le mouvement de ses mains, en portant les morceaux à sa bouche, devint moins précipité. Tout à coup de grosses larmes coulèrent le long de ses joues, et, jetant les yeux autour de lui, ce qu'il n'avait pas encore fait, il s'écria avec l'accent de la plus vive reconnaissance :

« Merci! oh! merci! j'ai cru que j'allais mourir!

— Tu avais donc bien faim? lui demanda Mathilde.

— Oh! oui!

— Et depuis quand n'as-tu rien mangé?

— Depuis deux jours, je crois.

— Deux jours?

— Comment te trouves-tu dans cette île? »

L'enfant rappela un instant ses souvenirs et reprit :

« J'étais allé chercher de la bourrache pour ma mère qui est malade. André, un de mes camarades, me dit qu'il y en avait beaucoup dans cette île; sans rien dire à personne, nous détachons le bateau de Gibert, un pêcheur du pays, qui était amarré au rivage, et nous voilà partis. Parvenus au milieu de la rivière, le courant était si fort qu'il nous entraînait malgré nous; alors nous voulons nous mettre en travers pour filer moins vite, espérant que, peu à peu, nous finirions par arriver. Il faut croire que nous nous y sommes mal pris, car au premier coup de rames notre bateau chavira. Moi, je me trouvais à l'avant; dès que j'ai senti le bateau tourner, je me suis élancé tant loin que j'ai pu, et je suis tombé, la tête la première, sur des rochers à fleur d'eau qui tiennent à l'île. Mais j'avais pied; j'ai pu me relever et me traîner jusqu'ici. Le pauvre André n'a pas été si heureux que moi; il a disparu sous les flots. Quant au bateau, le courant l'emportait si vite que je l'ai perdu de vue.

— Et tu n'as pas appelé à ton secours? dit Gabrielle.

— Oh! si fait; j'ai bien crié en me tenant sur le rivage; mais, de toute la journée, je n'ai vu passer personne de l'autre côté. Enfin, à la nuit, exténué de fatigue et souffrant beaucoup du coup que j'avais reçu à la tête, je me suis couché à cette place où, pendant plus de deux heures, je n'ai fait que

pleurer en pensant à ma pauvre mère, qui, bien sûr, me croit mort. Le lendemain, j'éprouvai des douleurs dans l'estomac si vives, que je n'eus pas la force de me lever; il me semblait que tout dansait autour de moi; alors je fermai les yeux, et depuis, je ne me rappelle plus rien, sinon que j'ai fait des rêves!... oh! des rêves affreux!

— Pauvre enfant! fit Jenny; c'est le manque de nourriture.

— Et, où demeure ta mère? demanda Gabrielle.

— A Saint-Pierre-de-Manneville. Oh! mon Dieu! quand la reverrai-je à présent?

— Tout de suite, mon ami; nous allons te ramener chez elle.

— Oui, oui, s'écria toute la société, ramenons-le chez sa mère. »

Aussitôt tout le monde se leva; Alexis et Ernest portèrent le petit garçon; on le déposa dans le bateau où chacun reprit sa place, et l'on fit force de rames. Arrivé de l'autre côté, on amarra le bateau au rivage; puis on remonta le rivage, à pied, jusqu'à Saint-Pierre-de-Manneville, dont on était tout près.

La mère du petit garçon était une pauvre veuve qui travaillait en journée. Certaine que son fils avait péri avec André, dont le corps avait été retrouvé au-dessous de l'île, la malheureuse femme, déjà malade, en avait ressenti un tel chagrin que, depuis ce moment, elle gémissait dans son lit. Une voisine charitable lui donnait des soins. Ce jour-là, elle était bien plus affligée que la veille; à tout moment elle demandait son fils.

« Il reviendra, lui disait la voisine, qui voyait que cette pensée augmentait son mal; je vous dis qu'il n'est pas mort; vous le retrouverez.

— Non, non, répondait l'infortunée mère, le ciel me l'a repris! Ne serait-il pas près de moi s'il vivait encore? Mon pauvre Julien! je ne te verrai plus.

— Me voici, ma mère, me voici! »

C'était notre jeune garçon. A cette voix si chère, la malade poussa un cri de joie; mais rien ne saurait rendre la douce émotion de son âme, lorsqu'elle sentit sur son cœur l'enfant dont un instant auparavant elle pleurait la mort.

« Julien, disait-elle en couvrant son visage de baisers, est-ce bien toi?

— Oui, mère, c'est moi, c'est ton fils Julien.

— Tu n'as donc pas péri avec André?

— Non, mère, j'ai pu aborder dans l'île.

— Et moi qui ai tant versé de larmes! je te croyais mort aussi. Oh! mon Dieu! ajouta-t-elle en cherchant à s'agenouiller sur son lit, tu m'as conservé mon enfant! Merci, mon Dieu, merci!... Et pourquoi m'as-tu laissée si longtemps dans cette cruelle inquiétude?

— Je n'ai pas pu venir, mère. D'abord je me suis blessé à la tête en sautant du bateau, et puis...

— Tu t'es blessé!

Oh! ce n'est rien, je n'y pense plus. Mais tu ne sais pas, je n'avais rien à manger dans cette île; et j'ai bien cru que j'allais mourir de faim.

— Que dis-tu? mourir de faim!

— Oui, mère. Oh! j'ai bien souffert!

— Mon pauvre enfant!

— Mais le bon Dieu a encore eu pitié de moi.

Julien raconta alors à sa mère ce qui lui était arrivé.

« Voilà mes sauveurs, lui dit-il en montrant les jeunes

gens qui, pendant cette scène, s'entretenaient à l'écart. Gabrielle s'approcha du lit.

— Bonne femme, dit-elle, nous sommes heureux de vous ramener votre fils; avec lui, la santé reviendra bientôt; ayez bon espoir, et croyez que nous prenons une part bien vive à votre bonheur. »

Elle s'éloigna en prononçant ces mots, suivie de ses amis. Un instant après ils remontaient la Seine dans leur bateau. Quand ils passèrent devant Saint-Pierre-de-Manneville, Julien était sur le rivage, qui leur cria en agitant une bourse dans les airs.

« Hé! hé! votre bourse! vous avez oublié votre bourse!

— Garde-la, mon garçon, et soigne bien ta mère. »

Et le bateau prit le large pour gagner l'autre rive.

Julien, en rentrant chez lui, vida la bourse :

« Cent vingt-cinq francs! fit-il. Oh! ma mère, tu ne manqueras de rien. »

Ainsi se termina cette journée de plaisir; mais ce n'est pas à Duclair, c'est à Saint-Pierre-de-Manneville que nos joyeux amis la passèrent.

T. CASTELLAN.



LA RÉPARATION.

Par une belle matinée du mois d'août de l'année 1653, quelques mois seulement après les derniers troubles de la Fronde, une lourde voiture de voyage, dont les ornements dorés disparaissaient sous la poussière, s'arrêtait à trois lieues environ du château de Saint-Germain, devant une charmante et solitaire maison située sur la lisière de la forêt, qui la couvrait de ses hautes verdures, l'enveloppant d'un frais ombrage. Le bruit de l'équipage et des cavaliers qui l'entouraient avait attiré sur le seuil une jeune fille dont l'aimable physionomie s'animait d'un léger mouvement de curiosité.

Aussitôt que les chevaux, haletant de fatigue, furent immobiles, un valet écarta les rideaux de cuir gaufré qui défendaient les voyageurs contre la poussière, et ouvrit avec respect la portière. Une dame au port souverain, le visage couvert, selon la coutume de ce temps, d'un léger masque de velours, descendit de voiture en s'appuyant sur le bras d'un homme revêtu d'un uniforme :

« M. de Paysac, dit-elle, je crois que nous pourrons nous reposer ici ; on ne saurait choisir un plus agréable endroit, et je pense que cette jolie demoiselle, qui me semble la maîtresse du logis, ne nous refusera pas l'hospitalité pour quelques heures.

— Oh ! madame, bien volontiers, quoique cependant je ne sois pas tout à fait la maîtresse.

— Eh! qu'importe, reprit avec un empressement servile la personne qu'on avait nommée M. de Paysac, qu'importe, du moment que madame veut bien vous faire l'honneur...

— Du tout, monsieur de Paysac; il ne s'agit pas de volonté: je prie simplement, et j'espère que mademoiselle ne me refusera pas. »

Pour toute réponse, la jeune fille conduisit l'étrangère et son compagnon dans une salle basse donnant sur un jardin tout parfumé de fleurs. Sur son ordre, une vieille servante apporta des rafraîchissements, tandis qu'elle-même aidait la personne qu'elle recevait avec une grâce toute bienveillante à se débarrasser d'un léger chapeau de feutre et d'une mantille de voyage. Celle-ci, après avoir trempé ses lèvres dans un verre de limonade, sans toutefois ôter son masque, et respiré l'air frais qui venait de la forêt, s'adressa à sa jeune hôtesse:

« Vous me disiez, mon enfant, que vous n'étiez pas la maîtresse ici, qui donc y demeure avec vous? votre père, votre mère, sans doute?

— Hélas! non, madame, je les ai perdus tous deux; mais mon frère habite ici avec moi.

— Et ne le verrons-nous pas?

— Oh! je ne le pense point; il est un peu farouche, misanthrope: il fuit le monde.

— A son âge? car il doit être jeune, si j'en juge d'après vous.

— Il est mon aîné de six ans, et j'en ai dix-huit.

— Alors il a tort de vivre ainsi obscur, retiré. A son âge on se doit à son pays; il est gentilhomme, je présume, et il ne devrait pas suspendre son épée quand le roi Louis XIV et la reine sa mère ont besoin de braves officiers.

— Sans doute je regrette la tristesse de mon pauvre frère,

et cependant je ne saurais dire qu'il ait tort ; car, bien jeune encore, il a souffert d'une odieuse injustice qui explique son éloignement pour le monde.

— Quelque chimère, quelque fausse interprétation, sans doute. Tenez, mon enfant, puisque le hasard m'amène ici, dites-moi donc la cause de la sombre humeur de votre frère, et j'ai dans l'idée que je pourrai adoucir son chagrin ; et d'abord, son nom ?

— Oh ! quoi qu'on ait pu pu prétendre, reprit la jeune fille non sans une certaine véhémence, je puis le prononcer, le prononcer bien haut ; il se nomme Ernest de Vandeuil. »

A ce nom l'inconnue fit un vif mouvement de surprise.

« Ernest de Vandeuil ! s'écria t-elle, l'officier qui, sous les murs de Paris, à la veille du combat, a quitté son poste...

— A déserté ! reprit durement M. de Paysac, qui jusque-là avait écouté l'entretien que nous venons de rapporter avec une sorte d'impatience, qui a déserté la cause de la reine, sa bienfaitrice ; ah ! madame, partez, quittez cette maison. »

A cette double interruption, le rouge était monté au visage de mademoiselle de Vandeuil ; elle s'était retirée à l'écart, et de grosses larmes tombaient de ses yeux. L'étrangère s'en aperçut ; et, d'un geste, mettant un terme à l'interruption malveillante de M. de Paysac :

« Assez, monsieur, dit-elle, et vous, mon enfant, reprenez courage et parlez.

— Oh ! je vois bien, madame, que près de vous, comme près de tant d'autres, près de la reine elle-même, les calomnies ont prévalu, et que votre opinion est formée à l'avance.

— Des calomnies ! c'est toujours ce que disent les coupables, interrompit M. de Paysac avec un accent de raillerie amère.

— Monsieur de Paysac, reprit la voyageuse, écoutons cette enfant.

— Mais, madame, en vérité, après ce qu'on sait, toute explication est inutile. D'ailleurs le temps s'écoule, et vous ne voudrez pas vous arrêter plus long-temps...

— Je le veux, dit l'inconnue d'un ton d'autorité impérieuse, je le veux. Parlez, mademoiselle, et soyez certaine, malgré la vivacité que je viens de témoigner, que vous serez entendue avec calme, avec impartialité. »

Mademoiselle de Vandeuil, après un instant d'hésitation et en quelque sorte subjuguée par le caractère de fermeté et de commandement de la personne qui lui parlait, s'exprima en ces termes :

« Au début de sa carrière, tout sourit à mon frère. Fils d'un loyal gentilhomme qui avait eu le bonheur de rendre quelques services à la reine dans des circonstances difficiles, Ernest fut accueilli avec une spéciale bonté par la mère du roi, quand tout jeune encore il arriva à la cour, après la mort de notre père ; il fut protégé entre tous et obtint un avancement rapide, que méritaient, je puis le dire quoique sa sœur, ses excellentes qualités. Mais cette distinction si bienveillante de la reine fut la cause précisément de son malheur. Son heureuse chance lui suscita des envieux, des ennemis. »

M. de Paysac, dont le trouble en écoutant ce récit était visible, murmura : « Des ennemis cachés ! c'est bien cela, toujours le même prétexte. »

Un regard sévère de sa compagne de voyage lui imposa silence, et la jeune fille continua :

« Une circonstance décisive vint faire éclater une de ces haines sourdes, d'autant plus dangereuses qu'elles agissent

dans l'ombre. Une compagnie des gardes de la reine était vacante; mon frère, l'emportant sur un officier qui sollicitait cet emploi, l'obtint, et dès lors celui-ci résolut de se venger; il ne témoigna rien de son irritation, et voici par quelle lâche trahison il atteignit son but: quelques mois plus tard l'armée de la reine se trouvait sous les murs de Paris, en présence de celle de M. le prince de Condé. On attendait à chaque moment le signal du combat, et mon frère, placé à un poste périlleux, qu'il avait réclamé, se réjouissait d'avoir une si favorable occasion de montrer son dévouement à la cause de sa souveraine. Quelques instants avant l'engagement, un officier, celui précisément qui avait sollicité la compagnie accordée à mon frère, vient en toute hâte vers Ernest: « Monsieur de Vandeuil, lui dit-il, avant d'en venir aux armes, la reine et M. de Condé ont résolu de faire une dernière tentative pour s'entendre sur les conditions d'un accommodement. Toutefois on ne veut pas entamer de négociations officielles; il s'agit d'une simple entrevue, et c'est vous que la reine charge d'aller recevoir les propositions de paix des chefs de la Fronde. Allez, monsieur de Vandeuil; c'est l'ordre de la reine.

— J'aurais préféré me battre, plutôt que de négocier, répondit mon frère avec une ardeur courageuse; mais, quoi qu'ordonne la reine, je serai toujours prêt à obéir. » Et il partit plein de confiance, trop loyal pour soupçonner le piége odieux qu'on lui préparait. Arrivé au lieu qu'on lui avait indiqué pour rendez-vous, c'était sous les remparts de la porte Saint-Antoine, il se trouva au milieu d'un poste de Frondeurs. Vainement il arbora son écharpe, on voulut le retenir prisonnier. Il réussit cependant, par un effort de suprême énergie, à échapper aux ennemis; mais, comme il gagnait la campagne, ceux-ci, pour se venger, tirèrent plu-

sieurs coups d'arquebuse. Malgré ses blessures, il marcha encore quelque temps ; puis, affaibli par le sang qu'il perdait, il tomba évanoui.

» Quand mon frère revint à lui, la nuit était profonde, le silence complet. Le combat, dont il avait entendu les premiers éclats, était terminé. Il essaya de se traîner vers quelque maison voisine ; mais il n'y serait jamais parvenu ; il serait mort abandonné sur le bord d'une route, si le plus heureux hasard n'avait amené de ce côté un paysan qui regagnait son village après les événements de la journée. Il conduisit Ernest jusqu'à une hôtellerie, où, après douze heures de souffrances horribles, il reçut les premiers secours. Que vous dirai-je, madame, il demeura plusieurs mois entre la vie et la mort ; et, ce qui aggravait encore son mal, c'était l'inquiétude que lui causait l'opinion qu'on avait pu concevoir de sa conduite ; il attendait avec une inexprimable impatience l'heure où il pourrait aller se justifier. Hélas! elle ne devait pas arriver. La reine avait été trompée, et, quand il se présenta au Louvre, qu'elle habitait alors, il ne put approcher d'elle : l'entrée du palais lui fut impitoyablement refusée. On se borna à lui dire qu'il devait s'estimer heureux de n'avoir point été mis en jugement. Il écrivit, ses lettres restèrent sans réponse. Enfin, désespéré, voyant son honneur compromis, toutes ses espérances brisées, il est venu se réfugier dans cette solitaire retraite, attendant que Dieu amène pour lui le moment de la réparation.

— Il ne faut jamais désespérer, mon enfant, reprit l'inconnue après un moment de silence ; et, ajouta-t-elle, connaissez-vous le nom de l'officier qui a ainsi trahi votre frère?

— Jamais il n'a voulu me le dire. Même pour cet homme, m'a-t-il répété souvent, je ne serai pas un délateur. En face

de lui je saurais lui reprocher son infâmie ; mais je ne veux pas le dénoncer.

— Mademoiselle, dit l'inconnue, peut-être ai-je deviné ce nom que vous ignorez ; mais, quoi qu'il en soit, demain présentez-vous avec votre frère au château de Saint-Germain, où la reine se trouve en ce moment, et soyez certaine d'être reçus. »

Puis, après avoir salué mademoiselle de Vandeuil d'un geste gracieux, l'étrangère, suivie de M. de Paysac, remonta dans la voiture, qui s'éloigna rapidement et disparut bientôt.

Le lendemain M. de Vandeuil, un noble et beau jeune homme, à la physionomie empreinte d'une douce mélancolie, se présentait avec sa sœur, qui lui avait raconté son entrevue de la veille, au château de Saint-Germain. Ils furent immédiatement introduits. Tous deux traversèrent les jardins. Arrivé à peu de distance du château, M. de Vandeuil s'arrêta avec émotion en apercevant, penchée sur la balustrade d'une terrasse, une dame masquée qui le regardait avec un intérêt bienveillant. Derrière elle se tenait M. de Paysac dans une attitude contrainte.

« C'est elle, dit-il à sa sœur en ôtant respectueusement son chapeau et en s'inclinant, c'est la reine avec qui tu as eu hier une entrevue.

— Monsieur de Vandeuil, dit la reine, car c'était bien la mère de Louis XIV, je sais toute la vérité. De nouvelles informations prises aujourd'hui par mes ordres m'ont confirmé le récit de votre sœur. Quant au coupable, et il l'est beaucoup, à défaut d'autres preuves, sa confusion l'eût trahi, et avec moins d'inexpérience mademoiselle eût pu dès hier le nommer. Avant même qu'il les eût avoués, je savais quels torts M. de Paysac avait envers vous. Il mériterait un rigoureux châtiment ; mais il porte un nom jusqu'ici honoré. Son père, comme le vôtre,

m'a été constamment fidèle dans la mauvaise fortune : lui-même m'a servie avec quelque dévouement. Eh bien! monsieur de Vandeuil, je vous demande de lui pardonner, de laisser à moi seule le soin de faire justice.

— Oh! madame, si vous me rendez votre estime, répondit M. de Vandeuil, que puis-je désirer de plus?

— Je vous remercie, monsieur de Vandeuil, » poursuivit la reine. Sur un signe d'elle, les courtisans répandus dans le jardin, et qui de loin essayaient de deviner les détails de cette scène, s'approchèrent avec empressement.

« Messieurs, dit Anne d'Autriche à haute voix, M. de Paysac, quittant aujourd'hui Saint-Germain pour aller, sur sa demande, passer quelque temps dans ses terres, m'a offert sa démission de capitaine d'une compagnie de mes gardes. M. de Vandeuil, toujours prêt à se dévouer à notre service, et je l'en remercie sincèrement, remplacera M. de Paysac dans son commandement. Enfin, avant de s'éloigner, M. de Paysac croit devoir déclarer qu'il regrette profondément d'avoir mal interprété, par une grave erreur, la conduite de M. de Vandeuil, que nous considérons comme un de nos serviteurs les plus loyaux. »

Et tandis que M. de Paysac s'éloignait humblement au milieu de la stupéfaction générale, la reine se tourna vers la sœur d'Ernest :

« Eh bien! mon enfant, que vous disais-je? qu'il fallait avoir confiance, et que tôt ou tard arrive l'heure de la réparation. Venez avec moi, car désormais, ainsi que votre frère, vous ne me quitterez plus. »

MICHELANT.



PAUVRE BLANCHE ! DANS QUELLE POSITION JE TE RETROUVE

Un fils de veuve

UN FILS DE VEUVE.

« Bonjour, Anna !

— Bonjour, mon frère ! Eh bien ! M. Blum a-t-il trouvé quelqu'un ?

— Pas encore.

— Pas encore ! M. Blum est un honnête intendant, j'en conviens ; mais dans cette circonstance il ne fait pas preuve d'une grande habileté.

— Il ne faut pas l'accuser, ma chère sœur. Aujourd'hui, les remplaçants sont bien rares. Sa majesté l'empereur accapare tout ce qui est en âge de service ; tant d'hommes ont péri dans cette funeste campagne de Russie !

— C'est-à-dire qu'il te faudra partir, toi, l'unique rejeton mâle de notre famille.

— C'est vrai ; mais je ne suis pas fils de veuve.

— Et si tu pars, et que tu sois tué, voilà donc le nom des Torcy éteint.

— Hélas ! oui ; mais puisqu'il le faut.

— Méchant ! Et tu comptes pour rien mon chagrin, mon désespoir, si ce malheur arrivait !

— Rassure toi, ma bonne Anna ; tout n'est pas encore désespéré, et puis tous les hommes ne périssent pas à l'armée : je serai peut-être de ceux que le boulet épargne, et je puis revenir, avec les épaulettes et la croix, capitaine, chef de bataillon, colonel peut-être.

— Pourquoi pas maréchal de France?

— Qui sait? Il y en a de plus obscurs que moi qui y sont parvenus.

— Tu plaisantes, Edmond, et tu sais combien notre père est affligé.

— Oui, oui.

— Et notre mère!... Elle en mourra de chagrin.

— Tais-toi, Anna, tais-toi! tu as raison; notre pauvre mère!... Oh! je ne partirai pas. M. Blum trouvera un homme; mon père lui a dit de ne point regarder au prix, et, dût-il le payer... »

Dans ce moment M. Blum entra.

« Eh bien! lui demandèrent Edmond et Anna.

— A la fin, j'en ai trouvé un, fit l'intendant.

— Dieu soit loué!

— Et je crois même que nous l'aurons à un bon prix.

— Peu importe, pourvu qu'il consente...

— Voici le fait, continua M. Blum; c'est un jeune homme de vingt-trois ans.

— Juste de mon âge.

— Grand, beau garçon, bien élevé et de fort belles manières. Il est fils unique de veuve, ce qui, aux termes de la loi, l'exempte de la conscription. Son père a été fort riche; mais des malheurs qu'il est inutile de vous raconter, parce que ce serait trop long, et que du reste je ne les connais pas, ont entraîné sa ruine. C'était, dit-on, un digne et honnête négociant, qui a donné jusqu'à son dernier sou pour faire honneur à sa signature. Ses créanciers ont tous été intégralement payés, mais le brave homme n'a pu résister à ce coup; il est mort, laissant sa veuve sans ressources, avec deux enfants: un fils, notre jeune homme en question, qui avait alors dix-huit ans,

et une fille, qui en a maintenant dix-sept. La pauvre femme a long-temps nourri sa famille avec le travail de ses mains; plus tard son fils a été placé chez un négociant, où il gagne aujourd'hui deux mille francs. Avec cela il vient en aide à sa mère et à sa sœur, qui depuis deux ans seulement est entrée dans une maison de commerce. Le peu qu'elle gagne, quoique première demoiselle aujourd'hui, allége d'autant leur position. Maintenant, voici ce qui se passe : la demoiselle est bonne, douce, intelligente et sage; elle a reçu une fort belle éducation dans un des meilleurs pensionnats de Paris, dont j'ai oublié le nom. Elle s'est promptement mise au fait des affaires. Le chef de la maison, qui est une femme, l'a prise en affection; son commerce est excellent. Pourtant des raisons de santé l'obligent à le quitter : elle est toute disposée à le céder à sa première demoiselle de magasin, ce qui conviendrait très-bien à la jeune fille, car la maison rapporte de fort jolis bénéfices, et qu'elle et sa mère la conduiraient parfaitement bien. Il n'y a qu'une petite difficulté : cette dame demande vingt mille francs de son fonds; mais d'elle, parce qu'elle a la plus grande confiance dans sa probité et ses capacités, elle n'en exigerait que la moitié comptant. Vous jugez que dix mille francs à payer de suite est chose impossible. C'est alors que le fils, pour procurer à sa mère et à sa sœur les moyens de faire cette acquisition qui les mettrait à même de vivre honorablement, tout en leur procurant les moyens d'assurer leur avenir, a imaginé de s'offrir comme remplaçant.

— Le brave jeune homme! fit Edmond.

— N'est-ce pas, monsieur? c'est ce que je me suis dit, quand j'ai appris tous ces détails, pas de lui, je vous prie de le croire; je les tiens d'un de ses amis.

— Il faut traiter avec lui, monsieur Blum, et lui donner ce qu'il vous demandera.

— Savez-vous le nom de ce jeune homme? demanda Anna.

— Sans doute, mademoiselle, son nom et son adresse. Oh! j'ai pris tous les renseignements.

— Il se nomme?

— Alfred Darcourt.

— Alfred Darcourt!

— Qu'as-tu, Anna?

— Je le connais!

— Tu le connais?

— Tu te rappelles cette amie de pension dont je t'ai souvent parlé?

— Blanche?

— Elle-même. Je t'ai dit que nous couchions, nous deux et trois autres pensionnaires, dans un petit dortoir séparé; qu'une nuit où je m'étais endormie en lisant dans mon lit, le feu avait pris à mes rideaux...

— Oui, oui; Blanche s'est précipitée sur les flammes qui t'enveloppaient, et les a éteintes.

— Sans elle, sans son courageux dévouement, dont elle porte les marques au front et à la main droite, c'en était fait de moi; je serais morte dans des souffrances horribles; car pas une de celles qui étaient là ne bougeait, dans la crainte de se brûler. Blanche seule vint à mon secours. Sans calculer le danger, elle arracha avec ses mains les rideaux embrasés; puis, me prenant dans ses bras, elle m'enleva de dessus mon lit au moment où le feu, qui s'y était communiqué, avait déjà gagné mes vêtements.

— Oui, Anna, tu m'as raconté bien des fois cette affreuse catastrophe, et je conçois que l'amitié qui se forme sous de

tels auspices soit impérissable. Mais pourquoi, à propos de cet Alfred Darcourt, me rappelles-tu cette circonstance?

— C'est le frère de Blanche.

— Il se pourrait!

— Je ne t'ai jamais dit, je crois, son nom de famille; je ne te l'ai jamais désignée que sous le nom de Blanche; mais c'est bien elle, Blanche Darcourt. Peu de temps après, sa mère vint la chercher. Si tu avais vu sa tristesse, son accablement! Blanche en fut effrayée, et pourtant elle ignorait toute l'étendue de son malheur. « Adieu, Anna, me dit-elle en pleurant; je ne sais ce que le ciel me réserve; mais, quoi qu'il m'arrive, je ne t'oublierai jamais. » Je pleurais aussi, je lui jurai à mon tour qu'elle serait toujours ma meilleure amie, et nous nous séparâmes. Depuis, je ne l'ai plus revue. Plus tard, j'appris indirectement que son père avait perdu toute sa fortune.

— Anna, dit Edmond, il faut la secourir; mais il ne faut pas que son frère parte.

— Monsieur, fit Blum, le jeune homme est trop fier, je crois, pour accepter gratuitement des secours.

— Oh! oui, reprit Anna, gardons-nous de froisser sa délicatesse.

— Mais, alors, comment faire? Ce bon jeune homme!... et ton amie Blanche, la priver de son frère!

— Oui, c'est bien triste, et le ciel m'est témoin que je donnerais tout ce que je possède pour lui éviter ce chagrin: mais, tu le sais, Edmond, les cœurs nobles supportent le malheur avec courage, tandis que des offres de certaine nature les blessent, les humilient.

— Tu as raison; mais profitons du moins de la circonstance pour venir au secours de ton amie sans qu'elle le sache jamais. Monsieur Blum, allez trouver Alfred Darcourt; il ignore

probablement quel prix on paye un remplaçant; et, avant qu'il vous en demande un, proposez lui vingt mille francs, comme bien instruit de ce qu'ils valent aujourd'hui. Lui proposer davantage, l'étonnerait peut-être : cela pourrait éveiller ses soupçons et faire échouer nos projets. Ah! obtenez du jeune homme la promesse de ne prononcer mon nom devant qui que ce soit, de le taire même à sa mère et à sa sœur; vous lui direz que j'ai des raisons particulières pour exiger de lui ce secret, et que je m'en rapporte à sa parole de ne jamais le divulguer. Allez, monsieur Blum, je compte sur votre prudence accoutumée pour terminer cette affaire comme je le désire. Moi, pendant ce temps-là, continua-t-il en s'adressant à sa sœur, je cours prévenir notre père de tout ceci. »

Anna se disposait pour aller dîner chez sa tante avec sa famille, lorsque son frère était entré. Restée seule, elle s'abandonna à ses réflexions, sans songer qu'elle n'était que coiffée et qu'elle n'avait point quitté sa robe du matin.

« C'est parce qu'elle est malheureuse qu'elle ne m'a pas écrit depuis que nous nous sommes dit adieu, pensa-t-elle. Pauvre Blanche! dans quelle position je te retrouve. Oh! si je savais que tu voulusses accepter ce que je serais si heureuse de t'offrir, ton frère ne partirait pas; mais tu me refuserais, et pourtant un don de moi ne devrait point t'offenser. A quoi sert donc l'amitié, s'il ne nous est pas permis de secourir une amie?

— Anna! Anna! cria Edmond en frappant à la porte de sa sœur, nous t'attendons!

— J'y suis! j'y suis! »

Anna s'empressa d'achever sa toilette et rejoignit sa mère.

Le lendemain M. Blum vint annoncer à ses jeunes maîtres la conclusion du marché. Alfred Darcourt avait accepté avec

joie les vingt mille francs qu'il lui avait offerts. Dans huit jours le généreux jeune homme partait pour aller rejoindre ses drapeaux à Leipsick.

« C'en est donc fait! dit Anna avec un profond soupir.

— Espérons, ma sœur, lui dit Edmond; un si beau dévouement recevra sa récompense.

— Oui, mon frère, fit la jeune fille en essuyant ses joues baignées de larmes, espérons! »

Cependant Anna brûlait du désir d'embrasser son amie; mais son frère était parti pour le sien, Edmond l'avait acheté... Acheté!... l'envoyer peut-être mourir à sa place, et cela pour un peu d'or! Cette pensée, qui la poursuivait comme un remords, la retenait toujours. Elle savait que Blanche était entrée en possession de l'établissement, et que ses affaires prospéraient; mais cette assurance ne lui suffisait pas: elle voulait la voir, la presser sur son cœur et savoir des nouvelles d'Alfred. Un jour, n'y tenant plus, elle va chez elle avec Edmond. Blanche était seule dans son magasin quand elle entra. Toutes deux jettent un cri et volent dans les bras l'une de l'autre. Pendant long-temps, ce fut des transports de joie qui témoignaient hautement du bonheur qu'elles éprouvaient à se revoir. Puis Blanche raconta à son amie à quelles épreuves elle avait été soumise depuis leur séparation : la perte de leur fortune, la mort de son père, leur position affreuse, et enfin la sublime action de son frère.

« C'est à son touchant dévouement, lui dit-elle, que ma mère et moi devons ce que nous sommes aujourd'hui. Sans lui, la misère serait encore notre partage, au lieu qu'à présent nous sommes heureuses. Notre commerce va bien, et dans quelques jours mon frère sera près de nous.

— Il revient?

— Oui, avec les épaulettes de capitaine et la croix de la Légion-d'Honneur.

— O mon Dieu! fit tout bas Anna, je te remercie! »

Quand Alfred fut arrivé, Edmond alla le trouver et lui avoua ce qu'il avait fait, de concert avec sa sœur.

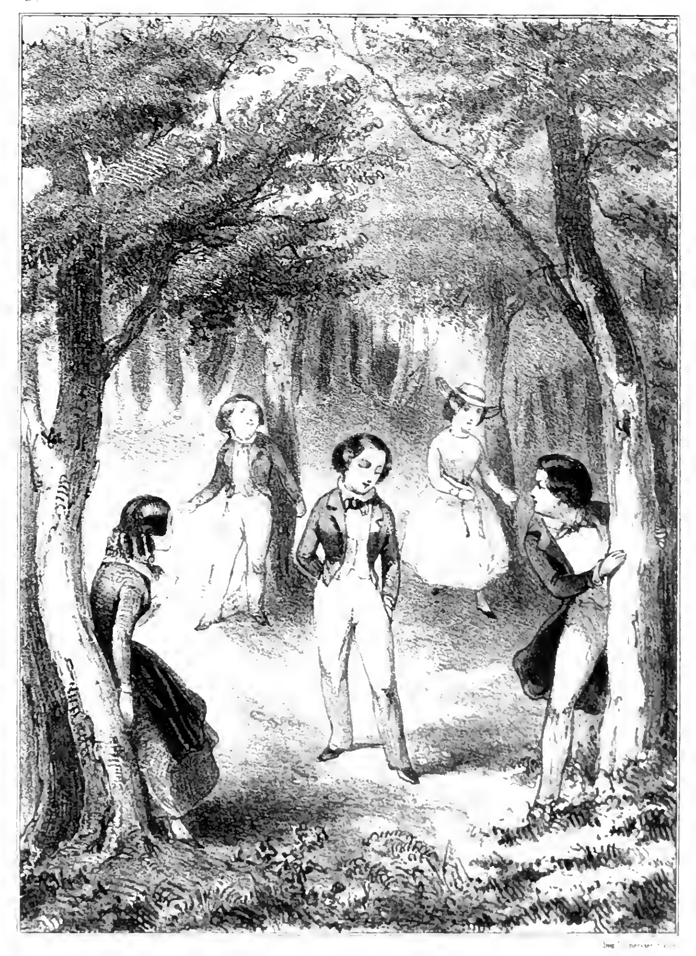
« Vous seriez parti pour un autre, lui dit-il, et cet autre, instruit de la raison qui vous engageait à vous offrir comme remplaçant, en eût peut-être profité pour vous avoir à vil prix... Ma sœur a voulu, du moins, que votre sacrifice fût utile à son amie et à sa mère. Maintenant, laissez-moi vous dire combien votre retour nous comble de joie l'un et l'autre.

— C'est donc pour cela, monsieur, fit Alfred, que vous m'avez fait jurer ..

— De taire mon nom, même à votre mère et à votre sœur, interrompit Edmond; vous m'avez promis le secret; je vous en conjure, gardez-le toujours. »

Pour toute réponse, Edmond lui tendit la main. Ce fut le gage d'une amitié qui, comme celle de leurs sœurs, ne devait jamais périr.

T. CASTELLAN.



LE JOUEUR.

« Eh bien! où en sommes-nous? demanda M. Dessailly en entrant dans le salon où travaillaient ses enfants.

— J'ai fini mon thème anglais, papa, dit Pauline.

— Et moi aussi, dit Mathilde.

— Et moi ma version latine! s'écria Daniel. Tiens, regarde, papa.

— C'est bien, mes enfants, je suis content de vous. Maintenant, allez jouer.

— Veux-tu que nous allions dans le bois, papa? demanda Pauline.

— Je le veux bien, mais allez-y avec vos frères aînés; qu'ils ne vous quittent pas: jouez ensemble, et ne dépassez pas le rond-point. Surtout, prenez garde de vous faire du mal.

— Sois tranquille, papa. Allons, viens, Daniel. »

Daniel et ses deux sœurs s'élancèrent dans le jardin, en s'écriant:

« René! Georges! René! Georges! Où êtes-vous?

— Par ici! par ici! »

A ces mots, tous les trois, vifs, lestes et joyeux, prirent leur volée vers les charmilles, d'où partait la voix de leurs frères.

« Nous voici, dit Pauline quand ils les eurent rejoints: allons-nous dans le bois?

— Dans le bois? fit René.

— Papa nous l'a permis.

— Quoi faire?

— Jouer.

— Jouer, à quoi?

— Nous verrons; allons toujours.

— C'est que Georges et moi nous devions...

— Aller trouver vos amis, Martial et Claudius; vous irez tout à l'heure. Papa ne veut pas que nous allions dans le bois sans vous.

— Allons! » fit Georges. Puis, s'approchant de René, il ajouta tout bas: « Tout à l'heure nous nous en irons, tu sais. »

Quand ils furent au rond-point, Pauline s'arrêta:

« Nous allons rester ici, dit-elle; papa nous a défendu d'aller plus loin.

— Eh bien! restons-y, reprit René. Voyons, à quoi veux-tu jouer, Pauline?

— Aux quatre coins!

— Oui, oui, aux quatre coins! s'écrièrent Daniel et Mathilde.

— Comme c'est amusant! murmura Georges.

— Tu n'es pas aimable, ce matin, mon cher frère. Qu'as-tu donc?

— Moi, rien; je dis que c'est amusant.

— Ça n'a pas l'air de te faire plaisir, de jouer avec nous.

— Au contraire. Allons, va pour les quatre coins. »

On désigna quatre arbres placés à distance à peu près égale autour d'une place vide. René, Pauline, Mathilde et Daniel se mirent chacun à l'un d'eux; Georges se plaça au milieu en disant:

« C'est moi qui suis le chat; attention! »

Et le jeu commença.

Au bout d'une demi-heure, René, qui avait son projet, s'arrêta :

« C'est fatigant, les quatre coins, dit-il en faisant un signe d'intelligence à Georges; jouons à autre chose.

— A quoi veux-tu jouer?

— A cache-cache.

— Oui, fit Georges qui l'avait compris, à cache-cache.

— C'est cela, dit Pauline, allez-vous cacher. C'est moi qui cherche; mais à condition qu'on n'ira pas à plus de trente pas du rond-point. »

La jeune fille tourna son visage contre un arbre, et mit ses deux mains sur ses yeux, afin de ne point voir. Un instant après, elle demanda :

« Est-ce fait?

— C'est fait! » répondit une petite voix qu'on cherchait à déguiser.

Pauline s'avança à pas de loup, furetant derrière tous les arbres, les massifs et les fourrés. Elle eut bientôt découvert Daniel et Mathilde; mais René et Georges, impossible de les trouver.

« Où sont-ils donc? dit-elle à la fin, impatientée de l'inutilité de ses recherches.

— Tiens, Pauline, fit Daniel, les voilà là bas, là-bas, au bout de cette allée. »

En effet, on apercevait les deux frères déjà bien loin et courant de toutes leurs jambes.

« Ils nous laissent, dit Pauline; c'est gentil! mais ne restons pas davantage ici sans eux; rentrons bien vite, papa nous gronderait. »

Les deux sœurs et leur jeune frère se prirent par la main et retournèrent au château. En arrivant, Pauline raconta naïvement à son père comment René et Georges les avaient quittés sans les prévenir. A cette nouvelle, M. Dessailly fronça le sourcil. Il soupçonnait sans doute où étaient allés ses fils, car lorsque ses autres enfants furent rentrés au salon, il se dirigea seul vers le bois.

Il suivait depuis un moment une allée couverte, lorsqu'à sa gauche, dans un bas-fond sablonneux, il aperçoit René et Georges jouant avec leurs amis, Martial et Claudius, les fils d'un voisin de campagne qu'il voyait, du reste, fort peu. On lui avait dit que les quatre garçons se réunissaient souvent dans le bois, et que les petits malheureux jouaient leur argent. Jusqu'alors il n'était point parvenu à s'en convaincre. Cette fois, il en acquit la preuve. A la faveur des branches touffues qui le cachaient aux regards des joueurs, il pouvait, sans être vu, suivre leur partie, entendre leur conversation et lire sur leur visage les émotions produites par le jeu. Ses fils gagnaient toujours. Chaque fois qu'ils ramassaient l'argent de leurs camarades, ils témoignaient leur joie par des cris et des trépignements. Ces transports lui déchiraient le cœur. Quand Martial et Claudius eurent perdu tout ce qu'ils avaient, la partie cessa. Les vainqueurs promirent une revanche pour le lendemain, et l'on se sépara, en se recommandant bien d'être exacts au rendez-vous. M. Dessailly, ne voulant pas que ses fils le surprissent à cette place, s'empressa de remonter l'allée. Lorsqu'il fut assez loin, il s'assit sur un banc devant lequel ils devaient nécessairement passer pour regagner le château. René et Georges ne tardèrent pas à arriver.

« D'où venez-vous ? » leur demanda-t-il.

Ils furent d'abord interdits en voyant leur père, qu'ils ne

s'attendaient pas à rencontrer là ; mais le ton affectueux dont il leur adressa cette question les rassura.

« Nous jouions avec Martial et Claudius, répondit René.

— Vous le savez, mes enfants, je ne vois pas avec plaisir cette intimité avec ces jeunes gens. Leur éducation a été extrêmement négligée ; ils ont de très-mauvaises habitudes, des défauts qui, si l'on ne s'en corrige point quand on est jeune, dégénèrent en vices dont les conséquences sont ordinairement bien déplorables. A votre âge, les mauvais exemples sont pernicieux ! Je vous ai dit bien des fois qu'il ne fallait pas trop les fréquenter.

— Nous leur avions promis pour aujourd'hui, papa, fit Georges.

— Ah ! c'était convenu ?

— Oui, papa, ajouta René.

— Eh bien ! mes amis, ne leur promettez plus à l'avenir, et voyez-les le moins possible.

— Oui, papa. »

René et Georges soupirèrent en prononçant ce *oui*. M. Dessailly le remarqua et leva les yeux au ciel.

« Venez, leur dit-il, nous rentrerons au château par le village. »

Ils sortirent du bois et prirent la grande route. Au bout d'un quart d'heure, ils se trouvèrent au pied d'une côte ardue, au haut de laquelle on faisait de grands travaux de terrassement. Quand ils arrivèrent sur les lieux, les ouvriers terrassiers prenaient leur repas ; ils étaient réunis par groupes et causaient joyeusement ensemble, oubliant, dans ce moment de repos, les dures fatigues de leur métier. L'un d'eux se tenait à l'écart, accroupi contre une borne. De dessous un vieux bonnet de laine, enfoncé jusque sur les yeux, s'échap-

paient de longues mèches de cheveux gris qui venaient se confondre avec une barbe épaisse. On ne distinguait de son visage que ses joues creuses et sillonnées de rides profondes. Son attitude était sombre, son aspect repoussant. Le regard baissé vers la terre, il mangeait silencieusement un morceau de pain noir, sans faire la moindre attention à ses camarades, qui, de leur côté, se montraient peu jaloux de lui adresser la parole, et semblaient, au contraire, le repousser de leur société, comme indigne d'en faire partie. Joignez à cela des pieds nus et déchirés par le frottement des pierres, des habits sales et grossièrement rapiécés, on jugera de l'effet que sa vue dut produire sur nos jeunes garçons. René et Georges, qui marchaient devant, ne purent se défendre d'un mouvement d'effroi; ils se rapprochèrent de leur père et lui prirent la main :

« Vois donc cet homme, papa, dit René, il nous a fait peur!

— Peur! et pourquoi?

— Je ne sais, fit Georges; mais il a l'air d'un malfaiteur.

— Cet homme n'est point dangereux.

— Cependant les autres semblent le fuir; c'est donc parce qu'il est vieux et pauvre qu'on s'éloigne de lui? Ce serait mal.

— Cet homme n'est pas si vieux que vous pensez, mes enfants.

— Il a au moins soixante ans, dit Georges.

— Il en a à peine quarante.

— Rien que ça! Ah! mon Dieu! comme il est ridé et cassé!

— Sa vue vous a troublés, je le vois. Quittons la grande route et reprenons le bois pour retourner au château. »

Ils marchèrent quelque temps sans parler. Quand ils se retrouvèrent sous l'allée couverte, loin des ouvriers terras-

siers, Georges, toujours préoccupé du vieux à la barbe épaisse, dit à son père :

« Comment, papa! cet homme n'a que quarante ans? Qui donc l'a vieilli ainsi? la misère, la maladie?

— Non, mes amis, ce sont les passions.

— Les passions!

— Oui, les passions qui l'ont conduit au crime, le crime au bagne; et maintenant, le remords le dévore et consume sa vie.

— Quelle passion, papa, l'a donc poussé au crime? demanda René.

— Le jeu.

— Le jeu! »

M. Dessailly regarda ses fils : ils étaient pâles et tremblants. Il garda un instant le silence, puis il continua :

« La famille de cet homme était une famille généralement estimée, fort riche, et occupant un rang honorable dans la magistrature. Fils unique et, à ce titre, idolâtré par un père qui se montra pour ses moindres caprices d'une faiblesse impardonnable, il s'empara sans peine de son esprit et exerça sur lui un empire absolu. Entraîné de bonne heure par des jeunes gens vicieux, il se jeta comme eux dans la dissipation et les plaisirs. Bientôt ses passions ne connurent plus de bornes. Son père, aveuglé par sa tendresse, lui avait ouvert un crédit illimité chez son banquier. Hélas! sa fatale faiblesse ne tarda pas à porter ses fruits. En moins de trois ans toute sa fortune fut dévorée. Alors le malheureux joua. Il gagna d'abord, puis il perdit des sommes énormes, et il ne possédait plus rien. Savez-vous ce qu'il fit pour se procurer de l'argent? Il fit des faux. Traduit devant la cour d'assises pour ce crime, il fut condamné aux travaux forcés et envoyé au bagne de

Toulon. Son père mourut de chagrin et de honte. Quand il revint, au bout de dix ans, il ne trouva plus ni parents ni amis; tout le monde le repoussa. Mais il fallait gagner sa vie: il se présenta dans plusieurs maisons pour demander une occupation quelconque; personne ne voulut l'employer. Et, vous le voyez, parmi les terrassiers, où il est parvenu à trouver du travail, il n'en est pas un qui veuille frayer avec lui. On le fuit, on le méprise. Voilà, mes enfants, où mène l'inconduite. Ne vous écartez jamais de la voie de l'honneur, évitez les mauvaises connaissances, fuyez le jeu surtout, si vous ne voulez pas, comme cet homme, causer la mort de votre père.

— Pardonne-nous, papa, s'écrièrent René et Georges en tombant à genoux, pardonne-nous, nous avons joué!

— Vous avez joué?

— Oui, papa, avec Martial et Claudius: nous avons joué de l'argent!

— Malheureux!

— Grâce! grâce! papa, nous ne le ferons plus.»

Tous les deux versaient des larmes en faisant cet aveu. Leur père en fut touché.

« Vous êtes repentants, leur dit-il, je vous pardonne. Relevez-vous, mais songez bien que si vous jouiez encore....

— Oh! jamais, jamais, papa, nous te le jurons. »

C'est ainsi que M. Dessailly étouffa, dans le cœur de ses fils, le germe d'une passion qui pouvait avoir les suites les plus funestes.

T. CASTELLAN.



MA BONNE PETITE TANTE LAISSE-MOI MONTER.

LE NID DE ROUGE-GORGE.

Après une longue maladie, qui inspira de vives inquiétudes à sa famille, madame Sollange, cédant aux sollicitations de son mari, se décida à aller passer la belle saison à la campagne. Le 10 avril elle partit pour leur maison de Nanterre avec son fils Silvain, sa fille Anaïs et sa jeune sœur Claire, dont les soins lui avaient été si précieux. Elle ne tarda pas à s'applaudir d'avoir pris cette résolution. Au bout de quelques jours l'appétit était revenu, les couleurs reparaissaient sur son visage, ses yeux reprenaient leur vivacité. Chaque matin, après le déjeuner, elle faisait une promenade sous les allées couvertes du parc, appuyée sur le bras de sa sœur. En rentrant elle s'étendait une heure ou deux sur un canapé: elle lisait ou se laissait aller au sommeil.

Il y avait, presque à l'entrée du parc, un endroit que Claire affectionnait par-dessus tous les autres : c'était une terrasse ombragée de beaux marronniers, et de laquelle on découvrait le plus ravissant paysage. Au bas coulait la Seine. En face, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, le fleuve et ses îlots se dessinaient au milieu d'un pays fertile, couvert de bois, de plaines, de prairies, de verdoyants coteaux, formant d'immenses festons d'argent, mouchetés de vert. Ses deux rives, parsemées d'habitations de toutes les formes, de toutes les grandeurs, achevaient de donner à ce tableau un aspect à la fois gracieux et pittoresque.

Pendant que sa sœur dormait, et pour ne pas troubler son repos, Claire conduisait Silvain et Anaïs sur la terrasse, et, quand ils avaient été bien sages, elle les faisait asseoir à ses côtés et leur racontait des histoires, ou bien un conte de fées des *Mille et une Nuits*. Claire avait beaucoup lu et avec fruit : de plus, elle contait comme un ange. Si parfois sa mémoire se trouvait en défaut, son imagination y suppléait, et le récit qu'elle improvisait avait toujours le mérite de captiver l'attention de ces jeunes auditeurs.

Un jour Silvain et sa sœur prièrent leur tante de leur raconter l'histoire de Guillaume Tell, qu'elle leur avait promise depuis long-temps.

« Volontiers, leur dit-elle, asseyons-nous. »

Silvain se plaça près d'elle sur le banc, Anaïs sur un tronc d'arbre à ses côtés, et elle commença. Les deux enfants prêtaient une oreille attentive, lorsque tout à coup Silvain s'écrie :

« Un nid !

— Où? fit Anaïs.

— Là, sur ce marronnier.

— Je ne le vois pas.

— Là, là, en face de nous, sur cette grosse branche. »

Et pour mieux désigner à sa sœur le point où il apercevait le nid, il lance une pierre qui fait partir deux oiseaux.

« Tiens, voilà le père et la mère qui s'envolent. Ce sont des rouges-gorges ! Quel bonheur ! »

En disant ces mots, il s'élance vers l'arbre et se met à l'escalader.

« Où vas-tu, Silvain? lui dit Claire.

— Je vais chercher le nid.

— Je ne le veux pas.

— Pourquoi donc, ma tante?

— Tu te feras du mal.

— Oh! que non; j'ai monté bien plus haut que ça.

— C'est égal, je ne veux pas que tu montes; tu peux tomber.

— N'aie pas peur; tu vas voir comme je sais grimper.

— Je ne le veux pas, te dis-je : descends. »

Le ton dont ce mot fut prononcé eut un effet magique. Silvain, habitué à obéir à sa tante comme à sa mère, se laissa glisser à terre; mais, au lieu d'aller reprendre sa place sur le banc, il se tint contre l'arbre, la tête baissée et le cœur gros. Claire n'eut pas l'air de remarquer sa mauvaise humeur; elle se mit à causer avec Anaïs, qui, aussi chagrine que son frère de ne point posséder le nid de rouge-gorge, s'en consolait en caressant son petit chien. Silvain n'était pas un garçon boudeur; voyant qu'on n'avait pas l'air de faire attention à lui, il se glissa en tapinois le long des arbres. Arrivé tout contre le banc, il y met un pied, puis l'autre : quand il est debout il se penche vers sa tante, passe ses bras autour de son cou, et, prenant sa voix la plus caline, il lui dit :

« Ma bonne petite tante, laisse-moi monter. »

Claire tourne doucement la tête de son côté.

« Mon cher grand-neveu, lui répond-elle, vous n'en ferez rien.

— Mais, pourquoi?

— Parce que je ne le veux pas.

— Je t'en prie.

— Encore! Voyons, Silvain, sois raisonnable; si tu tombais?

— Puisque je te dis que je sais grimper.

— Le pied peut te glisser.

— Je prendrai bien garde.

— Une branche peut casser.

— Il n'y a pas de danger : regarde comme elles sont fortes.

— Non, mon ami, non; s'il t'arrivait quelque chose, je ne m'en consolerais de ma vie. Tu ne veux pas me faire de la peine, n'est-ce pas?

— Oh! non.

— Eh bien! n'insiste plus. D'ailleurs, c'est mal d'enlever des petits oiseaux de leur nid.

— Oh! j'en aurai bien soin; je les mettrai dans une jolie cage.

— Et tu crois qu'ils seront heureux dans une cage?

— Sans doute, je leur ferai un bon petit lit avec du coton, je leur donnerai du sucre, des gâteaux.

— Mais ils seront privés de l'air, qui est leur élément, de ce soleil qui leur donne la vie, et ils mourront.

— Oh! que non.

— Et leur père, leur mère... ils mourront aussi de chagrin.

— Tu crois?

— Tiens, les voilà qui reviennent. Vois comme notre présence les inquiète! Ne les effarouchons pas. Assieds-toi; je vais te conter une petite histoire. Nous verrons après.

Silvain s'assit auprès de sa tante, Anaïs se rapprocha, et Claire commença ainsi :

« Il y avait une fois une reine qui régnait sur l'un des plus puissants états de l'Inde. Cette reine possédait de grands trésors, de riches palais. Ses sujets l'aimaient parce qu'elle était bonne pour eux et qu'elle leur rendait à tous une égale justice. Les princes ses voisins la laissaient en paix parce qu'elle avait de nombreux soldats, bien aguerris, bien dévoués. Quand elle se montrait dans la ville, montée sur un

bel éléphant blanc, tout chargé d'or et de plumes, et elle couverte d'un magnifique manteau de cachemire rouge, broché d'or et d'argent, avec sa couronne de diamants, ses colliers de perles fines, ses bracelets d'or massif, incrusté de pierres précieuses, et ses babouches de soie verte, semée de rubis, tout le monde se précipitait sur son passage en criant : Vive notre reine! vive notre bonne reine! On lui jetait des fleurs, on brûlait des parfums; c'était à qui l'approcherait de plus près pour mieux la voir, pour attirer un de ses regards.

Un jour un de ses officiers lui amena deux enfants que des pêcheurs avaient recueillis à bord d'un navire échoué sur les côtes. C'étaient deux petits garçons de six à huit ans, à la peau blanche et rose, aux cheveux blonds et bouclés. La reine, qui n'avait jamais vu que des visages cuivrés comme le sien, les trouva si jolis qu'elle résolut d'en faire ses pages lorsqu'ils seraient un peu plus grands. En conséquence, elle les logea dans son palais et les confia à la garde du même officier, avec ordre d'en avoir le plus grand soin, de ne jamais les quitter, et surtout d'éviter tout ce qui pourrait compromettre leur santé. Veillez sur eux, lui dit-elle; vous m'en répondez sur votre vie. L'officier jura de se conformer en tous points aux désirs de sa souveraine.

Tout alla le mieux du monde pendant quelque temps. Les enfants étaient traités comme des princes et s'en trouvaient fort bien. Matin et soir la reine se les faisait amener dans sa chambre; plus elle les voyait, plus elle les trouvait beaux, plus elle les aimait.

Un jour l'officier alla voir un de ses amis qui demeurait à une demi-lieue de la ville. Comme vous le pensez, les deux petits amis furent de la partie. Ils arrivèrent devant une prairie émaillée de fleurs; les enfants s'y précipitent avec joie et

se mettent à en cueillir. Tout à coup ils jettent un cri et tombent; l'officier accourt : quel fut son effroi! Un serpent les avait mordus : un instant après ils étaient morts. Comment annoncer cette triste nouvelle à la reine? Il fallut pourtant s'y résigner. Dans son désespoir, la reine voulut faire trancher la tête à l'officier. Celui-ci tomba à ses genoux et demanda grâce en protestant qu'il n'avait pas dépendu de lui de prévenir ce malheur.

« Soit, lui dit la reine, je te pardonne; mais à condition que tu trouveras deux autres petits anges blancs et roses pour remplacer ceux-là. Va les chercher; parcours le monde entier, s'il le faut : je te donne un an. Mais, songes-y bien, si dans un an tu ne les as pas trouvés, tu reviendras m'apporter ta tête. »

L'officier se prosterna jusqu'à terre en signe d'obéissance et se retira. Le lendemain il se mit en route avec le soleil en se dirigeant vers le Nord. Dix mois après il revint avec deux enfants du même âge que les premiers, blancs, roses comme eux, avec de beaux cheveux blonds qui retombaient en boucles sur leurs épaules, absolument comme les autres, mais bien plus jolis de traits. La reine en fut ravie.

« C'est bien, lui dit-elle, je suis satisfaite. C'est encore à vous que je les confie; mais cette fois prenez-y bien garde. Si ceux-ci meurent, rien ne pourra vous sauver. »

Vous jugez combien l'officier dut redoubler de soins : il s'attacha à ses nouveaux élèves comme leur ombre : il les suivait pas à pas, il assistait à leurs repas, goûtant d'avance tous les mets qu'on leur servait, afin de s'assurer s'ils ne contenaient rien de malfaisant. Il présidait à leur lever, à leur coucher; il ne les promenait que dans le jardin, jamais hors du palais. En un mot, il exerçait sur eux une surveil-

lance active, incessante, comme s'ils eussent été ses propres fils. Hélas! tous ces soins étaient sans effet; les pauvres enfants dépérissaient à vue d'œil. Savez-vous pourquoi? C'est qu'ils ne mangeaient rien, et qu'au lieu de dormir, la nuit, ils ne faisaient que pleurer. Et savez vous pourquoi ils ne mangeaient pas et pleuraient toute la nuit? C'est qu'on les avait arrachés à leur patrie; on les avait enlevés, pendant qu'ils jouaient sur le rivage de la mer, tout près de leur demeure. Leur mère était accourue au moment où on les transportait sur le vaisseau; ils l'avaient vue leur tendre les bras, puis se rouler sur le sable : ils avaient entendu ses cris. Le souvenir de ce cruel moment était toujours présent à leur pensée, et le chagrin consumait leur vie. Les beaux habits, les beaux diamants que la reine leur donnait, les appartements dorés où on les tenait renfermés, n'effaçaient point de leur cœur l'image de leur pauvre mère, qui peut-être était morte, comme ils se sentaient mourir eux-mêmes de douleur et de désespoir.

« C'est affreux, cela, ma tante! s'écria Silvain; et qui donc avait enlevé ces pauvres petits enfants à leur mère?

— L'officier de la reine.

— Le méchant!

— Tu trouves que c'était un méchant?

— Oh! oui, ma tante.

— Pourquoi veux-tu donc faire comme lui?

— Moi? ma tante.

— Sans doute. Crois-tu donc qu'il n'y ait pas autant de cruauté à priver de leurs petits ces pauvres petites créatures que voilà?

— Mais ce sont des oiseaux, ma tante.

— Qu'importe! Tous les animaux éprouvent les mêmes sensations que nous; ils ont leurs peines, leurs joies, leurs

affections, leurs haines, tout comme nous. Tu comprends la douleur de ces enfants que l'officier de la reine a enlevés, et celle de leur mère; celle de ces rouges-gorges serait aussi vive. La mère et les petits ne survivraient pas à cette cruelle séparation, pas plus que toi, pas plus que ta maman, si on t'emmenait loin d'elle : elle en mourrait!

— Et moi aussi, j'en mourrais!

— Tu le vois donc bien; il ne faut jamais faire aux autres, pas même aux animaux, ce que tu ne voudrais pas qu'il te fût fait.

— Tu as raison, ma tante; et maintenant, je te le jure, je n'ai plus envie d'aller chercher ce nid de rouge-gorge. Mais ces enfants, que sont-ils devenus?

— La reine, affligée de les voir dépérir de la sorte, les questionna et apprit ainsi la cause de leur chagrin. Comme elle était bonne, elle ordonna à son officier de les ramener dans leur pays, et, pour les dédommager, elle les combla de riches présents. Jugez de leur joie, leur mère vivait encore; mais il était temps : la pauvre femme s'éteignait tout doucement. La vue de ses enfants la ranima; elle revint à la vie, et, grâce aux présents de la reine, car ils étaient bien pauvres, ils vécurent heureux.

— Merci pour ton histoire, ma bonne tante; je ne l'oublierai jamais!

— Bien, mon neveu : embrasse-moi et retournons vers ta mère, qui doit être réveillée.

— Oui, allons retrouver maman. »

T. CASTELLAN.



LAISSE LA DONC TRANQUILLE EUPHRASIE

La fête de la [illegible] maman

LA FÊTE DE LA BONNE-MAMAN.

Madame Dezonoux était arrivée à l'âge de cinquante-deux ans sans que le plus léger nuage eût jamais troublé sa douce et paisible existence. Son mari jouissait d'une santé parfaite; Thérèse, sa fille unique, dont elle avait elle-même dirigé l'éducation, formé le cœur et l'esprit, et qui, en 1814, avait épousé un officier supérieur, M. Fouquet, homme essentiellement honorable par sa haute position, sa fortune, son noble caractère, Thérèse, sa fille bien-aimée, ne s'était jamais séparée de sa mère. Depuis son mariage, elle n'avait pas cessé d'habiter avec elle. Ses enfants étaient les siens, ou, pour mieux dire, ils lui appartenaient plus qu'à elle, car à peine voyaient-ils le jour, que sa mère s'en emparait, et de ce moment elle ne souffrait plus que personne qu'elle leur donnât des soins. Et il fallait voir, quels soins! Il fallait voir avec quelle sollicitude elle veillait sur eux, sollicitude incessante, et dont rien ne pouvait la distraire. Il fallait voir comme elle s'ingéniait à prévenir leurs moindres désirs, à leur éviter la plus petite larme! Et puis de tendres caresses, d'agréables surprises, des cadeaux... C'était tous les jours un nouveau plaisir, tous les jours une nouvelle joie qu'elle leur procurait. Le cœur de la bonne femme se sentait rajeuni dans son amour pour ses petits-enfants, qui, du reste, le lui rendaient bien. A cinquante-deux ans, peines, soucis, chagrins, madame

Dezonoux ignorait qu'il en existât; elle n'avait encore connu de la vie que les jouissances intimes qui font le vrai bonheur. Tout à coup, et comme si le ciel, après l'avoir comblée de ses faveurs, eût voulu éprouver son âme dans l'adversité, un coup affreux vint la frapper. Le choléra, qui au commencement de 1832 fit tant de victimes à Paris, promena sans l'atteindre son impitoyable faux autour d'elle. Dans la même semaine son mari, puis sa fille, puis son gendre, furent enlevés par le fléau. Madame Dezonoux courba la tête sous le poids de tant d'infortunes; son cœur en fut brisé, mais le ciel dut être satisfait de l'épreuve. La courageuse mère imposa silence à sa douleur pour ne songer qu'aux quatre orphelins que la mort venait de faire, et qui, deux surtout, bien jeunes encore, avaient impérieusement besoin de son appui. Cette pensée lui rendit toute son énergie; elle redoubla de soins et de tendresse pour eux, priant Dieu matin et soir de prolonger sa vie jusqu'à ce que sa tâche fut terminée.

A cette époque Constance, l'aînée, avait dix-sept ans; Léontine, quinze; Émile, treize; Angèle en avait à peine cinq. L'aimable enfant promettait déjà ce qu'elle devait être un jour; les plus heureuses dispositions se révélaient chez elle, et, grâce aux soins de ses deux sœurs, elle acquit bientôt les premières notions de la musique et de la peinture, talents qu'elle possède à un suprême degré aujourd'hui, et qui, joints aux précieuses qualités de son cœur, en font une jeune fille accomplie. Émile continua à aller au collége pour, plus tard, quand il en aurait l'âge, entrer à l'école de Saint-Cyr, car il était déjà bien décidé à suivre la carrière de son père. Sa bonne-maman eût préféré lui en voir choisir une autre. De ses quatre petits-enfants, Émile était celui dont les traits lui rappelaient le mieux ceux de sa mère, et son cœur se rem-

plissait d'effroi en pensant qu'une balle ennemie pouvait anéantir pour jamais cette image vivante de son infortunée fille. Mais dans cette circonstance, comme toujours, elle garda ses inquiétudes pour elle seule, et ne fit rien pour chercher à détourner le jeune homme d'une vocation qui paraissait bien prononcée. Cinq années s'écoulèrent, pendant lesquelles aucun événement digne d'être raconté ne se passa dans le sein de cette intéressante famille. Sans l'horrible catastrophe qui la plongea dans les larmes, et dont le souvenir était encore saignant, la félicité la plus pure eût été son partage. Au mois d'octobre 1837, un riche banquier de Paris, M. Therrier, demanda la main de Constance; elle lui fut accordée. Deux ans après, à peu près à la même époque, Léontine épousa un notaire de la même ville, M. Janin; et Émile, qui avait heureusement passé ses examens à l'école de Saint-Cyr, partit pour Alger avec le grade de sous-lieutenant dans les chasseurs d'Afrique. Voilà donc madame Dezonoux restée seule avec la plus jeune de ses petites-filles. Les deux autres étaient parfaitement heureuses dans leur nouvelle condition. Émile lui écrivait souvent; il paraissait également heureux de son sort, ce qui diminuait ses regrets d'en être séparée. Elle demeura encore trois ans à Paris, après quoi, elle le quitta tout à fait pour se retirer dans un château qu'elle possédait en Bretagne. Ce n'est pas sans un vif chagrin que madame Dezonoux se décida à vivre désormais loin de ses deux filles aînées; mais depuis quelque temps sa santé s'altérait; les médecins avaient vivement conseillé ce changement. Selon eux, l'air de Paris ne lui convenait plus, tandis que le séjour de la campagne la remettrait infailliblement. A son âge ces considérations étaient sérieuses: Constance et Léontine la conjurèrent de ne point mépriser ces avis; et, pour adoucir ce

que cette séparation aurait de pénible de part et d'autre, elles lui promirent d'aller, toutes les années, passer un mois auprès d'elle à l'époque de sa fête, le 15 août, jour de sainte Marie. Madame Dezonoux céda à leurs prières et partit avec Angèle, qui avait alors quinze ans.

Comme l'avaient prédit les médecins, l'air de la Bretagne eut les plus heureux résultats : trois mois après leur arrivée, les inquiétudes d'Angèle sur la santé de sa bonne-maman avaient complétement disparu. Il faut dire aussi que l'aimable fille lui prodiguait les soins les plus tendres, cherchant par tous les moyens possibles à lui rendre sa solitude agréable. Tantôt c'étaient des variations de Talberg, d'Osborne, de Litz et autres artistes célèbres, tantôt une romance nouvelle qu'elle chantait de sa voix mélodieuse, une barcarolle légère, un chant guerrier. La bonne-maman éprouvait un vif plaisir à l'entendre. Une autre fois Angèle prenait ses pinceaux et exécutait, sous ses yeux, une vue prise dans les environs. Quand le temps était beau, elle lui donnait le bras et lui faisait faire une longue promenade dans le parc. Le soir elle s'asseyait au chevet de son lit et lui faisait la lecture jusqu'à ce qu'elle fût endormie. Alors elle regagnait sa chambrette, priait Dieu de lui conserver sa mère et se couchait. Ainsi se passaient les jours. Quoique loin de ses autres enfants, madame Dezonoux pouvait à chaque instant contempler leurs traits. Leurs quatre portraits décoraient les murs de sa chambre, à côté de ceux de leur père, de leur mère et de son mari. Comme on le voit, la bonne femme pouvait se faire illusion et se croire toujours au milieu de sa famille. De plus, elle recevait les *Débats*, seulement pour lire les nouvelles d'Afrique. Si telle ou telle affaire lui inspirait des craintes sur le sort de son cher Émile, elle se gardait bien de les

communiquer à Angèle : elle savait alors donner à ses traits une apparence de tranquillité qui trompait la jeune fille ; mais elle pleurait en secret, et son cœur ne reprenait sa sérénité que lorsque d'autres nouvelles l'avaient complétement rassurée. Chaque année, à la fin de juillet, Constance et Léontine venaient au château et y restaient tout le mois d'août. C'était tout un mois de bien doux bonheur pour la bonne vieille mère.

Un jour, le facteur lui apporte, avec son journal, une lettre timbrée d'Alger : elle reconnaît l'écriture ; c'est une lettre d'Émile. Depuis long-temps elle n'en avait pas reçu ; elle l'ouvre et lit :

« Oran, le 26 avril 1845.

» Ma bonne-maman,

» Dans trois mois, mon temps de service expire ! Dans trois » mois, je suis libre ! Dans trois mois, je voguerai vers la » France ! Conçois-tu quel bonheur ! Je suis si impatient de te » revoir, ainsi que mes sœurs, de vous presser toutes sur mon » cœur ! Et puis je n'ai point oublié la sainte Marie ; il y a » cinq ans qu'on célèbre cette belle fête sans moi ; je veux y » être cette fois, et j'y serai, je te le jure, à moins que les » Kabyles n'y mettent obstacle ; mais rassure-toi, je n'en ai » pas peur. Demain nous partons pour une expédition, où » nous nous promettons de les châtier d'importance. Ce sera » ma dernière affaire ; après, tout à toi ! A bientôt donc, ma » bonne mère, et reçois mille baisers de ton affectionné fils,

» Emile.

» *P. S.* Embrasse Angèle pour moi, ainsi que Constance » et Léontine, si tu les vois avant mon arrivée. »

Madame Dezonoux ne put contenir sa joie ; elle appela Angèle.

« Vois, lui dit-elle, une lettre d'Émile! Il revient! il est libre! Dans trois mois il sera près de nous. Tiens, lis! »

Puis, son visage changeant tout à coup d'expression, elle ajouta : « Pourvu que cette expédition dont il nous parle ne lui soit pas funeste!

— C'est vrai, fit Angèle, après avoir lu la lettre, il va encore se battre! Mais le ciel le protégera, comme il l'a protégé jusqu'à présent. Ne t'alarme pas, ma bonne mère; bientôt nous le reverrons, et ce sera pour ne plus nous en séparer.

— Dieu le veuille! soupira madame Dezonoux. »

Constance et Léontine, en l'honneur du retour de leur frère, amenèrent cette fois leurs enfants avec elles : la première, son fils Léopold, jeune garçon de six ans ; la seconde, ses deux filles : Euphrasie, âgée de quatre ans, et Nina, qui n'en avait pas encore trois. Elles arrivèrent au château le 29 juillet, de grand matin. Leur mère se levait tard. Pour ne pas troubler son repos, les trois sœurs allèrent, avec les enfants, faire un tour dans le parc en attendant son réveil. On parla d'Émile, du bonheur de se trouver cette année, toute la famille réunie pour la Sainte-Marie, ce qui n'avait pas eu lieu depuis bien long-temps.

« Je comptais bien faire, pour ce beau jour, une surprise à bonne-maman, dit Léontine : c'était le portrait de mes deux filles; ce sont les seuls qu'elle n'ait pas. Le peintre m'a manqué de parole. Ça lui aurait fait tant plaisir!

— C'est vrai, répondit Angèle ; eh bien, je les ferai.

— Tu le veux ?

— Certainement. Nous avons encore quinze grands jours devant nous ; je m'en charge.

— Que tu es aimable! Bonne-maman doit être éveillée ; allons l'embrasser. »

On rentra au château, et la journée se passa en famille. Dès le lendemain Angèle se mit à l'œuvre. Les séances avaient lieu le matin, avant le lever de sa mère, dans un salon du rez-de-chaussée. Le portrait d'Euphrasie fut bien vite terminé. Celui de Nina fut moins facile à faire. Bien que sa mère la tînt sur ses genoux, la petite fille remuait sans cesse; et puis sa sœur, aussi enfant qu'elle, la faisait rire et jouer. A chaque instant sa tante quittait ses crayons pour lui dire :

« Laisse-la donc tranquille, Euphrasie. »

Enfin l'artiste en vint à bout; le 12 août tout était fini. Mais Émile n'arrivait pas, et point de lettre de lui. Madame Dezonoux ne témoignait rien de ses inquiétudes, et pourtant elle en avait de cruelles. Elle avait vu dans les *Débats* plusieurs engagements meurtriers où les chasseurs d'Afrique avaient pris part. Plus de doute, son fils avait péri! Ses filles ne voyaient là qu'un retard involontaire, et non un malheur arrivé à leur frère. Le 15 août, ce jour tant désiré, Émile n'avait pas encore paru. Tout le monde était réuni dans le salon. En dépit de ses efforts, la tristesse de la pauvre femme n'échappa point à ses enfants.

« Ne te tourmente pas, bonne-maman, lui dit Angèle, Émile ne peut pas tarder d'arriver. Il faut que quelque chose de bien grave l'ait empêché de partir aussitôt qu'il comptait le faire; car il tenait tant à être ici pour ta fête! Mais ce n'est pas une raison pour s'inquiéter; s'il ne vient pas aujourd'hui, il viendra demain, après-demain...

— Jamais! murmura madame Dezonoux.

— Que dis-tu?

— Il a péri en Afrique.

— Mon frère!

— Oui... mort! Mon pauvre enfant, je ne le verrai plus! »

Dans ce moment on sonne à la grille. Angèle regarde dans le jardin, et pousse un cri.

« C'est lui! c'est mon frère! Je savais bien qu'il reviendrait! Le voici! Il accourt!...

— Émile! Mon fils! Où est-il? où est-il?

— Me voici! me voici! s'écria le jeune officier, qui s'élança dans les bras de sa mère. Grâce au ciel, j'arrive à temps. Bonne fête, bonne-maman! bonne fête! »

Et toutes les voix répétèrent :

« Bonne fête, bonne-maman! bonne fête! »

Puis chacun courut embrasser l'heureuse mère, qui versait des larmes de joie, et disait en les pressant sur son cœur :

« Merci, mes enfants, merci! Jamais je n'éprouvai un tel bonheur. »

T. CASTELLAN.



MON [illegible] PRENE[illegible] PAUVRE [illegible]NFANT

MALHEUR ET PROBITÉ.

Au quatrième étage d'une maison de la rue de l'Échiquier habitait un honnête artisan, nommé Burel, qui, avec le produit de sa journée, nourrissait sa famille, envoyait son fils Toussaint à l'école, et trouvait encore le moyen, lorsque venait la saison d'hiver, de distribuer par-ci, par-là, quelques petits secours aux malheureux ouvriers privés de travail. Virginie, sa femme, exerçait l'état de couturière; ce qu'elle gagnait, quoique bien minime, allégeait d'autant les dépenses de la maison. Sa fille, Mélanie, l'aînée de ses deux enfants, aidait sa mère à faire le ménage, à préparer le dîner, et, quand tout était terminé et mis en ordre, elle prenait aussi une aiguille et travaillait à ses côtés. Burel se trouvait heureux dans sa condition : il n'en enviait pas d'autre. Jeune, fort et d'une santé robuste, il était tout cœur à l'ouvrage. Le soir, au lieu d'aller boire, comme faisaient la plupart de ses camarades, il n'avait pas de plus douce consolation que de venir se délasser de ses fatigues au sein de sa famille.

Un jour deux ouvriers du même atelier le ramènent chez lui dans un état bien déplorable. Sa main droite avait été écrasée par la chute d'une pièce de fer d'un poids énorme, qu'il aidait à décharger d'une voiture; le malheureux Burel éprouvait des douleurs atroces dans tout le bras, prodigieusement enflé jusqu'à l'épaule. Il se sentit si faible, quand il

eut monté ses quatre étages, qu'il fut obligé de se mettre au lit. Sa femme le laissa un instant aux soins de sa fille, pendant qu'elle allait chercher du secours. Elle ne tarda pas à revenir avec un médecin. Dans l'intervalle, une fièvre ardente s'était déclarée. Le médecin examina attentivement la blessure; il en fut effrayé; mais il se garda bien de manifester ses craintes devant le malade. Il prescrivit un traitement et se retira en promettant de revenir le lendemain matin. Virginie le reconduisit jusque sur le palier. Là, elle lui demanda ce qu'il pensait de son mari.

« Je ne dois rien vous cacher, madame, lui dit-il; l'état de votre mari m'inspire de vives inquiétudes.

— Eh! quoi, monsieur!...

— Cette fièvre semble prendre un caractère fort grave; cependant je ne puis me prononcer encore; mais la main... tout me porte à croire que l'amputation est inévitable.

— Grand Dieu!

— Telle est mon opinion, madame; plaise au ciel que je me trompe! mais une chose bien prouvée pour moi, c'est que, s'il la conserve, il ne pourra plus s'en servir.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! fit tout bas Virginie en s'efforçant d'étouffer les sanglots qui s'échappaient de sa poitrine, afin de n'être point entendue du malade, mon pauvre mari, que vas-tu devenir? Et vous, mes enfants, qui vous nourrira si votre père ne peut plus travailler?

— Allons, allons, madame, lui dit le médecin, ayez du courage, Dieu est bon et grand, et puis, nous ne sommes pas infaillibles; mes prévisions ne se réaliseront peut-être pas. Votre mari est un homme généralement estimé; croyez-le bien, les honnêtes gens viendront à votre secours.

— Maman, maman, fit le petit Toussaint qui arriva sur ces mots, viens vite, papa te demande.

— Allez, madame, retournez auprès de votre mari, et surtout effacez la trace de vos larmes; la vue de votre douleur lui serait funeste. Demain, de bonne heure, je viendrai le voir. »

La pauvre femme essuya bien ses yeux, prit la main de son enfant et rentra.

Burel était plus calme, il fit signe à Virginie de s'asseoir à ses côtés et lui demanda ce que lui avait dit le médecin. Virginie eut assez d'empire sur elle-même pour donner à son visage une tranquillité qui était loin de son cœur.

« Le médecin a bon espoir, lui dit-elle, dans peu de jours tu seras rétabli. »

Le malade lui sourit; puis il appela ses enfants, les baisa tous les deux au front et ferma les yeux. Un instant après il dormait d'un sommeil assez paisible.

Nous ne suivrons pas le malheureux Burel dans cette maladie; nous dirons seulement que l'amputation ne fut pas nécessaire, mais, comme l'avait prévu le médecin, il perdit complétement l'usage de la main droite. Quant à la fièvre, on craignit long-temps pour sa vie; sa forte constitution triompha du mal et le danger disparut. Mais leur position était affreuse. Cette longue et cruelle maladie avait dévoré leurs petites épargnes. Virginie avait vendu, sans rien dire, le peu d'argenterie et les quelques bijoux qu'elle possédait; tout y avait passé, et pourtant la convalescence de son mari exigeait encore de grands ménagements. Qu'on juge du désespoir de la malheureuse mère le soir où elle s'aperçut qu'il ne lui restait pas même de quoi acheter le lendemain du pain à ses enfants. Elle passa toute la nuit agenouillée au pied de son

lit, versant des larmes amères et implorant la miséricorde de Dieu. A la pointe du jour, pendant que tout le monde dormait encore chez elle, elle sortit, bien résolue à se procurer quelque part de l'ouvrage; car, ayant été forcée de cesser de travailler, ses pratiques l'avaient quittée. Elle allait machinalement le long des maisons, baissant la tête et cherchant en elle-même à qui elle pourrait bien s'adresser, lorsque, de l'autre côté de la rue Neuve-Saint-Martin où elle se trouvait, et qui était déserte dans ce moment, elle aperçoit un portefeuille. Elle va à lui, le ramasse et l'ouvre. « Dieu! il est plein de billets de banque!

— C'est le ciel qui me l'envoie! s'écrie Virginie en mettant le portefeuille dans sa poche. Mon mari! mes enfants!... attendez, attendez, vous ne manquerez plus de rien. »

Elle était retournée sur ses pas; en prononçant ces paroles, elle ne marchait plus, elle courait, tant elle avait hâte de regagner son quartier. Tout près de sa demeure elle voit le boulanger chez qui elle se sert d'habitude.

« Ah! du pain d'abord, fit-elle, du pain pour mes enfants! Mélanie! Toussaint! mes chers enfants! vous ne mourrez pas de faim; voici du pain pour vous! »

Elle s'approche de la boutique; arrivée sur le seuil, elle s'arrête, s'éloigne de quelques pas, revient encore, et s'arrête de nouveau à la porte. Tout à coup elle se met à courir jusqu'au coin de la rue Hauteville.

« Non, non, dit-elle, cet argent ne m'appartient pas, je ne puis en disposer; ce serait mal; ce serait un vol. Voler! voler! moi!... O mon Dieu! pardonne-moi ce moment de faiblesse, mais prends pitié de mes enfants et de leur père!

Virginie n'hésite plus; elle porte le portefeuille chez le commissaire, à qui elle raconte tout, sa cruelle position, sa joie en

voyant ces billets de banque, et enfin la pensée coupable qui s'est emparée d'elle lorsqu'elle s'est vue en possession d'un pareil trésor, et à laquelle elle a failli succomber. Le commissaire connaissait Burel pour un digne et honnête ouvrier; il savait qu'il avait été gravement malade, mais il était loin de se douter qu'il fût réduit à une si profonde misère. Les pleurs et le désespoir de sa femme le touchèrent.

« Votre hésitation, en pareille circonstance, est excusable, lui dit-il; peu de personnes eussent résisté à une pareille épreuve, et je ne puis qu'applaudir à votre noble résolution. Tranquillisez-vous, tant de délicatesse et de probité recevront leur récompense. En attendant, acceptez cet argent.

— Monsieur!...

— C'est pour acheter du pain à vos enfants.

— Mais je ne sais si je dois...

— Nous trouverons de l'ouvrage pour votre mari et pour vous. Alors, vous me le rendrez. »

Ce secours était trop précieux; Virginie l'accepta. Après avoir comblé de remercîments le bon commissaire, elle courut acheter du pain, quelques remèdes dont son mari avait le plus grand besoin, et que le matin encore elle se désolait de ne pouvoir se procurer; puis elle rentra chez elle. Son cœur éprouva une bien douce joie en voyant ses enfants déjeuner comme d'habitude. Elle était plus calme, et par conséquent ses pensées moins sombres. Pendant que Mélanie et Toussaint prenaient leur modeste repas, elle leur dit :

« Mes enfants, vous aimez bien votre père?

— Oui, répondirent-ils.

— Comme moi, vous éprouvez un vif chagrin de le voir souffrir?

— Oh! oui, fit Toussaint; toute la nuit je ne fais que pleurer.

— Et moi, reprit Mélanie, tous les matins et tous les soirs je prie le bon Dieu de rendre la santé à mon papa.

— C'est bien, ma fille, il t'exaucera; il exauce toujours l'enfant qui le prie pour son père. Quand vous aurez achevé votre déjeuner, nous irons ensemble prier à l'église.

— J'ai fini, maman, dit Toussaint.

— Et moi aussi, dit Mélanie; allons!

— Allons, mes enfants. »

Virginie les prit par la main et les conduisit à Saint-Laurent. Elle et sa fille s'agenouillèrent humblement au pied du maître-autel. Alors Virginie prononça à haute voix cette prière, pendant que Toussaint, debout, les yeux attachés sur elle et un bras appuyé sur son épaule, répétait tout bas, avec sa sœur, chaque parole de leur mère :

« Mon Dieu! prenez pitié de ces pauvres enfants; rendez la santé à leur père; ils n'ont que lui pour soutien dans ce monde, ne les en privez pas, ô mon Dieu! Faites qu'il recouvre la force et les moyens de travailler. »

Elle demeura quelque temps encore silencieuse et recueillie; puis elle se leva et reprit, avec ses enfants, le chemin de sa demeure.

Arrivée à son quatrième étage, une voix frappe son oreille; c'est celle de son mari.

« Cette action vous étonne, monsieur, disait Burel. Dans la classe ouvrière, il y a bien des malheureux, sans doute, souvent la faim se fait cruellement sentir; mais là, comme ailleurs, l'honneur existe. Virginie! ma pauvre femme! oh! comme elle a dû souffrir! »

Virginie entre sur ces mots. Son mari va à elle, la presse sur son cœur et lui dit :

« Virginie, pourquoi m'as-tu caché ce qui t'est arrivé ce matin ? Ce portefeuille...

— Tu sais ?...

— Oui, madame, reprit un étranger qu'elle n'avait point aperçu, votre mari sait tout. Ce portefeuille était à moi. Le commissaire, en me le remettant tout à l'heure, m'a fait part de votre malheureuse situation ; il ne m'a rien caché de ce que vous lui avez appris vous-même, et je m'incline devant tant de courage, tant de probité. J'ai vu aussi votre médecin : la position de votre mari est sans remède ; il ne doit plus songer à continuer son état.

— Il est donc vrai ! fit douloureusement Virginie.

— Mais, rassurez-vous, madame ; il y a d'autres conditions où l'usage du bras droit n'est pas absolument nécessaire, et je viens en offrir une à votre mari, qu'il pourra fort bien remplir malgré son infirmité. Il ne s'agit que d'être honnête ; je sais à quoi m'en tenir sur ce point. Je suis banquier ; j'ai besoin d'un homme de confiance pour la recette : je donne, avec cette place, d'abord deux mille francs ; mais je ne m'arrêterai pas là. Cela vous convient-il ?

— Ah ! monsieur, s'écria Burel, tant de bonté !...

— Eh ! non, s'empressa de répondre l'étranger, c'est à moi seul que je rends service ; des hommes comme vous sont trop rares pour qu'on ne s'estime pas heureux de se les attacher. Voilà, ajouta-t-il en posant sur la table un rouleau d'argent, une avance sur vos honoraires. Rétablissez-vous, Burel ; et, quand vous serez tout à fait remis, présentez-vous chez moi : voici mon adresse. »

Burel jeta les yeux sur la carte.

« Que vois-je! Jacques...

— Pourquoi pas? interrompit le banquier. Allons, du courage! A bientôt, je l'espère; vous serez le bien-venu. »

Le banquier s'éloigna, emportant les bénédictions de toute la famille.

Quinze jours après, Burel prit possession de son nouvel emploi. Il obtint par sa bonne conduite la confiance de son chef et avança rapidement. A la mort de son bienfaiteur, qui arriva en 1844, Burel, après vingt ans de service, quitta la maison avec un revenu de cinq mille francs. Sa fille est mariée à un honnête marchand. Toussaint a pris l'état de son père; c'est aujourd'hui un maître carrossier fort bien établi, et l'un des plus habiles de Paris.

T. CASTELLAN.